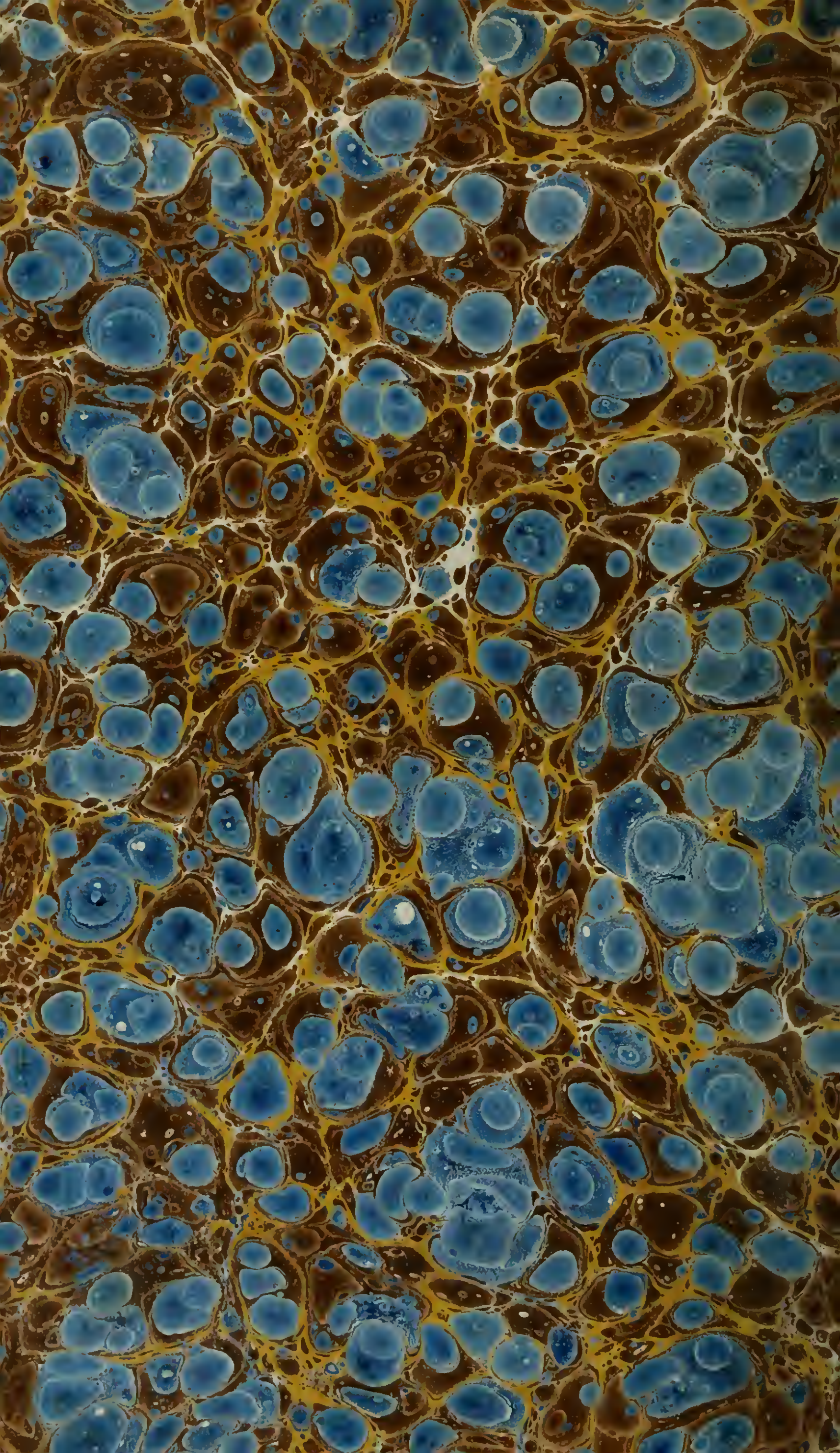
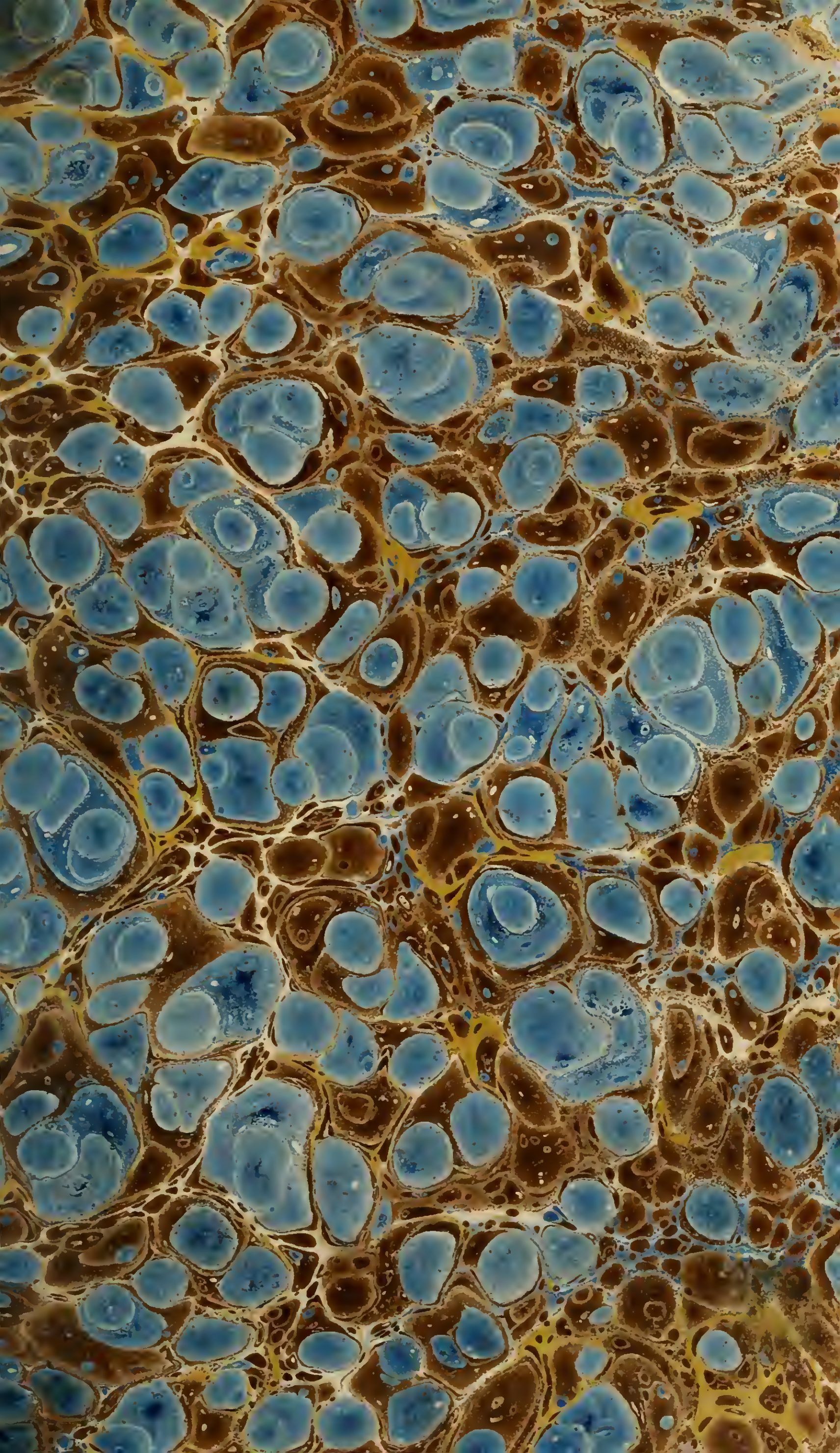






REVUE

BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. Saulnier Fils, Directeur de la *Revue Britannique*; Dondey-Dupré Fils, de la Société Asiatique; Charles Coquerel; Ph. Chasles; Lesourd; L. Am. Sédillot; Genest; West, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

NOUVELLE SÉRIE.

Tome Neuvième.

Paris.

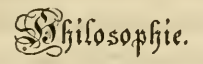
Au BUREAU DU JOURNAL, Rue des Bons-Enfans, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1831.

IMPRIMERIE DE DONDEY DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.



DES ÉPOQUES DE CRITIQUE

ET

DES ÉPOQUES DE CRÉATION.

L'ANALYSE domine; la critique est reine; l'enquête s'est introduite partout. La société se consulte, s'écoute, se tâte, si ce mot vulgaire est permis. Savez-vous pourquoi? C'est qu'elle est malade. Cet examen même est le symptôme de son mal. Peut-être un jour lui fournira-t-il le remède nécessaire. Peut-être lui sera-t-il permis de vivre enfin d'une vie réelle, active, puissante, et non d'une vie fébrile, passive, toute critique, pleine de curiosité et d'incertitude, stérile en actes et privée d'énergie. Quand elle aura fini de sonder ses plaies et d'observer le battement de son pouls, la santé renaîtra sans doute.

Vous prenez pour un indice de bien-être, pour une promesse de vie cet examen universel, et vous errez gravement. L'homme sain ne s'examine pas avec une attention si inquiète; l'homme malade se trouble et s'interroge. La

puissance vitale suit-elle son cours normal et naturel ? Elle ne nous avertit pas de sa présence. Dès qu'une irrégularité naît, nous la sentons; elle nous apprend que nous avons un corps périssable : la souffrance nous annonce que nous existons. Des centres de fausse sensibilité s'établissent; l'organe attaqué semble le seul qui compose tout notre être; une irritabilité douloureuse s'y manifeste; l'équilibre harmonieux de notre organisme est détruit. Auparavant nous vivions sans réfléchir sur le phénomène de la vie. Les actes accomplis par nos organes s'exécutaient sans peine. Nos yeux voyaient, nos oreilles entendaient, nous marchions, nous courions, nous nous élancions sans penser à rien, si ce n'est à remplir les ordres de notre volonté intérieure, reine toute puissante.

Qui ne se rappelle une époque de la vie où l'existence, dans sa liberté, dans sa spontanéité, paraît si légère et si instinctive, que l'homme s'abandonne aveuglément à son cours, sans l'observer, sans le raisonner, sans le supputer ! Rares instans ! L'accord parfait de toutes les parties constitutives de notre être se résout alors en un tout accompli ; nous sommes, comme dit le peuple, sains et *entiers : entiers*, et que l'on remarque cette parole caractéristique ; rien de saillant ne détruit cette harmonie par une discordance, même éclatante. Point de démembrement, de divorce, de contraste ; tout marche en nous du même pas ; une élasticité merveilleuse de sensations résulte de cet état, dont la jouissance est d'autant plus complète qu'elle s'ignore elle-même et que son bonheur est de s'ignorer. L'unité est calme et silencieuse. A la discorde, à la dissention appartiennent le tumulte, le bruit, le conflit des idées, l'analyse qui les dissèque, la critique qui les décompose et les oppose entre elles. L'anatomie vient soumettre les corps au tranchant de l'acier, la métaphy-

sique plonge son scalpel idéal dans les profondeurs de l'ame. Utiles sans doute, nous donnent-elles des jouissances ? Non : elles font le testament, et comme l'inventaire de nos forces intellectuelles et physiques ébranlées, et dont la fragilité nous épouvante. La conscience du mal, et le besoin d'y remédier, ont seuls fait éclore la science et sa redoutable analyse.

Une époque spécialement vouée à la critique est nécessairement une époque de souffrance : il faut des cadavres, l'aspect de la mort, des fragmens de fibres éparses, de veines rompues et de muscles palpitans sur la table de marbre de l'anatomiste. Il faut qu'une partie de nous-mêmes souffre, pour que nous appelions à notre aide les distinctions, les subdivisions, les observations, les consultations des médecins, la critique savante ou querelleuse. En tems de peste les médecins abondent; en tems de dissolution morale, les professeurs de moralité. Enfin, quand tout se réduit à une critique inféconde, il faut reconnaître un tems purement négatif, une ère de crise et de douleur, un de ces instans où le malade se retourne en vain dans son lit, expérimentant avec obstination toutes les postures que le corps humain peut prendre, et ne pouvant, comme s'exprime Dante,

De la fatigue qui l'accable
Secouer le fardeau toujours plus redoutable.

La science analytique est donc, dans son emploi exclusif, un symptôme de douleur et de maladie. Heureusement elle nous apporte ses remèdes; née d'un sentiment de malaise, elle tend à le calmer et à le corriger. Alors éclosent les théories et les systèmes. Tout devient systématique et machinal. Un médecin vient vous dire que votre machine se détraque ; un publiciste vous apprend que

l'un des ressorts qui composent la machine sociale menace ruine. Une ingénieuse application des lois du mécanisme, une combinaison souvent étroite, mais souvent utile et bienfaisante, obvie aux dangers que l'observation a découverts, et dont la menace l'a effrayé. C'est tout ce que l'homme peut faire alors. Voyez le Bas-Empire : depuis les derniers empereurs de Rome jusqu'à la naissance de la féodalité, la moralité a disparu ; la société se disloque pour ainsi dire ; les croyances antiques faiblissent ; le patriotisme est mort ; la lâcheté des eunuques s'assied sur le trône. Que font les philosophes et les métaphysiciens, ces médecins moraux de l'humanité? Ils critiquent, ils commentent, ils jugent. C'est l'époque des scoliastes pour la littérature, et des théologiens quant à la religion. Tout ce qui nous reste de cette époque est purement critique et polémique. Chrétiens et payens ont perdu le don de création et de spontanéité ; les plus grands d'entre eux sont de bons imitateurs et de bons critiques. On secoue toute la poussière des tems anciens, on retourne dans tous les sens le cadavre du génie antique ; l'affectation règne dans la poésie et dans l'éloquence ; et un immense savoir n'est qu'un arsenal ouvert à toutes les sectes qui vont y chercher des boucliers et des lances, des argumens offensifs et défensifs.

Gardons-nous bien de confondre les époques critiques, avec les époques créatrices. Celles-ci peuvent s'ignorer, comme un homme sain ne pense pas qu'il soit sain, et ne réfléchit pas sur son état physique. Les autres ne s'ignorent jamais ; elles ont la conscience de leurs ressources, parce qu'elles ont la conscience secrète et obscure de ce qui leur manque. Les unes créent ; les autres fabriquent ; les unes fondent, les autres imitent. Ici c'est une moralité profondément enracinée ; là, c'est un parlage de morale

subtile. D'un côté vous placerez la raison intime et vigoureuse; d'un autre le raisonnement captieux; l'organisme dans la première de ces périodes, le mécanisme dans la seconde. La première est féconde en pensées, qui se résolvent en actions; la seconde en rêveries et en démonstrations, qui se dévorent elles-mêmes dans le vide; on discute, on se débat, on subtilise, on bataille à coups de syllogismes et de théorèmes, quand la méditation véritable vient à se tarir. Enfin l'artiste qui reçoit l'inspiration d'en haut et la transmet involontairement, méconnaît sa mission et sa puissance; tandis que le connaisseur, l'amateur, le *collecteur* d'antiquités, le scoliaste patient, jettent sur leurs richesses un coup-d'œil satisfait et calme, les embrassent toutes d'un regard. L'un s'ignore; l'autre sait tout ce qu'il vaut, et s'en exagère le prix. Quand le soleil brille, vous jouissez de l'éclat naturel qui vous environne, et ne songez pas à bénir l'astre qui dispense la chaleur et la lumière. C'est pendant la nuit que vos yeux se portent sur les bougies et les cristaux qui rayonnent d'une lumière factice, passagère et bornée.

En un mot, la spontanéité manque à ces générations vieillies que le poids de leurs souvenirs écrase. Alors le talent élabore curieusement ses œuvres, les sème de défauts et de beautés préméditées, jette ici de l'obscurité, plus loin de la bizarrerie, et pousse le ridicule de ses imitations jusqu'à parodier l'allure libre et la naïveté du génie, comme un valet se donne des airs de grand seigneur. Croyez-vous que Shakspeare s'étonnât d'avoir produit *Hamlet*, ou que Newton regardât comme d'incroyables efforts ses découvertes et ses essais. Non; Shakspeare se méconnaissait au point de préférer à ses drames, gagnes-pain qu'il abandonnait aux acteurs, de mauvaises poésies lyriques, qu'il faisait imprimer avec luxe. Newton disait:

« J'ai passé ma vie à recueillir sur le rivage quelques coquillages dispersés. » Il aurait donné sa Théorie de la lumière pour sa Théorie de l'Apocalypse. Parmi nous, il n'est pas si mince poète qui ne sache admirablement bien tout ce qu'il vaut, qui ne caquète autour de son œuvre à peine éclose, comme la poule domestique autour de l'œuf qu'elle va couver. Accourez ; ceci est un chef-d'œuvre ; mais ce n'est encore que l'un de mes chef-d'œuvres. Écoutez ma théorie ; oyez, peuple, oyez tous ! Le sublime est mon but ; je l'ai atteint ; et je le prouve !

Parcourez toutes les subdivisions de la science et de l'art ; vous reconnaîtrez que la vraie force est spontanée et s'ignore. Croyez-vous que le dialecticien, maître de tous ses outils de rhétorique, possesseur des catégories d'Aristote, athlète admirable dans une école, vaille l'homme du peuple, dont la passion s'arme d'éloquence. Mettez aux prises le scolastique le plus subtil avec un ignorant qui ne sache pas ce que c'est que dilemme et prémisse. Que cet ignorant ait un intérêt à défendre, que cette défense anime sa verve et exalte sa pensée : vous verrez quel sera le vainqueur.

L'intuition, la puissance réelle de l'esprit, ne doivent pas être confondues avec la faculté mécanique de raisonner sur toutes choses. Les raisonneurs ont peu de succès dans la vie ; leurs petits théorèmes vont se briser contre les réalités du monde et de l'existence ; toute leur vigueur systématique s'évanouit et s'éteint quand il est question d'agir. Dans la discussion même, un fait, une idée réelle vous suffira pour détruire et renverser leur château de cartes. Voyez les vieux scolastiques, pèlerins de la vérité, consciencieux, habiles, instruits ; quel succès ont-ils obtenu ? A quoi leur ont servi leur vigueur naturelle, leurs efforts, leur foi, leur solitude, leur imagination, l'ab-

straction de leurs pensées? Qu'est devenu le docteur irréfragable? où sont les théories du docteur séraphique? Le souffle du vent les a emportés. Ce ne sont plus que de vains fantômes et de lointains nuages. Sans doute ils ont eu beaucoup d'idées; leur intelligence n'a pas été oisive. Mais elle n'a pas atteint le but qu'elle se promettait : tantôt suspendus sur une idée, tantôt en équilibre sur un raisonnement, ces danseurs de corde de la logique ont pu étonner leur siècle; mais le résultat de leurs efforts a été misérablement nul. Corollaires, dilemmes, subdivisions, argumentations, tours de force de la pensée, ne causent plus aujourd'hui que le mépris et la pitié. Un mot de Napoléon, un vers de Dante, une phrase de Luther, en disent plus, déchirent avec une soudaineté plus énergique le voile qui couvre la vérité. Ce danseur qui exécute la pyrrhique est admirable à voir; mais devant l'ennemi sa grâce et sa souplesse sont inutiles : servez-vous plutôt de ce centurion vigoureux, qui n'imite pas avec autant de grâce les mouvemens guerriers, mais qui sait tenir un glaive et l'enfoncer.

Entre l'éloquence et la rhétorique, même distance. Le rhéteur vous prouve que vous devez être convaincu; l'orateur vous persuade. L'un vous étale son savoir et ses ressources; l'autre vous entraîne avec lui. Quelque forme que revête l'intelligence humaine, vous retrouvez toujours cette classification inévitable, cette séparation et ce contraste; ce qui est naïf, spontané, d'une part; ce qui est artificiel, combiné, mécanique, d'une autre. Dans le style, une phrase saillante, à laquelle nous avons beaucoup pensé, est presque toujours une phrase prétentieuse : dans la conduite de la vie, les qualités que nous voulons montrer sont celles qui nous manquent.

L'homme réellement vertueux agit avec noblesse; sa

probité est d'instinct, sa générosité coule de source. Le faux héros raisonne sa vertu; il commente son héroïsme. Dans les âges où le dévoûment est commun, il excite peu d'admiration; il résulte de l'organisation même de la société; quand on moralise, quand on systématise les qualités de l'ame, elles courent risque de ne pas exister ailleurs que dans la théorie. Au tems des chevaliers, la bravoure était universelle. Quand cette vaste association chrétienne et guerrière vint à s'éteindre, le point d'honneur, parodie de la bravoure, s'empara des mœurs. Il eut ses règles, ses délicatesses, ses limites; on transforma la bravoure en science. On trouva moyen d'être lâche avec honneur; un long apprentissage dans une salle d'armes et une connaissance exacte des lois du duel, permirent au plus poltron des hommes de se passer de courage.

Le règne de ce sentimentalisme absurde qui a créé tant de mauvaises pièces et de déplorables romans, date d'une époque de dépravation et d'égoïsme. Les véritables affections, la sincérité des sentimens firent place au mensonge des émotions tendres et profondes. Le sentiment fut regardé comme un luxe de bon goût; on prêcha la charité comme chose élégante et convenable; l'humanité, la bienfaisance, furent à la mode. Demandez à Werther, au héros de Schiller, au Saint-Preux de Rousseau, à tous ces personnages, demandez-leur compte de leur sensibilité; ils vous répondront que c'est une maladie; ils se battent les flancs, si j'ose employer cette expression populaire, pour ne pas perdre l'habitude de sentir; leur exaltation est une fièvre; rien de naïf, rien de franc dans leurs passions. Ces valétudinaires du sentiment, les plus stériles et les plus secs des hommes, à force de disséquer leur propre cœur et de s'enivrer de leur égoïsme, deviennent incapables d'aucune action virile, d'aucune affection sincère et profonde.

Résumons : tout ce qui est artificiel, mécanique, faux, est le résultat d'une combinaison volontaire; tout ce qui est réel, naïf, se distingue par une spontanéité, par une force d'élan involontaire. Le vrai génie de la vertu agit; le faux génie de la morale raisonne. Le vrai talent se livre à son émotion; le talent faux se cherche. L'homme en santé marche et jouit de la vie; l'homme malade se replie sur lui-même. Une nation en proie à des calamités intérieures laisse sa trace de sang dans l'histoire; une nation paisible et bien gouvernée passe inaperçue.

De l'homme considéré comme individu, portons nos regards sur l'homme dans l'état social. L'aggrégation que l'on nomme société, forme un véritable corps, doué de vie, susceptible de maladie et de santé. Un magnétisme merveilleux propage, d'une ame à une autre ame, la même série d'émotions et d'idées. La même pensée frappant à-la-fois des milliers de cerveaux, acquiert une intensité, une énergie centuples. Immoralité, vertu, patriotisme, force intellectuelle, force de volonté, tout ce qui chez l'individu solitaire, n'atteindrait qu'un développement restreint, s'échauffe, s'anime, s'exalte, grandit avec une rapidité et une force miraculeuses. De là les prodiges de Sparte et ceux de Rome; de là les immenses effets des associations monacales; de là aussi la facilité d'ascension ou de décadence, avec laquelle diverses nations ont atteint le plus haut degré de la grandeur ou les dernières phases de l'avilissement. De citoyen à citoyen, d'homme à homme, une chaine invisible et électrique va parcourant tous les rangs sociaux, les enlaçant, les frappant de la même flamme, animant ou éteignant les arts et les sciences, dirigeant toutes les pensées vers la religion ou l'intérêt, vers le commerce ou la guerre. Ici un esprit de galanterie, là un génie de conquête, plus loin un égoïsme universel, donnent tour-à-tour

leur teinte et leur empreinte aux mœurs générales : c'est à la merveille de l'association qu'il faut attribuer tout ce que l'histoire nous offre de méprisable ou de grand. La société devient un individu vivant, collectif, énergique, qui a son ame, son esprit, sa pensée, ses souffrances, son organisation extérieure et son mécanisme physique, ses périodes de faiblesse, de maladie, de convalescence, de santé, de décrépitude et de mort.

Si nous étudions cet être collectif, nous verrons que lui aussi se subdivise en deux parties : l'une instinctive, qui constitue son essence même, l'autre tout artificielle et extérieure. Quand les mouvemens de la société sont faciles, on peut dire d'elle qu'elle ne se sent pas vivre ; au lieu de se soumettre à une critique minutieuse, elle agit, elle jouit, elle se développe en liberté. Une idée mère, un principe générateur la dirige : c'est son ame ; de là découlent toutes ses lois, tous ses réglemens, tous ses efforts. Source commune de tous les mouvemens sociaux, cette idée primitive, dévoûment à un homme, à une localité, à une institution, à une croyance, est, si nous osons emprunter ce terme aux sciences exactes, toute dynamique. Là se trouve la force vitale. Alors, il ne suffit pas d'examiner subtilement de quelle manière la société existe et se conserve, ni d'étudier exactement tous ces ressorts, ni d'analyser péniblement tous ces rouages : on se contente de les faire mouvoir, parce qu'ils vont bien et marchent d'eux-mêmes. Telle est la société dans son état normal, dans sa santé. Qu'elle devienne artificielle, qu'une partie saine soit attaquée, qu'une maladie s'annonce ; vous verrez succéder à l'action la critique, à la vie naïve et puissante, la vie de souffrance, d'expérience et d'examen

Décius meurt ; on n'écrit pas de traités sur le patriotisme et la république. Charlemagne s'empare de l'Europe ; on

parle peu de chevalerie. C'est dans les couvens de trapistes que l'on discute le moins sur la religion et ses observances ; quand le principe social se trouve au fond de tous les cœurs, il s'exprime par des actes, il se révèle par des faits ; il dédaigne les mots.

Que l'on distingue donc avec grand soin les époques de critique, des époques de création. Dans ces dernières, la faiblesse et le malheur inhérens à la nature humaine, nous entourent d'obstacles et de dangers. Mais au moins la société marche vers son but et l'atteint. Il y a fatigue, mais il y a triomphe. Il y a combat, mais il y a force. Les muscles sont vigoureux, le cœur bat, l'énergie est indomptable, la société ne s'arrête pas à s'anatomiser elle-même ; on ne l'entend pas répéter dans sa marche : Voyez comme tous mes mouvemens sont vifs et heureux ; ou voyez comme ils sont difficiles et pénibles. C'est à quoi nous sommes journellement occupés. Concentrés dans l'observation de nous-mêmes, que nous reste-t-il de tems et de force pour agir avec une ame virile, une vigueur héroïque ?

Quand les vertus, réduites à une vaine apparence et à une enveloppe tout extérieure, perdent leur réalité, leur énergie, leur puissance vitale, un fantôme qui les parodie sans les remplacer, leur succède. Plus de patriotisme qui se dévoue, mais seulement un faux patriotisme qui pérore. Plus de poète, mais seulement des versificateurs. Plus de véritable logique, mais une dialectique pleine d'arguties. Plus d'affections vraies et profondes, mais seulement une sensibilité factice, des élans de générosité romanesque. On veut être systématiquement bon, généreux, inspiré ; l'instinct de toutes ces qualités ou de toutes ces vertus disparaît ; on prétend y suppléer par l'analyse. La réalité fait place au mensonge. L'éloquence n'est plus qu'un mensonge d'éloquence ; et l'amour même, comme s'ex-

prime Dryden, n'est plus qu'une flamme *peinte*, dénuée de chaleur. La critique saisit les hauteurs de la société. Elle s'y installe et y domine. Des sectes nombreuses naissent ; des théories subtiles régissent la littérature : on se subdivise, on se débat, on argumente, on accumule arguties sur arguties.

Ne serait-il pas facile de poursuivre cette investigation dans toutes les sphères, de retrouver la même opposition de l'organisme et du mécanisme, de la création et de l'analyse, de la puissance vitale et de la puissance critique, dans toutes les subdivisions de l'être et de la pensée ? N'est-ce pas la dissolution de la mort qui achève la dernière et la plus réelle analyse de l'homme ? La critique n'a jamais fait les grandes découvertes. Elles se sont faites d'elles-mêmes ; elles ont résulté du long séjour des hommes sur la terre ; leur importance était inconnue de ceux qui les premiers les mirent en œuvre. Guttemberg ne savait pas qu'il changeait le monde. L'inventeur d'un nouveau cirage croit opérer une révolution. La religion chrétienne s'est glissée dans l'Europe, inaperçue. Le moindre bill de la Chambre des Communes, relatif aux tavernes du royaume ou à l'établissement d'un péage nouveau, a du retentissement jusqu'en Asie. Le vulgaire même n'ignore pas que ce retentissement annonce le vide et trahit le peu d'importance réelle de l'objet si hautement, si bruyamment proclamé. Il sait confusément que le génie est quelque chose qui s'ignore et que ce charlatanisme éclatant n'est pas un gage de mérite réel.

Revenons à notre siècle. C'est le siècle des proclamations, des investigations, des enquêtes. Il possède, comme nous l'avons déjà dit, tous les diagnostics d'un tems de critique, d'analyse. Il pousse jusqu'à l'excès la recherche de ses qualités et de ses défauts, la connaissance curieuse et attentive de

soi-même. Rien n'est involontaire maintenant. Rien n'est spontané. Les boutiques des libraires regorgent d'ouvrages pour éclairer et analyser notre situation sociale. Vous ne trouvez destinés à cela dans les catalogues, que *Nosologies morales*, *Essais sur l'État actuel de la société*, *Vues du monde civilisé*, *Marche de l'intelligence*, etc. C'est très-bien, de marcher : mais à chaque pas que l'on fait, il n'est pas nécessaire de mesurer l'espace parcouru. Au moyen-âge, on établissait cette grande république chrétienne à laquelle le monde obéit ; et l'on ne tenait pas note de toutes ses journées ; on ne dressait pas l'inventaire exact de toutes ses actions. Notre constitution anglaise, à laquelle nous avons dû tant de gloire, de trésors et de supériorité, s'est faite d'elle-même ; elle s'est bâtie, si je puis le dire, de pièces et de morceaux, par un effet spontané de la sagesse sociale, et non théorétiquement, analytiquement. A peine nous sommes-nous occupés d'en examiner les ressorts, d'en disséquer le cadavre, d'en analyser les fonctions ; que nous nous sommes étonnés d'être obligés de la réparer ; la machine s'est détraquée sous ces mains analytiques et curieuses. Delolme venait d'écrire son panégyrique : Bentham a répondu à ce panégyrique par des satires. Plus on nous parlait des droits de l'homme, des priviléges de la nation, de l'équilibre des pouvoirs, des franchises électorales, de la propriété, du suffrage universel ; plus le peuple souffrant sentait peser sur lui la masse des impôts et le poids de la hiérarchie. Dieu sait dans quel océan de lois, de codifications, de commentaires, de pamphlets, notre charte originelle se trouve noyée et perdue. En philosophie, vous avez des *Essais sur l'Homme*, des *Pensées sur la Nature*, des *Investigations sur l'Espèce humaine*. En poésie et en littérature, théorie sur théorie, système sur système : l'esprit de l'homme semble voué à une grande

étude anatomique. Les médecins affluent : l'un vous apporte sa panacée, l'autre son palliatif, celui-là son hygiène ; c'est la réforme ; c'est la colonisation ; c'est un nouveau mode de poésie ou de drame ; c'est une nouvelle école de philosophie ou de métaphysique. Et cependant la société souffre ; tantôt une agonie convulsive, tantôt une léthargie douloureuse insultent à la science et font mentir les promesses de tous ces docteurs.

On a prétendu, mais à tort, que cette analyse, cette recherche assidue de tous les moyens curatifs étaient la véritable cause du mal-aise de la société. C'est une erreur. Les philosophes du dix-huitième siècle n'ont pas fait la révolution française ; il n'ont pas causé le désordre ; ils l'ont constaté. On leur doit des remercîmens et des actions de grâces ; ils ont tenté de guérir le mal qu'ils observaient.

Si la société, dans son mal-être, essaie de se connaître et d'apprécier la profondeur, l'intensité de ce mal ; si elle se plaint, si elle s'agite ; si sa douleur se révèle par des cris aigus, des paroles incohérentes ou une analyse maladive, inquiète, fébrile : qui oserait le lui imputer à crime ? Ce serait ressembler à Napoléon, lorsque, sur le champ de bataille, voyant tomber un de ses aides-de-camp que le canon avait privé de la moitié de ses membres, monsieur ! lui disait-il d'un ton sévère, *vous vous écoutez trop !*

Et comment ne se plaindrait-elle pas, cette Société, où le mal physique, le mal inévitable, terrible, abonde et frappe les yeux les plus inattentifs. La richesse s'est accumulée dans un petit nombre de mains. L'indigence, à jamais séparée de la richesse, occupe le pôle contraire ; et placée en face de trésors, qu'elle ne peut atteindre, *tantalisée* par cette vue, elle pousse de longs hurlemens d'impuissance et de

douleur. Sur quelques trônes d'or sont les riches, ces dieux mortels, assis dans leur indolence, leur impuissance et leur ennui. A leurs pieds, gronde et roule le monstre populaire, ignorant, sombre, vicieux et affamé. En vain quelques rayons de science et d'industrie tombent-ils sur ce chaos vivant, sur cette informe et redoutable masse. Elle ne s'éclaire que pour devenir menaçante. La nature physique est conquise ; les progrès de l'industrie sont immenses ; voici des routes de fer, sillonnées par des chars aux ailes de feu, et qui unissent entre elles toutes les parties de la terre-ferme : des quais, des môles, des digues, des phares, d'innombrables flottes, mille moyens qui s'emparant de l'air ou de la flamme, s'en servent pour assouplir et dompter l'océan, esclave devenu docile : voici l'industrie aux bras de fer et aux bras d'homme, remuant les montagnes, comblant les vallées, disposant en maîtresse du monde entier. Cette planète est conquise ; ce globe est asservi ; les élémens qui résistaient à l'homme primitif, sont vaincus par l'homme civilisé. Et il n'est pas plus heureux. Lutte, lutte éternelle contre la famine ; combat entre le fils de la terre et cette terre qui le nourrit ; misère, maladies ; rien ne peut écarter ces fléaux d'une population nombreuse. Ils règnent dans les régions même où l'opulence est universelle, où la science et l'argent abondent. La science, l'argent et le pain inégalement distribués, mal répartis, laissent des masses tout entières dans l'ignorance et le malheur. Auprès de l'Angleterre se trouve l'Irlande, habitée par des misérables à demi nus, qui incendient au mois d'octobre le grain qu'ils ont semé au mois de mai. En France, une commotion perpétuelle fait tout vaciller : partout, révolution, misère, souffrance. L'industrie fait de vains efforts pour se relever et lutter avec le démon qui l'opprime. Les hiérarchies se détruisent ; les trônes

chancellent ; et si la société n'était pas, de sa nature même, immortelle, on croirait assister à son agonie.

L'état moral et spirituel du monde où nous sommes n'est pas plus rassurant que son état physique. Comment en serait-il autrement ? Un mal physique n'est après tout que le résultat et la manifestation d'une maladie morale. De fausses théories enfantent des actions fausses et dangereuses. La société est frappée au cœur ; ses principes, ses idées sont attaqués ; c'est là, au centre même, que se trouve le siége du mal.

La religion, qu'est-elle devenue ? On bâtit des églises, on écrit des pamphlets en faveur de Dieu et de ses ministres : quelques ames conservent encore le sentiment religieux. Mais qu'est-ce, après tout, que ce sentiment ? Est-ce quelque chose de vital, d'énergique, d'intime ? N'est-ce pas plutôt une religion raisonneuse, qui cherche à s'affermir sur des bases faibles. Peu d'ames héroïques consentiraient au martyre ; on veut bien encore essayer de prouver que l'existence de Dieu est probable. C'est une cause à plaider. La critique s'est insinuée dans le sanctuaire. On discourt sur les preuves du christianisme ; mais ces preuves, en cherchant à les établir, on les détruit. Le feu sacré de la foi va s'éteignant de jour en jour. Pendant que l'on dispute sur la réalité des Évangiles, les Évangiles perdent leur puissance. Pendant que l'on définit avec soin ce que c'est que la piété, la piété meurt. Toutes ces distinctions scientifiques ne ressuscitent pas le cadavre. A une religion véritable succède une métaphysique armée d'arguties. Vous verrez bientôt le scepticisme protestant absorber la foi chrétienne, et les derniers filets de la source sacrée aller se perdre dans des déserts de sable.

Ce que nous venons de dire de la religion elle-même, s'applique à la littérature, qui n'est après tout que le sa-

cerdoce de la pensée. Où est l'inspiration ? Qu'est devenue la spontanéité ? Je ne parle pas des œuvres obscures et hideuses, émanées des régions où la basse littérature se meut et se dévore elle-même ; je m'abstiens de sonder ces tristes domaines du mensonge odieux et de l'égoïsme vénal. Il faudrait creuser bien profondément pour trouver les sources de ces mauvaises passions qui ont envahi la littérature ; il faudrait se condamner à donner la statistique du charlatanisme, celle de la calomnie, de l'envie et de la haine. Élevons-nous davantage.

Dans la poésie même, je ne vois pas un créateur qui ne s'astreigne d'avance à l'accomplissement d'une tâche : sa lyre est mélodieuse peut-être ; mais il sait trop qu'elle est mélodieuse. Il aime le sublime ; il y vise ; et le principal objet de ses soins est de paraître aimer le sublime. Affectation universelle ; on ne cherche plus à être grand, mais à persuader au public qu'on possède le sentiment de la grandeur.

Autrefois, par exemple, on aimait la nature, sans affecter de l'aimer. Théocrite et Homère sont de grands peintres. Virgile et Ovide déroulent de magnifiques tableaux. Mais ils ne s'arrêtent pas complaisamment sur ces tableaux. Décrire n'est pas le but de leur art ; sincères adorateurs de la nature, ils ne poussent pas jusqu'à l'afféterie et la recherche, leur culte, trop naïf, pour s'allier à ces mensongères exagérations. Triste effet de la maladie qui s'attache à nous et nous dévore. Toutes nos affections ne sont plus qu'un pâle reflet des affections réelles. Allons ! s'écrie le poète ou le romancier, je vais décrire ; il faut que je retrace et que je colore une montagne, une colline, une mer, un lac, une vallée. Le lecteur connait et estime à leur prix ces prétendus tableaux de la nature. Dès qu'un roman ou un poème lui offrent une description riche en

épithètes, étincelante de teintes différentes, il tourne les feuillets, passe par-dessus les fleurons et les astragales, et cherche quelque page intéressante et pathétique. Walter Scott lui-même ne réussit pas toujours à faire supporter l'ennui du genre descriptif. Le commencement de ses chapitres, souvent envahi par cette manie de paysage, a causé à ses admirateurs plus d'un mouvement d'impatience.

Le grand nombre de revues qui se publient, l'influence et l'universalité de la critique, sont d'autres symptômes tout aussi caractéristiques. On n'écrit plus pour dire ce que l'on pense, mais pour juger les autres. Tout le monde est critique. On demande le pourquoi? le comment? de toutes choses. « Que Dieu me donne, s'écriait Sterne, un lec-
» teur assez bon et assez facile pour me livrer les rênes
» de son imagination! Qu'il se laisse amuser sans savoir
» comment! Qu'il se laisse émouvoir sans demander pour-
» quoi! » Ce lecteur n'existe plus. Les Johnson et les Laharpe pullulent. Une population de dégustateurs littéraires occupe toutes les issues, se poste à toutes les avenues, et vous apprend que cette liqueur est d'une saveur âcre, et cette autre d'une saveur douce. Nous le savions bien sans eux.

Et nous-mêmes, en traçant ces lignes, ne succombons-nous pas au mal général? Ne faisons-nous pas la *revue* du siècle où nous sommes et de ses travers? Occupés à voir et à juger, ne ressemblons-nous pas à ces fats de Londres, qui, pendant sept jours de la semaine, assistent à tous les *routs*, et n'ont autre chose à y faire que d'examiner une cohue de gens qui ne font rien. Un libraire de Leipsick annonce une Revue générale de toutes les Revues d'Europe. Où s'arrêtera ce besoin de critiquer tout, et cette indifférence pour le travail de création? La littérature n'est plus qu'un immense tribunal, où tout vient compa-

raître, histoire, jurisprudence, théologie, politique. Le drame, où l'action domine, la poésie qui exprime les sentimens de l'ame, languissent éteints et comme écrasés par la critique : monstre bizarre, qui se ronge lui-même comme la chimère antique, et qui devient la proie de la voracité qui fait sa puissance.

La philosophie elle-même a perdu tout caractère de création. Elle ne nous engage plus à régler nos actions; elle n'exerce plus d'influence sur notre vie. Il lui suffit d'argumenter, de disserter et de douter. Son inquisition perpétuelle ne nous donne aucune puissance, et n'ajoute rien à nos ressources; elle ne détermine pas nos pensées, ne fixe pas notre intelligence et notre imagination sur un seul point. Discuter sur le *moi* et le *non-moi*, sur l'être et sur les fonctions du cerveau; c'est là tout son travail. Ce n'est pas ainsi que philosophaient Socrate et Pythagore, législateurs moraux dont les préceptes ne se sont pas réduits à de simples formules de logique.

Dans tous les tems, la métaphysique a été, si l'on peut le dire, la maladie chronique de l'humanité. Atomes jetés dans l'océan de l'univers; portion infiniment petite d'un globe dont l'histoire et l'existence apparaissent comme des points imperceptibles dans l'espace et dans le tems, nous voyons de toutes parts des ténèbres profondes surgir et nous assiéger. Des fantômes sortent de ces ténèbres; la mort, l'immortalité, l'origine du mal, la nécessité, la fatalité; questions insolubles. C'est pour échapper à cette quiétude du doute, à cette obscurité qui nous presse, que nous agissons, que nous vivons. Le fond de notre existence n'est que doute et terreur; sur ce fond redoutable, se dessine le tableau varié de notre vie. Mais toujours l'homme, poursuivi par le sentiment de crainte que lui inspire ce royaume inconnu, veut en pénétrer les profon-

deurs. Tantôt, dans les époques les plus saines et les plus heureuses, il essaie de réaliser le théorème de l'univers, de se satisfaire lui-même, et de déduire de ce théorème quelques principes qui lui servent de guide dans la vie réelle. L'inspiration et la poésie se mêlent alors à la philosophie; on veut modeler les actions humaines d'après le type que la création nous présente. On tombe dans plus d'une erreur; mais au moins on a une règle d'action. Plus tard cette règle manque. On doute de tout; et de ce doute, on cherche à extraire un système de philosophie. Comment faire sortir la conviction de la négation? Comment parvenir à croire, à force de douter? Aussi toute spéculation métaphysique a-t-elle pour berceau le néant, et le néant pour tombe. Elle commence par rien; elle finit de même; elle crée des fantômes, les combat, les dévore et les remet au jour. Renfermée dans la sphère des idées abstraites, la métaphysique est le fléau le plus fatal à l'humanité.

Remontez à l'étymologie même de ce mot: *métaphysique*. Vous en connaîtrez tout le vide. Un métaphysicien, c'est un homme qui prétend analyser l'intelligence et en décomposer les phénomènes. Mais de quel instrument se sert-il pour opérer ce phénomène? De son intelligence. Ainsi l'outil même qu'il emploie, est l'œuvre sur laquelle il veut opérer, le sujet qu'il se promet de disséquer. Vains efforts, pour les fous comme pour les sages. Le grand-homme et l'idiot échoueraient également à l'accomplir. Le plus habile anatomiste ne travaillera pas sur son propre corps, ne portera pas le scalpel dans ses fibres et dans ses artères. Le plus adroit et le plus vigoureux athlète ne parviendrait pas à lutter avec lui-même, à se serrer dans ses propres bras, à s'enlever de terre et à se renverser. Il n'y a que le martyrologe irlandais, dans lequel il soit fait men-

tion d'un saint, assez habile pour accomplir un long voyage, en portant sa tête entre ses dents.

Aujourd'hui nous voici tombés dans le dernier abîme de cette métaphysique contraire à l'action. L'enquête dévore et absorbe tout. La pensée ne mène plus à l'acte. On ne se demande plus : que faut-il faire ? ni comment faut-il le faire ? Mais quel spectacle on peut se donner, à quelle analyse on peut se livrer. Le doute qui constituait autrefois le fond de l'existence humaine, l'a envahie tout entière. Son voile mobile ondule sur tous les objets et les fait vaciller à nos regards troublés. Tout est captieux, subtil, équivoque. Et cependant l'homme n'a pas été mis sur la terre pour faire des questions, mais pour agir. Il n'est pas créé pour laisser dormir et languir sa force d'action, et n'éveiller que sa faculté sceptique, n'exercer que son doute et son incrédulité.

Le plus déplorable résultat de cette incrédulité, c'est de détruire la force agissante. Nous trouvons ici bas tant de difficultés à vaincre, tant d'obstacles à surmonter, que ce n'est pas trop de toute notre énergie, aidée d'une volonté ferme et d'une foi robuste. Au lieu de cela nous avons le doute qui nous énerve ; le scepticisme qui nous enlève la force de volonté. Le malheur nous reste ; nous manquons de ce qui nous encourageait à le vaincre. Un désenchantement terrible est venu tout flétrir ; la société n'en marche pas mieux ; la misère n'en est pas moindre ; seulement on déteste cette société ; on maudit cette misère ; au lieu de soutenir l'une et de remédier à l'autre, on ressemble à ces Indiens qui n'ont plus la foi, mais qui se laissent par habitude écraser sous le char de Jagrenaut. A quoi se rattacher aujourd'hui ? A quel type idéal rapporter ses actions ? Ni la foi religieuse, ni la foi politique n'offrent d'appuis solides. L'église et ses vieux dictons

sont méprisés ; et le respect de tradition qu'on peut avoir pour elle, n'est que la vénération mêlée d'indifférence qu'inspire le radotage d'une aïeule. Le point d'honneur chevaleresque est détruit. La loyauté monarchique ou républicaine a disparu. Les cloîtres sont fermés ou discrédités. Le penseur, jeté dans un désert de doute, y cherche vainement un point fixe et stable, qui puisse lui servir de centre et de soutien. L'homme du monde et l'homme de lettres se font byroniens, dandys ou métaphysiciens allemands. C'est pitié de voir ces tristes et faibles sectes germer à l'envi sur les débris de toutes les croyances.

Ne dirait-on pas que la Divinité s'est retirée de la terre ; qu'elle a laissé l'homme sous le joug d'une nécessité de fer, en proie aux angoisses d'une inquiétude dévorante ? L'héroïsme est paralysé. Quelle vertu n'a pas été mise en question ? Quel vice n'a pas été honoré ? Quelle pensée ou quel principe sont restés debout ? A l'âge où l'organisation humaine s'élance et bouillonne, impatiente d'agir, que fera le jeune homme ? Pas une bannière ne s'offre à lui, sacrée, inviolable, respectée. Tout est flétri. Le doute l'environne, le scepticisme le bat de ses flots émus. Au lieu de croire et de se dévouer, il commence par se défier et craindre. Il faut qu'il se livre à une enquête interminable et douloureuse autant que profonde. Il faut que l'invincible énergie de sa pensée ardente se suicide pour ainsi dire elle-même. Dieu existe-il ? L'ame est-elle ? La société a-t-elle le droit de le régir et de s'emparer de lui ? Sera-t-il rebelle ou esclave ; oppresseur ou opprimé ? De quel côté est la raison ; du côté du tyran qui sévit, ou de la populace qui s'enivre de sang ? Où est la liberté? Où est l'esclavage ? Le monde n'est plus qu'un grand problême insoluble, un sphynx qui dévore ceux qui l'interrogent.

Le malheur de cet état social, où rien n'est fixé, où nulle doctrine n'est assurée, se fait sentir au peuple comme aux grands, au prolétaire comme à l'homme de lettres. Mais il pèse moins durement sur ceux d'entre nous qui n'ont qu'un seul but, vivre ; une seule pensée, subsister. Pour ceux-là, rien n'est vague ; ils savent ce qu'ils veulent ; ils se dirigent vers un but. La faim les pousse ; soit qu'ils s'élancent à la poursuite des places et de la faveur, soit qu'ils gagnent laborieusement un faible salaire, ils vivent ; c'est assez : leur activité mécanique les soutient ; leur énergie est stimulée par ce besoin qui les domine ; il y a de l'ennui et du malheur pour ces hommes, jamais de désespoir.

Mais que deviendront ceux qu'un instinct plus noble anime ; qui refusent de se regarder comme des machines ; qui veulent que leur vie ait un résultat et une tendance élevée ! Combien ils sentiront amèrement la douleur et le vide d'une époque semblable à la nôtre ! Les dieux antiques sont vermoulus ; les vieux symboles sont usés : faudra-t-il leur vouer un culte hypocrite et une adoration passée de mode ? C'est un triste et misérable parti : c'est jouer le rôle d'augure après la chute du paganisme, que soutenir aujourd'hui la monarchie absolue, la chevalerie féodale et la papauté théocratique.

D'autres, plus nombreux, acceptent pour foi le doute, c'est-à-dire la négation ; ils n'affirment rien ; prêts à tout nier, ils ont pour théorie cet axiome simple, que toute théorie est douteuse ; et pour doctrine, ce fait irrécusable, que le plaisir est chose agréable à l'homme. Un facile épicuréisme naît de ce principe : ils prennent le plaisir où ils le trouvent, ferment les yeux sur le reste, et vivent aussi heureux qu'ils peuvent. Cette classe est fort considérable ; c'est elle qui compose aujourd'hui les masses. C'est elle qui

imprime à la société cette nuance d'hésitation et d'indifférence qui la caractérise.

Les plus infortunés de tous, sont ceux qui doués d'une ame noble, s'indignent contre ce résultat. Le doute qui les environne leur répugne. Ils voudraient en sortir et le secouer. Ils sentent qu'en niant tout, en se refusant à toutes les convictions, on n'arrive à rien. Ils luttent contre cette fatalité plus impérieuse et plus cruelle que la fatalité antique. Ils voudraient retrouver des principes, fixer leurs idées, évoquer une nouvelle foi. Il leur faudrait quelque chose de précis et d'arrêté, un culte raisonnable et énergique; ils s'épuisent en efforts pour atteindre cette réalisation de leurs désirs. Ici, lord Byron se fait une divinité de la passion, un culte de la volupté. Là, Shelley aspire à créer je ne sais quelle religion inouïe, où toutes les forces de la nature seraient adorées, espèce de matérialisme mystique. Plus loin, Schlegel, fatigué du doute, se réfugie dans le vieux sanctuaire du catholicisme en débris, et demande à la foi aveugle un abri et un rempart contre l'agonie du scepticisme universel. Partout vous voyez des penseurs, doués de force ou de souplesse, se débattre au milieu de sophismes innombrables, entasser laborieusement des paralogismes, et combattre une armée de fantômes.

Vers la fin du dix-huitième siècle, tant d'erreurs accréditées subsistaient, qu'il y avait courage à les détruire; l'œuvre était belle, hasardeuse, digne du philosophe et du poète. Dans ce combat contre le faux et l'injuste, je ne sais quelle inspiration divine se faisait reconnaître. Aujourd'hui la lutte est terminée. Le génie de la destruction a dit son dernier mot; le vieux monde, avec sa hiérarchie, ses croyances et ses symboles, est condamné irrévocablement; il disparaît et tombe dans le domaine de l'histoire : mais

nous ne voyons pas se dessiner encore le monde et le système nouveau qui doivent éclore ; l'enfantement est pénible, il durera long-tems ; et nous assistons avec douleur à cette préparation des destinées mystérieuses qui attendent les nations. La nuit est obscure, quand renaîtra le jour? Quand une aurore nouvelle viendra-t-elle éclairer les peuples ? Quand tous ces élémens hétérogènes et confus se classeront-ils ? Voici bien des années que nous sommes témoins de destructions et de désolations ; l'incendie a dévoré les villes, le boulet a moissonné les populations, les pleurs et le sang ont inondé l'Europe. Nous attendons la fin de ce drame lugubre, que nos petits-enfans verront peut-être se dénouer.

Telle est la situation morale et matérielle du tems où la Providence nous a jetés. Peut-on s'étonner qu'une société attaquée d'un mal si profond, cherche à le connaître et s'interroge curieusement ? Que l'enquête, l'investigation, la critique lui soient spécialement propres ? Que des milliers de théories se combattent et s'anéantissent dans son sein ? Qu'une discordance universelle semble diviser les intelligences ?

Il y aurait folie toutefois à désespérer de l'espèce humaine, à s'abandonner au découragement qu'un tel spectacle peut inspirer. Nous avançons dans les ténèbres, mais nous avançons ; ce progrès de l'humanité est visible ; l'histoire l'enseigne et tout concourt à le prouver. Il n'y a pas un bon esprit qui ne s'aperçoive de cette marche éternelle, qui du paganisme au catholicisme, de l'esclavage à la liberté, de l'ignorance à la connaissance du monde, a conduit comme par la main, et de degrés en degrés, la race à laquelle nous appartenons. La leçon du tems nous apprend que la mobilité, le changement, les révolutions, sont essentiels à l'homme. C'est une leçon immense. Au-

trefois on parlait encore de croyances immuables, de formes de gouvernement immuables. On prétendait enchaîner violemment l'avenir au passé. On disait aux peuples : « Vous irez jusque-là et n'irez pas plus loin. » On prétendait, tentative insensée! formuler à jamais l'existence sociale et individuelle ; on croyait que certains mots magiques pétrissaient l'humanité ; on imaginait qu'elle pourrait subsister ainsi immobile et active, libre et enchaînée. On ajoutait foi aux institutions éternelles, aux croyances impérissables. Comme si la condition même de la vie n'était pas le changement et le mouvement! Nous avons appris que rien, dans ce monde fragile, n'est éternel ; que les plus vigoureuses institutions doivent crouler, que les systèmes les mieux établis ont leur côté faible, et renferment leur cause de mort. Mais ce qui est plus utile encore, nous commençons à comprendre que cette mobilité même est compatible avec la durée et avec la force. Dans la poésie, dans les arts, dans la politique, une révolution, une transformation éternelle, changent les formes extérieures ; mais rien ne se perd ; l'expérience du passé subsiste. Tout se transmute, et rien ne meurt. Le passé s'évanouit, mais en léguant ses souvenirs au présent ; les formes vieillies tombent pour faire place à des formes nouvelles.

Pourquoi donc s'effrayer de ce changement continu, de ce mouvement inévitable? Il fait vivre l'humanité, il ne détruit rien. Nous-mêmes nous changeons ; les élémens dont notre corps se compose sont soumis à une transmutation éternelle.

Un grand renouvellement, un changement majeur, sont toujours pénibles. Mais songeons que tout changement majeur, toute révolution importante, naissent d'un accroissement de ressources. Les anciennes formes se brisent et ne suffisent plus à contenir les richesses nouvelles. Les po-

pulations débordent. Les institutions antiques sont trop faibles pour contenir ces masses remuantes, qu'une énergie nouvelle anime. Ne faut-il pas qu'un moule suranné se détruise, et qu'un moule plus large, plus solide lui succède. Tout le système de la mécanique, celui de la navigation, n'ont-ils pas été bouleversés par une seule découverte, par la machine à vapeur ? La poudre à canon n'a-t-elle pas renversé l'ancien art de la guerre? Quand le polythéisme est mort, quand la féodalité a rendu le dernier soupir, lorsque la monarchie absolue s'est engloutie dans les flots de sang que la révolution française a versés, il y avait progrès et douleur, renouvellement et souffrance, accroissement de force et de lumières, en même tems qu'incertitude, anxiété dans l'emploi de ces forces.

Ces spéculations métaphysiques, cette rêverie oiseuse, ces théories multiformes qui nous ont paru si dangereuses et qui nous ont offert le symptôme d'une grave maladie sociale, porteront plus tard leur fruit, elles auront leur utilité. A force d'abuser de la critique, on reconnaîtra la nécessité de créer et de fonder. A force d'accumuler les négations, on sentira que les négations sont improductives. Ballottés de systèmes en systèmes, de théories en théories, les hommes reviendront enfin à l'action, à la volonté, à la vie réelle. Le scepticisme s'épuisera, et les transformations nombreuses de la philosophie aboutiront à l'anéantissement de tous ces systèmes absolus, qui se succèdent comme les nuages dans le ciel. N'a-t-on pas vu Kant détrôner Leibnitz, Fichte altérer les dogmes de Kant, Schelling modifier les idées de Fichte, Hegel métamorphoser la théorie de Fichte, et M. Cousin tout renouveler encore. Il est impossible que ces métaphysiques, ainsi soumises à une constante élaboration, ne s'évaporent pas à la fin.

De même, on verra s'évanouir cette foi aux théories politiques et à leur influence ; cette crédulité à la puissance des systèmes, abstraction faite des mœurs et des idées. Cette malheureuse application de la métaphysique à la politique a été assez fatale aux peuples modernes. Bientôt on ne croira plus qu'une constitution écrite ou imprimée suffise pour gouverner une nation, que le mécanisme social le plus habile suffise pour la faire prospérer ; on ne croira plus qu'une république puisse naître tout armée du cerveau d'un législateur, comme Minerve jaillit autrefois du cerveau de Jupiter. Toutes ces erreurs, l'expérience les corrigera tour-à-tour. Déjà la révolution de 1789 a donné à l'Europe une leçon assez forte pour ne pas être oubliée. *Soit donnée une foule égoïste et sans principes ; faites résulter de son action combinée, une société vertueuse et honnête.* Ce problême insoluble a produit d'assez sanglans résultats pour qu'on n'essaie plus de le résoudre ou même de le proposer.

Déjà de faibles et bizarres efforts prouvent que, dans une époque plus ou moins éloignée, on abandonnera définitivement ces systèmes et ces théories changeantes, ce culte exclusif de la critique. En France vous voyez les uns essayer de reconstruire la société sur ses bases constitutionnelles, les autres tenter de la ramener à la monarchie absolue. Mais enfin le besoin d'ordre et d'organisme s'y fait sentir. « Allons, s'écrient quelques insensés, fondons une religion, établissons un culte ! » En Angleterre, en Italie, même remarque, même agitation, même tendance éloignée, mais invincible vers l'ordre et la reconstruction. Le tems est devant nous. Si nous ne sommes pas destinés à voir éclore cette nouvelle ère des peuples, du moins prêtons nos secours à cette préparation laborieuse ; aidons-la,

dirigeons nos efforts vers ce noble but ; secondons cet enfantement des destinées futures, et contribuons à un résultat si grand. Notre sort aura été de naître dans un tems de souffrance et de transition, entre une civilisation épuisée et une civilisation incomplète.

(*Edinburgh Review.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° XI.

MISTRISS NORTON.

Dans certains idiomes qui se prêtent avec bonheur et facilité au développement poétique, cette facilité même touche à un danger et à un écueil. Les poètes, dont l'instrument sonore retentit si aisément sous leurs doigts, se confient à cette qualité qui ne leur appartient pas en propre. Ils cessent de penser; ils chantent des paroles sans idée, tissu quelquefois harmonieux et brillant, toujours vague et souvent faux. Cette apparence de poésie, vaine musique de paroles douces à l'oreille et stériles d'ailleurs, a eu surtout cours en Italie. C'est là que certaines combinaisons de rimes, de sons et de mètres, prenant la place du génie poétique, ont créé cette multitude de formes élégantes et apprêtées, souvent vides, en dépit de leur mélodie et de leur éclat. Que reste-t-il de telles œuvres? Voyez ce qu'est devenue la poésie si célèbre des troubadours; leur lyre vantée s'est brisée à jamais. A force de transformer la poésie en musique, ils ont rendu le chant de la muse passager, fugitif comme la musique elle-même, et léger comme son prestige. Les accens des bardes de Provence se sont effacés comme la cantilène de l'oiseau se perd dans les bois.

(1) Voyez les Numéros 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11 et 12 de la Revue Britannique (nouvelle série).

Les langues du nord, et spécialement la langue anglaise, exposent les poètes à un autre danger dont le résultat est le même. Nées de la méditation, elles se ploient aisément à toutes les nuances de l'expression métaphysique ; elles se couvrent d'un voile vaporeux qui a beaucoup de charmes ; la rêverie ne trouve point d'interprètes plus heureux. Grâce à ce voile diaphane, à ce bonheur d'une expression peu arrêtée, il arrive fréquemment à nos poètes, et surtout aux femmes, d'écrire de délicieuses pages qui ne signifient absolument rien. Des paroles qui rappellent d'une manière indéterminée et lointaine les affections de notre ame, une sublimité obscure, une tendresse infinie, une mélancolie gémissante remplissent de je ne sais quelle mélodie plaintive des strophes qui vous charment vous ne savez pourquoi.

Cette erreur est grave et peut entraîner la poésie à sa perte : quelle que soit la carrière intellectuelle que l'on parcourt, il est de nécessité première de savoir ce que l'on veut dire. Un *sonettiere* italien, un poète *lakiste* (1) du dix-neuvième siècle ne s'en avisent pas toujours.

Mistriss Norton a échappé à ce péril. Elle sait toujours ce qu'elle veut dire. Chacun de ses vers a un sens. Ses contours sont arrêtés ; ses images à-la-fois colorées, brillantes et précises. Elle ne prodigue pas la couleur, dans la seule intention de la prodiguer. Sa poésie n'est pas comme celle de Southey (2) ou de Milman (3) une mystification

(1) On sait pourquoi cette école est nommée *École des Lacs ; Wordsworth, Coleridge* et *Southey* habitent pendant la belle saison les environs de Windermere, lac environné d'un paysage délicieux, et situé dans le pays de Galles.

(2) Auteur de *Thalaba*, etc.

(3) Auteur de la *Chute de Jérusalem*, etc.

splendide, un amas de nuances tranchées, contrastantes, chatoyantes. Poète élégant, doué de grâce, de téndresse et d'imagination, mistriss Norton possède cette énergie de la pensée, qui forme la base des œuvres intellectuelles, leur donne pour ainsi dire du corps et de la solidité, et les force à traverser le gouffre des ans. Elle pense avant d'écrire. Il y a une idée sous toutes ses phrases; une intention significative dans toutes ses œuvres. Felicia Hemans(1) est plus lyrique; il y a chez mistriss Norton plus de finesse, de fermeté et de force.

Tel est non-seulement le caractère de ses ouvrages, mais celui de ses traits, où le génie du midi semble respirer. Quelque chose de la flamme orientale anime ces yeux noirs et éclatans, se trahit dans cette figure régulière, mais énergique et remarquable par l'élan de pensée et d'ame qu'elle révèle. Habituée aux mœurs aristocratiques, et à ce mélange de dédain et de mollesse qui les caractérise, mistriss Norton, conservant en dépit des salons d'Almack, cette vigueur et cette originalité dont sa physionomie est empreinte comme ses œuvres, offre une espèce de phénomène curieux.

Petite-fille de Richard Brinsley Sheridan, si célèbre parmi nos orateurs et nos dramaturges, mistriss Norton, autrefois miss Sheridan, est le dernier rejeton de cette famille où le talent et l'esprit se transmettent comme un inaliénable héritage. Le père et le fils de Sheridan, ses sœurs et sa mère, auraient brillé parmi leurs contemporains, si l'éclat plus vif dont l'auteur de l'*École du Scandale* s'en-

(1) Le dernier Numéro de l'ancienne série de la REVUE BRITANNIQUE contient un article très-remarquable sur l'appréciation du talent de mistriss Félicia Hemans; dans le 10e Numéro de la nouvelle série, nous avons reproduit en vers blancs sa plus jolie pièce, intitulée : *le Palmier*.

vironna, n'eût rejeté dans l'ombre les autres membres de sa famille. Miss Sheridan reçut toute son éducation de ses parens. On ne la confia point à ces instituteurs et à ces gouvernantes, entrepreneurs de science et de vertu, débitans de toutes les qualités et de tous les talens, admirables précepteurs dont les soins mécaniques et l'enseignement machinal remplissent nos salons de pédantisme, de prétentions et d'ignorance. On ne voulut point faire d'elle, comme le disent les avertissemens de journaux, une jeune personne accomplie (1). On prépara sans le hâter ou le restreindre, le développement de sa pensée.

Elle échappa donc au malheur de recevoir une éducation de lieux-communs. Son frère et le précepteur de ce dernier lui donnèrent les premières notions de ces études réellement utiles, que l'on traite si dédaigneusement et que l'on sacrifie aux occupations frivoles. Son esprit devint mâle, et ne perdit rien de sa naïveté primitive. Peut-être est-ce surtout aux femmes qu'une éducation plus virile conviendrait; leur intelligence naturellement légère et rapide, acquerrait ainsi de la consistance et de la portée.

On n'excita point la verve de miss Sheridan. Elle devint auteur pour s'amuser. Les dandys, alors nouveaux en Angleterre, y formaient une espèce de colonie ridicule; les mères parlaient devant les enfans de cette race bizarre, taciturne, affectée, ampoulée, qui a envahi les salons européens. Les jeunes imaginations s'enflammèrent, et la librairie, habile à profiter de ce mouvement, lança dans la circulation une multitude de petits volumes dont le titre portait ce mot magique : *Dandy*. C'était le *Bal des Dandys*, le *Déjeûner du Dandy*, la *Politesse du Dandy*, Des gravures embellissaient cette bibliothèque lilliputienne,

(1) *An accomplished girl.*

imprimée en gros caractères, et M. Marshall en avait accaparé le monopole. La petite miss Sheridan sentit alors son génie s'éveiller et la fureur d'écrire s'emparer de son cerveau à peine développé. Les lauriers conquis dans le cours de cette guerre, livrée au dandyisme, ne la laissèrent pas dormir : elle prit aussi la plume et devint l'un des plus redoutables adversaires de l'ennemi public. Le *Rout*(1) *des Dandys* (tel fut le titre de son œuvre), vendu à M. Marshall, moyennant trente exemplaires que le libraire lui donna, prit sa place au nombre de ces innocentes satires. Imaginez une enfant de l'âge de notre héroïne, attaquant les vices de la société; la tentative était bizarre: elle eut dans son genre assez de succès pour que l'éditeur en fit une seconde édition. Quinze ans plus tard, mistriss Norton, mariée, allait avec son petit enfant choisir des images coloriées destinées à l'amuser; ce fut le *Dandy Rout* qu'on lui offrit, sans se douter qu'elle avait produit ce chef-d'œuvre, dont les gravures et le texte lui appartenaient à-la-fois.

Ce premier triomphe en miniature fut un encouragement pour la jeune fille. Elle écrivit des tragédies; elle fit des odes et des sonnets; mais aucun libraire ne voulut les imprimer et les publier. Tout débutant a de grands obstacles à vaincre. On ne se fie point à un nom inconnu. Miss Sheridan garda ses drames en portefeuille, les joua en société avec ses frères et ses cousines, eut soin de placer des Turcs dans toutes ses pièces, afin de porter des turbans, et cessa de rêver la gloire qu'il était si difficile non-seulement d'atteindre, mais encore de briguer. A dix-sept ans elle était fiancée, à dix-neuf ans, elle était mariée à M. Norton, frère de lord Grantley.

(1) *Rout*, espèce de bal ou de cohue, dont nous avons souvent décrit le tumulte.

Les *Douleurs de Rosalie*, poème enchanteur dont la mélancolie plaintive ne dégénère point en sensibilité larmoyante, parut peu de tems après son mariage. L'ouvrage était anonyme; les journaux ne le prônèrent pas, il réussit cependant.

Un exemple donnera au lecteur une idée plus juste que toutes nos critiques ne pourraient le faire, du genre simple et nerveux qui caractérise la poésie de mistriss Norton :

RESSOUVENIRS.

« Que le cœur est mobile! comme il oublie; et comme il se souvient!

» Dis-moi, amie, te souviens-tu du jour où nous quittâmes nos compagnons d'enfance! Et comme cette douleur profonde s'apaisa vite! Comme nos larmes séchèrent rapidement! comme notre cœur, attristé, reprit en quelques heures sa légèreté et son énergie!

» Puis arriva le moment du retour; après de longs voyages et tant d'émotions éprouvées, l'espoir de retrouver des objets chéris nous prêta des forces; un sang plus ardent bouillonnait dans nos veines. Mille douces images revenaient en foule nous charmer. Voici le toit natal. Ingrats que nous étions, nous avions permis à son souvenir de disparaître: aujourd'hui, oublieux de notre ingratitude même, nous nous précipitons vers lui!

» Dis-moi, mon amie, te souviens-tu des rêves de gloire que nous poursuivions et qui fuyaient devant nous comme des fantômes? C'était tout notre avenir. Bientôt cet avenir s'évanouit. Nous ne songeâmes plus à la renommée, mais à ceux dont notre renommée charmait l'oreille et la pensée. Rêves d'orgueil, fuyez donc; faites place aux rêves d'amour. Ceux-ci devaient à leur tour disparaître. Hélas! faible espèce humaine! faible cœur! éternelle fragilité! »

Ces pensées ne sont pas celles d'une femme ordinaire :

la sensibilité seule ne les inspire pas ; une triste et profonde philosophie en a dicté l'expression. Mistriss Hemans, plus tendrement mélancolique ; miss Landon, plus éclatante dans son style, plus coquette dans le léger ramage de sa poésie, n'atteignent pas à cette simplicité méditative, à cette concision éloquente.

Aux *Douleurs de Rosalie* succéda le *Roman-Poème*, intitulé l'*Immortel* (1). Il obtint le suffrage et de ceux qui lisent pour avoir du plaisir, et de ceux qui, par leur profession de critiques et leur position doctorale, se font un point d'honneur de ne prendre plaisir à rien. En dépit d'un sujet mal choisi, difficile à traiter, épuisé et rebattu, ce poème restera comme une des œuvres remarquables de l'époque.

L'*Immortel*, c'est le Juif Errant. Je voudrais, quant à moi, être délivré de ce personnage. Il est fatigant comme l'éternité. M. Lewis, dans son *Moine*, de frénétique mémoire, lui avait fait jouer un rôle assez important et assez tragique, pour qu'on le laissât reposer. Mais non ; Shelley et le capitaine Medwin se sont emparés de lui, l'ont jeté à travers les incidens d'un roman compliqué, et, grâce à ce personnage, nous ont ennuyés en vers et en prose. Klingemann et Von Armin, en Allemagne, l'ont aussi employé sans scrupule. On l'a retrouvé dans un conte en trois gros volumes, intitulé *Salathiel*. On le revoit encore dans la poésie de mistriss Norton. Nous regrettons que cette dame, dont le talent est si énergique et si remarquable, ait fait choix de cet insipide hébreu, l'Agamemnon du romantisme ; si son *Immortel* a obtenu du succès, il le doit à la puissante imagination de l'auteur ; c'est en dépit de lui-même, et de l'ennui que son nom inspire, qu'il a trouvé des partisans.

(1) *The Undying One.*

Que faire d'un personnage dont la destinée est immuable, dont Dieu lui-même a fixé le sort et décrété l'éternelle misère? Milton n'est parvenu à rendre son archange tombé intéressant et dramatique, qu'en lui prêtant les passions de l'humanité, en l'armant contre le Très-Haut, comme un rebelle contre son roi, en changeant *la Genèse* en un roman bizarre. Mistriss Norton et les autres écrivains qui ont fait du Juif Errant le texte de leurs narrations, ne se sont pas aperçu que s'ils prétendaient suivre à travers les siècles ce héros impérissable, ils condamneraient eux-mêmes et le lecteur à la plus intolérable monotonie. De génération en génération, de volume en volume, ce juif subit nécessairement les mêmes douleurs; sa vie recommence sans changer de face; elle répète toujours la même scène et redit la même plainte. Il ne peut, sans nous fatiguer mortellement, conserver, pendant ce long période de tems, l'énergie de sa haine ou de son amour. S'il garde le même caractère, il ne manquera pas de nous ennuyer; s'il en change, cette variété sera un mensonge auquel le lecteur ne voudra point ajouter foi.

Un seul écrivain a conçu, dans ce qu'elle a de sublime et de profond, la situation d'un homme que son immortalité, don accordé à ses instantes prières, écrase d'un poids qu'il essaie en vain de rejeter. Philosophe et poète, artiste et métaphysicien, Godwin a épuisé les ressources qu'une telle donnée présentait (1). Le Saint-Léon de ce grand écrivain, de cet homme de génie dont les œuvres survivront à tous les frivoles produits de notre âge, n'est que le développement de cette pensée philosophique, la nécessité

(1) Dans le 13e Numéro de la nouvelle série nous avons publié sous ce titre : *Du talent, de ses limites, de son emploi, de son abus et de la durée de ses œuvres*, un article très-remarquable composé par ce célèbre philosophe.

de la mort. Il commence par demander à Dieu, à la nature, à la science, l'éternité que Dieu seul possède. Il l'obtient. Ses facultés n'auront plus de bornes ; elles ne rencontreront plus d'obstacles. O joie! orgueil immense! ivresse sans égale! Saint-Léon est plus qu'un homme; une puissance sans limite l'élève au ciel : hélas! quel en est le résultat? Une sensation d'isolement et de désolation profonde ne tarde point à s'emparer de lui. Sans lien avec l'espèce humaine, sans rapport avec les espérances, les passions, les sympathies de l'humanité, placé, comme un point inutile, comme un être hétérogène, au milieu du bruit et de la foule, le malheureux languit et poursuit de ses désirs cette mort qui lui donnerait enfin le repos. A quoi bon ce retour monotone des jours et des nuits? Pour Saint-Léon rien ne change; l'existence est une série toujours la même d'heures qui se ressemblent toutes.

Telle est la conception sublime de Godwin. Dès que Saint-Léon a vu mourir l'objet qu'il aimait, la source de ses sensations tarit et laisse son ame en proie à une aridité désespérante. « Mon cœur, dit-il, s'ensevelit dans ce tombeau. Jamais, à travers les siècles dont l'éternité se compose, un attachement ne m'eût été possible. Mes illusions avaient cessé. Elles avaient entraîné avec elles ces passions dévorantes qui font le tourment et le charme de la vie. Doubler son existence, la partager avec une femme choisie entre toutes, ne m'était plus possible. Immortel, je ne me sentais plus capable d'aimer sérieusement, fortement, un être éphémère. Tout était fini pour moi. »

Ce que Godwin avait cru impossible, n'a pas semblé tel à mistriss Norton. Elle a consacré son beau talent à la peinture de l'éternelle misère à laquelle le Juif Errant fut, dit-on, condamné. Comment s'intéresser à cette souffrance infinie? Comment donner un coloris différent à cette re-

production nécessaire des mêmes idées, dans un espace de tems illimité ? L'homme, placé dans la situation que l'on attribue à ce personnage et que mistriss Norton a choisie, ne peut manquer de s'endurcir. Son ame devient, pour ainsi dire, calleuse, insensible, incapable d'émotion. C'est un rocher battu des vagues : sa tranquillité impassible offre une image de désolation et de désespoir immuables. Tant de douleurs ont déjà imprimé leur sillon et leur trace sur ce front malheureux ! Tant d'angoisses ont déchiré ce cœur ! Il faut, selon l'admirable expression d'un Français, il faut qu'il se brise ou se bronze (1).

Après avoir blâmé sans restriction le choix d'un tel sujet, nous devons avouer que mistriss Norton a déguisé ce malheur du fond qu'elle avait choisi, par une admirable facilité, une ravissante naïveté d'exécution. Toutes les fois qu'elle se rapproche de la vie réelle, elle déploie un talent peu commun. En sa qualité de femme, elle décrit et analyse mieux les passions que les idées, les sentimens intimes, que les faits et les principes. Contrariée dans le développement de ses forces intellectuelles par le cadre qu'elle s'était imposé, elle rentre involontairement dans le domaine qu'elle n'aurait pas dû quitter; dès qu'elle dit adieu aux êtres surnaturels, elle retrouve sa puissance. Pourquoi courir après le drame et prétendre aux grandeurs de l'épopée ! Ce que le drame et l'épopée ont de plus attrayant, ce n'est pas cette majesté factice que notre auteur paraît leur envier, mais bien ces peintures de l'homme, cette vérité profonde et sentie, cette réalité impossible à méconnaître, cette reproduction de la vie telle que Dieu l'a faite, en un mot tout ce dont elle possède le secret et la magie. A la douceur et la mélodie féminine, à

(1) Champfort.

ce charme que beaucoup d'auteurs féminins possèdent, elle joint une vigueur plus virile, une vérité plus franche; et comme nous l'avons indiqué, sans cependant lui épargner les critiques, il ne tient qu'à elle de se classer au premier rang de nos poètes.

(*Edinburgh Review.*)

Philologie.

DE L'ÉTAT ACTUEL

DES CONNAISSANCES HIÉROGLYPHIQUES.

Depuis l'expédition de Napoléon en Égypte, tout ce qui se rattache à cette contrée célèbre à tant de titres, excite à un haut degré l'attention des peuples de l'Occident. En France surtout, où le souvenir de nos victoires s'allie avec la plupart des monumens de ce pays, l'homme du monde le plus étranger aux sciences archéologiques s'est montré désireux, empressé même de connaître l'histoire civile et politique de la vieille Égypte. Il a voulu savoir quel était ce peuple prodigieux qui, sur les deux rives du Nil, depuis la Méditerranée jusqu'au cœur de l'Éthiopie, avait laissé des traces si imposantes de son séjour sur la terre. Aussi, pour satisfaire cet empressement, des voyages scientifiques ont été entrepris, de nombreux ouvrages ont été publiés ; des hypothèses savantes et hardies ont été proposées ; mais de simples conjectures étaient loin de suffire à une société positive et éclairée. Pour leur donner crédit, il fallait les appuyer sur des preuves authentiques. Sans doute si quelques débris de la bibliothèque d'Alexandrie étaient parvenus jusqu'à nous, cette tâche eût été peut-être facile à remplir ; alors, avec le secours des documens historiques qu'elle renfermait, on eût pu relier entre eux les divers fragmens que nous ont laissés sur cette contrée les écrivains de l'antiquité, et rédiger ainsi une histoire complète et suivie de

l'Égypte. Mais de tous les ouvrages qui sont restés, il n'en est aucun qui nous révèle l'histoire de cette longue série de siècles pendant laquelle l'Égypte, gouvernée par des rois indigènes, constitua peu-à-peu son état social, jeta les fondemens de sa grandeur, atteignit le point culminant de sa prospérité, et tomba enfin dans ce période de décadence qui la livra au joug des étrangers, appesanti sur elle depuis plus de vingt-trois siècles.

Au milieu de cette absence de documens historiques, il ne restait donc d'autre ressource aux savans qui avaient entrepris la tâche de nous faire connaître l'Égypte et ses anciens habitans, que d'interroger ces milliers de pyramides, d'obélisques, de temples, de nécropoles, de sarcophages, revêtus de tableaux, de bas-reliefs et d'inscriptions hiéroglyphiques, ou renfermant des manuscrits précieux. Il fallait donc, pour atteindre le but qu'ils se proposaient, créer une science nouvelle; car il ne s'agissait de rien moins que de comprendre, sans presque aucune donnée préliminaire, ces signes mystérieux. Heureusement l'inscription trilingue ou bilingue de Rosette (1), sur laquelle se trouvaient à-la-fois des caractères hiéroglyphiques, démotiques et grecs, vint lever quelques-unes des nombreuses difficultés dont se montrait hérissée cette découverte.

Comme la France peut revendiquer à juste titre une grande part des progrès qu'a faits cette science, qu'il nous soit permis, avant de présenter l'exposé du philologue an-

(1) Note du Tr. On sait que cette inscription, gravée sur un bloc de basalte noir, a été découverte par les travailleurs d'une des divisions de l'armé française, occupée à creuser les fondemens du fort Saint-Julien, à Rosette. Par une singulière destinée, ce monument précieux est devenu la propriété des Anglais, qui l'ont placé dans le Musée britannique.

glais sur l'état actuel des connaissances hiéroglyphiques, de déplorer la mort prématurée du savant français qui, sans contredit, a donné à cette science la plus forte impulsion. L'archéologie égyptienne vient de perdre M. Champollion, au moment même où l'on pouvait s'attendre à jouir enfin du résultat de ses travaux, annoncés depuis si long-tems, et qui avaient été jusqu'ici plus célèbres encore que féconds. Lorsque la mort l'a frappé il mettait la dernière main à sa *Grammaire Égyptienne hiéroglyphique*, monument prodigieux de sagacité et d'analyse, et révoyait en même tems les manuscrits de son grand ouvrage sur les *Monumens de l'Égypte et de la Nubie*, qu'il devait publier de concert avec M. Rosellini. Cet événement, que les amis de la science ne sauraient trop déplorer, marquera comme une époque funeste dans l'histoire de la littérature d'Égypte.

Nous avons pensé que ces prolégomènes ne seraient pas sans intérêt pour ceux de nos lecteurs qui ne possèdent pas les deux grands articles que nous avons déjà consacrés à cette haute question de philologie, dans les 22e et 59e Numéros de la première série de notre recueil. Nous allons maintenant laisser parler le savant anglais (1).

Le public, dit-il, a suivi avec trop d'intérêt les progrès

(1) Note du Tr. Nous devons observer que les opinions du philologue anglais émises, dans le cours de cet article, sont très-opposées à la doctrine de M. Champollion. Quoique nous soyons loin d'en accepter la responsabilité, nous pensons qu'elles ne seront pas sans utilité pour ceux qui se destinent à suivre les traces de ce savant enlevé trop tôt à la science. D'ailleurs en admettant qu'elles soient justes, quand les hommes supérieurs s'égarent, ils mêlent presque toujours un grand nombre de vérités de détail à l'exposé de leurs erreurs. Aussi nous n'en persisterons pas moins à regarder M. Champollion comme de tous les savans celui qui a fait faire le plus de progrès à l'interprétation des hiéroglyphes.

des recherches sur les hiéroglyphes pour ne pas désirer de savoir à quel point on est parvenu aujourd'hui dans cette étude. Ce fut en 1813 que le docteur Young découvrit la valeur alphabétique des signes hiéroglyphiques, gravés sur l'obélisque de Philæ, et qui exprimait les noms de *Ptolémée* et de *Bérénice*. Mais la découverte du docteur Young fut depuis rectifiée en ce qu'elle avait de défectueux (1), et considérablement développée par M. Champollion, qui parvint avec un rare bonheur à déchiffrer les noms grecs et romains représentés par des signes hiéroglyphiques dans les cartouches ou médaillons. Le système analytique qui présida aux premières recherches du savant français lui valut le suffrage de tous ceux qui se croyaient en état de prononcer sur cette matière; aussi nous regrettons vivement qu'il ait abandonné cet excellent système dans ses dernières publications, qui renferment un grand nombre de transcriptions sans être accompagnées d'aucune espèce de démonstration; car, en opposition directe avec le témoignage formel des écrivains de l'antiquité, il y soutient que presque tous les caractères hiéroglyphiques sont alphabétiques. Prenant ensuite cette hypothèse pour base, il n'a pas craint de traduire la première inscription égyptienne venue, alors même qu'elle ne se trouvait pas accompagnée de version en langue et en caractères abordables; mais nous devons dire aussi qu'il a toujours soigneusement évité de faire le moindre rapprochement avec l'inscription de Rosette dont la valeur des signes est du moins en partie connue

(1) Le docteur Young n'avait pas soupçonné l'omission des voyelles; aussi il avait cru que les signes phonétiques représentaient des syllabes et non des lettres. M. Champollion est le premier qui ait parlé de l'omission des voyelles. Cette idée fait, pour ainsi dire, la base de son système d'interprétation des écritures égyptiennes.

par la version grecque. Dans son nouveau Prospectus relatif aux monumens de l'Égypte et de la Nubie, M. Champollion ne fait pas une seule allusion à cette inscription; aussi pensons-nous que, dans les circonstances actuelles, il convient d'engager ceux qui seront appelés à continuer ses travaux, à abandonner une semblable méthode, car ne jouissant pas de la célébrité que d'importantes découvertes avaient acquise à leur devancier, ils devront eux s'attacher à ne rien hasarder sans probabilité; à n'émettre aucune opinion sans preuves. En suivant une autre marche, ils nuiraient essentiellement aux progrès de cette science. Il ne sera donc pas sans intérêt de consigner ici tout ce qui est aujourd'hui positivement connu sur le système graphique national des Égyptiens, et d'exposer avec franchise ce qui ne paraît pas encore démontré dans le système de M. Champollion.

Nous devons d'abord distinguer chez les Égyptiens trois espèces d'écritures différentes : la première, composée de caractères semblables à ceux employés dans l'écriture cursive, et connus sous les noms divers de : *populaire, démotique, enchoriale, épistolographique*. La seconde, dont les caractères ressemblent un peu à ceux de la première, et qu'on appelle *sacerdotale* ou *hiératique*; enfin, la troisième, appelée *hiéroglyphique* et qui est composée de caractères qui représentent des objets naturels ou artificiels. Ces trois espèces d'écritures sont disposées, tantôt en lignes horizontales, tantôt en lignes verticales : lorsqu'il y a sur la même ligne plusieurs caractères, ils doivent être lus de droite à gauche, et quand plusieurs signes se trouvent placés les uns au-dessus des autres, il faut les lire de haut en bas, en suivant toujours de droite à gauche. Nous devons aussi faire remarquer que la partie antérieure des caractères est toujours invariablement tournée vers la droite :

en sorte que les animaux ou les personnages qui composent ces lignes semblent former une procession qui se dirige dans un sens opposé à celui que doit suivre le lecteur en lisant. Jusqu'à présent, il a été publié trop peu de fragmens de l'écriture hiératique pour que nous puissions indiquer avec précision les différens signes qui la distinguent des deux autres : aussi nous ne parlerons ici que de l'écriture populaire et hiéroglyphique.

Les recherches que nous avons faites pour déterminer le nombre de caractères employés dans l'écriture hiéroglyphique nous ont donné pour résultat le chiffre approximatif de huit à neuf cents : ceux qui ont fait les mêmes recherches, ayant obtenu à peu près les mêmes résultats, nous ne nous arrêterons pas à la différence qui existe entre ces diverses supputations, nous nous contenterons seulement d'observer que les élémens de ce système graphique ne permettaient pas qu'il fût circonscrit à un petit nombre de caractères. Comme types des écritures populaires et hiéroglyphiques, nous indiquerons les inscriptions médiales et supérieures du basalte de Rosette, conservées dans le Musée britannique, et qui se trouvent reproduites avec beaucoup d'exactitude dans les planches qui accompagnent la grande description de l'Égypte, publiée par les ordres de Napoléon ; on pourra se faire une idée exacte des formes de l'écriture hiératique, en jetant les yeux sur les copies de papyrus, découverts à Thèbes, dont on trouve des copies très-bien faites dans le même ouvrage.

Il y a trente ans, l'écriture hiéroglyphique était considérée comme idéographique, et les deux autres comme alphabétiques ou phonétiques. Les premiers essais que l'on fit pour analyser la partie enchoriale de l'inscription de Rosette, jetèrent quelque doute sur la seconde partie de cette hypothèse, et portèrent les savans à considérer comme

purement idéographiques les divers systèmes d'écriture des Égyptiens. Cependant, les observations ultérieures de M. Champollion l'ayant amené à des conclusions diamétralement opposées, il établit que l'écriture hiéroglyphique était aux trois quarts composée de caractères alphabétiques, et que l'écriture populaire en contenait encore un plus grand nombre. Comme ce savant n'a jamais fait connaître les bases sur lesquelles il fondait son opinion, il nous est naturellement impossible de faire subir à son système un rigoureux examen. Cependant nous ferons remarquer que la question nous paraît sur le point d'être résolue, et que si on s'en rapporte au résultat du travail de M. Dujardin et à celui de quelques archéologues, qui ont examiné avec le plus grand soin l'inscription de Rosette, on doit considérer en grande partie l'écriture égyptienne comme idéographique. Nous allons jeter un coup d'œil sur les principales autorités qui corroborent cette opinion.

Diodore de Sicile explique avec assez de netteté la nature des hiéroglyphes. Selon lui, ce système graphique fait partie d'une science mystérieuse entièrement inconnue du vulgaire, et qui se transmettait de père en fils dans les castes sacerdotales. Ce n'est pas, dit-il, par la manière de grouper les syllabes (collection de sons), que l'écriture hiéroglyphique trace les idées, mais par le sens que l'esprit attache aux différentes formes qui frappent l'œil. L'image d'un *épervier*, par exemple, qui, de tous les oiseaux, est celui dont le vol est le plus rapide, est employée métaphoriquement pour représenter toutes les idées qui ont quelque affinité avec celle de vitesse, par un procédé analogue à celui qui fait passer un mot de la signification positive aux différentes acceptions métaphoriques dont il est susceptible.

L'opinion de l'historien latin Ammien-Marcellin, est

entièrement conforme à celle de Diodore de Sicile. Voici comment il s'exprime au sujet des obélisques transportés à Rome par ordre des empereurs, et des caractères hiéroglyphiques dont ils étaient recouverts. Nous savons, dit-il, que les anciens Égyptiens, pour représenter cette multitude de pensées que l'esprit de l'homme peut concevoir, ne se servaient point de lettres dont le nombre est très-limité et très-facile à retenir : chacun de leurs caractères exprimait un mot, quelquefois même un sens complet; ainsi, pour nous borner à deux exemples, la figure d'un *vautour* correspondait au mot *nature*, et celle d'une abeille au mot *roi*.

A ces deux témoignages nous ajouterons celui de saint Clément, évêque d'Alexandrie, qui a écrit sur les lieux mêmes. Le passage suivant est extrait du cinquième livre de ses MÉLANGES.

« Pourquoi trouver surprenant que la religion chrétienne s'environne de mystères? ne voyons-nous pas que, dans toutes les époques, les sciences religieuses se sont enveloppées d'un voile qui n'était soulevé qu'à certaines conditions. Les oracles et les prophètes ont toujours parlé énigmatiquement : ces connaissances n'ont jamais été le partage du premier qui s'adonnait à leur culture, mais seulement de ceux qui s'étaient préparés à les recevoir.

» Ainsi, chez les Égyptiens, avant d'être initié à l'intelligence des caractères hiératiques, il fallait d'abord commencer par se familiariser avec l'usage des caractères épistolographiques. Le dernier et le plus haut degré d'instruction consistait à acquérir la connaissance des caractères hiéroglyphiques, qui tantôt étaient employées à former des mots par le moyen des articulations initiales des choses qu'ils représentaient, et tantôt à exprimer des symboles.

« Parmi les caractères symboliques, les uns représentaient

les objets par imitation, les autres par des tropes, et les troisièmes en suggéraient l'idée au moyen de certaines énigmes allégoriques. En un mot, tous ceux qui étaient versés dans les sciences religieuses, chez les Barbares comme chez les Grecs, faisaient les plus grands efforts pour cacher la science sous un voile, et ne publiaient jamais la vérité qu'en l'enveloppant dans des énigmes, des symboles ou des allégories. »

Dire que la connaissance des caractères hiéroglyphiques formait une partie de la mystérieuse science des Égyptiens, c'est affirmer explicitement que l'écriture hiéroglyphique n'était pas aux trois-quarts alphabétique; car alors comment un tel système graphique, quelque compliqué qu'il fût, aurait-il pu devenir le sujet d'une science mystérieuse? Saint Clément semble admettre qu'un certain nombre d'hiéroglyphes étaient employés à représenter des sons, c'est-à-dire qu'ils avaient la même valeur que les caractères de notre alphabet. La manière dont il s'exprime à ce sujet nous autorise à conclure que cet usage phonétique des hiéroglyphes était restreint aux noms propres : ce qui serait conforme au résultat obtenu par l'examen des monumens originaux. Ainsi donc, si nous adoptons le témoignage des anciens écrivains, nous devons considérer l'écriture hiéroglyphique comme de la nature idéographique. Pour ne pas se rendre à cette conclusion, il faudrait admettre que tous ces écrivains se sont trompés; or une telle unanimité dans l'erreur serait un peu surprenante.

D'un autre côté, si nous jetons un coup d'œil sur le système grammatical de la langue copte, nous découvrirons des motifs non moins puissans pour regarder l'écriture hiéroglyphique comme composée de caractères destinés à représenter non pas des sons, mais des idées. M. de

Sacy, dans le *Magazin Encylopédique* de 1808, en analysant l'Essai sur la Littérature Égyptienne de M. Ét. Quatremère, s'exprimait de la manière suivante : « Je n'hésite pas à affirmer que le copte conserve encore dans son système grammatical plusieurs formes qui se rapportent au dialecte qui a long-tems été écrit en signes hiéroglyphiques. » Il est bien évident que le mot *hiéroglyphique* est ici l'équivalent d'*idéographique*. En développant le fond de son opinion, M. de Sacy faisait aussi remarquer certaines connexions très-curieuses entre la composition des idées chez les Chinois et chez les Coptes. Or, si le dialecte égyptien n'est pas aussi parfaitement connu que celui des Chinois, c'est parce que tous les débris de cette langue, qui nous ont été transmis par l'intermédiaire du copte, sont postérieurs à l'époque où l'emploi de l'écriture hiéroglyphique avait cessé; en sorte que la langue devait alors avoir perdu une partie de sa physionomie primitive.

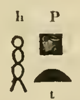
Dans le copte, il n'y a pas de terminaison pour désigner le pluriel des noms, ni pour distinguer les genres qui sont presque toujours indiqués par l'addition des mots *mâle* ou *femelle*. Dans les composés, les mots qui les forment ne sont pas liés ensemble : il serait donc assez facile d'en faire l'analyse, en les rapprochant des caractères idéographiques, si l'on connaissait avec certitude le copte primitif. Peut-être des investigations laborieuses entreprises dans ce sens nous fourniraient-elles de nouvelles preuves que l'écriture des Égyptiens est purement idéographique. Il nous reste maintenant à exposer les résultats qui ont été obtenus par l'examen des monumens.

Lorsqu'on eut découvert que certains petits cadres, auxquels on a donné le nom de *cartouches*, renfermaient des noms propres étrangers à la langue égyptienne, on s'aperçut bientôt qu'une partie des hiéroglyphes qui s'y trou-

vaient, avait la valeur de caractères alphabétiques. D'abord on analysa les noms de *Ptolémée*, de *Cléopâtre*, de *Bérénice*, et quelques autres. Leur analyse présenta une circonstance remarquable : c'est l'absence des voyelles, ainsi le nom de *Ptolémée*



au lieu d'être écrit *Ptolomaïos*, suivant la forme grecque, était reproduit par *Ptol. mai. s*, ce qui fit supposer que certaines voyelles étaient élidées dans la prononciation, comme l'*e* muet en français. Une autre observation non moins digne de remarque, qui résulta de cette analyse, c'est que dans la reproduction de différens noms, et surtout dans ceux qui ont quelque ressemblance avec celui de *Ptolémée*, on retrouve toujours les mêmes caractères; ainsi, les deux premiers signes qui, dans ce cartouche, commencent le nom de Ptolémée, se retrouvent dans ses analogues : ces deux signes sont toujours employés dans la composition du mot *Phtah*, nom d'une divinité égyptienne, qui est ainsi formulé en caractères hiéroglyphiques.



Le quatrième signe, qui remplace le *lambda* grec, représente un lion. On sait que cet animal a toujours été l'emblème du courage et de la fierté; aussi les Égyptiens ont-ils fait preuve de goût et d'intelligence en l'introduisant dans la composition de ce nom, car ils ont exprimé par ce signe le sens que les Grecs attachaient au nom de *Ptolomaïos*

(brave guerrier). Les autres caractères sont toujours employés dans les mêmes circonstances, ou du moins leur variation est très-circonscrite. Ne doit-on pas conclure de là que les hiéroglyphes qui composent le nom de Ptolémée ont été à-la-fois employés comme caractères alphabétiques, et comme signes idéographiques, pour reproduire le sens du mot grec. Les noms grecs que nous venons de citer, lorsqu'ils se rencontrent dans l'écriture populaire, présentent à l'analyse à-peu-près les mêmes particularités que dans les formes hiéroglyphiques. Il est à remarquer que les mêmes voyelles manquent, et que les mêmes caractères se retrouvent toujours dans les mots analogues. Nous reproduirons ici pour exemple, en caractères démotiques, le nom de Ptolémée

s o ai m o l t P

Nous n'avons jamais observé qu'un seul des caractères qui composent ce nom fût changé, quoique les Égyptiens eussent pu l'écrire de plus de vingt manières différentes, car, comme on sait, ils ont plusieurs signes pour exprimer la même lettre.

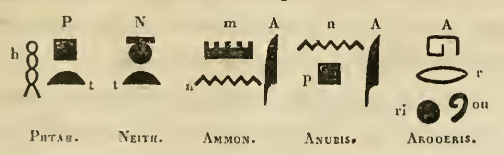
Le même système dont on avait fait usage pour analyser les noms grecs fut ensuite appliqué à l'analyse des noms romains ; mais comme ceux-ci n'étaient pas significatifs comme les premiers, on trouva dans leur composition moins de signes idéographiques. Cela ne pouvait être autrement, car au lieu d'une idée définie, les sculpteurs égyptiens n'avaient qu'à reproduire un mot vague, abstrait, auquel ne se rattachaient que des idées générales de grandeur, de gloire et de puissance. Au reste, cette différence que l'on remarque dans l'expression des noms romains doit aussi être imputée à l'influence qu'exerça sur les mœurs des Égyptiens la présence de maîtres qui ne fai-

saient exclusivement usage dans leur système graphique que de caractères alphabétiques.

Après l'analyse des noms romains on s'attacha à déchiffrer les noms de quelques rois égyptiens mentionnés par l'historien Manethon ; et l'on trouva que dans la manière d'écrire ces noms, il y avait la même uniformité qu'on avait déjà observée dans la composition des noms grecs. Aussi répéterons-nous ici ce qu'à une autre époque nous disions à ce sujet : comme la plupart des noms analysés étaient reconnus soit par leurs initiales, soit en les rapprochant des sources d'où ils semblaient dériver, et que jamais il n'a été possible d'établir des règles certaines pour leur lecture, nous pensons qu'il faut avoir peu de confiance dans l'exactitude des noms qui ne se trouvent pas mentionnés dans les livres des historiens, tels que ceux d'*Osortasen*, d'*Amenoftep*, etc., etc. Nous pourrions signaler une multitude d'erreurs qui ont été commises dans ces étranges interprétations ; mais qu'il nous suffise de reproduire ici le groupe dont la valeur est *Nervaoui*, et qu'on a cependant présenté comme l'équivalent de *Nerva*, quoiqu'on y trouve trois voyelles tout-à-fait étrangères à ce nom.



Après les noms des rois, on s'occupa de l'analyse des noms de plusieurs divinités égyptiennes mentionnés dans les auteurs grecs et latins, tels que ceux de :



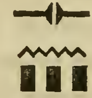
Les noms des divinités sont de tous les mots d'une langue ceux qui renferment le plus d'abstractions, et par conséquent il est très-difficile de les exprimer en caractères idéographiques. Il ne faut donc pas s'étonner si, pour représenter des noms de cette nature, les Égyptiens ont choisi des caractères alphabétiques, ou plutôt si ces caractères symboliques ne sont pas devenus eux-mêmes, par la suite des tems, alphabétiques. Presque toujours l'origine des noms de divinités provient de certains actes, de certaines qualités attribuées à un être réel ou imaginaire; ces noms ont d'abord été représentés par plusieurs caractères que l'on a réunis après par syncope, pour exprimer plus brièvement l'agrégation d'idées simples qui s'y rattachaient. Dans la suite, l'habitude de prononcer ces mots avec un profond respect, et d'une manière invariable, sans concevoir les idées simples qu'ils exprimaient, et encore moins l'idée complexe qui résultait de la combinaison des signes dont ils étaient formés, contribua bientôt à en faire une espèce de nom propre dont chaque caractère sembla être le représentant d'un son. Cependant comme ces signes ont été primitivement employés pour représenter des idées, quoique par la suite, et après un long usage, ils aient été consacrés à exprimer des sons, nous ne devons pas moins aujourd'hui les considérer comme idéographiques. Ce qui donne quelque poids à notre conjecture, c'est que les noms de *Phtah*, de *Neith*, d'*Apis*, d'*Aroueris*, d'*Ammon*, d'*Anubis*, présentent peu de variations dans la manière dont on les trouve reproduits dans les diverses inscriptions qui sont parvenues jusqu'à nous; ce qui nous autorise à penser qu'il y avait des caractères consacrés pour exprimer les différens noms de divinités.

Nous pensons que les noms de divinités, autres que ceux indiqués par les écrivains de l'antiquité, tels que

Nephté, *Osmet*, *Tafne*, ne doivent être adoptés qu'avec beaucoup de circonspection, par les mêmes considérations que nous avons fait valoir pour refuser d'admettre les noms de rois qui se trouvent dans la même catégorie. Quant aux dénominations communes de *roi*, de *père*, de *fils*, etc., etc., que l'on a cru rencontrer écrites en caractères alphabétiques, nous avons de puissantes raisons pour affirmer qu'il y a eu à cet égard une complète méprise. En effet, il faudrait, pour porter la conviction dans les esprits, rapprocher ces groupes des analogues qui peuvent se trouver dans l'inscription de Rosette, seul document susceptible de fournir une preuve certaine. Quand nous disons une de ces dénominations, nous entendons une expression universellement connue pour être égyptienne. Ainsi, nous accepterons volontiers le mot *ouro*, comme représentant l'idée de *roi*, mais non pas le mot *sout* qui n'est pas copte; nous ne considérerons jamais comme le représentatif de l'idée de *père*, le mot *toue*, qui ne se trouve sur aucun livre copte, mais bien le mot *iôt*; si le mot *si* nous était offert comme formulant l'idée de *fils*, nous demanderions quel est le sens du mot *seri*; nous ne poursuivrons pas plus loin cette trop fatigante nomenclature.

Enfin, quant à ce qui concerne les formes grammaticales, que l'on dit être exprimées en caractères phonétiques, nous avons deux remarques à faire. La première : c'est que si un groupe, désigné pour représenter ce que l'on appelle des formes grammaticales, paraît réellement avoir une connexion très-intime avec les sons auxquels il correspond, on doit observer que dans la composition de ces groupes, comme dans ceux qui expriment les noms propres, soit de rois, soit de divinités, il n'y a presque pas de variations. Ce fait nous autorise à conclure que ces représentatifs d'i-

dées abstraites et complexes jouissent de la propriété phonétique sans cesser d'être idéographiques, ainsi que nous l'avons déjà remarqué pour les noms de divinité. Voici notre seconde remarque : la plupart des groupes représentant les formes grammaticales ne sont susceptibles d'aucune espèce d'analyse, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la seule inspection de celui qui se trouve très-souvent reproduit dans l'inscription de Rosette, et qui selon toute apparence représente l'affixe de la troisième personne du pluriel :



Cependant, d'après l'alphabet phonétique de M. Champollion, cet affixe n'a aucune analogie avec celui qui est en usage dans la langue copte. Comme ce groupe a quelque ressemblance avec la forme préfixe de la troisième personne du pluriel, au futur, il a été pris pour le représentatif de cette forme; mais une telle conjecture ne peut supporter le moindre examen. Au reste, pour prouver que certains signes ne sont pas interprétés dans leur sens naturel, il n'est besoin que de rappeler ce que nous avons dit pour le mot *Nerva*. En résumé, nous pensons que l'usage des hiéroglyphes, comme signes phonétiques, paraît être restreint à la réproduction des noms propres, opinion qui est tout-à-fait analogue à celle de saint Clément d'Alexandrie; et dans une discussion de cette nature, rien ne saurait infirmer le témoignage unanime des anciens écrivains, qui s'accordent tous à regarder les hiéroglyphes comme des signes idéographiques.

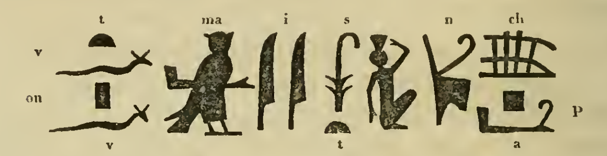
Ces principes sont tout-à-fait opposés à la théorie et à la doctrine nouvelle de M. Champollion, qui soutient aujourd'hui, contrairement à ce qu'il avait avancé d'abord,

que la plus grande partie des signes hiéroglyphiques sont phonétiques. Mais, il faut le dire, nous n'avons jamais considéré cette théorie que comme une savante hypothèse avancée par M. Champollion pour corroborer les nombreuses interprétations qu'il a données des inscriptions égyptiennes. Nous ajouterons même que si la valeur de tous les hiéroglyphes était purement alphabétique, on trouverait encore des difficultés insurmontables pour parvenir à l'intelligence parfaite de la langue égyptienne des tems anciens. De tous les dialectes du monde, celui de l'Égypte, à cause des fréquens envahissemens auxquels cette contrée a été exposée, doit avoir subi le plus de changemens : en sorte que, quoique le copte des livres de lithurgie ait été probablement la langue de l'Égypte parlée du tems de Domitien et de Titus, on ne doit pas en conclure qu'elle était identiquement la même sous Ramesès et Sésostris.

Quelque grande que soit la confiance que nous ayons dans le talent et la sagacité de M. Champollion, et des savans qui l'ont suivi dans la carrière qu'il leur a ouverte, nous sommes convaincus qu'ils rencontreront des obstacles qu'il est moralement impossible de surmonter. Ils ont déjà réussi, il est vrai, et ils pourront même continuer à lire les noms des rois d'Égypte, connus par les ouvrages des anciens écrivain de l'antiquité. Ils pourront peut-être aussi interpréter quelques phrases détachées; mais il est difficile de concevoir qu'ils puissent jamais posséder même une connaissance superficielle des inscriptions égyptiennes, et surtout des innombrables papyrus trouvés dans les nécropoles ou cimetières de cette contrée. On ne peut nier que toutes les fois que M. Champollion s'est hasardé à traduire la plus petite phrase, il n'ait été obligé d'adopter des mots coptes dont il ne peut prouver l'authenticité par aucune autorité. Un tel système d'interprétation ne serait pas très-

difficile à continuer, car il ne consisterait qu'à attribuer à des signes inconnus le sens dont on pourrait avoir besoin; en un mot, ce serait renouveler sous une autre forme les rêveries de Kircher et de Palin.

Quelques exemples suffiront pour prouver l'exactitude de ce que nous venons de dire sur le vice de la méthode adoptée par M. Champollion pour interpréter les anciennes écritures égyptiennes. Dans la dixième ligne de la partie hiéroglyphique de l'inscription de Rosette, on trouve le passage suivant, auquel nous avons ajouté la valeur alphabétique que lui a donnée M. Champollion :



Ce passage correspond au Grec παρέλαβεν βασιλείαν παρὰ τοῦ πατρὸς (*qui a reçu le royaume de son père*). Même à l'aide de la traduction grecque, il est difficile de déchiffrer le sens que renferment les hiéroglyphes. On peut aisément reconnaître les signes dont la valeur correspond aux lettres *chp*, qui semblent représenter le verbe copte *chip* (recevoir), ainsi que le signe correspondant à l'affixe *n*. Mais que signifie l'homme assis avec un petit vase de forme triangulaire sur la tête? M. Champollion ne nous l'apprend pas. Le groupe suivant, d'après sa leçon, forme le mot *sti*, qu'il traduit par : *direction, royauté, puissance royale*. Vient ensuite le hibou traversé par un bras qui signifie *ma* (place); et enfin le groupe que M. Champollion lit *touev*, et qu'il traduit par *père*, quoique le mot *père* soit exprimé en égyptien par *iôt*. Voici comment il soutient son interprétation : « nous avons ici, dit-il, le mot *toue* ou *tue* qui exprime l'idée de père; on pourrait le rapporter

aux racines coptes : *taue*, *taoue* (*producere*, *proferre*), dont le primitif *taouó* parait formé de *ta* (*dare*) et de *ouó* (*germen*). » Ce raisonnement est tout-à-fait insoutenable, car jamais *taue* ni *taoue* n'ont signifié, en copte, produire. Dans cette langue le verbe *taouó* ou *taoue*, et dans le dialecte baschmurique *taua*, est synonyme du verbe grec ἐπάγειν (conduire); il a aussi le sens de : *dire, parler, proférer des paroles*; mais il ne peut jamais être rendu par *producere* (produire). Le mot *tue*, que M. Champollion veut dériver de ce verbe, ne peut donc pas évidemment signifier *père*; et si le groupe de l'inscription de Rosette a cette signification, ce qui est probable, elle est idéographique et non pas phonétique.

L'inscription suivante, qui exprime, d'après M. Champollion, tout le sens de la première, est extraite de l'obélisque de Pamphile érigé en l'honneur de Domitien.



La traduction que M. Champollion donne de ce passage n'a aucun sens en copte ; aussi est-il lui-même forcé

d'ajouter : « Que, prenant en considération les déplacemens déjà indiqués dans l'égyptien, et les suppressions ordinaires que l'on remarque dans les textes hiéroglyphiques de certaines propositions ou particules définies, ce passage peut être traduit en copte. » Nous donnerons ici la valeur des signes hiéroglyphiques exprimée par M. Champollion, et parallélement nous placerons les mots coptes auxquels cette valeur est censée correspondre.

VALEUR des hiéroglyphes.	MOTS coptes correspondans.	TRADUCTION. littérale.
Echpev	*Eavchp*	Qui reçut
sti	*psoutn*	la direction
ntouev	*empeveïot*	de son père
Ouspsins	*Ouespasianos*	Vespasien
ma	*èpma*	à la place
snv	*empvson*	de son père
stn		(le roi)
Tits	*Titos.*	Titus.

Par le fait, la traduction copte reproduit le sens conjectural de M. Champollion ; mais quelle différence entre celle-ci et la leçon adoptée par le savant interprète, pour assigner aux caractères qui composent ce passage la valeur qui leur est propre. Ce sont des mots tout différens. Au reste la même incohérence se retrouve dans toutes les interprétations de textes hiéroglyphiques. On voit donc que la première condition de toute lecture et de toute interprétation, n'est nullement remplie dans ces prétendues transcriptions. On ne possède le sens d'un mot copte qu'autant qu'on le trouve expliqué dans un glossaire ; et on ne peut appliquer de sens à un mot égyptien qu'autant que les élémens de ce dernier sont identiques avec ceux du mot copte. On peut admettre une certaine latitude pour la variété d'orthographe et de prononciation, les altérations produites par le tems, la différence des dialectes, etc. Mais ce serait abuser outre mesure de cette tolérance, que

de prétendre interpréter les uns par les autres, des mots aussi différens que ceux qu'on vient de voir. S'il était permis de supprimer à volonté des initiales, ou des médiales, ou des terminaisons, si l'on pouvait supposer des abréviations qui réduiraient à deux lettres un mot composé de quatre ou de cinq, on tomberait dans un système d'explication arbitraire, où toute chose pourrait être expliquée de toute manière. Un tel système est surtout intolérable quand il s'agit d'une langue perdue, d'une écriture inconnue, d'une nation anéantie, et où nul flambeau littéraire ne se présente pour guider celui qui cherche précisément la vérité. Autant vaudrait admettre franchement le principe de je ne sais quel grammairien, qui prétendait qu'en matière d'étymologie il ne fallait pas s'embarrasser de voyelles et encore moins de consonnes.

C'est ici que s'arrêtent les observations de l'écrivain anglais. La mort de M. Champollion laissera sans doute sans réponses plusieurs des objections qui viennent d'être présentées, peut-être aussi la publication des matériaux qu'il vait amassés prouvera-t-elle qu'il était revenu lui-même elques assertions hasardées, qu'il ne s'était permises ans des publications fugitives auxquelles lui-même n'attachait pas beaucoup d'importance, et que ses partisans enthousiastes répétaient avec plus d'engouement que de conviction. Quoi qu'il en soit, la vérité se fera jour, et l'on saura bientôt à quoi s'en tenir sur la lecture des inscriptions hiéroglyphiques. Le gouvernement français, qui a fait les frais de l'expédition scientifique de M. Champollion, propriétaire des matériaux qu'elle a produits, ne saurait trop s'empresser de les publier. Toute la partie matérielle des dessins, représentations de monumens, copies d'inscriptions et papyrus, doit-être reproduite avec la plus grande fidélité ; c'est le plus digne hommage qu'on

puisse rendre à la mémoire de ce savant archéologue. Quant à la partie systématique de ses travaux, bien qu'elle ne puisse être réformée après la mort de l'auteur, il conviendrait qu'elle fût examinée sévèrement par des personnes versées dans la connaissance du copte ; afin de mettre un terme à cette profusion d'idées théoriques, plus ou moins hasardées, ou même tout-à-fait dépourvues de fondement, qui se propagent et s'accréditent depuis quelques années, grâce à la légèreté des uns, à la crédulité des autres, au charlatanisme intéressé de plusieurs, et à l'indifférence du public sur le fond de cette question difficile (1).

(*Asiatic Journal.*)

(1) Note du Tr. Déjà l'un des auteurs de la Revue Britannique, M. Saulnier, avait, dans une note de l'ancienne série, témoigné des doutes non sur la réalité des découvertes de M. Champollion, mais sur leur étendue, car il était beaucoup plus favorable que le savant anglais à l'une des bases sur lesquelles repose le système de M. Champollion, c'est-à-dire l'assimilation des signes hiéroglyphiques et des caractères alphabétiques. Nous croyons que nos lecteurs seront bien aises de revoir ces observations : « La question de priorité débattue entre MM. Young et Champollion, dit M. Saulnier, nous paraît assez peu importante ; les vérités n'appartiennent pas moins à ceux qui les fécondent qu'à ceux qui les trouvent. Elles appartiennent un peu également aux époques où elles ont été découvertes ; car il est remarquable que lorsqu'une vérité est proclamée pour la première fois, presque toujours plusieurs esprits étaient sur la trace ; c'est ainsi que la plupart de celles qui ont été reconnues par Newton, l'étaient en même tems par Hooke son contemporain ; mais comme celui-ci était un calculateur beaucoup moins habile, il ne pouvait pas les établir par des procédés aussi rigoureux, et ses découvertes n'étaient, pour ainsi dire, que les pressentimens d'un homme de génie.

» Nous attachons encore moins d'importance à ces questions de nationalité dont on complique fort à tort les questions scientifiques. Les êtres privilégiés dont les efforts étendent le champ de la science, n'appartiennent pas seulement au pays qui les a vus naître, mais au monde civilisé qui profite tout entier de leurs travaux. Les nations

donnent et reçoivent tour-à-tour ; et il faut craindre de troubler cette utile réciprocité par des susceptibilités jalouses. Souvent même il est arrivé qu'une nation achevait ce qui avait été commencé par une autre. C'est en France, par exemple, qu'a été complété le système de Newton ; c'est encore parmi nous que les grands principes posés par Bacon ont été développés ; tandis qu'au contraire les découvertes nées sur notre sol, mais qui y restaient stériles, allaient créer chez nos voisins des industries nouvelles et de nouvelles sources de richesses. Nos pères parlaient des lettres comme d'une grande république ; conservons cette heureuse désignation, et gardons-nous d'introduire dans leur domaine nos rivalités politiques de peuple à peuple ; c'est bien assez assurément du préjudice que leur causent les rivalités individuelles.

» A l'égard de M. Champollion, on donne une idée peu exacte de ses travaux, en disant qu'il comprend les hiéroglyphes. Cette manière de caractériser ses découvertes vient de cette idée vulgaire que les hiéroglyphes ne sont que des symboles ou des représentations d'objets matériels. Les Indiens du Canada, afin de concerter leurs mouvemens dans leurs grandes chasses, s'avertissent par des représentations de ce genre et quelques signes conventionnels qu'ils tracent sur l'écorce des arbres. Mais on conçoit qu'un mode d'écriture aussi imparfait, serait tout-à-fait insuffisant pour une grande nation civilisée, et même qu'elle n'aurait pu arriver à la civilisation, si elle n'avait eu pour ses idées un moyen de transmission plus complet et plus flexible. Il est aujourd'hui démontré que les hiéroglyphes ne sont le plus souvent que des signes alphabétiques. Indépendamment des hiéroglyphes, M. Champollion lit aussi les caractères hiératiques et démotiques. Ainsi donc on donnerait une idée beaucoup plus complète de ses travaux, en disant qu'il a retrouvé la langue et la clef des écritures des Égyptiens. Voici, d'après ses diverses publications, comment il y est parvenu.

» Dans les premiers âges de l'ère chrétienne on parlait en Égypte une langue nommée copte, du nom du peuple dont elle était l'idiome. Ce peuple était évidemment la postérité des anciens Égyptiens mêlée à celle des Grecs, des Macédoniens, des Thraces, qui étaient venus s'établir sur les rives du Nil, sous la conduite d'Alexandre ou dans des tems postérieurs. Il existe encore aujourd'hui, mais il a adopté la langue des conquérans arabes qui ont envahi l'Égypte à l'époque de la grande invasion, sous les successeurs immédiats de Mahomet.

Toutefois comme les Coptes ne sont pas mélangés avec les races musulmanes, il est facile de reconnaître leur origine, à ces physionomies assez agréables, mais molles et charnues, que l'on retrouve également dans les sculptures et les peintures égyptiennes, et principalement sur les sarcophages de momies. Lorsque les Coptes parlaient leur langue, ils se servaient d'un alphabet emprunté en partie à la langue grecque, auquel ils avaient ajouté d'autres caractères, apparemment parce que ceux de l'alphabet grec n'avaient pu suffire à la variété de leurs intonations.

M. Champollion, pensant avec d'autres philologues, que le copte est l'ancienne langue de l'Égypte, en avait fait une étude approfondie dans le peu de monumens qui en restent, c'est-à-dire dans la traduction de l'Écriture et dans quelques légendes de saints et de martyrs. C'était sans doute un pas fort important pour comprendre les inscriptions ou manuscrits égyptiens. Cette étude pouvait cependant rester encore stérile, comme elle l'avait été pour ceux qui s'en étaient occupés avant lui. Un autre pas bien plus difficile restait à faire; car il fallait retrouver dans les caractères hiéroglyphiques ou démotiques, les signes qui correspondaient à ceux de l'alphabet copte. Cet alphabet paraît avoir été adopté à l'époque où la religion chrétienne s'était substituée au polythéisme égyptien; il est probable que c'était le nouveau sacerdoce qui avait fait cette substitution, pour isoler entièrement le peuple de ses anciennes croyances, en lui ôtant les moyens de lire les monumens écrits qui en conservaient le souvenir. C'est cette difficulté de l'assimilation des anciens et du nouvel alphabets que M. Champollion s'est appliqué à résoudre. Elle était d'autant plus grande, que les signes hiéroglyphiques qui correspondent à chaque lettre de l'alphabet copte sont fort dissemblables et assez multipliés. Ce savant croit avoir résolu ce grand problême philologique; et si, comme il l'assure également, la langue copte est l'ancienne langue de l'Égypte, on conçoit, d'après ce que nous venons de dire, qu'il puisse interpréter les légendes des papyrus et en général des monumens égyptiens.

Lorsque la nouvelle de cette grande découverte fut annoncée, elle fut accueillie généralement avec des transports que nous partageâmes, et par plusieurs savans avec quelque défiance. Sans nier que le copte que l'on parlait en Égypte au trois ou quatrième siècle de l'ère chrétienne, ne fût un débris de sa langue primitive, ils pensaient qu'il devait en différer à beaucoup d'égards.

L'ancienne langue avait dû subir des modifications d'autant plus fortes, que depuis l'invasion de Cambyse, l'Égypte avait cessé de s'appartenir, et qu'elle avait successivement passé sous le joug des Persans, des Grecs et des Romains. Comment croire que son idiome avait pu rester intact au milieu de ces grands mouvemens politiques; surtout lorsque, pendant la dernière de ces époques, un culte nouveau avait été substitué à l'ancien, et qu'en même tems, par une révolution peut-être plus singulière, elle avait adopté un nouvel alphabet! Et qu'on ne dise pas que ce phénomène s'expliquerait par l'immobilité des mœurs orientales. La langue que parlaient les Mages a disparu de la Perse. L'hindoustani qu'on parle aujourd'hui entre le Gange et l'Indus porte l'empreinte ou la trace de tous les conquérans qui ont successivement envahi cette grande division de l'Asie. La Chine elle-même, malgré son génie stationnaire, et quoiqu'elle ait su conserver son individualité nationale, en soumettant à l'empire de ses habitudes, par une savante organisation sociale, les barbares qui s'en emparaient, a cependant deux langues; celle qu'elle parle aujourd'hui, et celle que parlaient les contemporains de Confucius; et ce n'est que par la plus étrange des confusions, que De Guignes a confondu, dans son Dictionnaire, les mots de ces deux langues. Les Grecs et les Arabes de nos jours en ont deux également; une langue littérale ou ancienne, et une langue vulgaire. Au surplus, pour se convaincre de la rapidité avec laquelle les langues se modifient, il suffit de voir les changemens qu'a subis la nôtre. Quelle différence par exemple entre l'idiome de Montaigne, d'Amyot, de Brantôme, contemporains de Henri III, et celui de Malherbe, qui vivait sous Henri IV! Antérieurement, on avait été obligé de traduire ou de rajeunir le français du sire de Joinville, pour le rendre intelligible aux contemporains de François Ier. Aujourd'hui même, la langue française subit encore des modifications importantes : on y introduit des tours insolites; on lui donne des mots nouveaux et on attribue de nouvelles significations aux anciens. Il n'est pas douteux cependant que l'imprimerie ne doive donner aux langues des peuples modernes, un caractère relatif de fixité que n'avaient pas celles de l'antiquité, qui étaient bien plus des langues parlées que des langues écrites. Rien donc ne pouvait être plus difficile que de retrouver l'idiome primitif des Égyptiens au moyen du copte, qui doit en différer à tant d'égards; et l'on conçoit que ceux qui témoignaient des doutes sur la

réalité d'une aussi étonnante découverte, ne manquassent pas de motifs spécieux pour les appuyer.

» On ne saurait nier que M. Champollion n'ait lui-même contribué à entretenir ces doutes par la manière dont il a procédé. Jusqu'à ce jour il s'est borné trop exclusivement à traduire des têtes d'inscriptions presque entièrement remplies de noms propres et de qualifications plus ou moins uniformes. Toutes les incertitudes cesseront lorsqu'il traduira un texte complet. Non certes que les hommes de bonne foi exigent qu'il n'y ait aucune lacune dans les versions qu'il pourra faire. Si aujourd'hui on interprète encore d'une manière diverse beaucoup de passages des écrivains grecs et latins, dont la langue n'a jamais cessé d'être étudiée soit dans une partie de l'Europe, soit dans l'autre, comment pourrait-on attendre que l'on comprît intégralement une langue morte depuis tant de siècles, parlée par un peuple africain dont les habitudes n'avaient rien de commun avec les nôtres. et qui ne nous a pas laissé, comme les Grecs et les Romains, ses sciences, ses arts et ses lois?

» Pour prouver qu'en effet on peut comprendre les anciennes écritures égyptiennes, ce serait peu encore de publier une traduction de l'inscription bilingue de Rosette, car le texte grec donne pour faire cette version des facilités trop spéciales; cela aurait d'ailleurs peu d'importance sous le rapport historique, puisque l'on connaît déjà, du moins en grande partie, le contenu de cette inscription. Une garantie bien plus manifeste de la certitude du résultat des travaux philologiques de M. Champollion, ce serait la traduction du manuscrit qu'il a trouvé dans le cabinet d'un amateur, à Aix, tandis qu'il allait à Toulon pour se rendre en Égypte. Ce manuscrit contient selon lui l'histoire de Sésostris Ramsès. A la nouvelle de cette découverte, il nous semble qu'un gouvernement ami des arts, au lieu de faciliter à M. Champollion les moyens de poursuivre son voyage, aurait dû bien plutôt le retenir sur la rive, pour qu'il pût s'occuper de suite de reproduire en français un monument historique d'une si haute importance. M. Champollion est peut-être en Europe l'unique personne capable d'exécuter un pareil travail; et il y avait plus que de l'imprudence à confier un savant qui se trouve dans une situation aussi spéciale, aux orages de la Méditerranée ou à l'action d'un climat meurtrier. Aujourd'hui qu'il est de retour parmi nous, il est plus que tems de s'occuper de l'exécution de ce grand œuvre; cela serait,

sans aucun doute, bien plus utile que la publication d'une multitude de dessins dont probablement nous possédons déjà les analogues. On ferait tenir dans moins de douze pages tout ce que l'antiquité nous a laissé sur Sésostris; et ces pages ne seraient encore qu'un amas de notions confuses et contradictoires. Quel intérêt n'offrirait donc pas la biographie de ce conquérant qui avait ébranlé le monde bien avant qu'Alexandre y portât la main! Cette biographie jetterait des lumières inattendues sur les ténèbres des annales primitives de l'Asie et de l'Afrique. A cette évocation faite par la science, des peuples inconnus paraîtraient sur la scène de l'histoire; d'autres, que nous n'y voyons que dans un lointain vaporeux, prendraient des traits plus arrêtés et plus précis. Et qu'on ne dise pas que l'importance de ces résultats ne serait pas proportionnée aux recherches et aux efforts qu'il faudrait faire pour les obtenir! Sans doute ce serait chose vaine que de demander à l'érudition des résultats positifs et pratiques comme ceux des sciences naturelles. Mais les hommes ont d'autres besoins à satisfaire que leurs besoins matériels; et c'est même cet autre ordre de besoins qui les sépare le plus du reste de la création. C'est à cette classe que se rattache le désir de satisfaire la curiosité que nous inspirent ceux qui nous ont précédés sur le globe. Nous voulons savoir par quels essais, par quels tâtonnemens ils ont préludé aux sociétés perfectionnées que nous tendons aujourd'hui à établir. Que si l'exécution de ce grand ouvrage que le monde savant est en droit d'attendre et de réclamer de M. Champollion, dépassait les ressources d'un particulier, à cause des planches dont il conviendrait de l'accompagner, à défaut de l'appui du gouvernement, l'Europe tout entière s'empresserait sans doute de le seconder; et ce savant n'aurait qu'à ouvrir une souscription pour qu'elle fut immédiatement remplie.

S. »

Voyages.

LES NOUVELLES HÉBRIDES EN 1830.

Le vif intérêt qui accueillait il y a quelques années les récits de voyages entrepris dans l'Amérique du Sud s'est ralenti : sillonnée dans tous les sens par des voyageurs intrépides, elle n'a presque pas un seul point obscur pour nos lecteurs depuis le détroit de Magellan jusqu'au golfe du Mexique. Nous avons suivi Waterton, Andrews, Head et leurs courageux émules le long des Cordillières, sur le fleuve des Amazones, à travers les Pampas de Buénos-Ayres et sur les plateaux du Mexique et du Pérou. Quant à l'état politique de ces contrées livrées au génie mobile des révolutions, la presse quotidienne enregistre assez fidèlement la naissance et la mort des états et des constitutions qui jaillissent chaque jour de ce sol volcanisé. En attendant que l'Amérique du Sud se soit débarrassée de cette multitude de condottiéri turbulens et ambitieux qui la dévorent, qu'elle ait consolidé son ordre social, et qu'elle se soit enfin placée comme sa sœur, l'Amérique du Nord, sur la voie du progrès, reportons-nous vers la Polynésie qui offre un champ si vaste à l'industrie, à la conquête et au prosélytisme de la civilisation.

C'est un devoir pour les écrivains amis de leur pays, d'attirer les regards sur ce nouveau monde, qui semble aspirer enfin à jouer un rôle dans l'histoire (1), et qui

(1) Voyez, dans le 8e Numéro de la nouvelle série, l'article intitulé : *Insulaires de la Polynésie;* et, dans le 16e, celui qui a pour titre : *Une Séance du Parlement d'Otaïti.*

grâce à l'heureuse fertilité de son sol, et à la salubrité de son climat, pourrait devenir un asile pour ces milliers de malheureux qu'enfante chaque jour l'organisation sociale de la vieille Europe. Aussi pensons-nous que le récit suivant, publié par George Bennett, qui fit partie de l'expédition de la *Sophie*, à la fin de 1829, sera lu avec un vif intérêt, d'autant plus qu'il complète, sous plusieurs rapports, la relation du voyage de l'*Astrolabe*, entrepris en 1827 par M. Dumont d'Urville, sous les auspices du gouvernement français.

L'île d'Erromanga, ainsi que la plupart de celles qui forment le groupe des Nouvelles-Hébrides, fut découverte en 1774 par le capitaine Cook. Elle est située sous le 18e degré 44 minutes de latitude sud et le 169e 21′ longitude est. Comme cette île produit en abondance le bois de sandal ou santal, le schooner *le Snapper* y avait laissé un détachement de quelques hommes; et *la Sophie*, après avoir relâché pendant quelques jours à Tongatabou, la plus importante des îles des Amis, quitta cette île le 3 août 1829, emmenant à son bord quatre-vingt-quinze habitans pour renforcer le détachement laissé à Erromanga, et travailler avec lui à la coupe de ce bois si recherché des Européens.

Ces naturels de Tongatabou furent autorisés par leurs chefs à nous suivre pour six mois. Ce délai expiré, ils devaient être de retour dans leur île. Les liens qui attachent ces hommes à leurs chefs sont féodaux; ils sont tenus, disent-ils, par la loi et la reconnaissance, de suivre leurs pas à travers le fer, le feu et l'eau. Dans cette circonstance, tous ceux qui obtinrent la permission de nous suivre, faveur fort enviée, s'adressèrent aux chefs en offrant des présens à l'appui de leur requête. Six jours après notre départ, nous découvrîmes l'île d'Erronan, l'une des

Nouvelles-Hébrides. Cette île présente l'aspect d'une haute montagne couverte de bois, dont le sommet aplati rappela aussitôt à tout notre équipage la montagne de la Table au cap de Bonne-Espérance. Le 10 au matin, nous fûmes en vue d'Erromanga. Elle dominait la mer de ses montagnes boisées ; la côte que nous longeâmes l'espace de deux milles avant d'aborder, nous offrit dans toute son étendue des sites pittoresques tapissés de verdure. Nous jetâmes l'ancre à Marekini, que les Anglais ont nommé la baie de Dillon, au sud-ouest de l'île, dans un fond de vingt-et-une brasses et à la distance d'un demi-mille environ du rivage ; mais ce fond est si anfractueux, que notre vaisseau, après avoir filé le câble dans toute son étendue, se trouva mouiller entre 40 et 50 brasses de profondeur. Cette baie exposée aux vents du sud-ouest est vaste, et son lit est formé de sable et de corail.

Nous apprîmes à notre arrivée que les indigènes avaient attaqué le détachement laissé par le schooner. Malgré les démonstrations les plus amicales, nos soldats n'avaient pas pu les convaincre du but pacifique de leur expédition ; aussi, après avoir repoussé plusieurs attaques ils s'étaient vus forcés de construire une palissade pour s'y retrancher contre des forces supérieures. Ils avaient élevé ce retranchement dans une plaine au centre de la baie et à une courte distance de l'embouchure d'une rivière qui se décharge dans la mer. Des hauteurs tapissées de verdure protégeaient les deux côtés et le derrière de cette enceinte dessinée par des troncs d'arbre coupés à la hauteur de sept ou huit pieds, et protégée intérieurement par une double haie de roseaux. Les cabanes étaient défendues par ces travaux avancés. Les naturels de l'île, dans leurs attaques contre la palissade, essayaient de brûler ces frêles habitations en jetant dans l'enceinte des torches enflam-

mées, aussi fallait-il déployer beaucoup d'activité pour arrêter l'incendie qui se déclarait souvent sur plusieurs points. Toutefois, la perte éprouvée par les assiégés se borna à un habitant de Tongatabou, qui, s'étant aventuré seul hors de l'enceinte, fut tué par les indigènes qui l'assommèrent à coups de bâton. Son cadavre fut repris par ses compatriotes, qui le brûlèrent au pied de la palissade. Quelques-uns de nos soldats avaient eu aussi à souffrir de la fièvre intermittente, mais le sulfate de quinine, administré à propos, les avait promptement soulagés.

En abordant, nous reconnûmes l'âpreté du sol couvert de larges cailloux de basalte; cependant la végétation s'y montrait riche et variée. Une espèce de *sida* couverte de fleurs jaunes et la *waltheria* y poussaient avec profusion. On distinguait encore plusieurs sortes de *cassia* et deux espèces de *croton* dont l'un déployait avec grâce ses feuilles bigarrées, mais de forme régulière; tandis que l'autre joignait à la variété des couleurs, la bizarrerie des contours. Sur les rochers qui bordent la mer croissait un petit arbuste d'une espèce non décrite, appartenant à la famille des rubiacées, et chargé de fleurs tubéreuses blanches. Plusieurs arbustes et des arbres du genre des *pavetta*, des *bergera* et des *alyxia*, et le bambou à la tige gracieuse sont fort communs sur la côte. Une espèce de *rhizophora*, qui atteint la hauteur de vingt ou trente pieds, et trois ou quatre pieds de circonférence, couvrait les bords de la rivière dans le voisinage de la mer. Le bois de cet arbre est rude et de couleur rouge; le tronc est d'une venue irrégulière, et ses fruits de forme cylindrique, ont environ un pied de longueur; lorsque ses branches touchent le sol, elles y poussent des racines. Nous remarquâmes plusieurs espèces d'*hibiscus* (guimauves) chargées de fleurs brillantes. Sur le revers des collines et dans les ravins

pousse le précieux bois de sandal; on le rencontre aussi dans la plaine, mais il n'égale pas en qualité celui qui croît sur les hauteurs. Une espèce de *pothos* étendait aussi le vert foncé de ses larges feuilles sur un grand nombre d'arbres; et sur plusieurs points les collines étaient tapissées d'une espèce de *saccharum* dont les cannes sont transformées en flèches par les naturels du pays. Ces cannes leur servent encore pour construire leurs cabanes et clore leurs plantations.

La rivière qui se jette dans la baie prend sa source dans les montagnes de l'intérieur, et à son embouchure elle est assez profonde pour porter de petits bâtimens; mais une barre en rend l'entrée difficile. Le *Snapper* de soixante-dix tonneaux, qui mouillait dans la baie lorsque nous arrivâmes, toucha cette barre en essayant de forcer le passage, et ne fut dégagé que par la marée montante. En remontant le cours de cette rivière, son lit s'élargit et se resserre tour-à-tour, et ses eaux tantôt basses ou profondes rencontrent sur plusieurs points d'énormes roches de basalte sur lesquelles elles se brisent en écumant. Les arbres vigoureux qui garnissent les bords souvent escarpés de ce cours d'eau sont couverts de plantes parasites qui s'enlacent à leurs troncs, et de beaux *convolvulus* dont les bras se marient à leurs rameaux; mais sur les points où le terrain s'abaisse, de riches plants de faro et de cannes à sucre s'élèvent au-dessus d'une couche profonde de terre végétale. Nous aurions voulu pouvoir reconnaître ce riche pays sans être inquiétés, mais malheureusement les avances que nous fîmes aux indigènes échouèrent d'abord contre leur férocité; nous voulions d'eux un concours bienveillant, et nous n'étions avertis de leur présence que par de continuelles embûches. Comme notre qualité d'Européens les tenait toujours en défiance, nous chargeâmes

nos alliés de Tongatabou de négocier auprès de ces intraitables sauvages. Nos instructions furent toutes pacifiques; nous recommandâmes à nos diplomates d'essayer auprès des chefs la puissance des présens; et si on les attaquait, de faire tous leurs efforts pour nous amener un prisonnier qui serait choyé parmi nous, et renvoyé auprès des siens chargé de présens et de paroles de paix.

Le 11 du mois d'août, au point du jour, on aperçut quelques sauvages postés sur une hauteur, vis-à-vis de notre vaisseau. La circonstance parut favorable pour faire comprendre nos intentions. Un bateau monté par un certain nombre de Zélandais que nous avions à bord, se dirigea vers le rivage avec des présens. Nous espérions que ces avances détermineraient quelque sauvage à venir près de nous. Lorsque le bateau fut près du bord, nous vîmes ces hommes descendre rapidement de leurs rochers, apportant avec eux quelques objets qu'ils donnèrent en échange des couteaux et des bagues qu'on leur offrit. Le bateau revint apportant une assez forte provision de cannes à sucre, quelques arcs, des flèches et des bâtons; mais aucun des indigènes n'avait voulu accompagner nos gens. Il est à remarquer que les habitans de cette île, moins aventureux que leurs voisins, ne connaissent point l'usage des canots. Un second voyage fut plus heureux. Le nombre des curieux s'était grossi; et l'un d'eux, plus hardi que ses compagnons, se dévoua à venir nous visiter. Il monta à l'abordage avec beaucoup d'agilité. Arrivé sur le pont, il jeta sur tout ce qui l'entourait des regards ébahis, mais il témoigna une assurance qui nous surprit. Cet homme était de taille moyenne et très-musculeux; sa chevelure et ses traits nous firent voir qu'il appartenait à la race des Papouans, qui paraît originaire de l'Afrique, et qui peuple l'archipel indien, l'Australie, la terre de Van

Diémen, la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Guinée. Il portait sur la laine de ses cheveux un ornement de deux pieds environ de longueur. C'était une aigrette de plumes de coq, collées le long d'un roseau. A ses oreilles étaient suspendues les côtes d'un petit animal, que je crois être le renard volant. Du reste, il n'avait d'autre vêtement qu'une ceinture fort étroite. Quant à la couleur réelle de son corps, il était impossible de la découvrir sous une couche de suie et d'huile qui s'était incrustée dans sa peau. Au bout de quelque tems il témoigna le désir de regagner le rivage. On lui donna des hameçons et d'autres objets de mince valeur, et il se retira charmé de l'accueil qu'il avait reçu. Le bateau qui le reconduisit à terre ramena neuf de ses compagnons. Ceux-ci nous apportaient en présens des cannes à sucre en assez grande quantité. Comme celui qui les avait précédés, ils étaient presque entièrement nus; on leur jeta autour du corps un vêtement semblable à celui que portent les habitans de Tongatabou; ils en parurent d'abord charmés, mais nous remarquâmes qu'en touchant à terre ils n'eurent rien de plus pressé que de s'en débarrasser. Lorsqu'on s'approchait d'eux, l'odorat était désagréablement affecté par la senteur de leur corps, imprégné de ce mélange d'huile et de suie qui faisait leur parure. Un miroir que nous leur montrâmes les frappa d'étonnement; ils témoignèrent leur surprise par un son guttural d'une dureté particulière; comme nous ignorions quel était leur chef, nous offrîmes ce miroir à l'un d'entre eux, qu'une barbe plus touffue recommandait à notre attention. Ces sauvages ne tardèrent pas à se familiariser avec nous; la curiosité les poussait à parcourir le vaisseau dans tous les sens, et partout leur étonnement se manifestait par de bruyantes exclamations; enfin ils nous témoignèrent leur gratitude et leur joie en exécutant quelques

danses trop simples pour être grotesques, et qu'ils accompagnaient d'un bourdonnement sourd et monotone. C'était-là toute leur science musicale et chorégraphique. Ils restèrent ainsi quelques heures à bord ; après quoi ils regagnèrent le rivage, nantis de modestes présens qu'ils emportaient comme d'inestimables trésors.

Ces hommes grossiers ont pour armes favorites des massues de différentes formes, longues de trois pieds environ. Leurs arcs sont de petite dimension ainsi que leurs flèches, dont ils n'empoisonnent pas la pointe comme la plupart des sauvages; quant aux lances, ce ne sont que des bâtons grossièrement façonnés et effilés par le bout : elles ont huit à dix pieds de longueur. Leurs frondes sont travaillées avec plus de soin, et ils les manient avec beaucoup d'adresse.

Le détachement composé des naturels de Tongatabou que nous avions envoyé à la découverte dans l'intérieur de l'île, revint vers le soir, et raconta qu'il avait été attaqué par un parti nombreux d'aborigènes; l'un de ceux-ci avait été blessé, et les nôtres étaient parvenus à le faire prisonnier. Ce malheureux parut saisi d'effroi à la vue des étrangers qui l'entouraient, et il était facile de voir qu'il s'attendait à être tué et mangé selon le droit des gens entre cannibales. Sa blessure n'était pas dangereuse, on la pansa, et après lui avoir donné tous les soins que réclamait son état, on le mit en liberté. Cette prise ne nous fut d'aucune utilité, puisque le matin même nous avions établi des relations amicales avec les habitans de l'île.

Les hauteurs qui s'élèvent dans le voisinage de la baie sont couvertes de bois épais, dont quelques sentiers naturels permettent le passage. Sur les revers sont dispersés quelques villages entourés de petites plantations de taro et de cannes à sucre, qu'ombragent des arbres à pain et quelques cocotiers. Les huttes dont se composent ces miséra-

bles villages ont environ cinq pieds de haut, sur une longueur qui varie de dix à vingt. Elles sont construites en roseaux et recouvertes de feuilles de cocotier. Une haie élégante règne autour de ces cabanes et les protége.

La base des montagnes est le corail, et à cinq cents pieds environ au-dessus du niveau de la mer je trouvai des madrépores encaissés dans le tissu des roches calcaires. Le sol est recouvert d'une couche abondante de terre végétale. Au sommet de la montagne on voit se dérouler un vaste amphithéâtre de collines dont l'ensemble forme un tableau très-pittoresque. Une herbe desséchée couvre au loin cette cime élevée, que couronnent quelques pieds d'acacia *falcata* et de *casuarina equisetifolia,* dont le bois est employé à fabriquer les armes grossières que nous venons de décrire.

Les indigènes qui étaient venus nous visiter à bord avaient tous la chevelure traversée par une baguette mince et effilée, et leur corps était orné non pas d'un simple tatouage, mais de cicatrices en relief sur la peau. Ces cicatrices qui sillonnent leur corps en bandes horizontales ou verticales, ressemblent à des moulures de chapiteaux; d'autres ont la forme d'étoiles ou de triangles, selon le goût de chacun ou la mode qui règne. Cet usage n'est point particulier à Erromanga, on le retrouve dans plusieurs des îles de la Polynésie. Le capitaine King, dans son voyage sur les côtes de l'Australie, raconte qu'il a rencontré dans l'archipel de Dampière un insulaire dont le corps était partagé depuis la poitrine jusqu'au nombril en bandes horizontales d'un pouce de large, et d'un demi-pouce de hauteur. Le capitaine Turkey a vu aussi sur les bords du Zaïre et du Congo, des nègres bariolés de cicatrices semblables. Ils parviennent à se parer ainsi en scarifiant la peau avec un instrument tranchant, et lorsqu'ils ont creusé assez avant

pour que le sang en jaillisse, ils répandent sur la plaie vive le jus d'une plante astringente; plus l'incision a été profonde, plus la saillie de la cicatrice est élevée.

Nous fîmes, sous la sauvegarde de nos alliés de Tongatabou, une excursion dans l'intérieur des terres, à la distance de quatre milles environ. La campagne nous offrit partout, grâce aux accidens d'un terrain montagneux, couvert de bois et traversé par un cours d'eau considérable, des paysages variés et pittoresques. A la descente d'une colline je trouvai, près des racines d'un grand arbre, le *cynomorium balanaphora* de Forster; je découvris aussi un arbre d'une espèce nouvelle chargé de grappes de fruits extérieurement semblables à la pêche, mais un peu plus gros. L'enveloppe était vide et la paroi intérieure, de couleur rouge, contenait six grains de la grosseur d'une fève et attachés au même côté par un pédicule unique. Les feuilles de cet arbre sont rudes et digitées, mais le nombre des digitations n'est pas uniforme. Les naturels d'Erromanga et de Tanna mangent ces grains, dont le goût est fort agréable. Nous vîmes aussi quelques plants de kava autour des habitations. Ce furent là les seules remarques que je pus recueillir dans le cours de cette expédition, pendant laquelle nous ne rencontrâmes aucun des habitans. Notre escorte fut moins heureuse dans une autre excursion qui avait pour but la coupe du bois de sandal. Elle fut attaquée par un corps d'indigènes; nous acquîmes alors la certitude que les différentes tribus dont se compose la population d'Erromanga sont constamment en guerre les unes contre les autres. Les guerriers d'une tribu qui s'étaient réunis à nos gens après une défaite, forcèrent bientôt ceux-ci à les traiter en ennemis.

Cette tribu, qui s'était unie à nous et qui nous rendait de grands services dans la recherche et la coupe du bois

de sandal, se composait d'hommes plus vigoureux que tous ceux que nous avions vus jusqu'alors. Leur taille variait de cinq pieds à cinq pieds huit pouces. Nous ne tardâmes pas à reconnaître le penchant de ces nouveaux alliés au cannibalisme; pendant que notre troupe était occupée à faire ses coupes, le bruit sourd d'une conque marine les avertit d'une attaque prochaine; en effet, à peine avaient-ils eu le tems de se rallier, qu'ils furent assaillis par un corps nombreux d'aborigènes. C'était une tribu qui faisait une guerre d'extermination à celle qui travaillait avec nous. Le chef tonganiote, avec une présence d'esprit fort remarquable, ordonna aux siens de déchirer une pièce de leur vêtement pour en couvrir les soldats de la tribu qui faisait cause commune avec nous, afin que, dans une mêlée, il fût possible de distinguer nos alliés de nos adversaires. L'affaire s'engagea, un des hommes du parti ennemi tomba mort, et ses compagnons prirent la fuite après nous avoir envoyé une volée de flèches qui heureusement ne blessèrent personne. Les vaincus se retirèrent entraînant avec eux leurs femmes placées à l'arrière-garde, et chargées d'un supplément de flèches qui auraient servi à leurs maris, si ceux-ci eussent été en humeur de combattre plus long-tems; mais le bruit des armes à feu leur en ôta l'envie. Nous restâmes donc maîtres du champ de bataille et d'un cadavre. Nos alliés jetaient sur ce trophée des yeux de convoitise, et témoignaient clairement le désir de le mettre en ragoût et de tirer parti des bras et des jambes qu'ils connaissaient pour des morceaux de haut goût. Ceux de Tonga s'opposèrent avec force à ce festin barbare, car leurs mœurs répugnent à l'anthropophagie; ils forcèrent donc la tribu cannibale à renoncer à son projet; après avoir couvert de feuilles le cadavre ils le laissèrent sur le champ de bataille, pour que ses compagnons pussent le reprendre

si la curiosité ou la piété envers les morts les ramenait au lieu, témoin de leur défaite. Ils refusèrent de le brûler : « Car, disaient-ils, si ses compagnons revenaient sans le retrouver, ils penseraient que nous l'avons mangé et que nous sommes des cannibales. » Cette idée révoltait ces braves gens fort soucieux de leur bonne renommée.

Notre récolte de bois de sandal, dans un jour de travail, s'élevait à peine à trois ou quatre tonneaux et demi. Dans les jours de pluie il fallait chômer, parce que nos ouvriers ne voulaient pas s'exposer à l'humidité. Cette coupe présente d'ailleurs de grandes difficultés. D'abord le sandalier croît sur la pente des collines; ensuite, lorsque l'arbre est abattu, il faut dégager la partie odorante qui est au cœur du tronc, de l'écorce et des couches fort dures de bois qui l'entourent. On le coupe alors en morceaux qui ne soient pas trop lourds pour être portés, la pesanteur spécifique de ce bois étant très-considérable. Après cette opération préliminaire, il fallait le transporter à quelques milles dans l'enceinte de notre palissade, et pendant le trajet, la descente était souvent si rapide, que les porteurs n'avaient d'autre ressource que de laisser rouler leur fardeau devant eux, et de descendre ensuite avec les plus grandes précautions. En outre, le pays est semé de piéges dressés par les différentes tribus pour y faire tomber leurs adversaires. Ce sont des trous de dix-huit pouces à deux pieds de profondeur, dont l'ouverture est masquée par une couche de feuilles, de branches et de terre. Le fond est hérissé de pointes de flèches et de pieux aigus, qui blessent cruellement ceux qui posent imprudemment le pied sur le sol perfide. Plusieurs des nôtres y furent pris. Le 29 du mois d'août, six jours après s'être réunis à nous, les guerriers de la tribu indigène se retirèrent brusquement, sans que nous ayons connu le motif de cette

séparation ; peut-être était-ce l'espoir de retrouver le cadavre qu'ils n'avaient pas pu traiter selon leur appétit.

L'île d'Erromanga produit de la volaille en abondance, et une petite espèce de porcs à courtes pattes semblables à ceux de la Chine. Les oiseaux n'y sont pas nombreux. Nous n'y trouvâmes que le chat-huant blanc, une espèce particulière de pigeon et le perroquet des montagnes bleues de la Nouvelle-Hollande, ainsi qu'un petit oiseau du genre des moineaux avec des plumes rouges sur la tête et à la gorge. Les reptiles y sont moins rares : outre plusieurs espèces de lézards, nous trouvâmes au pied d'un arbre à pain un gros serpent brun, tacheté de noir. Il avait deux pieds et demi de longueur et une circonférence à-peu-près égale, au demeurant fort inoffensif, car il ne darda pas même sa langue contre ceux qui le saisirent. Le serpent d'eau, remarquable par la couleur bleue d'outremer de son dos, la blancheur de son abdomen, et les raies noires et parallèles qui zèbrent sa peau, reptile assez commun aux îles Fidji, à Tongatabou et sur d'autres points de la Polynésie, se rencontre aussi à Erromanga. Il n'est point venimeux. Nous n'avons pas remarqué que ces reptiles y fussent un objet de vénération, comme aux îles Fidji et chez presque toutes les peuplades sauvages.

Le 1er septembre nous éprouvâmes un léger tremblement de terre qui dura une minute environ. Un baleinier, *l'Indien*, qui mouillait alors dans la baie, nous parut immobile ; mais les matelots nous apprirent plus tard que la secousse avait été sensible en mer. Nos Tonganiotes attribuèrent ce tremblement à l'influence de ce bâtiment, car lorsqu'ils sentirent les oscillations du terrain : « Voilà, s'écrièrent-ils, un vaisseau bien puissant ! » Le lendemain nous quittâmes la baie d'Erromanga pour faire voile vers les îles Sandwich. Pendant la traversée sous le 22° 43′ de

latitude sud, et le 170° 38′ de longitude est, nous signalâmes l'île Mathieu; elle nous apparut comme un rocher volcanique, stérile et de peu d'étendue; nous vîmes quelques nuages de fumée s'élever au-dessus de la pointe nord-est où se trouve très-probablement le cratère du volcan.

Après avoir touché l'île d'Otaïti, nous abordâmes à Oahu, le 16 novembre. Voulant garder le secret de la découverte dont nous allions profiter, le commandant du vaisseau avait annoncé lorsque nous avions quitté Tongatabou, que l'on allait reconnaître une île nouvelle; en même tems il avait enlevé tous les quarts de cercle et les autres instrumens d'observation, à tout l'équipage à l'exception des deux premiers officiers. Cette précaution fut inutile, un des passagers, nommé Blakesly, homme fort adroit et horloger de son métier, de concert avec un autre passager, nommé Cox, sut, au moyen d'une plaque d'argent, fabriquer un sextant, dont il se servit pour déterminer avec précision la situation d'Erromanga. A peine arrivés à Oahu, on sut que nous avions visité et exploité une île riche en bois de sandal; comme ce bois est fort connu aux îles Sandwich, et que c'est une des branches les plus lucratives du commerce de ses habitans, les chefs désirèrent vivement connaître le lieu qui recélait ces nouveaux trésors, d'autant plus que leurs forêts commençaient à s'épuiser et à ne fournir qu'un bois de qualité inférieure. Blakesly offrit alors de vendre son secret; on lui en offrit un prix raisonnable, et le marché fut conclu.

Le 24 novembre, le port d'Honororu présentait la scène la plus animée. Deux vaisseaux, la jolie brigantine *le Temeamea* (1), bâtiment de l'état, et le *Becket*, appareillaient

(1) C'est le nom de ce roi des îles Sandwich, si connu par son voyage en Europe.

pour aller prendre possession de l'île du Bois de Sandal. La brigantine était sous la direction de Blakesly, qu'accompagnaient le gouverneur Boki et quelques autres chefs; le Becket, commandé par Manuia, officier distingué qui avait accompagné le roi et la reine des îles Sandwich dans leur voyage en Angleterre, avait pour pilote le second d'un baleinier. A bord, les matelots se hâtaient d'enverguer les voiles et d'emmagasiner les provisions de vivres et d'eau-douce; sur le rivage, le roi et les chefs achetaient aux marchands, pour le service des équipages, des armes et des munitions de guerre; les fusils, les bayonnettes, les gibernes sortaient de la retraite où les loisirs de la paix les avaient si long-tems retenus. Ce mouvement dura jusqu'au 3 décembre, jour auquel tous les préparatifs étant terminés, *le Temeamea* quitta le port, monté par une foule d'insulaires, d'Européens et d'Américains, curieux de prendre part à cette expédition. *Le Becket* mit à la voile deux jours plus tard, et retrouva en pleine mer *le Temeamea,* qui l'avait attendu à la vue du port pour marcher avec lui à leur commune destination. Pendant cet intervalle le roi avait fait tous ses efforts pour retenir auprès de lui le gouverneur Boki, car il voyait avec regret s'éloigner un ami et un conseiller dont sa jeunesse avait grand besoin; mais Boki fut inébranlable; il répondait aux supplications de son jeune maître : « Qu'il quittait les îles Sandwich pour n'y plus revenir, puisque les affaires n'allaient pas à son gré. » Les marchands d'Europe et d'Amérique joignirent leurs instances à celles du roi; ce fut en vain; leurs efforts combinés échouèrent contre la ferme volonté du gouverneur. Le soir du 5 décembre, les deux vaisseaux cinglèrent dans la direction d'Erromanga. Telle fut l'origine d'une expédition dont quelques journaux ont entretenu leurs lecteurs, et que le capitaine Beechey, dans un

ouvrage récemment publié, annonce en ces termes : « Nous apprenons que l'esprit entreprenant des insulaires de Sandwich vient de les porter à diriger une expédition vers l'archipel des Nouvelles-Hébrides. »

La Sophie resta encore quelque tems dans les parages des îles Sandwich. Ce fut seulement le 29 janvier 1830 que nous nous mîmes en route pour un second voyage aux Nouvelles-Hébrides. Pendant la traversée nous relachâmes à l'île de Rotuma, d'où nous expédiâmes, le 28 février, deux cents hommes, accompagnés d'une trentaine de femmes, pour couper à Erromanga une nouvelle cargaison de bois de sandal. Nous rencontrâmes à Rotuma *le Becket*, et nous apprîmes qu'une maladie s'était déclarée à Erromanga ; on nous cacha la perte du *Temeamea;* et aux questions que nous fîmes sur son compte on nous répondit que Boki et la brigantine étaient allés visiter une autre île du même groupe. Nous apprîmes qu'en abordant à Rotuma, Boki avait débarqué son équipage, et qu'après l'avoir rangé en bataille il lui avait fait exécuter des manœuvres. Ce déploiement de forces, cet appareil guerrier avait fort effrayé les paisibles habitans de l'île, qui revenus de leur terreur passagère, après le court et inoffensif séjour du *Temeamea,* s'égayaient aux dépens des démonstrations belliqueuses de leurs visiteurs, en se félicitant toutefois que l'idée ne leur fût pas venue de leur ravir l'indépendance.

Le 6 mars, notre pilote signala l'île d'Erromanga, à une distance de quarante milles environ, le vent qui faiblit arrêta notre course, et le lendemain matin nous étions encore à quelque distance de la *Tête du Traître.* Nous détachâmes du vaisseau une embarcation pour aller reconnaître un bas-fond, qu'on disait exister dans cet endroit. Elle se dirigea vers un point où la couleur verte de l'eau

semblait annoncer un gué, mais le sondage y fut impossible, et on reconnut que l'apparence qui nous avait trompés était due à la présence d'une grande quantité de frai de poisson qui flottait à la surface de l'eau. La baie dans laquelle mouillait alors notre vaisseau est située au sud de Wiriau, ou baie de Cook; elle se nommait Gulantap, dénomination que nous avons remplacée par celle de baie de Sophie. C'est sur ce point que s'était retranché notre petit corps d'armée, qui, forcé de quitter la baie de Marekini, s'était retiré d'abord à la baie de Wiriau ou de Cook, qu'il avait ensuite abandonnée pour Gulantap. Cette baie n'est pas sûre, parce qu'on n'y peut jeter l'ancre qu'à une très-grande profondeur. En longeant le rivage qui est couvert de bois, nous aperçûmes quelques sauvages agitant un morceau de toile attaché à un bâton, comme pour nous engager à prendre terre; mais le son rauque d'une conque marine nous révéla fort à propos la nature de leurs intentions. En abordant nous retrouvâmes notre détachement grossi par quelques soldats de l'équipage du schooner *le Dhaule,* qui pendant notre séjour aux îles Sandwich avait quitté Oahu pour se diriger sur Erromanga. L'enceinte qu'ils avaient tracée était défendue contre le vent par des arbres touffus, mais ce rempart n'avait pas arrêté l'invasion de la fièvre qui avait décimé cette malheureuse colonie. Beaucoup d'entre eux étaient morts, plusieurs autres allaient mourir. Le matin même, Kono, l'un des chefs de Rotuma avait succombé; quelques jours auparavant, un autre chef et deux de ses gens tués par les naturels d'Erromanga avaient été mangés. On avait brûlé les morts au pied de la palissade; mais leur dépouille enfouie à deux pieds au-dessous du sol exhalait encore des miasmes qui alimentaient la contagion. La mortalité très-considérable parmi les naturels de Rotuma que *le*

Dhaule avait amenés, n'avait pas épargné les insulaires de Sandwich. Ceux-ci avaient pris position à peu de distance de la baie de Cook. Leur chef Manuia était mort. Nous apprîmes alors avec certitude que *le Temeamea* avait péri corps et biens. Les débris du vaisseau couvraient le rivage, et, s'il m'est permis de hasarder une conjecture sur ce déplorable événement, il paraît probable qu'une étincelle détachée de quelque cigare aura déterminé une explosion en tombant sur les poudres qu'on avait eu l'imprudence de laisser à découvert au-dessous du pont sur lequel venaient fumer les matelots.

La maladie qui régnait sur ces parages nous força de garder à bord les deux cents naturels de Rotuma qui nous avaient suivis; tous les efforts du capitaine tendaient à concentrer le mal sur le vaisseau et à l'éloigner du rivage. Le 7 mars, *la Minerve*, schooner commandé par le capitaine Henri, vint mouiller dans cette baie. Ce petit bâtiment nous fut fort utile, parce que, plus léger que le nôtre, il put se tenir plus près du rivage sans craindre de perdre le vent. Nous le transformâmes en hôpital. Lorsque le dernier détachement de l'équipage toucha la côte, il fut assailli par un corps nombreux d'indigènes; mais une décharge de quelques fusils suffit pour mettre les assaillans en déroute. Cette escarmouche se termina sans perte d'aucun côté. Le bois de sandal croissait en abondance sur le point de la côte; mais les fièvres qui ne donnaient point de relâche à nos travailleurs paralysèrent leur bonne volonté. Les coupes furent peu considérables.

Avant l'arrivée des insulaires de Sandwich, nos Tongatabouans alors établis près de la baie de Cook, vivaient en bonne intelligence avec une tribu voisine; celle-ci, en voyant débarquer ces nouveaux insulaires, qu'elle prit pour des amis de nos alliés, se présenta pour leur faire

accueil. Mais Manuia, malgré ces démonstrations pacifiques, fit saisir le chef de la tribu hospitalière, lui lia les mains et les pieds, et ne le délivra qu'après avoir reçu une rançon considérable. Encore ne le fit-il que sur les menaces du chef des Tongatabouans, qui prit hautement la défense de la tribu indigène. Quoique le dénoûment de cet incident eût été pacifique, les sauvages peu confians sans doute dans la sincérité de cette réconciliation, s'éloignèrent de notre camp la nuit suivante, et depuis lors, il y eut entre eux et les insulaires de Sandwich de fréquentes escarmouches qui coûtèrent la vie à un grand nombre de guerriers des deux partis. Tous les efforts de ces nouveau-venus semblaient tendre plutôt à la guerre qu'à une complète pacification. Leur conduite montrait qu'ils n'avaient point renoncé à leur premier projet d'extermination et de conquête: car ils profitaient de la moindre alerte, fondée ou non, pour faire gronder leur artillerie. Aussi, après leur retraite et la nôtre, les naturels du pays consacrèrent-ils par de pieux hommages les tombeaux que nous avions élevés, tandis qu'ils détruisirent ceux des insulaires de Sandwich. Ce fait m'a été rapporté par le capitaine Hardy du *Snaper* qui visita après notre départ la baie de Wiriau.

Le 9 mars au matin, en quittant la baie de Gulantap pour pénétrer dans celle de Cook, nous passâmes entre un ilot sans nom et la Tête du Traître. Le site que nous avions alors sous les yeux était admirable. La côte, couverte de bois d'une fraiche et puissante végétation, présentait un vaste amphithéâtre semé d'un grand nombre de petits villages dont les feux soulevaient au-dessus de la cime des arbres, de petits nuages de fumée qui se détachaient en flocons grisâtres sur le vert foncé de la forêt et l'azur du ciel. En général l'île d'Erromanga, grâce aux accidens d'un terrain coupé par de nombreuses collines, offre un aspect plus pitto-

resque que la plupart des îles de la mer du Sud, dont le sol plat, couvert d'une végétation de hauteur uniforme dominée par d'innombrables cocotiers, ne présente guère dans la perspective qu'une zone étroite de verdure autour de laquelle la mer vient se briser sur un sable éclatant de blancheur. En entrant dans la baie de Cook nous trouvâmes le *Becket* à l'ancre. J'accompagnai le commandant à bord de ce vaisseau pour y chércher des renseignemens exacts sur l'expédition du gouvernement des îles Sandwich. Les ravages de la maladie n'avaient point été exagérés, et la mort de Manuia n'était pas un vain bruit. Nous trouvâmes à bord sa veuve Kaupéné couverte d'habits de deuil. Le corps de ce chef avait été embaumé d'après le procédé en usage aux îles Sandwich, qui consiste à laver et à saler les chairs après avoir enlevé les entrailles. Le cadavre ainsi préparé avait été enveloppé dans un linceul de soie et placé dans un coffre d'armes qu'on avait recouvert d'une voilure goudronnée. Ce cercueil avait été déposé dans la cale du vaisseau, et recouvert d'une pièce de coton noire qui tenait lieu de drap mortuaire. A cette époque les cent-vingt insulaires de Sandwich étaient déjà réduits à soixante-sept, et ils avaient perdu en outre quatre des habitans de Rotuma. Depuis, le *Becket* est rentré à Oahu ramenant le fils et la veuve de Manuia. Le reste des insulaires avait péri.

Nous arrivâmes d'Erromanga à Rotuma le 20 mars; et après avoir débarqué les naturels que nous avions à bord, nous quittâmes cette île le 14 avril pour nous diriger vers Tanna, l'une des Nouvelles-Hébrides; et le 20 du même mois nous eûmes en vue Erroman, Tanna et Immer, à la hauteur desquelles nous eûmes à lutter contre un courant qui dérivait à l'ouest. Le pilote gouverna vers le port de La Résolution; mais la faiblesse du vent ne nous permit

pas d'y entrer ce jour-là. Lorsque la nuit fut arrivée, les flammes du volcan de Tanna devinrent visibles; elles nous servirent de phare. Nous n'en étions alors éloignés que de quinze milles environ. La côte était bordée de débris de vaisseaux et de tonneaux défoncés qui nous parurent appartenir au *Temeamea*. Le 22 avril nous ancrâmes dans le port de La Résolution situé à l'est de Tanna. Ce port, ou plutôt cette anse, est nommé Ourababou par les naturels. Ceux-ci ne tardèrent pas à diriger leurs pirogues légères vers notre ancrage, et nous apportèrent des vivres qu'ils échangeaient contre des anneaux de fer et des pièces de toile. Notre bâtiment présenta bientôt l'aspect animé d'un bazar.

Les naturels d'Erromanga m'avaient paru race pure de Papuans; mais ceux de Tanna me semblèrent un mélange du sang papuan et des races d'Asie. Les premiers portaient les cheveux ras, et les autres les laissaient croître en spirales bouclées; ces derniers serraient chaque mèche de cheveux avec des filamens d'écorce d'arbre, jusqu'à ce qu'ils fussent devenus assez longs pour flotter sur les épaules. Au reste la chevelure des uns et des autres était laineuse. Les naturels de Tanna paraissent très-fiers de cette parure naturelle, et la protégent pour la plupart d'une coiffe nattée. Ils se gardent bien d'arrêter l'essor de leurs moustaches, qui ont quelquefois un pied de long. Les femmes portent au contraire les cheveux ras. Elles ne manquent pas de ces agrémens de physionomie que nous prisons si fort chez les Européennes: mais leur beauté n'a pas l'éclat que nous attendions, et leurs traits manquent un peu de cette grâce et de cette symétrie qui distinguent ordinairement les visages féminins. Comme les Seigneurs de la création, c'est le nom que se donnent leurs maris, elles se barbouillent le corps d'un enduit de charcoal et d'huile; elles n'ont d'autre vêtement

qu'une natte de feuilles de plantain dont elles se ceignent les reins, et pour se garantir des rayons du soleil, elles se couvrent la tête d'un réseau de même nature. Lorsqu'elles vinrent à bord, elles montrèrent une timidité naturelle pleine de charme, pendant que leurs maris et leurs amis s'empressaient de leur faire les honneurs du bâtiment avec beaucoup de galanterie. L'amour maternel paraît chez elles un sentiment très-vif; elles témoignèrent beaucoup d'intérêt à deux petites créatures, une fille d'Erromanga (1) et un mulâtre des îles Sandwich que nous avions à bord; de nombreuses pirogues chargées de femmes arrivaient sans cesse à notre vaisseau pour visiter ces enfans, qu'elles comblaient de caresses et de présens. Elles amenaient avec elles leurs enfans pour faire honneur aux petits étrangers. Les naturels ajoutent volontiers au mélange d'huile et de charcoal dont nous avons parlé, une couche de *tushe* ou d'ocre rouge. Ce double vernis donne à leur corps un air de saleté qui pourrait bien être réelle, car ces insulaires se lavent très-rarement ou jamais. Il y avait parmi les hommes et les femmes des variétés de teint; les uns étaient cuivrés, et d'autres se rapprochaient beaucoup de la couleur des nègres. Les mâles étaient des hommes musculeux dont la taille variait de cinq pieds à cinq pieds huit pouces; comme à Erromanga, ils ne portaient qu'une cein-

(1) De ces deux enfans, l'un fut laissé à Rotuma, l'autre nommée Elan, fut conduite en Angleterre par G. Bennett, qui s'est chargé de la faire instruire, sans toutefois la livrer à l'éducation publique, de peur de gâter son heureux naturel. Cette enfant montre beaucoup de sensibilité, de présence d'esprit, et un goût prononcé pour la musique. On regrette qu'elle ait oublié totalement l'idiome de son pays. Il sera curieux d'apprendre, par cette expérience, quelle peut être la portée de l'intelligence d'un insulaire de la mer du sud, cultivée par l'éducation européenne.

ture, et le reste du corps était entièrement nud; ils placent dans chaque narine un anneau d'écaille de tortue qui en soulève la paroi intérieure; ils ont des anneaux semblables aux lobes des oreilles, et paraissent en général mettre beaucoup de prix aux ornemens en écaille. Comme leurs voisins d'Erromanga, ils portent sur la tête des aigrettes de plumes. Comme eux aussi, ils sillonnent leurs corps de cicatrices au lieu du simple tatouage de la plupart des insulaires de la mer du Sud.

Les pirogues de ces sauvages sont à balancier et grossièrement construites. Le mât est dressé sur le balancier et traversé par deux bâtons auxquels est attachée la voile qui n'est qu'une simple natte de forme triangulaire. Les plus grandes de ces pirogues pouvaient porter quatorze personnes. Quelques-uns des naturels étaient si empressés d'arriver à bord, qu'à défaut de pirogues ils construisaient des radeaux en accolant à la hâte quelques troncs de plantain, et dirigeaient cette frêle embarcation avec des branches de cocotier qui leur servaient de rames. Leurs armes sont de longs bâtons pointus qu'ils manient avec une adresse merveilleuse; quant aux arcs, aux flèches et aux massues qui complètent une armure de sauvage, ils mettent à les polir moins de soin que la plupart des insulaires leurs voisins. La décharge des armes à feu commençait à leur causer moins d'effroi, mais ils croyaient encore, comme le crurent long-tems les habitans d'Otaïti et des autres îles de la Polynésie, que le feu qui déterminait l'explosion sortait de la bouche du soldat européen. Au reste les différentes tribus qui peuplent Tanna et les îles environnantes, sont continuellement en guerre les unes contre les autres, et il arrivait souvent à notre bord des députations qui venaient nous prier non pas seulement d'interdire l'accès de notre vaisseau à telle tribu, mais de faire jouer

contre elle notre artillerie. Les Tanniotes sont surtout en guerre avec ceux d'Erromanga, qu'ils accusent, non sans raison, de cannibalisme. Quelques-uns de nos officiers, curieux d'emporter des chevelures de sauvages, n'obtinrent ce sacrifice qu'au prix d'une paire de ciseaux. Ce trafic se renouvela plusieurs fois, et je ne pus m'empêcher de sourire en voyant un de ces sauvages proposer à son tour à l'un de nos matelots qui laissait flotter sa chevelure, d'échanger quelques curiosités contre une boucle de ses cheveux. Était-ce raillerie ou témoignage d'intérêt? je l'ignore.

Le 25 avril au matin, tous les bâtimens qui mouillaient dans ces parages appareillèrent pour différentes destinations. La nôtre était Manille. En nous éloignant de Tanna, nous eûmes, à la distance de dix milles environ, une vue très-nette de la montagne volcanique dont nous avions si souvent entendu les sourds mugissemens pendant notre séjour dans l'île. Ses flancs noirs et calcinés contrastaient avec la verdure des collines environnantes. Nous côtoyâmes plusieurs des îlots qui font partie du groupe des Nouvelles-Hébrides, et nous vîmes très-distinctement Hichembrook, Sandwich, les îles du Berger et une foule d'autres qui toutes présentaient, selon la distance, l'apparence d'un plateau ou d'une bande de verdure. Le 29 avril nous étions en vue de l'île de Paoom. C'est une masse volcanique très-élevée dont la cîme est couronnée de neige, quelques parties en sont boisées, et d'autres complétement stériles, mais l'aspect en est imposant et sublime. Vers six heures du soir, nous reconnûmes à trois ou quatre milles de distance l'île d'Ambyn, couverte d'épaisses forêts, nous l'approchâmes assez pour distinguer sur le rivage les feux allumés par les naturels, quelques-uns d'entre eux agitaient au bout d'un bâton une pièce d'étoffe, et nous entendions

leurs cris. Ils mirent en mer deux pirogues qui parurent se diriger de notre côté; mais après s'être avancés à quelque distance du rivage ils rebroussèrent chemin, soit qu'ils craignissent notre abordage soit que la chute du jour leur conseillât la retraite.

(*Asiatic Journal.*)

LE PRISONNIER DU CAPITAINE ROCK (1).

SCÈNES DE LA GUERRE CIVILE EN IRLANDE.

N° I.

Le capitaine braqua sa longue vue, et s'écria :

« Bravo! c'est Kinsale et son vieux front chauve! Voilà l'Irlande!

— Kinsale! » Vous savez, amis, combien la mémoire de l'homme est fidèle aux aspects, aux forêts, aux paysages qui ont charmé sa jeunesse. J'avais, pendant douze années, subi l'ardeur du soleil indien. Mon cœur tressaillit. La brume du matin se dissolvait sous les feux du jour naissant. J'empruntai la longue vue du capitaine. A mesure que les vapeurs se dissipaient, rochers après rochers, collines, vallées, précipices et escarpemens qui m'étaient bien connus, m'apparaissaient et m'enchantaient tour-à-tour. Je distinguai bientôt le phare, les murs noirs et crénelés du château de Courcy, les flancs bruns et nus du mont de Kinsale, son sommet vert et brillant comme l'émeraude. Je reconnus à loisir tous ces parages et l'écueil funeste, dont l'arète cachée a fendu la quille de tant de navires, et cette belle arche triomphale, que la mer s'est

(1) Ce récit, dont nous donnerons le complément, et la relation simple et naïve d'événemens arrivés à un officier supérieur de l'armée anglaise, offrent le tableau le plus exact des mœurs et des idées répandues parmi la population misérable des montagnes d'Irlande. On n'y trouvera pas l'exagération violente à laquelle M. Banim a souvent sacrifié la vérité de ses peintures irlandaises; mais la réalité la plus caractéristique et la plus fidèle.

creusée dans le roc, et où elle s'engouffre avec fracas (1).

« Vous voilà bien attentif, me dit le capitaine.

— Oui, c'est mon pays... Pouvez-vous me débarquer sur la plage de Cork, près de la petite baie?

— Diable! le vent est frais : je ne sais pas si je puis vous le promettre..... J'aperçois là-bas un pêcheur que nous hêlerons si vous voulez; il vous rendra ce service. Préparez vos malles. »

On hêla le pêcheur, et son frêle canot s'approcha de nous. C'était une espèce de canot indien, esquif léger, noir, à demi-couvert d'écorce, mal taillé, fragile, et dont les côtés cédaient au flot sans se briser; leur élasticité les sauvait. Quelle voile! son tissu ressemblait à du cuir tanné; elle était rouge et verdâtre; l'homme qui montait cette embarcation chantait en gouvernant sa voile. Il approchait assez lentement.

« C'est samedi, observa le capitaine. La barque est pleine de poisson. Pour quelques pences le pêcheur vous débarquera; il est riche ce soir... Paddy, lui dit-il, quand les deux embarcations furent assez voisines pour que la conversation pût s'engager, que demandez-vous à monsieur, pour le débarquer sur la grève de Cork?

— Mon aimable capitaine, répondit le pêcheur avec cette familiarité, si bizarrement caressante, que la populace irlandaise allie à la cruauté et à la barbarie; mon bijou, je ne sais pas encore.

— Ah! et pourquoi?

— Je ne sais pas si ce monsieur est Irlandais.

— Oui. Il est de Kinsale.

— Assurément?

— Assurément.

(1) Voyez, dans le 7e Numéro de la Revue Britannique (nouvelle série), l'article intitulé : *Aspect de la Nature sur les côtes d'Irlande.*

— Eh bien ! que son honneur me donne ce qui lui semblera convenable. Je m'en contenterai. Une pauvre bouteille de rum par-dessus le marché, ne serait pas de trop... pour de l'eau-de-vie de grain je n'en demande pas ; on ne connaît pas cette liqueur dans les Grandes-Indes. C'est un détestable pays que les Indes... surtout pour un gentilhomme irlandais... comme monsieur. »

Je n'avais pas encore pris la parole ; j'arrêtai l'éloquence de Paddy.

« Comment sais-tu que je viens des Indes ?

— A la couleur, votre honneur. Qui vous a si bien tanné la figure, si ce n'est le soleil de cet autre monde ? Et qui a garni de dentelles votre vaisseau, ajouta-t-il, en détachant avec son crochet quelques-unes des mousses marines qui tapissaient les flancs du navire ? C'est la mer maudite de ce pays-là ! »

Mes malles furent jetées dans le canot ; la bouteille de rum ne fut pas oubliée. Je serrai les mains de mes vieux camarades, et me voilà voguant de compagnie avec le pêcheur irlandais. Il y avait là un vieux père, chenu et tremblotant, et un petit enfant de dix années, ou à peu-près. La bouteille passa de main en main ; enfant, homme et vieillard burent à même et largement. J'admirais ces trois générations altérées. Paddy (c'est le nom générique de toute la population irlandaise) voyait avec quelle attention je l'observais.

« Vrais Irlandais, mon gentilhomme, mon bijou ; s'écria Paddy : vrais Irlandaïs tous les trois ; celui-ci est mon père, et celui-là mon fils ; garçon fier, intelligent, qui vous pêchera le maquereau et l'anguille dans les eaux les plus difficiles. »

Et tous trois recommençaient à boire. L'affection cordiale qui réunissait ces trois pauvres êtres en haillons, fai-

sait plaisir à voir. La magnifique baie de Cork, avec son amphithéâtre de verdure, se déroula bientôt devant nous : un bateau à vapeur lançait sa fumée vers le ciel.

« Général, mon bijou, s'écria Paddy, que plusieurs gorgées de rum avaient rendu plus éloquent et plus poétique encore, vous arrivez à tems ; le bal va commencer. La machine aux grandes roues est prête à walser sur les eaux : elle abrégera votre chemin. »

En effet, je montai sur le bateau à vapeur, qui allait walser sur les eaux, comme disait Paddy. Je revoyais enfin mon pays ; enfin l'Irlande m'apparaissait ; depuis longtems privé de nouvelles, et ne sachant plus quelles vicissitudes les affaires de ce monde sublunaire avaient subies depuis mon départ, je n'eus rien de plus pressé que de demander les journaux au contre-maître.

« Nous n'avons pas de journaux. »

Voici qui est tout-à-fait caractéristique, pensai-je. En Irlande, si près de l'Angleterre, un bateau à vapeur sans journaux ! Je me courrouçai contre celui que j'avais interrogé et dont la réponse me désappointait.

« Quoi, lui dis-je, passer six mois dans un cachot sur l'Océan, sans amis, sans patrie, sans rien savoir des uns ni de l'autre, et débarquer en Irlande, pour trouver un peuple stupide, qui ne s'embarrasse ni de journaux, ni de politique.— Dites-moi, contre-maître, vos père et mère savent-ils lire ?

— Votre honneur veut rire. C'est vrai que j'ai oublié de prendre les journaux à Cork. Au surplus vous y serez bientôt, dans cette belle ville.

» Le *traneen* (1) sur la montagne n'est pas plus commun que les journaux ne le sont à Cork. Votre honneur, con-

(1) Gazon.

tinua en s'approchant de moi d'un ton et d'un air aimable le contre-maître irlandais, votre honneur ne sait pas que moi-même j'ai intérêt à savoir toutes les nouvelles. Peut-être pourriez-vous me donner des renseignemens sur mon frère Thomas, qui se trouve aujourd'hui à Botany-Bay; on l'a surpris incendiant la ferme d'un de ses ennemis; sans doute il est maintenant juge, officier ou millionnaire dans cet autre pays : avez-vous vu son nom sur les gazettes ?

— Non.

— Et mon frère Barnabé, soldat à Sainte-Hélène, sous les ordres de Hudson-Lowe, me direz-vous s'il est commandant, lieutenant, major ou capitaine?

— Eh! m'écriai-je, impatienté des folles questions de l'Irlandais, je ne sais rien de Botany-Bay ni de Sainte-Hélène.

— Par Saint-Patrick, s'écria le questionneur que rien ne déconcertait, nous servons le roi sur terre et sur mer; les Gallaghers courent le monde; pardieu! puisque vous revenez des Grandes-Indes, vous m'apprendrez bien dans quel régiment des condamnés à la déportation mon frère Terry a été incorporé. C'était un maître homme; l'Irlande n'était pas digne de le posséder.

— Que diable voulez-vous que je vous dise, mon cher, des régimens de condamnés et de votre frère Terry ? »

Le contre-maître me regarda en face; et sans scrupule, sans honte, continua comme il avait commencé. Il voulait que je lui apprisse la destinée de tous les frères, oncles et cousins de ses camarades. Il avait l'air humble, contrit, sardonique et profondément respectueux. Au bout de quelques minutes seulement, je m'aperçus que son dessein était de se venger et de me rendre en espièglerie irlandaise la monnaie de la mauvaise humeur dont je venais

de donner des preuves. Quelques *pagodes* (1) que je glissai dans sa main, firent cesser son interrogatoire; nous devînmes très-bons amis, et pendant que le bateau à vapeur continuait sa route, notre entretien reprit une marche nouvelle.

« La vieille Irlande, lui demandai-je; comment vont ses affaires depuis une année?

— Toujours de même, mon cher monsieur. Nous sommes deux peuples en Irlande; Anglais et Irlandais; maîtres et valets, colons et nègres. Les valets disent : *ceci est mon corps* (*hoc est corpus* meus, comme parle l'Évangile (2)) : les maîtres disent : *ceci n'est pas mon corps*. Toute la différence vient de ce petit mot supprimé ou ajouté.

— Pauvre Irlande!

— Vous êtes protestant; si vous étiez catholique, vous vous enflammeriez davantage. Regardez bien ces montagnes qui sont là, devant nous. Elles vont accoucher; je ne vous dirai pas précisément de quoi; mais la révolte y est en travail.

— On s'attend à un mouvement?

— Ici, l'on s'attend toujours à un mouvement; la pauvre Irlande ne peut pas jouir du repos, trois années de suite.

— Il me semble qu'elle était devenue plus paisible dans ces derniers tems; on le disait du moins.

— Paisible comme la poudre à canon dans un baril! mais que l'étincelle tombe; et du cap Clare, jusqu'à la pointe de Carrick-a-Rede, vous ne verrez que flamme et dévastation. »

Les devoirs de son emploi l'empêchèrent de me donner

(1) Monnaie indienne. — (2) Le dogme de la présence réelle.

des renseignemens plus étendus. Nous débarquâmes à Cork. Après avoir mis mon bagage en lieu de sûreté, je me hâtai de reconnaître les lieux et me dirigeai vers la maison d'un ancien camarade de collége O'Leary. Je frappai.

« M. O'Leary ?

— Il est parti, monsieur.

— Où le trouverai-je ?

— Je ne saurais vous le dire. Il a fait banqueroute ; on dit qu'il réside à New-York.

— Diable ! »

Ce fut toute ma réplique ; et je m'acheminai vers la résidence de Georges Seaton, que j'avais connu si brillant, si brave, si querelleur, si spirituel. Une vieille femme qui m'ouvrit la porte de la maison qu'il avait habitée, me toisa sans façon, lorsque je prononçai le nom de Seaton :

« Voici bientôt trois mois qu'il est parti pour l'autre monde ; il a été tué dans un duel. Autant que je m'en souviens, il s'agissait d'un toast qu'il ne voulait pas porter ; un toast politique. »

J'admirais la brièveté de la carrière réservée en Irlande aux jeunes gens qui semblent pleins de vie et de vigueur, et je me consolais un peu en pensant que Guillaume Arnel me restait sans doute. Guillaume Arnel avait pour les puissances régnantes une prédilection marquée. Toujours du parti du plus fort, comme Sancho Pança, toujours prêt à crier : vive *Cromwell* ou *Charles! vive le roi* ou *vive la ligue!* Guillaume Arnel n'aurait pas refusé de porter un toast à sa majesté Satan, si Satan avait eu des partisans en Irlande. Je me croyais bien sûr de le retrouver ; c'était une erreur.

« Hélas ! monsieur, me répondit le vieil intendant de Guillaume, on voit bien que vous êtes un étranger. Mon

maître avait fait chasser de leur maison deux ou trois vassaux qui refusaient de le payer et qui venaient le menacer dans son château. Les brigands des montagnes se mirent en embuscade et l'égorgèrent ; trois officiers de police qui l'accompagnaient furent aussi tués. Quand on rapporta le cadavre à la maison, je comptai trente-deux blessures sur le corps de mon malheureux maître.

— Pourquoi les brigands lui en voulaient-ils ?

— D'abord parce qu'il était protestant, et ensuite parce qu'il avait déposé dans un procès en faveur de son confrère et de son ami O'Moran, protestant comme lui. Cela va mal, monsieur; cela va mal; et du côté de Kerry, l'orage est plus violent encore. »

Voilà dans quel état je retrouvais mon pays. Partout la ruine ou la mort violente. Je me hâtai de quitter cette ville, déserte pour moi, et de m'embarquer dans la première diligence qui partit pour Tralée, où résidait ma famille.

C'était en janvier 1822. La matinée était froide, le ciel bleu, le tems clair et magnifique. J'avais laissé mon bagage à l'auberge de Cork, et je n'emportais avec moi qu'une petite malle de voyage facile à transporter. Toutes les places d'intérieur se trouvaient occupées; je m'installai sur le siége du conducteur, dont la figure rubiconde et la taille colossale étaient remarquables, même parmi les gens de sa caste.

« Beau tems! s'écria le conducteur. »

Ma résidence aux Indes Orientales avait augmenté chez moi l'irritabilité de la surface cutanée ; et malgré les fourrures sous lesquelles j'étais enseveli, je maudissais ce beau tems qui glaçait mes doigts, mon visage, mes pieds, et pénétrait de froid jusqu'à la moelle de mes os. Mes compagnons de voyage étaient muets ; en vain essayai-je d'é-

chauffer au moins la conversation : personne ne daignait ou ne pouvait me répondre. Au village de Malton, tous les voyageurs perchés sur l'impériale descendirent et allèrent faire préparer un grand bol de punch, remède efficace contre l'âpreté de la saison. Quand ils remontèrent et reprirent leurs places respectives, leurs langues étaient déliées, leur commerce était facile et bruyant; vous ne les eussiez pas reconnus.

Essayons le portrait rapide de ces compagnons de route. Le colosse chargé de conduire la voiture était tout simplement un ivrogne. Ses facultés morales et physiques dormaient engourdies par l'abus de la liqueur et du vin. Une espingole chargée, deux pistolets d'arçon dans sa ceinture, annonçaient les dispositions hostiles et guerroyantes du tems et du pays où nous étions. Devant lui se trouvait assis un petit homme d'environ quarante ans, d'une physionomie vive et spirituelle, répondant à tout, questionnant souvent, parlant avec facilité, s'exprimant avec élégance. On l'appelait le conseiller, et notre conducteur lui témoignait beaucoup de respect. Je mis son savoir et sa complaisance à l'épreuve. Noms de lieux et de propriétaires, renseignemens sur l'état du pays, nouvelles diverses, curiosités archéologiques et documens politiques, cet homme savait tout. C'était une Encyclopédie vivante. L'intelligence, en Irlande, est plus active que profonde, plus superficielle et plus rapide que persévérante. L'Anglais s'instruit à fond d'une seule chose. L'Irlandais permet à son esprit de voguer çà-et-là, sans lest, sans boussole, sans autre guide que son caprice. Religion, politique, commerce, passent tour-à-tour en revue. Il résulte de cette disposition naturelle et acquise, qu'un Irlandais est rarement un homme profondément instruit; mais si vous avez

un voyage à faire, choisissez pour compagnon de route un Irlandais bien élevé, vous échapperez à l'ennui.

Près du conseiller, je remarquai un autre échantillon de la nationalité irlandaise. C'était un espèce de fermier, enveloppé d'une immense redingote de gros drap ; à la voix forte et haute, à l'œil vif, à la tournure indépendante. A peine le punch eut-il ravivé la circulation de son sang, il devint éloquent, pittoresque et énergique, ses gestes fréquens, son *shillelah* (1) brandi d'une main vigoureuse, son œil étincelant, révélaient la nouvelle vie qui se répandait dans ses veines. Il avait pour voisin un Écossais reconnaissable à son dialecte, à son maintien phlegmatique, aux traits de son visage osseux et à l'impassibilité exemplaire avec laquelle il soutenait les attaques réitérées de l'Irlandais. Le conseiller avait grand peine à jeter son caducée entre ces deux antagonistes ; il fallait entendre la véhémente invective de l'un, la froide raillerie de l'autre, et le langage pacificateur du magistrat. L'Écossais avait toujours en réserve un axiome et un aphorisme ; l'Irlandais un juron et une plaisanterie. La froideur de l'un augmentait l'irritation de l'autre. Quelque tems je m'amusai de ce débat, qui devint aigre et déplaisant. Je finis par me tourner du côté de notre conducteur.

« Pourquoi cette espingolle ? demandai-je au conducteur.

— Oh ! me répondit-il, les tems sont durs, et j'ai quelque chose à défendre. Les brigands du capitaine Rock sont en armes dans les montagnes ; et de tems à autre, ils en descendent pour piller les voyageurs. Ce sont des diables incarnés. Greniers, celliers et caves, ils mettent tout à

(2) Bâton irlandais.

contribution. Il n'y a pas huit jours, les coquins commencèrent par enlever tous les chevaux qu'ils trouvèrent à quatre lieues à la ronde, et s'en servirent pour aller piller le château de lord C*** et la maison du vicaire. Leurs sacs étaient pleins comme des œufs, quand ils s'en retournèrent dans leurs montagnes à bride abattue, comme si vingt bataillons de fées irlandaises eussent été à leurs trousses.

— Et les chevaux ? »

L'Irlandais, enveloppé de sa grosse redingote grise, éleva la voix.

« Les chevaux; on ne les avait qu'empruntés, seulement. Les pauvres *scullogues* (1) n'ont-ils pas besoin de leurs chevaux ? C'est ce que les bandits savaient bien : aussi se sont-ils empressés de les renvoyer.

— Ce que vous oubliez de dire, s'écria le conducteur, c'est que les pauvres *scullogues* savent très-bien prêter leurs chevaux, et faire semblant de se laisser voler; c'est qu'eux-mêmes vont les rechercher sur la montagne, et les ramènent chargés de grain et d'objets volés. Ces pauvres *scullogues !*

— Parbleu, reprit le porteur du *shillelah*, les curés et les vicaires leur enlèvent assez de grain, pour que, sans crime et sans honte, ils en reprennent une partie !

— Je vous conseille, Paddy, interrompit le conseiller, de réfléchir un peu avant de parler. Nous avons Botany-Bay. Chaque condamné à la déportation coûte au Comité quatre-vingts livres sterling; si je vous donne cet avis, c'est par intérêt pour le Comté et pour vous-même, Paddy.

— Conseiller, mon bijou, répondit l'Irlandais, c'est parler comme un oracle. Le gouverneur de Botany-Bay

(1) Fermiers irlandais.

n'a que faire de moi ; je m'enveloppe dans mon manteau, et je me tais. »

Le conducteur reprit alors la parole en me montrant du doigt un paysan irlandais qui traînait sur le penchant de la montagne une charrette sans roues, chargée de marne.

« Dans quel pays civilisé a-t-on jamais vu rien de tel ! Voyez ce pauvre diable qui, par ignorance ou par paresse, n'adapte pas de roues à sa charrette. Il faut être en Irlande pour voir cela. Quel pays ! quel pays !

— C'est un pays sauvage, continua le grave Écossais.

— Pas si sauvage que vous, hommes des bois de Glenalpin ! s'écria l'Irlandais indigné, qui rejeta violemment son manteau en rompant le silence. Ne voyez-vous pas que ce brave homme a, mille fois, raison de ne pas employer de roues ? Comment se tirerait-il de ces ravins, de ces précipices, de ces marais, de ces rochers, s'il conduisait une charrette ordinaire ! Le cheval s'enfoncerait dans les marais ; les roues se briseraient sur les pointes des rocs. Vous êtes bien savans, vous autres, et vous ne savez pas cela ! »

L'Écossais et le conducteur se taisaient, je repris la parole :

« J'ai vécu, il y a environ seize ans, dans ces environs ; et les habitans de ces montagnes m'ont semblé actifs, laborieux, hospitaliers ; leurs meubles et leurs instrumens étaient grossiers ; mais c'étaient de braves et honnêtes gens.

— Oui, me dit le conseiller ; ce sont des races toutes sauvages, toutes primitives, étrangères même à l'Irlande ; la beauté et la force physique ne leur manquent pas plus que le courage et l'activité. Là, vous trouverez une population qui n'a rien d'européen. Elle est renfermée et comme emprisonnée dans ce cercle que forment ces villes de malheur, Kanturk, Newmarket, Castle-Island, Abby-

feale, Newcastle, Charleville et Doneraile. Cette immense étendue de terrain n'est pas sillonnée par une seule route qui soit praticable en hiver. Dans l'été, on marche à travers champs; point de clôtures, point de haies, point de barrières ni de fossés. Depuis la rivière de Blackwater, qui bouillonne auprès de vous, sur la gauche, vous feriez trente milles, en vous dirigeant vers le nord, sans trouver une seule maison. Il n'y pousse que de l'herbe; les propriétaires ont abandonné ces domaines, qui ne leur rapportent rien; et Paddy, qui nous écoute, peut vous dire que, faute de fourrage, les pauvres paysans sont forcés de partager leurs pommes de terre avec leurs vaches et leurs bœufs.

— C'est vrai; mes trois vaches ne sont plus rien que des *souleveuses* (lifters).

— Que dites-vous, demandai-je à Paddy?

— Des *souleveuses*, votre honneur. Nous appelons ainsi les animaux, qui n'ont plus assez de force pour lever les jambes. Deux personnes se placent à leurs côtés et les remettent debout.

— Vous voyez, me dit le conseiller, que nos Irlandais ne sont pas infidèles à cette réputation qui leur attribue toutes les méprises, toutes les bévues du langage; ces bêtes *souleveuses* ne sont pas celles qui soulèvent, mais celles dont il faut soulever les jambes.

— Oûnagh, continua Paddy d'un ton lamentable, oûnagh, ma plus belle vache, m'a mangé tous les ustensiles de la maison, tant cette pauvre bête avait faim. Drimine a dévoré le schall et le chapeau de paille de ma femme; Nora n'a plus que le souffle et essaie d'assouvir son appétit, en dévorant du vieux gazon sec attaché à la marne que nous recueillons.

— Ce n'est pas que la terre soit stérile, ajouta le con-

seiller, en se retournant de mon côté; mais ces malheureux paysans n'ont ni instrumens de labour, ni engrais, ni charrois. Tous les moyens leur manquent. Du côté de Kerry, les habitans se donnent beaucoup de peine pour recueillir un peu de sable sur le rivage de la mer; ils ont creusé dans les rocs de petites routes en zigzag, qui leur permettent d'atteindre jusqu'à des hauteurs où vous croiriez que l'aigle et le vautour peuvent seuls arriver. Mais dans ce pays-ci ces faibles ressources n'existent même pas. La vie des montagnards est misérable, monotone et harcelée. Ils gravissent les rochers pour y dérober quelques nids, pêcher la truite dans le lit des torrens dont les ondes grossissent; pendant l'été ils jouent à la balle, et en hiver, étendus sur le sol de leur cabane, ils racontent des histoires de loups-garous et de fantômes. Les collecteurs de taxes ont renoncé à prélever les impôts sur ce malheureux district. Leurs chevaux s'engageaient et s'enfonçaient dans les marécages; on leur tuait des hommes; on massacrait leurs chevaux. C'est en vain que l'on a mis un régiment à leur service. Tout calcul fait, le montant des taxes recueillies pendant l'espace de sept années, dans l'étendue de territoire dont je vous parle, était aux frais occasionés par ce service comme 1 est à 5,349. Le gouverneur pensa que ce n'était pas la peine de continuer; et les habitans des montagnes furent dégrevés de tout impôt.

— Ah! s'écria le conducteur, j'ai été sergent dans ce régiment maudit, qu'on appelait le régiment des marécages, parce qu'il était chargé de parcourir le canton, et de faire payer les taxes. J'aurais mieux aimé me jeter sur une batterie de vingt pièces que de continuer ce service-là. Au lieu d'être portés par nos chevaux, il fallait les conduire par la main; quand nous ouvrions la porte d'une hutte, elle était vide, et de quelque rocher éloigné partait une voix

qui traversant un cornet à bouquin, nous criait : « Pre-
» nez tout! prenez! Avez-vous faim? avez-vous froid?
» Enlevez le gazon pour payer le roi! Payez-vous, mes
» amis, payez-vous!... et que le doux Jésus vous casse le
» cou, s'il est possible!..... » Après une expédition de ce genre, nous revenions harassés, sans chevaux, après avoir perdu quelques hommes; et tous les habitans se moquaient de nous.

— J'y crois, j'y étais, reprit Paddy en éclatant de rire.»

Le conducteur se retourna furieux.

« Oui, c'est moi que l'on chargea de conduire le régiment à Kilbrin, par le chemin le plus court. « Surtout,
» me dit le sergent-major, choisis la terre ferme. Ton can-
» ton maudit est tellement trempé d'eau qu'on s'y enfonce
» à chaque pas. » Je promis d'obéir à cet ordre et je tins ma parole. Le terrain solide formait une espèce de pont sur lequel il nous fallait passer : tout autour de nous, ce n'étaient que des joncs, terre argileuse, fondrières, marécages où le diable se serait perdu. Je sentis le pont vaciller sous mes pas, je prévins le sergent-major que si sa troupe continuait à marcher sur un double rang elle tomberait infailliblement dans le marais. Le sergent-major me répondit par un juron sonore. Je le laissai faire. Si vous aviez vu, deux minutes après, le terrain faiblir, céder, s'effondrer, et toute cette belle ligne de dragons étincelans, rouler, se culbuter dans la bouteille à l'encre. Vous eussiez dit des guêpes se débattant dans la glu. Je me mis à rire. Tous les cornets à bouquin des environs firent un bruit infernal, leurs longs éclats mêlés à nos risées se propagèrent d'une colline à l'autre; les pauvres dragons me tirèrent cinq ou six coups de pistolet à bout portant, qui ratèrent tous; le pistolet, les canons étaient pleins de boue. Je ne tardai pas à voir briller leurs épées. Alors je me

sauvai à toutes jambes, et j'allai raconter à mes camarades la grande expédition des dragons.

— Voilà l'Irlande, reprit le conseiller. Sauvages, gais, aventureux, ses malheureux habitans se consolent comme ils peuvent des misères de leur vie. Ils n'ont pas de pain, et ils rient; ils sont nus, et le conteur d'histoire qui les réunit autour du foyer où brûle la marne, leur fait oublier le froid et la faim. Au fond de ces mœurs barbares, il y a, croyez-moi, du dévoûment, de l'honneur, de l'énergie. Jamais criminel qui se réfugia dans les montagnes, ne fut livré par ces hommes, quelque somme qu'on leur offrît. C'est un sanctuaire inviolable que ce domaine. Ils se regardent comme gentilshommes, et sous aucun prétexte ils ne descendraient dans la plaine pour se mêler aux travaux de l'agriculture et du commerce. Leur pauvreté et leur paresse sont orgueilleuses comme en Espagne.

— Vous m'excepterez, j'espère, s'écria Paddy.

— Oui, mais tes compagnons méprisent ton industrie et ton activité. Ces gens, continua-t-il en se tournant vers moi, sont d'ailleurs pleins d'intelligence et de vivacité; processifs jusqu'à la taquinerie la plus minutieuse et la plus persévérante; querelleurs, toujours prêts à verser leur sang sous le plus frivole prétexte; se disputant un pouce de terrain fangeux, des limites imaginaires et des propriétés chimériques : bizarre échantillon de la nature humaine; au reste, hospitaliers, généreux, désintéressés, et n'oubliant jamais ni le bienfait, ni l'offense.

— C'est vrai, interrompit le conducteur, personne n'est plus processif que ces gens-là. Ils se disputeraient six ans pour un fétu. »

L'Irlandais sembla se réveiller et reprit en main la cause de sa patrie attaquée.

« N'en déplaise à vos honneurs réunis, on ne fait de

procès que pour soutenir son bon droit ; et le bon droit est tout dans ce bas-monde. Moi-même, croyez-vous que, si j'avais l'argent nécessaire pour payer le timbre, l'avoué, l'avocat et le juge, je ne réclamerais pas mon château?

— Ton château ? Paddy, s'écria le conseiller.

— Oui, le joli château de Mac-Diarmid, à côté de Tralée, entouré d'excellens bois et de bonnes prairies. Ah ! si jamais!... »

Paddy ne continua pas. C'était mon château, le château de mes pères, le château occupé par ma famille, dont Paddy s'appropriait en idée le titre et l'héritage. Il paraît qu'une de ses grandes aïeules, en ligne oblique, avait réellement possédé une partie des domaines dont la guerre civile et les lois portées par Cromwell mirent ma famille en possession. Je me gardai bien de revendiquer mon château et laissai parler le conseiller.

« C'est bien là, s'écria-t-il, le montagnard irlandais. Son château en Espagne est toujours présent à sa pensée. Depuis sept générations, sa mémoire fidèle lui offre toujours la même image. Une vague espérance lui montre les domaines de Mac-Diarmid redevenus son héritage.

— Grâce à Dieu, à la Vierge Marie et au doux Jésus, cela sera, j'espère, quelque jour ! »

J'étais sur le point de demander au conseiller des nouvelles de mes parens qui demeuraient à Mac-Diarmid. La présence de ce brave Irlandais m'arrêta. Nous approchions des montagnes d'où le Blackwater se précipite en grondant, pour dessiner ensuite à travers les comtés de Cork et de Kerry ses gracieuses sinuosités. Le jour tombait ; la lune se levait brillante et claire dans un ciel pur et glacé ; le soleil disparaissait ; la surface de l'eau se teignait d'un vert sombre. Auprès du pont se trouvaient groupés des hommes

et des chevaux, troupe bruyante et confuse, dont notre diligence nous approchait à chaque instant.

« Oh oh ! s'écria Paddy d'un ton niais, voilà bien du monde.

— Oui, s'écria le conducteur, d'où diable sortent-ils ?

— De la foire, sans doute.

— Il est bien tard : et quelle foire a-t-on tenue dans les environs?

— Ils vont vous le dire : seulement il faut leur parler poliment. Holà ! voisins, bonsoir, bonne vente, bonne nuit. D'où venez-vous, je vous prie ? Où avez-vous allumé vos pipes hier au soir ? »

On ne répondit pas ; mais une voix stentorienne, sortant des rangs pressés de nos Irlandais, s'écria :

« Ouvrez les rangs, cernez la voiture. Arrête, conducteur ! »

Le conducteur détacha son espingole ; en criant : « Cocher ! *au galop, au grand galop !*

— Je ne le peux pas ; le pont est couvert de charrettes renversées.

— Rends-toi, ou tu es mort ! cria la voix. »

Paddy tira le conducteur par la manche et lui dit :

« Mon doux maître, prétendez-vous nous faire tous assassiner ? Voilà des coquins qui ne nous ménageront pas. Rendez-vous, mon cher conducteur. »

Le conducteur armait l'espingole. Paddy, d'un coup de shillelah, fit tomber l'arme de sa main.

« Allons, allons, ajouta-t-il, en fouillant dans sa poche et lui prenant deux pistolets que le conducteur à demi ivre y avait placés, il ne faut pas faire les enfans. Sommes-nous les plus forts ? »

Une foule en haillons environnait la diligence. Des che-

vaux chargés de sacs étaient derrière eux. Des armes de toute espèce se trouvaient entre leurs mains. Paddy affectait un air ingénu :

« Eh bien! s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que tout cela? On veut donc nous assommer? on veut nous piller? »

La voix qui avait donné des ordres à la troupe, reprit alors :

« Que personne ne s'échappe; allons, vite, qu'on obéisse! A vos postes, à l'œuvre; déposez le bagage près de la barrière du pont. Et vous, monsieur, qui êtes vous? »

Paddy auquel on s'adressait, répondit sans hésiter.

« Je suis Paddy Skibbereen; je viens de Cork et je vais à Tralee, mes chers enfans.

— Qu'on le saisisse et qu'on l'enchaîne; allons, qu'on se dépêche! Le capitaine Rock l'ordonne; cet homme est un traître. »

Or, savez-vous, lecteurs, ce que c'est que le capitaine Rock? Un étrange chef de brigands, un nom qui n'a jamais eu de réalité; un fantôme; un titre héroïque, sous lequel se voilaient tour-à-tour les aventuriers qui se mettaient à la tête des révoltés de l'Irlande. Il n'y a certes qu'un pays au monde où le fantastique se soit ainsi mêlé aux scènes de la guerre civile.

Paddy, qui évidemment nous avait livrés, se mit à larmoyer :

« Ah ciel ah! mon doux Jésus! voilà donc ce que c'est que d'être un bon et fidèle serviteur du roi! Pourquoi me suis-je si bien et si loyalement conduit?

— Tu pleures, je crois, crocodile! lui dit tout bas le conducteur.

— Silence! interrompit la voix du capitaine Rock, dont un masque noir couvrait le visage, silence! et vous, qui êtes-vous?

— Un pauvre Écossais, Sandie Gillespie de Glasgow. Je vais à Kerry acheter des vaches. Je suis bien pauvre, mon cher monsieur.

— Tu mens!... Qu'on l'attache à Skibbereen.

— Non, non, non, cria Paddy, qui de sa douleur hypocrite passa tout-à-coup à une colère véritable; non, non, je ne veux pas marcher de front avec ce scélérat d'Écossais; je ne le veux pas. Capitaine Rock, mon bijou, ne me causez pas cette peine!... »

Il parla tout bas au capitaine, qui continua d'affecter un grand courroux contre Paddy. Enfin mon tour arriva.

« Qui êtes-vous?

— Je suis le major Bolton, au service de la compagnie des Indes-Orientales. Je vais visiter les lacs de Killerney. »

Toutes ces assertions étaient fausses; mais je me croyais obligé par la situation où je me trouvais à cacher mon véritable nom aux montagnards.

« Qu'on l'enchaîne aussi! s'écria le chef. C'est un homme accoutumé à verser le sang des autres, sur le plus léger signe du maître. Une forte rançon le rachettera. O'Sullivan, prenez soin de lui. Quant à vous, mesdames, reprenez vos places; vos effets et votre bagage vous appartiennent. Le capitaine Rock ne veut pas que les femmes de son pays l'accusent de s'être mal conduit envers elles. Vous, conseiller, vous êtes charitable et bon; je ne vous ferai point de mal. Vous avez sauvé plus d'un malheureux membre de ma famille. Soyez tranquille. Vous, conducteur, dépêchez-vous, et donnez-moi la correspondance.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Comprenez-vous ceci? ajouta le capitaine, en armant son pistolet.

— Mais, vous savez que je ne suis pas chargé des lettres. La malle-poste doit passer par l'autre route.

— N'essaie pas de me faire prendre le change ; ma balle te fracasserait le crâne.

— Allons, s'écria le conducteur, il faut s'exécuter ! »

Il déboutonna sa redingote, puis une seconde redingote, un habit et trois gilets. C'est là, sur son estomac, digne des habitudes de Sancho-Pança et des pinceaux d'Hogarth, que se trouvait déposée la correspondance. Le conseiller arrêta la main du capitaine et lui dit d'un ton moitié comique et moitié sérieux :

« Capitaine, ne flétrissez pas vos lauriers !

— Que veut dire ceci ? conseiller.

— Qu'il est indigne d'un honnête homme de violer les secrets des autres. Capitaine, je crois que votre famille m'a quelques obligations. C'est au nom de ces services que je vous parle. Ruinerez-vous le marchand qui compte sur les sommes que renfermaient ces lettres, la veuve qui attend son pain de chaque jour et la nourriture de son enfant ? Croyez-vous que vos amis et vos associés n'aient pas confié à quelques-uns de ces plis les sentimens de leur ame, leurs pensées, leurs vœux, leurs regrets ? »

C'était un étrange spectacle, lecteur, que ce mélange de sensibilité, de vol, de brigandage ; ce magistrat sympathisant avec des bandits, ces bandits fraternisant avec le magistrat ; cette influence de l'éloquence sur des sauvages, ces vagabonds accessibles aux plus nobles émotions de l'humanité. Parcourez l'Europe entière, vous ne trouverez qu'un pays pour de telles scènes ; l'Irlande. Le chef masqué écouta paisiblement la remontrance de l'homme de loi :

« Conseiller, lui dit-il ensuite, vous nous jugez mal. Nous ne sommes ni si insensés, ni si dépravés que vous nous supposez. Venez avec moi ; vous verrez comment le capitaine Rock procède. Monsieur le conducteur va rester

auprès des dames, le cocher ira chercher des chevaux frais au relai le plus proche; pour nous, nous allons emprunter les chevaux que voici. Burney, détèle-les promptement. Conseiller, vous nous accompagnerez à un demi-mille de cette grande route, nous y trouverons une cabane où nous allumerons du feu. Là nous visiterons toutes ces lettres; pas une ne sera détournée de sa destination réelle et primitive; j'excepte celles qui sont adressées aux ennemis éternels de l'Irlande, et portent leur signature; pour celles-là point de pitié; point de grâce. Cet examen une fois terminé, nous vous renverrons, monté sur un de ces chevaux; et vous repartirez avec les dames! »

Le conseiller consentit par son silence à cette étrange proposition.

« Maintenant, qu'on se dépêche. Sanglez vigoureusement les chevaux, prenez garde aux fondrières, chargez les sacs de farine et le tonneau d'eau-de-vie, de manière à ce que notre provision n'aille pas nous attendre au fond du premier marécage. En route! en route! et de l'activité, garçons, si vous ne voulez pas que les dragons du roi s'amusent à saler votre lard. »

Nous partîmes; deux Hercules montagnards, dont l'un brandissait une carabine et l'autre une fourche, m'entraînèrent avec eux; les chevaux lourdement chargés, se mirent en marche. On riait, on se pressait, on chantait: une joie sauvage et naïve animait tous ces hommes; la lune brilla et vint éclairer à mes yeux la caravane déguenillée qui gravissait la montagne. Les chevaux ouvraient la marche, conduisant leurs guides, plutôt que conduits par eux, choisissant eux-mêmes les sentiers, évitant avec une merveilleuse adresse les fondrières dont la route est semée, et pressant le pas avec l'élasticité et l'agilité de ces animaux quand ils approchent du lieu de repos. Ensuite

venaient les vaches volées, graves et dociles bêtes qu'environnait un escadron de brebis voltigeuses, noires, maigres, petites, capricieuses, indépendantes, fatiguant de leurs escapades le berger et ses chiens, tantôt s'enfonçant toutes à-la-fois dans un buisson, tantôt se dispersant sur les rocs, sans écouter le japement de deux chiens au poil dur et fauve, privés de queue, aux jambes torses, vrais chiens de sorcières, et dignes du sabbat. Le pasteur de ce troupeau hargneux laissait tomber de sa bouche presque à chaque pas le *dhourneen*, ou la pipe courte et bronzée; puis il maugréait, jurait, grondait inutilement ses animaux d'espèce diverse.

« Scutler, mon cher Scutler! Josler, coquin de Josler! Ne diriez-vous pas des chats sauvages! Que saint Patrice les bénisse! que le diable les emporte! mes amours, mes bijoux... Allons donc... les voilà dans le précipice.

Et le berger brisait son dhourneen sur la pierre du chemin.

La troupe bipède suivait immédiatement ces quadrupèdes indociles. Un arsenal complet d'armes différentes étincelait dans les mains et sur les épaules des montagnards. Haches, tranchets, fourches, socs de charrue, faulx, scies, pistolets volés, espingoles, sabres de cavalerie, shillelahs, bâtons de toute espèce, massues, hallebardes antiques; il n'y avait pas un seul instrument de défense et d'attaque, dont un échantillon ne se trouvât là.

Je remarquai surtout un grand personnage, presque nu, les membres noirs, le visage noir, les yeux flamboyans, une espèce de cyclope auquel il ne manquait rien pour compléter son attitude et sa laideur mythologiques, que l'œil unique au milieu du front. Dans sa main était un énorme morceau de marne embrâsée, dont le vent animait la flamme et à laquelle ses compagnons de route

venaient allumer leur pipe. Je devinai sans peine l'usage de cette singulière arme offensive ; elle était destinée à incendier les granges, les greniers, les meules de foin, les toitures de ceux que le capitaine Rock frappait d'anathème, comme ennemis de l'Irlande. Le sauvage auquel cette mission incendiaire était confiée, semblait admirablement propre à la remplir. Ses doigts crochus serraient, comme si ils eussent été des tenailles de fer, la marne brûlante ; et sa chevelure rouge, sur laquelle vacillait la lueur émanée de son brandon, flottait comme un météore. Il chantait je ne sais quel hymne sauvage, au refrain monotone et lugubre.

Quant au capitaine Rock, le seul personnage de la troupe qui gardât son incognito, il dirigeait les mouvemens de sa petite armée d'une voix impérieuse, véhémente, impatiente, riait avec le conseiller et causait avec ses affidés qui l'environnaient. Il y avait de l'élégance, même de la noblesse dans son port, dans sa démarche, dans tout ce qu'il faisait ou disait. Sa voix, que j'étudiais faute de pouvoir contempler les traits de sa figure, était passionnée, forte, hardie, perçante. Il s'exprimait avec une rapidité si violente et employait tant de contractions et d'ellipses bizarres, que malgré une connaissance assez approfondie du dialecte irlandais, il m'était impossible de le suivre et de le comprendre toutes les fois qu'il s'animait. L'emphase, l'invective, les images poétiques abondaient dans son discours et produisaient sur ses acolytes une impression puissante. Le peu de civilisation qu'ils avaient entrevue n'avait fait que les rendre plus accessibles à ces émotions, plus sensibles à cette éloquence barbare et souvent grandiose, dont le capitaine Rock se servait.

On avait attaché ensemble deux à deux, par les poignets, mes compagnons de captivité. Skibbereen se trou-

vait, comme je l'ai déjà dit, accouplé à l'Écossais, qu'il détestait cordialement. Il fallait voir ces deux ennemis broncher ensemble sur la glace, heurter de concert sur les pierres de la route, s'enfoncer ensemble dans le sol marécageux ; il fallait les entendre s'accabler de malédictions :

« Monstre écossais, criait Skibbereen ! pourquoi viens-tu en Irlande ?

— Pour y acheter du bétail, répondait le flegmatique habitant de Glascow.

— Oui, pour nous enlever nos cochons et nos vaches ; pour revendre cent shelings, ce qui te coûte trois pennys. Que ne restais-tu dans ton pays de mendians, où tout est noir, les rochers, les eaux, les plaines et les hommes. On trouvera donc des Écossais partout ! Et il faut que je marche auprès de toi, mauvais chien d'Écosse ! »

L'Écossais n'avait pas l'air de l'entendre.

« Je te dis que ta race égoïste, misérable, usurière n'a rien à faire dans le royaume de Kerry. M'entends-tu ? Éloigne ton pied, renard du Nord ! ne me touche pas ! »

Et de sa main qui était restée libre, il lui asséna un vigoureux coup de poing, qui fit chanceler son adversaire. La colère de l'Écossais, plus difficile à exciter, n'en fut que plus véhémente. Il rendit avec usure les outrages et les coups de l'Irlandais. Force fut au capitaine Rock d'interposer alors son autorité.

« Que veut dire cela ? Silence ! prisonniers. »

Son mousquet dirigé sur le groupe réfractaire les ramena bientôt à la modération. Mais Skibbereen, dont l'indignation et la douleur étaient plus expansives, s'écria :

« O capitaine Rock ! je vous en supplie, ne me liez pas à cet Écossais. Paddy Skibbereen, enchaîné à ce chien hargneux, voyez-vous, c'est une calamité sans égale ! C'est assez pour frapper son père ou le maudire. Conseiller de

mon ame ! monseigneur capitaine ! écoutez-moi ! ayez pitié de moi ! détachez-moi ! »

Nous approchions d'une petite hutte misérable ; les chevaux fatigués refusaient de marcher ; leurs conducteurs s'épuisaient en cris et en menaces inutiles pour hâter leur pas. Le capitaine fit faire halte :

« Arrêtons-nous quelques momens dans la cabane de Luc le berger : garçons, un peu de paille à ces pauvres bêtes ! Toi, Mike, va dire aux hommes de Tor et de Glenlora, que le capitaine Rock les attend sur le rocher de Franghan ; qu'il a de bonne eau-de-vie et d'excellens gâteaux de froment à leur service. Je veux voir à midi tous les enfans de l'Irlande s'asseoir sur la montagne Mulloghariérk autour de moi, et boire à la santé de la vieille Irlande. Qu'on se fasse la barbe ! Que pas un n'y manque ! Le père Maurice prêchera. Vite ! bonhomme Lúc, allume une chandelle de jonc ; — Conseiller, nous allons lire nos dépêches. »

Le pauvre Luc ne possédait pas une chandelle. Un jonc trempé dans du beurre et planté dans une vieille table, éclaira l'étrange assemblée de sa lueur tremblante ; le conseiller s'assit par terre, à côté du capitaine, et l'on commença l'examen des dépêches.

« Je n'ai besoin que de connaître les adresses, s'écria le capitaine ! Tout ce qui est curé protestant, partisan de la maison d'Orange, je le garde, je le mets dans ma poche ; le reste ira tout droit à sa destination. Dépêchons-nous ! »

Le conseiller lut la première adresse :

« *A M. O'Connell* d'*Iverar* !

— Huzza, *bravo* ! Le sauveur de l'Irlande, *bravo* ! *bravo* ! »

La lettre fut mise de côté précieusement, comme si c'eût été un objet sacré.

« Lord Bantry.

— Enfer ! damnation ! lord Bantry à tous les diables ! »

C'était chose curieuse que ce chœur d'anathèmes ou de bénédictions, qui s'élevait à mesure qu'un nom proscrit ou populaire passait sous les yeux du capitaine. La scène dura cinq minutes ; alors le capitaine Rock ordonna que l'on fit retirer les étrangers, et me priva d'une partie de ce curieux drame, dont les événemens subséquens, que je ne tarderai pas à raconter, tournèrent au meurtre et à la désolation.

(*Métropolitan.*)



LE PEINTRE,

ANECDOTE NAPOLITAINE.

A une lieue à gauche de la route qui conduit de Naples à Salerne, on aperçoit les ruines d'une *villa* située sur le penchant d'une montagne. Les jardins, soutenus par des terrasses dont les murs existent encore, communiquent ensemble par des degrés spacieux. Du lieu le plus élevé s'échappe une source bondissante, qui retombe de cascade en cascade et va se perdre dans la vallée à travers la plus fraîche verdure. L'effet en est ravissant et s'harmonise si bien avec le site, qu'il lui semble naturel ; cependant les paysans du voisinage assurent que ces eaux, amenées par des conduits souterrains, viennent d'un lac qui est situé au sommet de la montagne, et qu'elles jaillissaient autrefois d'une fontaine en marbre ornée de statues.

Cette belle *villa*, dont les restes offrent encore tant de magnificence, appartenait originairement à la famille Belochi : le dernier comte de ce nom, renommé par les qualités les plus aimables, l'élégance de son goût et de ses manières, y résidait habituellement. Dans sa jeunesse il avait parcouru les contrées les plus célèbres de l'Europe ; mais l'Angleterre avait plus particulièrement arrêté ses pas, et Londres était devenu, pendant long-tems, son séjour de prédilection. Accueilli dans les cercles les plus brillans de l'aristocratie, il s'y était fait de nombreux amis ; aussi, lorsque quelque élégant et noble touriste, pour

satisfaire à la mode, ou pour raviver ses sens blasés, parcourait l'Italie, il était sûr de trouver dans la villa du comte de Bellochi une hospitalité splendide; mais lorsque parmi les voyageurs se rencontraient quelques anciens amis du comte, son empressement à les recevoir n'avait plus de bornes : il leur faisait en quelque sorte les honneurs des monumens d'antiquité qui sont situés entre Pœstum et Naples, et visitait avec eux le Vésuve et les restes exhumés de Pompeï et d'Herculanum.

Un jour, comme il revenait de Sicile avec une jeune dame de haute naissance et d'une extraordinaire beauté, qu'il avait épousée depuis quelques mois, une nombreuse compagnie d'Anglais se présenta au château de *Bellavista,* tel était le nom de la résidence du comte de Bellochi. Parmi les étrangers se trouvaient plusieurs amis du comte; il les reçut à bras ouverts malgré l'inopportunité de leur visite, et voulut les garder jusqu'au soir, bien certain, disait-il, de leur procurer des lits dans un couvent voisin sur la route de Naples. A une heure avancée de la nuit, il conduisit ses hôtes au monastère; mais les places étaient déjà prises par des voyageurs qui se rendaient à Pœstum. Le comte, désolé de ce contre-tems, résolut de reconduire ses amis à Naples, et dépêcha Francesco, son valet-de-chambre, à la comtesse pour la prévenir de l'incident qui devait prolonger son absence jusqu'au lendemain.

Il était près de minuit lorsque Francesco atteignit la villa. Les domestiques, fatigués du transport des bagages du vaisseau qui les avait amenés de Palerme, dormaient si profondément qu'il fut obligé de s'introduire par une des fenêtres basses du château.

Le sommeil, qui avait gagné tout le monde, s'était également emparé d'un peintre sicilien appelé Salmano, qui était depuis long-tems employé à la décoration des ap-

partemens de Bellavista. Cet artiste distingué étudiait ordinairement pendant la nuit. Les domestiques s'étonnaient qu'un homme d'un âge mûr et d'une complexion délicate, restât debout jusqu'au jour pour contempler sous le portique ou dans la campagne les ombres de la nuit et les effets du clair de lune. Cette fois, accablé de fatigue par une longue suite de veilles, il s'était endormi de bonne heure.

Bien avant le jour, la vieille Agatha, nourrice et suivante favorite de la comtesse, fut éveillée en sursaut au bruit des pas précipités d'une personne qui entrait dans sa chambre. C'était sa maîtresse, pâle, demi-nue, échevelée, portant une lampe à la main; à l'agitation convulsive de ses membres on eût dit qu'elle venait de faire une effrayante découverte.

Agatha, muette d'étonnement, la regardait fixement sans pouvoir parler. « Je crains, je crains, s'écriait la comtesse dans son angoisse... ; la honte m'empêche d'achever. Je rougis comme une misérable criminelle, et cependant je ne suis pas coupable : si je rêve, oh ciel! délivre-moi du rêve qui m'obsède!... »

Agatha, touchée de la douleur de sa maîtresse, se lève et s'efforce de la calmer. Elle l'engage à ne pas s'attrister ainsi de l'absence de son époux : « Il reviendra ce matin, lui disait-elle ; à peine est-il coupable d'un peu de légèreté, et cependant sa mort ne vous causerait pas une plus grande affliction.

— Il est mort pour moi, s'écrie la comtesse, perdu, à jamais perdu ; je suis perdue aussi! Éveille toute la maison. Ne me crois pas folle; non, non je ne suis pas folle. » Et en prononçant ces mots elle se retire dans son appartement.

Agatha, toute tremblante, achève de s'habiller pour appeler les domestiques. Arrivée sur le palier du grand esca-

lier, elle y trouve Francesco dans l'attitude d'une personne qui écoute.

« Comment va la comtesse? » demanda-t-il insolemment.

La fidèle suivante, trop préoccupée pour faire attention au ton arrogant du valet, lui répond que sa maîtresse est étrangement affligée de l'absence du comte. « Mais où est-il ? » ajouta-t-elle.

« A Naples avec ses amis; il m'envoie pour en prévenir la comtesse; est-ce qu'elle a des soupçons ?

— Quels soupçons? s'écrie Agatha, frappée tout-à-coup de l'air et des propos du domestique.

— Je ne sais, répliqua-t-il confusément; elle dormait.

— Elle dormait! Francesco, comment le savez-vous?

— Elle n'a pas répondu lorsque j'ai frappé à sa porte.

— Vous avez osé frapper, dites-vous? » et la vieille nourrice, saisie d'un frisson involontaire, fixait sur son interlocuteur des yeux scrutateurs qui rendaient sa contenance embarrassée.

« Pourquoi me regarder ainsi, il est impossible qu'elle ne m'ait pas entendu.

— Elle vous a entendu, insolent audacieux! Mais qui a pu causer sa vive douleur?

— Elle se désole, dites-vous ?... pour quel motif? ma vue en serait-elle la cause?... La porte était ouverte, et j'ai pensé qu'elle avait reconnu ma voix.

— Vous êtes entré?...

— Vraiment oui, Agatha. » Et, en prononçant ces mots, il fuit tout épouvanté de l'aveu qu'il vient de faire.

Agatha, restée seule, fondait en larmes : « J'entrevois un mystère, un horrible mystère! se disait-elle. Mais quoi, une dame si chaste, si uniquement et si tendrement dévouée à son époux... »

L'entrée inattendue du peintre Salmano, vint interrompre le cours de ses pensées. « Que cherchez-vous ici? lui dit-elle brusquement.

— Je me suis levé pour voir l'aurore, répond l'artiste, la fatigue m'ayant endormi de bonne heure cette nuit. Comment n'êtes-vous pas auprès de la comtesse? Agatha. Je viens de la rencontrer, elle m'a paru très-mal.

— Elle se tourmente de l'absence du comte.

— N'est-ce que cela? dit le peintre.

— Imaginez-vous autre chose?

— Non pas précisément, reprend l'artiste; je donnerais seulement bien des ducats pour qu'un tel modèle voulût poser pendant que je composerai ma Lucrèce, lorsqu'elle échappe à Tarquin.

— Avouez qu'il est bien pénible pour elle, reprend la vieille nourrice, de passer dans l'isolement la première nuit de son arrivée sur une terre étrangère.

— La blessure est plus profonde, Agatha!

— Qui peut vous le faire supposer? reprit-elle vivement.

— L'habileté du peintre, qui consiste à démêler et à retracer sur le visage les sentimens de l'ame. Jamais je n'avais vu la comtesse dans un tel état. Peut-être n'en est-il que ce que vous dites, Agatha. Le jour se lève, envoyez Francesco à mon atelier: cet homme a, dans le regard et la physionomie, ce qu'il faut pour aider mon imagination à créer la figure des deux vieillards dans le tableau de Suzanne. »

La vieille nourrice, le cœur serré de tristesse, se retire en silence, et le peintre se rend à son atelier, où Francesco ne tarda pas à le joindre.

« Ah! vous voilà, dit Salmano, vous me surprenez dans l'oisiveté.

— Assurément, dit Francesco avec humeur, je ne suis pas entré au service du comte pour faire le rôle de prêtre juif, mais bien pour m'occuper de ses affaires.

— Vous savez qu'il exige que, lorsque j'ai besoin de vous, toute autre occupation soit suspendue.

— Il faut cependant que je me rende à Naples.

— Est-ce que le comte ne revient pas ce matin ?

— Qu'en sais-je ! »

Salmano, après l'avoir regardé pendant une minute, dit à Francesco : « Malgré l'empire que vous avez sur vous-même, votre œil trahit le trouble et la crainte qui vous agitent intérieurement ; qu'avez-vous fait ? d'où viennent ces présomptueuses espérances que vous ne pouvez dissimuler ?

— En vérité, monsieur, je ne sais pas ce que vous voulez dire, » répliqua Francesco d'un air troublé.

« Je ne suis pas ici, répartit Salmano, pour observer ce qui se passe, mais vous avez commis, ou je me trompe beaucoup, une action criminelle à laquelle vous attachez un espoir incompréhensible. Réfléchissez... » Et en prononçant ces mots le peintre passa dans le jardin.

A peine Salmano était-il sorti de son atelier, qu'Agatha, inquiète et soucieuse, s'y présenta. Mais ne l'y voyant pas elle se retirait précipitamment, lorsque Francesco s'approcha d'elle, et lui serrant la main : « Je n'aime pas ce peintre, dit-il à voix basse et en regardant autour de lui ; si nous étions ailleurs, je vous dirais pourquoi. Agatha, vous avez de la finesse et beaucoup de prudence... que ne sommes-nous plus en sûreté... Quel air avait-il lorsque vous l'avez rencontré ce matin sous le péristyle ?

— Il paraissait fort préoccupé de l'état de la comtesse.

— Il était déjà couché lorsque je revins à la *villa*, quoi-

qu'il ne fût encore que minuit... Ces peintres sont astucieux... Comme je vous l'ai déjà dit, j'entrai chez la comtesse...

— C'était une imprudente hardiesse, reprit Agatha avec colère. Comment était-elle lorsque vous osâtes lui parler ?

— Comme Pauline, dans ce tableau, déclarant que *le dieu Anubis n'est pas son amant*. Le peintre voudrait mettre l'aventure sur mon compte ; mais, croyez-moi, ces artistes ont toute autre chose à faire pendant la nuit que d'étudier les effets de l'ombre et du clair de lune. » Il quitte l'atelier, en achevant ces mots, et laisse Agatha plongée dans une douloureuse rêverie.

Revenant peu à peu de la perplexité où l'avaient jetée les paroles de Francesco, la bonne Agatha se disait : « Mes craintes s'étaient d'abord portées sur lui ; j'ai quelquefois surpris ses regards impurs attachés sur elle, et toute sa personne inspire le soupçon... Salmano la contemple aussi d'un œil enflammé, mais ce n'est pas de la même madière ; il étudie ses traits avec l'ardeur d'un savant qui médite sur ses livres... Je le supposerais plutôt capable d'attenter à l'honneur de Diane. Quant à ce misérable, ses regards, ses insinuations perfides me font concevoir des doutes affreux ! »

Pendant ce tems les domestiques s'étaient levés ; l'appréhension était peinte sur tous les visages ; on s'interrogeait secrètement et avec inquiétude. Salmano, trop agité pour reprendre ses pinceaux, se promenait à l'écart dans le jardin. Agatha l'aperçut à travers une fenêtre, et courut le rejoindre : « Vous n'avez pas coutume de vous promener à cette heure, lui dit-elle en l'abordant ; vous préférez ordinairement la nuit, quand tout le monde dort, excepté ceux que le crime et l'amour tiennent éveillés. »

— Ma profession exige une étude approfondie des ombres à toutes les heures du jour et de la nuit.

— Il me semble que le grand jour devrait vous suffire.

— Non, Agatha, mon génie préfère la nuit et le clair de lune.

— Qu'est-ce que ce génie, dont on parle tant sans jamais l'expliquer ?

— Rien cependant de plus facile, Agatha : c'est un sentiment vif et délicat qui attire vers un but, un objet préférablement à tout autre. Les yeux et les oreilles sont, comme vous le savez, les portes de l'esprit; et c'est par un de ces deux organes, selon qu'il est plus ou moins bien construit, que le génie reçoit ses jouissances les plus vives.

— Le génie, reprit Agatha, après avoir un peu réfléchi, est donc une sorte d'instinct qui entraîne vers ce qui plaît davantage? Quand vous sacrifiez votre repos à l'étude, que vous oubliez dans une compagnie tout ce qui est autour de vous pour contempler une belle dame, c'est pour satisfaire votre génie. Se contente-t-il toujours de jouissances aussi intellectuelles ?

— J'ignorais que vous fussiez une si grande métaphysicienne, Agatha. Pourquoi cet air singulier?

— Que faisiez-vous sur l'escalier ce matin, Salmano? vous m'avez dit que vous veniez de vous lever.

— C'est la pure vérité, répondit-il.

— O vol cent fois pire que le meurtre! s'écrie la nourrice avec l'accent du désespoir.

— On m'accuse d'un vol? expliquez-vous, Agatha.

— Oh non, ce n'est pas vous! je le jurerais sur ma vie,» dit-elle en s'en retournant vers la maison. L'artiste, stupéfait, allait la suivre, lorsqu'il vit Francesco entrer dans

le jardin, où rien ne semblait l'appeler. Salmano, marchant à sa rencontre, lui dit d'un ton sévère : « Un crime a été commis cette nuit.

— Je le sais, répliqua Francesco; osez-vous m'en accuser?

— Tu le crains, misérable !

— Vous allez me perdre avec vos folles rêveries d'artiste.

— Il t'appartient bien de mépriser un art trop sublime en effet pour tes sens grossiers. Le pinceau de l'artiste, comme la plume du poète, ennoblit le cœur en charmant l'imagination. Quant à toi, malheureux, tu es insensible à ces pures jouissances; mais crois-moi, le ciel ne laissera pas impuni ton forfait. »

Francesco, anéanti par ces foudroyantes paroles, écoutait en silence lorsqu'une des femmes de la comtesse vint annoncer à Salmano que sa maîtresse l'appelait auprès d'elle.

En arrivant au château, Salmano rencontra le vénérable Albanelli, ancien aumônier de la famille Bellochi, qui sortait des appartemens de la comtesse; il veut l'interroger; mais le vieillard en pleurs se détourne sans lui répondre. Il entre; la comtesse était seule et assise, aussi immobile que dans un tombeau; son regard était empreint d'une sérénité sublime qui rehaussait encore l'éclat de sa beauté.

« Votre art, mon cher Salmano, lui dit-elle, vous a révélé toute l'horreur de ma situation; prenez le commandement de cette malheureuse *villa*, placez des sentinelles dont vous soyez sûr à toutes les issues, afin que personne ne sorte avant le retour de mon époux. Que Francesco surtout ne puisse s'échapper. O serpent! qui a détruit le bonheur de mon union conjugale... Lorsque vous re-

verrez le comte Bellochi, dites-lui que son nom a été le dernier mot qu'ont murmuré les lèvres de son épouse fidèle... Je ne puis en dire davantage... Mon cher Salmano, vous savez tout... » A ces mots elle se poignarde et meurt entre les bras du peintre.

(*Literary Journal.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Études géognostiques des montagnes de la Crimée. — Dans notre avant-dernier Numéro nos lecteurs ont vu les observations pleines d'intérêt qu'a faites M. Goodenough sur la constitution des eaux de la mer Noire; voici les détails non moins intéressans qu'il vient de publier sur le système des masses rocheuses de la Tauride. Toute la masse des montagnes de la Crimée, dit-il, s'élève de la manière la plus prononcée vers le sud, et forme presque sans interruption, le long de la côte maritime, une chaîne d'escarpemens prodigieux. Leur forme générale consiste en mamelons élevés, déchirés et alternativement traversés par des vallons larges ou étroits. Ces mamelons s'aplatissent d'une manière plus douce vers le nord; quelques-uns sont nus et arides, mais le plus grand nombre est couronné de forêts. Cette chaîne de montagnes renferme quelques mines de plomb, de pétrole, de marne et beaucoup de sources d'eau; celles qui coulent vers le nord, s'y répandent dans toutes les vallées; celles qui se dirigent au sud arrosent tous les lieux situés le long de la côte méridionale de la mer Noire. Le pic le plus élevé de la chaîne des montagnes de la Crimée est le Tchâtyr-Dagh, le Trapetzon des Grecs, qui a 1,200 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Ces montagnes changent souvent de formes et d'aspects,

tantôt une végétation grandiose et robuste, leur donne cet air de vie qui est propre aux montagnes situées sous les tropiques; tantôt d'énormes rochers entassés les uns sur les autres, semblent indiquer la place de quelque grande cité tombée en ruines; ici, les gradins des montagnes, sillonnés de jardins émaillés de fleurs, sont arrosés par des sources nombreuses qui tombent en cascades; là des rochers nus, sans verdure et sans terre, attestent leur stérilité. Une roche calcaire, dure, grise et disposée par lits diversement inclinés constitue, avec des couches schisteuses et argileuses, la charpente de ces montagnes. On trouve aussi dans l'ordre de ces couches horizontales alternantes, plusieurs variétés de vakke et de serpentine. La roche calcaire dure n'offre presque aucune trace reconnaissable de pétrification, et celles qu'on y trouve sont pour la plupart des corallites effacées. Parmi les schistes durs, intercalés souvent entre ceux d'argile, se trouve une ardoise noire, tantôt mêlée de sable et tantôt se feuilletant en lames très-minces.

Près d'Inckermann, à seize verstes d'Ak-Metchet, et dans un vallon entre Actvar et Balaclava, se trouvent les mines de Kil, nom que les Tatars donnent à une excellente marne à foulon grisâtre. Pour pénétrer jusqu'à la couche argileuse, qui a environ deux pieds d'épaisseur, ils creusent des puits en forme d'entonnoir. Cette couche est revêtue par-dessus d'une croûte extraordinairement grasse, et par-dessous d'une nouvelle marne crétacée blanche. Quand ils sont parvenus aussi profondément qu'il est possible dans l'un de ces puits, ils l'abandonnent pour en creuser un autre; et les morceaux de marne qui se détachent des parois ne tardent pas ensuite à le combler.

Les montagnes de la Crimée n'offrent aucun indice de cratère, aucune trace visible de volcan éteint. Quelques

laves éparses qu'on trouve à Balaclava et près d'Yoursouf, proviennent sans doute du lest des vaisseaux génois. Le rivage de la mer offre près de la montagne de Karedagh, des pierres roulées de jaspe vert, parfois veiné de rouge et de calcédoine. Les tremblemens de terre sont peu fréquens en Crimée: on ne peut cependant attribuer qu'à un bouleversement central l'inclinaison presque perpendiculaire d'une couche de pierre de l'Altchakaya. Les différens lits de cette couche consistent en larges pierres irrégulièrement placées les unes sur les autres, et contrariées dans leur juxta-position; les jointures et même les parties unies sont remplies et couvertes d'une matière dont la vase et le sable schisteux sont à ce qu'il paraît le principe. On trouve, comme enfermées dans cette masse, des bélemnites brisées, avec leurs fragmens encore réunis en partie, ainsi que des empreintes plates d'ammonites. Quant aux grands écroulemens de rochers, ils sont dus aux sources qui ont miné les couches molles sur lesquelles ils étaient appuyés, ou à la gelée et aux coulées de pluie, qui s'infiltrant à travers leurs fentes, les ont détachés et fait écrouler. Vers le nord, à une verste de Yénikalé, on trouve sur les collines des eaux saumâtres qui semblent bouillir en sortant de la terre; à leur superficie surnage le pétrole en assez grande quantité.

Entre Kertch et Yénikalé on voit souvent des mornes formées sans doute par d'anciennes éruptions vaseuses; près du dernier, on trouve quelques gouffres desséchés, et d'autres qui rejettent parfois en été de la vase molle ou exhalent des gaz. Mais c'est surtout dans l'île de Taman que ce phénomène se reproduit le plus fréquemment. Auprès des gouffres le terrain est mouvant, plein de fentes et de crevasses. Ceux qui sont encore en activité répandent une certaine chaleur dans l'air, quoique la matière rejetée semble froide lorsqu'on la touche. En général le sol de ces

montagnes est fortement mélangé de sable et de pierres roulées. Le froment et la vigne réussissent très-bien dans ce terrain pierreux. Les parties situées sur les bords des rivières sont en général les meilleures tant pour l'agriculture que pour les pâturages. Les plus renommés sont ceux de l'Alama ; c'est là que se trouvent ces gras pâturages que les kans de Crimée réservaient pour leurs nombreux haras.

Propriétés hygiéniques de la soie. — Neumann a trouvé qu'il y avait peu de substances qui continssent autant d'alcali volatil que la soie. Tournefort observe qu'elle en contient plus que la corne de cerf, puisque quinze onces de soie ont donné deux dragmes de sel volatil. Ce sel, qu'on appelait esprit de soie écrue, rectifié par quelques parties d'huile essentielle, forme le médicament connu sous le nom de *guttæ anglicanæ,* gouttes anglaises. On supposait alors que l'alcali de la soie n'était pas le même que l'alcali extrait des autres substances, et en conséquence on lui attribuait des propriétés spéciales. C'est ainsi que pendant long-tems le sel de tartre et le sous-carbonate de potasse passèrent pour des substances différentes, et furent appliquées à des usages divers. La chimie n'était pas alors assez avancée pour généraliser ses résultats et pour comprendre qu'on pouvait, par l'analyse, obtenir de corps tout-à-fait hétérogènes en apparence, des produits identiques. La soie possède encore d'autres vertus médicinales. Dans l'Inde on emploie avec succès son tissu dans les cas analogues où l'on emploie en Europe la flanelle. Mais alors on fait usage d'étoffes confectionnées exprès. On assure en outre qu'un mouchoir de soie suffit pour combattre et neutraliser l'influence du malaria. Si, comme on le suppose, le poison pénètre dans le système organique par les poumons, on explique facilement l'action préventive de la soie, car

on sait que le malaria est décomposé par les plus faibles agens chimiques. En effet, il est probable que l'air échauffé qui sort des poumons forme en s'arrêtant dans le tissu de la soie une atmosphère assez puissante pour décomposer les miasmes à leur passage dans la bouche. Il est possible aussi que la soie opère comme simple obstacle, et qu'elle arrête matériellement la transmission des molécules délétères. L'*Histoire des Drogues* par Pomet nous apprend que, du tems de ce chimiste, la soie réduite en poudre était employée comme médicament. Il importait surtout dans la préparation de cette poudre de séparer la chrysalide du cocon (1). La soie ainsi pulvérisée possède la propriété d'activer la circulation du sang et de dissiper les humeurs chagrines. Le commentateur de Pomet, Lémery, ajoute que le ver à soie possède aussi quelques vertus médicinales. Il affirme que la poudre de cet insecte appliquée en emplâtre sur la tête, fait cesser les vertiges.

(1) Note du Tr. Qu'il nous soit permis de mentionner ici un fait qui nous a paru curieux, et qui intéressera sans doute les amateurs d'histoire naturelle. On sait tous les efforts que font les Américains pour acclimater dans les états du midi le mûrier et le ver à soie qu'il nourrit. Le climat de l'Amérique paraît très-bien convenir à cet insecte ; car voici un fait bien rare dans les annales de l'entomologie, qui atteste sa prodigieuse fécondité dans ces contrées. On a remarqué, aux environs de Philadelphie, que des vers éclos le 25 mai ont fini le travail du cocon en 30 jours ; huit à dix jours après, la ponte de nouveaux œufs était terminée ; ces mêmes œufs, après dix jours d'attente, étaient parfaitement fécondés, on les a lavés et exposés au soleil ; les vers n'ont pas tardé à éclore ; et cette seconde génération, dans la même année, favorisée par une chaleur plus vive (fin juillet et commencement d'août) n'a mis que vingt-cinq jours à filer le cocon. Une troisième génération s'est reproduite chez un cultivateur très-voisin de Philadelphie ; mais cette troisième couvée a mis trente-cinq jours à filer le cocon, et a prolongé son existence jusqu'à la fin du mois de septembre.

Forêt fossile trouvée aux environs de Rome. — Un touriste voyageant à pied vient de faire, dans le vosinage de Rome, une découverte curieuse ; celle d'une forêt fossile souterraine qui a plus de quarante pieds de largeur, et s'étend à plusieurs milles. D'après l'état des couches de débris ligneux, qui sont mêlés de couches de cendres volcaniques, l'auteur de cette découverte pense que ce phénomène colossal a dû être le résultat d'un tremblement de terre, dont le souvenir a été perdu. Voici la description qu'il en donne. « Non loin de la porte du Peuple et à gauche de la nouvelle route, je fus frappé de l'apparence qu'offrait le terrain, et en m'approchant je ne fus pas peu surpris de le trouver formé d'une masse de matières pétrifiées, de dix-huit ou vingt pieds de hauteur sur environ quarante d'épaisseur, entièrement composée à sa partie inférieure des troncs pétrifiés de très-gros arbres, couchés obliquement ; tout le roc est formé de branches et de feuilles pétrifiées, mélangées en quelques endroits avec le sable et le gravier volcaniques. Quelques-unes des branches qui étaient en contact avec la matière volcanique ressemblaient à des scories. La matière ligneuse est entièrement consumée, mais sa texture est parfaitement conservée. Ma surprise et ma joie causées par cette découverte, que je considère comme ma propriété, augmentèrent encore quand je reconnus que cette forêt fossile s'étendait le long de la voie Flaminia, vers le pont Molle, formant en réalité la suite des terrains escarpés qui bordent la droite de la route, et sur une épaisseur de plus de quarante pieds. Avant d'arriver au pont, elle se dirige encore plus à droite, et à environ un mille au-dessus on trouve une interruption de cette forêt souterraine, qui permet de reconnaître au-dessus des pétrifications la formation diluvienne primitive du pays, formée de couches de gravier, de sable et d'argile, avant

qu'elle fût couverte par la cendre volcanique et la forêt dont nous venons de parler. A un quart de mille au-dessus du Tibre, on trouve une source minérale, qui a un goût acide, et est très-fréquentée pour ses propriétés médicinales. La forêt pétrifiée traverse ensuite le Tibre, et on en voit des parties détachées qui semblent suivre le cours de ce fleuve. A la vue de ce singulier phénomène, on ne peut s'empêcher de se demander quelle cause a produit cette catastrophe. Est-ce l'effet d'un tremblement de terre, à l'époque où le pays était tourmenté par les convulsions volcaniques dont on retrouve les traces à chaque instant? La nature gigantesque et l'étendue de cette scène sont favorables à cette conjecture, qui est encore appuyée par la présence de la cendre volcanique, mêlée avec les troncs et les branches des arbres. La position de toute la masse prouve que l'effet fut simultané, et l'on reconnaît à la surface des pétrifications l'action du feu. La matière qui a pénétré le bois est calcaire, mais d'une nature particulière; elle est d'un brun clair et très-pulvérulente; les parties supérieures des pétrifications participent de la nature friable de cette matière, mais à mesure qu'on l'observe plus profondément, on la trouve plus dure, ce qui paraît dépendre de l'accroissement de la pression; la manière subite dont cette vaste couche de pétrification se termine, n'est pas l'une de ses singularités les moins remarquables; et en tout on peut considérer cette masse comme l'un des faits de ce genre les plus curieux découverts jusqu'à ce jour.

Extrême ténuité des fils de la toile d'araignée. — L'application du microscope, à l'observation des phénomènes naturels, révèle tous les jours des merveilles dont le spectacle confond l'imagination, quoique l'esprit ne puisse récuser le témoignage des yeux. Dans l'introduction

à l'entomologie, par Kirby et Spence, on trouve une description du procédé par lequel l'araignée file sa toile. Ces naturalistes décrivent d'abord les quatre appareils qui fonctionnent simultanément pour la production du fil. Chacun de ces appareils, semblable à un crible ou à un écumoir, est percé de trous si fins, que le miscroscope en découvre plus de mille sur une surface égale à la pointe d'une aiguille. De chacun de ces trous sort un fil d'une incroyable ténuité qui s'unit auprès de l'orifice à tous les fils issus du même appareil. Chacun des quatre appareils forme ainsi un fil composé qui se réunit aux trois autres à la distance d'un dixième de pouce environ. Le fil dont se tisse la toile d'araignée est la réunion de ce quadruple écheveau. D'où il résulte que ce fil si tenu qui échappe quelquefois à nos yeux loin d'être simple se compose au moins de quatre mille torons. Mais pour bien comprendre tout le merveilleux de ce fait, il faut rappeler à ce sujet un des calculs de l'illustre Leenweuhoeck. Cet observateur a trouvé par des expériences minutieusement exactes que le fil des plus petites espèces d'araignées est si fin qu'il faudrait en réunir quatre millions pour égaler l'épaisseur d'un poil de barbe. Maintenant si l'on songe que chacun de ces fils se compose de quatre mille, on est forcé de conclure qu'un de nos cheveux est égal à seize milliards de fils élémentaires de certaines toiles d'araignées.

De tous les phénomènes observés pour constater l'extrême divisibilité des corps, celui que nous rapportons ici est le plus curieux; car il s'en faut de beaucoup que le fil du ver à soie présente la même ténuité que celui de l'araignée, quoiqu'on ait calculé que le fil qui compose le cocon du ver à soie puisse s'étendre sur une longueur de 6,000 toises. Les tireurs de métaux obtiennent aussi des fils d'une extrême ténuité; mais qui sont bien loin d'é-

galer la délicatesse de ceux produits par ces deux insectes. Le docteur Wallaston rapporte que Muschenbroek a fait subir à un *grain* de platine une extension de 500 pieds : le diamètre de ce fil était de $\frac{1}{40000}$ de pouce. MM. Mouchel, fabricans de fils métalliques à Langres, ont fait subir à un kilogramme de fer une extension de 100,000 mètres.

Sciences Médicales.

Analyse du sang des individus affectés du Choléra. —Le rôle important que joue le sang dans l'économie animale, nous explique pourquoi il a excité plus vivement qu'aucun des autres fluides animaux l'attention des chimistes et des médecins. Tout ce qui sert à la nutrition du corps, à la formation des organes, passe par le sang; tout ce qui après avoir servi à cette fonction, après avoir fait partie du corps, pendant un tems plus ou moins long, doit être rejeté au dehors, ne peut y arriver qu'en passant par le sang. Aussi sa composition dans l'état de santé et les altérations qu'il peut éprouver dans certains malades, ont été l'objet d'un grand nombre de recherches intéressantes depuis que les progrès des sciences chimiques ont permis d'arriver à des résultats que l'on n'aurait pu même soupçonner dans les tems antérieurs.

Examiné au microscope le sang paraît formé d'un liquide clair et transparent dans lequel nagent un grand nombre de globules rouges dont la forme diffère et dont le diamètre varie suivant l'animal auquel il appartient. Ces globules sont circulaires chez tous les mammifères; elliptiques aplatis chez les oiseaux et les animaux à sang froid, marqués à leur centre d'un point lumineux. Leur diamètre est de 1/15 de millimètre chez l'homme, de 1/200

chez le cheval, le bœuf et le mouton. Dans les oiseaux à globules elliptiques, le plus grand diamètre varie de 1/75 à 1/85 de millimètre.

Le sang est composé chez l'homme: d'eau, d'albumine, de fibrine, d'une matière grasse analogue à celle que l'on trouve dans le cerveau, d'un principe colorant et de différens sels. Ces élémens y sont dans des proportions qui varient suivant un très-grand nombre de circonstances, telles que l'âge, le sexe, le tempérament, les saisons, l'heure plus ou moins rapprochée ou éloignée du repos, etc. Les deux tableaux suivans vont nous faire connaître leurs proportions dans les deux sexes et les différens tempéramens à l'état de santé.

DÉSIGNATION du TEMPÉRAMENT.	AGE des SUJETS.	MILLE PARTIES DE SANG DE FEMME CONTIENNENT :			
		Eau.	Globules.	Albumine.	Sels solubles et matières extractives.
Sanguin.......	25	796-175'	121-720'	73-065'	9-040'
Lymphatique...	38	827-130'	92-670'	69-100'	11-000'
Bilieux........	58	792-897'	127-730'	70-210'	9-163'
MOYENNE.....		805-400'	114-033'	70-791'	9-734'

DÉSIGNATION du TEMPÉRAMENT.	AGE des SUJETS.	MILLE PARTIES DE SANG D'HOMME CONTIENNENT :			
		Eau.	Globules.	Albumine.	Sels solubles et matières extractives.
Sanguin.......	25	778-625'	146-885'	62-949'	11-541'
Lymphatique...	50	805-263'	117-484'	65-133'	12-120'
Bilieux........	32	785-881'	139-129'	64-790'	10-200'
MOYENNE.....		789-923'	134-499'	64-290'	11-287'

Si les proportions de ces élémens varient dans l'état de santé, à plus forte raison dans les différentes maladies. De là résultent les altérations du sang qui sont aujourd'hui l'objet de nombreuses recherches, et qui mieux connues doivent amener à des résultats importans pour le soulagement de l'homme malade.

L'apparition du choléra de l'Inde dans nos climats a nécessairement appelé l'attention de ceux qui s'occupent de ces sortes de recherches sur les altérations que doit éprouver le sang dans cette affection (1). Deux médecins de Sunderland ont déjà publié les premiers résultats auxquels ils sont arrivés.

Ceux obtenus par M. O'Shaugnessy se réduisent aux faits suivans :

(1) Voyez le grand article que nous avons publié sur le CHOLÉRA, dans le 10e Numéro de cette nouvelle série, la lettre du Docteur Coster, *sur la Nature du Choléra-Morbus et la possibilité d'en prévenir le développement*, insérée dans le 11e Numéro, et les observations du docteur Horne *sur l'Invasion et les effets de cette épidémie à Berlin*, consignées dans le 13e Numéro.

1° Le sang obtenu dans les cas les plus graves du choléra n'a éprouvé aucun changement dans sa structure anatomique ou globulaire.

2° Il a perdu une grande proportion de son eau ; 1,000 parties du sang d'un cholérique ne contenant qu'environ 850 parties d'eau.

3° Il a perdu aussi une forte proportion des matières salines neutres qui entrent dans sa composition.

4° Dans quelques cas on ne trouve pas un atome de l'alkali libre, qui contient le serum des sujets en santé, dans quelques autres on n'en trouve qu'une trace seulement.

5° On y trouve de l'urée dans les cas où la suppression de l'urine a existé d'une manière notable.

6° Tous les sels qui manquent dans le sang, et surtout l'alkali et la carbonate de soude se trouvent en grande quantité dans la matière blanche déjectée.

Voyages.

Excursion sur le lac Michigan. — Nous nous empressons de recueillir quelques détails curieux fournis au *Boston Magazine* par deux ingénieurs américains, MM. Warran et Goldsmith, sur le lac Michigan et sur quelques-uns des fleuves qui y affluent, persuadés qu'ils ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs : « Chargés par une compagnie de dresser la topographie d'une partie des terres qu'arrose le Michillimackinack, et de reconnaître le cours des principaux fleuves qui se jettent dans le lac Michigan, nous avons été obligés, disent-ils, pour rendre notre travail le plus exact possible, de naviguer sur presque tous les marais, sur presque tous les fleuves, qui pouvaient avoir quelque communication avec cette mer méditerranée. Aussi, les détails que nous allons

DÉSIGNATION du TEMPÉRAMENT.	AGE des SUJETS.	MILLE PARTIES DE SANG D'HOMME CONTIENNENT :			
		Eau.	Globules.	Albumine.	Sels solubles et matières extractives.
Sanguin.......	25	778-625'	146-885'	62-949'	11-541'
Lymphatique...	50	805-263'	117-484'	65-133'	12-120'
Bilieux........	32	785-881'	139-129'	64-790'	10-200'
MOYENNE.....		789-923'	134-499'	64-290'	11-287'

Si les proportions de ces élémens varient dans l'état de santé, à plus forte raison dans les différentes maladies. De là résultent les altérations du sang qui sont aujourd'hui l'objet de nombreuses recherches, et qui mieux connues doivent amener à des résultats importans pour le soulagement de l'homme malade.

L'apparition du choléra de l'Inde dans nos climats a nécessairement appelé l'attention de ceux qui s'occupent de ces sortes de recherches sur les altérations que doit éprouver le sang dans cette affection (1). Deux médecins de Sunderland ont déjà publié les premiers résultats auxquels ils sont arrivés.

Ceux obtenus par M. O'Shaugnessy se réduisent aux faits suivans :

(1) Voyez le grand article que nous avons publié sur le CHOLÉRA, dans le 10[e] Numéro de cette nouvelle série, la lettre du docteur Coster, *sur la Nature du Choléra-Morbus et la possibilité d'en prévenir le développement*, insérée dans le 11[e] Numéro, et les observations du docteur Horne *sur l'Invasion et les effets de cette épidémie à Berlin*, consignées dans le 13[e] Numéro.

1° Le sang obtenu dans les cas les plus graves du choléra n'a éprouvé aucun changement dans sa structure anatomique ou globulaire.

2° Il a perdu une grande proportion de son eau ; 1,000 parties du sang d'un cholérique ne contenant qu'environ 850 parties d'eau.

3° Il a perdu aussi une forte proportion des matières salines neutres qui entrent dans sa composition.

4° Dans quelques cas on ne trouve pas un atome de l'alkali libre, qui contient le serum des sujets en santé, dans quelques autres on n'en trouve qu'une trace seulement.

5° On y trouve de l'urée dans les cas où la suppression de l'urine a existé d'une manière notable.

6° Tous les sels qui manquent dans le sang, et surtout l'alkali et la carbonate de soude se trouvent en grande quantité dans la matière blanche déjectée.

Voyages.

Excursion sur le lac Michigan. — Nous nous empressons de recueillir quelques détails curieux fournis au *Boston Magazine* par deux ingénieurs américains, MM. Warran et Goldsmith, sur le lac Michigan et sur quelques-uns des fleuves qui y affluent, persuadés qu'ils ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs : « Chargés par une compagnie de dresser la topographie d'une partie des terres qu'arrose le Michillimackinack, et de reconnaître le cours des principaux fleuves qui se jettent dans le lac Michigan, nous avons été obligés, disent-ils, pour rendre notre travail le plus exact possible, de naviguer sur presque tous les marais, sur presque tous les fleuves, qui pouvaient avoir quelque communication avec cette mer méditerranée. Aussi, les détails que nous allons

donner sur l'aspect et la physionomie de ces lieux, doivent-ils être considérés comme de la plus grande exactitude. Quoique cette mission n'ait pas été exempte de dangers et qu'elle nous ait présenté de grands obstacles à surmonter, cependant, comme les lieux que nous avons parcourus nous ont offert des scènes si variées, si neuves, si pittoresques, il ne nous en est resté que des souvenirs agréables : et quoiqu'il y ait déjà un an que nous soyons de retour, il nous est impossible encore d'y songer sans éprouver de vives émotions.

» Nous ne donnions au travail proprement dit que quelques heures de la journée : le reste était consacré à des excursions sur les lacs ou sur les fleuves dont nous devions étudier les eaux, les affluens et la constitution. C'est aussi cette partie de notre tâche qui seule a contribué à rendre agréable notre exil de six mois, et à adoucir les fatigues d'un si pénible voyage. Le canot qui nous a transportés pendant tout le cours de nos excursions, était l'ouvrage des Indiens; et il y aurait de l'ingratitude de notre part à ne pas lui consacrer quelques lignes pour les nombreux services qu'il nous a rendus. Sa légèreté, son imperméabilité, sa bonne construction, en faisaient une œuvre admirable. Trois planches de sapin réunies ou plutôt cousues ensemble avec des lanières, et recouvertes à l'extérieur avec des peaux d'alligator, avaient suffi pour lui donner une solidité à toute épreuve; et quoiqu'il fût assez pesamment chargé, il effleurait à peine la surface des eaux. Il nous servait à-la-fois de tente et de bateau. Le soir nos Indiens l'amenaient sur la rive, et, avec le secours de quelque branchage, ils l'avaient en peu d'instans transformé en une cabane très-confortable; si le cours de la rivière que nous avions à explorer était interrompu par quelque cataracte, nos complaisans bateliers prenaient l'es-

quif sur leurs épaules et le lançaient là où le lit du fleuve devenait navigable. Deux fusils, nos boîtes à instrumens, quelques ustensiles de cuisine et deux peaux d'ours, constituaient tout notre bagage. Du reste point de provisions : les lacs et les rivières nous fournissaient leurs poissons et leur eau limpide; les chasseurs leurs gibiers, et les colporteurs de tems en tems nous approvisionnaient de porc salé, de wiskey et de tabac; nous trouvâmes d'ailleurs une ressource à laquelle nous étions loin de nous attendre et qui fut pour nous de la plus grande utilité, c'était le riz sauvage (*zizania aquatica*), qui croît abondamment sur presque toutes les nappes d'eau que nous avons visitées.

» Cette espèce de riz a une saveur plus agréable que celui cultivé dans la Caroline, et contient beaucoup plus de parties nutritives; il se combine du reste parfaitement avec toute espèce de mets. Cette plante, à laquelle on a donné mal-à-propos le nom de *riz sauvage*, n'a cependant d'autre rapport avec le riz ordinaire que celui de croître comme lui dans l'eau. Son épi ressemble plutôt à celui de la *folle-avoine*, et croît avec une grande vigueur dans les eaux tranquilles ou stagnantes, dont le fond est formé de sable et de riche terre végétale. La tige de cette plante s'élève depuis quatre pieds jusqu'à vingt, suivant la profondeur de l'eau dans laquelle elle croit; mais les plus courtes sont toujours celles qui donnent le plus de grains. La manière dont nous les recueillions, à l'instar des Indiens, était assez singulière et vaut bien la peine d'être indiquée : tandis que nos rameurs, placés à l'arrière du bateau, le dirigeaient avec force à travers les rizières, l'un de nous saisissait les tiges et les tenait penchées sur le canot pendant que l'autre avec des baguettes les frappait pour faire tomber le grain. Les tiges sont si rapprochées et si fécondes, qu'un quart d'heure de travail suffisait souvent pour remplir

notre bateau. Nos Indiens nous le servaient ensuite cuit à l'eau ou torréfié sous la cendre; mais de quelque manière qu'il fût préparé, nous le trouvions toujours excellent. Aussi, lorsque le soir nous étions assez heureux pour joindre à ce plat de réserve quelque pièce de gibier, et un verre de rum, notre repas était parfait; et nous prolongions autour du feu de notre bivouac nos causeries jusque bien avant dans la nuit.

« Mais rien pour nous n'était plus ravissant que le spectacle que nous offrait le lever du soleil : alors tout était mouvement et bonheur; la végétation se parait de ses couleurs les plus vives, et les animaux témoignaient chacun à leur manière la satisfaction qu'ils ressentaient de la présence de cet astre. Mais aussitôt que l'homme paraissait sur la scène, cette joie, cette vie, étaient remplacées par la tristesse et la mort. Presque toujours à cette heure le lac était couvert d'une multitude de cygnes, de flamands, de sarcelles et d'autres oiseaux aquatiques qui saluaient les premiers rayons du soleil par mille cris discordans; sur les bords du lac les Indiens disposaient leurs canots pour faire la récolte du riz; et les chasseurs apprêtaient leurs armes en attendant le moment favorable pour tomber sur leur proie. Aussi, les chants d'allégresse étaient bientôt remplacés par des cris plaintifs, auxquels succédait un long silence qui n'était interrompu que par le frémissement des ailes et l'explosion des armes à feu (1). Dès que les pre-

(1) Note du Tr. Ces scènes nous rappellent celles dont nous avons été témoins sur un théâtre plus restreint, à la vérité, mais qui pour cela n'en ont pas moins de charmes, et peuvent bien être rapprochées de celles du Michigan. Nous voulons parler des fêtes qui ont lieu tous les ans en novembre sur les eaux du lac d'*Albufera*, situé à une lieue de Valence, ancien apanage du prince de la Paix (Godoy), et qui devint en 1812, avec le titre de duché, la propriété du maréchal Suchet.

mières détonnations se faisaient entendre, il s'élevait du sein des eaux une longue spirale, noire, rouge, blanche ou azurée, suivant les divers groupes d'oiseaux qui la composaient. D'abord elle planait majestueusement sur nos têtes, et puis elle prenait son essor vers les forêts ou les montagnes les plus voisines. De tems en tems quelque mal-

La chasse et la pêche de ce lac, qui a dix lieues de circonférence et dont les eaux poissonneuses sont couvertes d'une quantité immense d'oiseaux aquatiques, sont affermées (1); mais tous les habitans de Valence et des lieux circonvoisins ont le droit de chasser et de pêcher librement les jours de Saint Martin, évêque, et de Sainte-Catherine, martyre; ces deux jours sont constamment réservés dans les baux. Aussi, lorsque le mois de novembre, avec sa douce température, ramène ces fêtes publiques et nationales, l'Albufera se couvre d'un millier de nacelles élégamment pavoisées qui, presque toujours à cette époque, favorisées par une brise légère, effleurent à peine la surface de l'eau. C'est un spectacle ravissant de voir un si grand nombre de chasseurs se livrer, au milieu de cris de joie tumultueux, aux plaisirs d'une chasse abondante et facile. Du sommet des dunes qui entourent le village de *Palmar*, la vue s'étend au loin sur cette petite mer doucement agitée et sur les voiles latines qui la sillonnent dans tous les sens. La blancheur de ces voiles contraste au loin avec la couleur verdâtre des eaux, et les massifs de jones au milieu desquels elles semblent se perdre en suivant un cours sinueux. Des vols innombrables d'oiseaux s'élèvent à chaque instant et planent au-dessus des barques. De tous côtés on entend partir les traits des chasseurs, et aboyer les chiens qui s'élancent dans l'eau pour atteindre le gibier. Le soir des milliers de feux scintillent sur la plage; les pêcheurs s'empressent alors d'arriver; et bientôt l'on entend de bruyantes fanfares donner le signal d'un bal improvisé. Rarement de légers nuages ou une pluie passagère altèrent la transparence de l'atmosphère ou contrarient ces grandes réunions auxquelles chaque année on accourt avec un nouvel empressement, soit pour y prendre une part active, soit pour y demeurer simple spectateur.

(1) Le revenu net de ce lac était, avant 1812, de 225,000 fr. Les nombreuses améliorations qu'y fit faire le maréchal l'ont porté depuis à près de 400,000 fr.

heureux blessé, trahi par ses forces, se détachait de la colonne, et venait en tombant expirer sur le rivage. Mais toute la troupe ne quittait pas simultanément le lac : les plus hardis, ou peut-être les plus paresseux, continuaient encore leurs joyeux ébats sans s'inquiéter du départ de leurs compagnons; jusqu'à ce qu'enfin, harassés par les chasseurs en canots, et s'apercevant que la place n'était plus tenable, ils s'envolaient, et tâchaient de rejoindre à tire d'aile le gros des fuyards.

» Cependant, il faut le dire, le plomb et la flèche de l'homme ne sont pas les seuls ennemis qu'aient à redouter, sur ces parages, les oiseaux aquatiques : les alligators ou caïmans leur font aussi une guerre à outrance. Nous avons été surpris de l'acharnement qu'ils mettent à les poursuivre; aucun d'eux n'est épargné, lorsqu'il est à la portée de ce terrible amphibie, car il n'est pas de ruse qu'il n'emploie pour s'en rendre maître. On dirait une haine invétérée que cette race conserve contre la gent emplumée, car pendant tout le cours de notre excursion, nous avons souvent passé à côté de ces monstres sans qu'ils aient cherché à nous attaquer : le moindre mouvement de nos rames suffisait au contraire pour les faire plonger. Les Indiens nous ont assuré que la plupart n'étaient pas féroces : en effet, nous avons vu des enfans s'amuser à leur sauter sur le dos, et remonter ensuite dans leurs pirogues, sans que les alligators cherchassent à leur faire le moindre mal. Cependant, nous sommes d'avis qu'il ne faudrait pas se confier aveuglément à cette race haineuse et vorace.

Statistique.

Population des États du pape.—Tout ce qui concerne la statistique de ces états est si peu connu, qu'il ne sera pas

sans intérêt pour nos lecteurs, dans les circonstances actuelles, de connaître les résultats du dernier recensement qui a eu lieu en 1827. Ce document officiel est si peu répandu, que même dans les meilleurs ouvrages de statistique et de géographie publiés récemment, on ne trouve que le chiffre de la population de 1816, ainsi que les divisions administratives adoptées pour cette même époque. Nous commencerons par donner un aperçu des divisions politiques et administratives de cet état.

Jusque vers le mileu du huitième siècle, les papes n'avaient joui d'aucune puissance politique ni temporelle : ce fut Pepin, qui pour récompenser la complaisance du pape Étienne II, établit le premier le pouvoir temporel des papes, comme il avait le premier reconnu en eux le droit d'interpréter la volonté du ciel sur la disposition des couronnes. Après la défaite d'Astolphe en 754, Pepin dota l'église de Saint-Pierre de l'exarcat de Ravenne; Charlemagne ajouta à cette dotation le Pérugin et le duché de Spoleto. Au onzième siècle les papes reçurent de l'empereur Henri III le duché de Bénévent, et au douzième, de Mathilde, comtesse de Toscane, le territoire connu sous le titre de *Patrimoine de Saint Pierre*. En 1532, Louis de Gonzague, général de Clément VII, réunit au domaine du Saint-Siége la Marche d'Ancône, et le duché d'Urbin en devint une dépendance par l'élection de Jules II, à la famille duquel il appartenait. Les dernières conquêtes que firent les papes furent celles de l'Orviétan, du duché de Castro et du comté de Romiglione.

Par suite de la part que prit le pape aux coalitions de l'Europe contre la France, son gouvernement fut renversé en 1796, et le territoire fut érigé en une république qui tomba d'elle-même lorsque les Français l'eurent évacué. En 1808 les États Romains furent réunis à la couronne

d'Italie; mais le sénatus-consulte du 17 février 1810 les comprit dans les limites de l'empire français. Les événemens de 1814 rendirent au pape l'entière possession de ses états. Depuis cette époque différentes divisions administratives furent tentées; mais c'est seulement le 25 octobre 1824 qu'elles ont été définitivement adoptées. L'état du pape est aujourd'hui divisé en quatorze provinces, dont celle de Rome a le titre de *Comarca;* celles de Bologne, de Ferrare, de Ravenne et de Forli ont le titre de *legazioni*, parce qu'elles ont un *légat* pour gouverneur; les autres sont appelées *delegazioni*, parce qu'elles ont un *délégat* à la tête du gouvernement. La délégation de Bénévent est une enclave de la principauté ultérieure dans le royaume de Naples; le territoire de Ponte-Corvo fait partie de la délégation de Frosinone, et est une autre enclave du même royaume dans la Terre de Labour. Voici quelle était la population respective de ces quatorze provinces en 1827.

PROVINCES.	POPULATION.	CAPITALES.
Rome	292,529	ROME.
Bologne	306,675	BOLOGNE.
Ferrare	205,084	FERRARE.
Ravenne	148,989	RAVENNE.
Forli	188,097	FORLI.
Urbino-et-Pesaro	216,071	URBINO.
Ancône	155,397	ANCÔNE.
Macerata-et-Caverino	143,820	MACERATA.
Fermo-et-Ascoli	160,936	FERMO.
Pérouse	188,598	PÉROUSE.
Spoleto	148,598	SPOLETO.
Viterbe-et-Civita-Vecchia	145,022	VITERBE.
Frosinone	169,037	FROSINONE.
Bénévent	22,704	BÉNÉVENT.
TOTAL	2,592,329	

Nous allons à présent indiquer comment ce chiffre se trouvait réparti dans les trois classifications suivantes :

I. *Classification de la population d'après le sexe et l'âge.*

Mâles adultes	758,982
Femmes adultes	759,150
Enfans mâles	521,185
Filles	553,012
TOTAL	2,592,329

II. *Classification de la population d'après l'état civil.*

Célibataires mâles adultes	239,177
Filles adultes célibataires	234,145
Mariés	713,586
Veufs	43,616
Veuves	34,126
Enfans mâles	521,185
Filles	553,012
Religieux réguliers	10,598
Prêtres séculiers	34,600
Religieuses	8,284
TOTAL	2,592,329

III. *Classification de la population suivant l'état social.*

Propriétaires et agriculteurs	1,176,178
Fabricans, commerçans et ouvriers	691,803
Exerçant les professions libérales	24,908
Soldats et marins	21,508
Ecclésiastiques et religieux des deux sexes	53,484
Enfans des deux sexes en bas âge	624,448
TOTAL	2,592,329

Dans le 8e Numéro de la nouvelle série, en comparant la richesse du clergé anglican avec celle du clergé des autres peuples de la chrétienté, nous faisions remarquer que c'était en Italie que les revenus du clergé étaient les moins

considérables et le plus convenablement répartis. Nous sommes aujourd'hui en mesure de justifier en partie cette assertion et nous nous empressons de le faire, en mettant sous les yeux de nos lecteurs la nomenclature des divers diocèses de l'ancien département de Rome, qui sont au nombre de 22. On verra aussi dans cet aperçu, que le revenu des monastères est de très-peu d'importance. Voici d'abord l'indication de ces vingt-deux diocèses, à laquelle nous avons ajouté le chiffre de la population et celui du revenu dont jouissaient les dignitaires.

NOMS des diocèses.	POPULATION.	REVENU en francs.
Rieti	30,000	12,000
Narni	16,000	8,000
Sabine a Magliano	18,000	1,600
Tivoli	22,000	15,000
Palestrina	13,000	2,700
Velletri-et-Ostia	19,000	26,000
Porto-et-Santa-Ruffina	1,000	2,600
Albano	17,000	2,600
Frascati	10,000	25,000
Segur	8,000	13,000
Terracina	28,000	13,000
Vevoli	35,000	21,000
Matri	15,000	16,000
Ferentino	20,000	32,000
Anagni	14,000	10,000
Viterbo et Toscanella	33,000	32,000
Sutri et Nepi	18,000	7,000
Bagnarea	11,000	8,000
Montefiascone et Corneto	13,000	32,000
Civita-Castellana et Galera	28,000	23,000

On doit ajouter les abbayes *nullius*, c'est-à-dire formant des diocèses indépendans.

San-Salvatore-Maggiore	8.000	16,000
Subiaco	18,000	24,000

Les évêchés de Velletri-et-Ostia, de Porto-et-Santa-Rufina, de Sabine, d'Albano, de Frascati et de Palestrina sont appelés *suburbicaires*, et sont toujours donnés à des cardinaux. Les deux premiers de ces siéges appartiennent de droit au doyen et au sous-doyen du sacré-collége. De nombreux chapitres assistent les évêques dans leurs fonctions. A Rome, on en compte treize; leur revenu total était de 525,000 fr., qui, répartis entre plus de 400 ecclésiastiques de divers rangs, ne donnaient à chacun qu'une bien faible somme.

Le revenu des curés de Rome, en 1810, atteignait rarement 1,200 fr., et n'était pour la plupart que de 320 fr. Un faible casuel et le produit des messes complétaient leurs moyens d'existence; on voit que les pasteurs de la métropole de la chrétienté ne sont guère mieux rétribués que nos curés de village.

Le clergé régulier comptait à Rome, en 1810, 119 couvens contenant 1,463 religieux. Les ordres mendians entraient dans ce nombre pour plus d'un tiers. Le couvent *de la Santa-Maria Concezione a Capo le Case* en comptait 131, celui de *San-Francisco a Ripa*, 105. Les autres couvens qui étaient aptes à posséder, avaient une population de 1,000 individus et jouissaient d'un revenu de 930,000 fr. Ce qui donnait 930 fr. par tête.

Hors de Rome on trouvait à la même époque 240 couvens d'hommes peuplés de 1,733 religieux, dont un tiers appartenait aux ordres mendians. Tous ces monastères étaient pauvres, à l'exception des *chartreux de Trisulti* près d'Alatri, qui en bien-fonds jouissaient de 96,000 fr. de rente; les *bénédictins de Santa-Scolastica*, jouissaient d'un revenu de 48,000 fr. Le nombre total des religieux de toute espèce s'élevait à 3,196.

Les couvens des femmes sont dans Rome au nombre de

26, et renferment 1,131 religieuses. Leurs revenus sont en général modiques. Les plus riches à Rome étaient ceux de : *San-Dominico e Sisto* qui possédait un revenu de 67,000 fr., et *San-Silvestro in Capite* qui en avait un de 47,000 fr. Hors de Rome on comptait 73 monastères de filles peuplés de 1,526 religieuses. Ces monastères donnaient donc un total de 2,657 religieuses.

En récapitulant tout ce qui concerne la population ecclésiastique de cet ancien département, on trouve qu'en 1810 il y avait :

Évêques et abbés ayant droits épiscopaux	22
Chanoines et autres membres des chapitres	1,800
Curés	665
Vicaires et prêtres auxiliaires	1,575
Religieux dans les couvens	3,196
Religieuses dans les monastères	2,657
TOTAL	9,914

Avant les malheurs de Rome, en 1797, le clergé possédait dans ce département un capital en immeubles d'environ 78 millions de francs; et à la même époque la totalité des biens ecclésiastiques dans tout l'état du pape s'élevait à 214 millions de francs, et les créances du clergé sur l'état formaient un revenu d'environ 800,000 fr.

Commerce.

Détresse du commerce à Londres. — La prospérité si enviée des commerçans de Londres suit depuis quelques années un mouvement rétrograde qui s'accélère dans sa marche constante. La détresse pécuniaire est le trait caractéristique de sa situation ; il n'y a pas de maison qui ne voie diminuer ses bénéfices et croître ses embarras. Les

capitalistes et les prêteurs sur hypothèques et sur gages échappent seuls à la destinée commune. Ce résultat déplorable, puisqu'il favorise l'oisiveté aux dépens du travail, tient à la baisse du prix de tous les produits de l'industrie, baisse qui relève d'autant la valeur relative du numéraire (1). Le nombre des commerçans rejetés, pendant les six années qui viennent de s'écouler de l'aisance dans la misère est effrayant. On compte par milliers ceux qui, après avoir connu toutes les jouissances du luxe et les douceurs, du confort sont aujourd'hui aux prises avec le besoin; horrible lutte dans un pays où le vin de Porto et les tapis de Turquie font partie du nécessaire! C'est principalement sur les marchands de la partie occidentale, c'est-à-dire, du quartier fashionable, que ces désastres sont tombés. En effet, le commerce de luxe est alimenté principalement par la prospérité de la classe supérieure. Or, l'aristocratie tire en partie ses revenus des maisons, des mines et des colonies; bien qu'elle ne prenne pas une part active au commerce, elle en reçoit les produits et souffre de leur dépréciation; elle n'a d'ailleurs que de faibles points de contact avec la finance, qui dévore aujourd'hui la substance du pays et s'engraisse de l'amaigrissement de tous. La réduction des revenus de l'aristocratie influe directement sur le commerce de luxe. Ainsi, ces marchands ont d'abord à souffrir de la diminution de la demande; secondement

(1) Mais cette baisse des prix provient en grande partie de ce que le numéraire devient de jour en jour plus rare. Un économiste distingué, M. Florez-Estrada, dans une brochure qu'il publia à Londres, en 1828, démontra jusqu'à la dernière évidence que la détresse du commerce anglais ne provenait pas tant des impôts énormes qui grevaient la nation, des folles entreprises conçues en 1825 et 1826, que de la moins grande quantité d'or et d'argent exportée de l'Amérique depuis le commencement du dix-neuvième siècle, et surtout depuis les guerres civiles de l'Amérique espagnole.

de la difficulté des paiemens ; et en troisième lieu de la dépréciation des marchandises. Ces trois causes de ruine, en opérant simultanément, ont renversé d'abord les maisons peu solides, et minent aujourd'hui, avec une effrayante rapidité, des fortunes qui paraissaient inébranlables. Les branches d'industrie qui se rattachent aux besoins journaliers sont moins en souffrance, parce que la demande varie moins et que les paiemens ne se font pas attendre. Le peintre, le bijoutier, le marchand de chevaux de chasse, qui ne peuvent prendre leurs débiteurs ni par famine ni par contrainte, viennent en dernière ligne après tous les autres créanciers.

La dépréciation des valeurs que nous avons signalée comme la source principale de ces désastres est sensible dans toutes les industries ; mais pour faire comprendre toute l'étendue du mal, nous choisirons un exemple dans une industrie moyenne qui se rattache au luxe et aux besoins de première nécessité, la librairie. C'était plaisir, il y a quelques annés, d'entrer dans ces vastes salles où se pressait une foule avide, et où des livres richement reliés décoraient d'innombrables rayons. Le propriétaire de l'établissement vous abordait d'un air radieux, et tout autant pour satisfaire son amour-propre que votre curiosité, il faisait avec empressement le dénombrement de ses volumes. « Combien valent tous ces trésors ? » demandiez-vous. Le libraire répondait 1,500,000 fr. ou même davantage ; mais il ajoutait qu'il serait heureux d'en réaliser la moitié, qui suffirait de reste aux besoins d'un homme modéré comme lui dans ses désirs. Retournez maintenant dans ces vastes magasins, vous y trouverez les mêmes livres, les mêmes rayons, toujours le même luxe et la même symétrie, mais la foule a disparu ; si vous abordez le propriétaire, qui se promène la tête baissée, silencieux et soli-

taire dans ces catacombes de livres, par pitié ne lui demandez pas quelle en est la valeur. Depuis long-tems il les offre au rabais et il attend en vain les acheteurs. Sa ruine se consomme chaque jour; et cependant on ne peut en accuser ni de folles dépenses, ni d'imprudentes spéculations; jamais au contraire son industrie n'a été plus active, ses efforts plus intelligens. Une force supérieure l'opprime, sa fortune se fond comme les blocs de glace aux approches du printems.

Telle est aujourd'hui la situation d'une foule d'industriels qui vivaient dans l'opulence il y a quelques années; cette prospérité n'est plus aujourd'hui qu'un songe dans leur souvenir. Le sol croule sous leurs pas, et ils n'ont aucun moyen d'arrêter cet éboulement. Une aussi déplorable situation doit attirer l'attention du gouvernement. Ces grands établissemens dont les frais journaliers absorbent sans retour d'énormes capitaux, ne peuvent ni liquider ni poursuivre leurs affaires; la ruine est imminente quelque parti qu'ils prennent; ils attendent dans l'espoir d'un avenir qui recule sans cesse. Les chefs de ces entreprises peuvent bien réduire leurs dépenses, vendre leurs maisons de Maida Hill ou de Bayswater, rappeler leurs filles des riches pensions où elles reçoivent une éducation aristocratique pour employer leurs doigts délicats aux travaux de leur industrie, c'est ce qu'ils font; mais qui les soulagera du haut prix des loyers, des taxes royales et des contributions de paroisses, de toutes ces charges enfin que naguère ils portaient légèrement et dont le poids les accable aujourd'hui? Cependant la détresse de ces grands établissemens gagne de proche en proche, le cercle de la misère s'élargit sans cesse; et bientôt il enfermera la nation entière, si l'en ne trouve pas moyen de ranimer la vie in-

dustrielle qui s'éteint dans le marasme convulsif du corps social.

Horticulture.

Manière de cultiver l'arracacha. — Les essais infructueux qui viennent récemment d'être tentés dans les jardins botaniques de Glasgow, de Montpellier, de Toulon, de Turin et de Florence, pour acclimater l'arracacha en Europe, nous engagent à publier les observations de M. Bancroft sur la culture de cette plante, insérées dans un des derniers numéros du *Botanical Magazine.* Cette plante, qui grâces à sa fécondité et à l'excellente qualité de sa fécule, remplacerait avec avantage la pomme de terre, pourrait fort bien s'acclimater dans les régions tempérées de l'Europe; car on la cultive avec succès dans certaines parties analogues de l'Amérique. M. Murray a trouvé que, dans le jardin de Glasgow, elle végétait facilement au printems, et qu'elle réussissait dans une exposition chaude, même en plein air. Ainsi donc, si les premiers essais, quoique offrant les plus belles espérances, n'ont pas donné de fruit, c'est sans doute parce qu'on aura négligé certaines opérations indispensables : telles que la destruction des ombelles avant la fleuraison, ou le chaussement de la tige, lorsqu'elle est parvenue à un certain degré d'élévation. Quoi qu'il en soit, les observations pratiques de M. Bancroft ne pourront qu'être utiles à ceux qu'un essai malheureux n'a pas tout-à-fait découragés.

» Le tubercule de l'arracacha (*aracacia esculenta*), dit M. Bancroft, est grisâtre; il a la forme d'un cône de deux à trois pouces de longueur : la base est destinée à pousser des radicules, le sommet à donner naissance à la tige. Après avoir séparé les tubercules supérieurs de la racine,

on en détache les rejets, chacun séparément, avec une portion de la substance des tubercules. Alors on pèle ces fragmens à leur base, de manière à les rendre unis; on enlève ensuite ou l'on coupe les feuilles extérieures, pour qu'il ne reste qu'un tronçon de deux à trois pouces au plus. Si à la base des rejets on aperçoit des germes ou des yeux, on doit aussi les couper soigneusement. Les tiges étant ainsi préparées, on les plante dans un terrain défoncé, en direction oblique, à 15 ou 18 pouces de distance les unes des autres. Un sarclage doit avoir lieu tous les deux mois; et lorsque les plantes ont atteint 10 à 12 pouces de hauteur, ou quand elles sont sur le point de fleurir, on doit enlever les ombelles : car la fleuraison empêche le raisain d'atteindre toute sa grosseur. Il faut cependant avoir soin de ne couper que les extrémités, et d'enlever la partie herbacée qui se développe d'une manière exorbitante; sans quoi la racine en souffrirait. De tems en tems, et surtout après avoir nettoyé le sol, il faut amonceler du terreau autour de chaque plante, afin d'augmenter la grosseur des tubercules. Dans une situation favorable l'*arracacha* atteint sa grosseur totale au bout de six mois. Il ne paraît pas demander un sol riche, ni beaucoup d'humidité, puisqu'à la Jamaïque, dans un terrain léger, situé dans les districts montagneux de Saint-André, où il est tombé fort peu de pluie pendant la durée de la végétation, les tubercules ont mûri au bout de huit mois. »

Correspondance.

En publiant mon dernier article sur les finances des États-Unis, j'avais prévu que les honorables adversaires dont j'avais contesté l'argumentation, me répliqueraient. Mais j'avais annoncé que je ne rentrerais dans la lice, qu'après avoir reçu les résultats de l'espèce d'enquête qu'a provoquée, dans l'Union, mon premier travail. Ce n'est que lorsque je serai en mesure de substituer des faits à ce qui n'est encore qu'hypothétique dans mes articles antérieurs, que je devrai de nouveau aborder cette question. Aujourd'hui je me bornerai à insérer une lettre adressée à un honorable membre de la Chambre des Députés, M. François Delessert, et que ce dernier a bien voulu me transmettre. Elle a été écrite par un citoyen de la Pennsylvanie, ancien fonctionnaire du gouvernement fédéral, et qui l'a représenté plusieurs fois en Europe dans des missions importantes. L'on sera sans doute curieux de connaître le parti qu'il a adopté dans cette controverse; et l'on verra que les autorités ne me manquent pas plus que les raisons. J'en pourrais encore citer une autre fort importante, celle de M. Rives, ministre des États-Unis en France. J'ai déjà cité M. Galatin, qui a rempli les mêmes fonctions parmi nous, après avoir été ministre des finances de l'Union. Honneur à ces citoyens, si dignes d'appartenir à un pays libre; leur patriotisme rationnel n'a pas pris la vérité pour une injure, et ils ont senti qu'il était plus utile d'éclairer les États-Unis sur ce que leurs procédés administratifs offrent encore d'imparfait, que de leur prodiguer, après tant d'autres, de fades et inutiles éloges! Sans con-

tredit, Démosthènes gourmandant Athènes de son humeur grondeuse, lui était plus utile qu'Eschine jetant des fleurs sur les chaînes que lui tendait Philippe.

En persistant dans la résolution que j'ai prise d'attendre des renseignemens qui ne peuvent tarder, pour rentrer dans le champ de ce débat, je ne veux pas cependant laisser échapper cette occasion de remercier M. Cooper de l'empressement qu'il a mis à désavouer une phrase de la traduction de sa première lettre qui m'avait offensé à juste titre. Cette phrase semblait taxer la Revue Britannique d'appartenir à un système politique, stationnaire ou rétrograde. Rien certes ne pouvait être plus injuste qu'une pareille attaque. Si elle a constamment protesté contre ce mouvement fébrile et vague qui agite les sociétés sans leur faire faire aucun pas en avant, elle s'est faite constamment l'apologiste de cette progression régulière qui se dirige avec activité, mais avec mesure, vers un but et un but utile. Aussi, pénétré plus que tout autre des embarras où se trouve la France, parce que ma position personnelle me permet peut-être de les voir de plus près, et convaincu qu'on ne peut en sortir que par des innovations à-la-fois prudentes et hardies, j'ai, depuis six mois, proposé, dans ce recueil, une série de mesures administratives dont l'exécution me paraissait devoir présenter quelques avantages. Il faut croire que d'autres en ont porté le même jugement, puisqu'elles ont toutes été reproduites dans la discussion du budget, même par les membres de la chambre qui attaquent habituellement l'administration à laquelle j'appartiens. M. Cooper assure que la phrase ou plutôt l'expression dont je m'étais plaint, n'est qu'un contre-sens de l'auteur de la version de sa lettre. Comme le général Bernard, entré avec lui dans la lice, comme M. de Lafayette qui la leur a ouverte, il ne combat qu'à armes courtoises, et avec les égards que

se doivent d'honnêtes gens. On se sent à l'aise avec de pareils adversaires. Il semble en luttant avec eux qu'ils vous honorent et vous relèvent au lieu de vous abattre; c'est une joute et non pas une lutte. Ils peuvent bien faire voler sur vous la poudre de l'arène, mais ils ne jettent pas de fange ou de limon.

Sous la plume d'autres écrivains, cette controverse a pris un caractère plus passionné et des formes plus acerbes. Plus tard nous verrons les raisons, sans tenir compte des formes. Observons en passant qu'en France on est aujourd'hui beaucoup trop disposé à juger les questions, ou du moins un grand nombre d'entre elles, par leurs accessoires et non en elles-mêmes. C'est là, il faut le reconnaître, une direction très-peu favorable aux intérêts de la vérité.

Antérieurement, et dans l'ancienne série de la Revue Britannique, j'avais cherché à reconstruire le budget réel de la Grande-Bretagne. De pareils travaux ne sont pas susceptibles d'une précision rigoureuse; mais avec une exactitude relative et imparfaite, ils présentent encore de l'intérêt. Pour faire ce rapprochement, j'avais réuni au budget officiel de l'Angleterre, les dépenses des comtés, les péages des routes à barrières, la taxe des pauvres, les frais du culte anglican et la riche dotation de ses ministres, etc. Il paraît que ce travail ne blessait aucune susceptibilité de parti, car il ne fut contesté par personne, et plusieurs de mes lecteurs habituels voulurent bien à ce sujet m'adresser quelques félicitations.

Ce premier travail dut naturellement me conduire à en faire un semblable pour les États-Unis. Ce dernier paraissait susceptible d'un bien plus grand intérêt. L'administration américaine était l'administration modèle, l'administration à bon marché par excellence. Notre budget n'avait pas

été discuté une seule fois, que les exemples de cette jeune Amérique n'eussent été offerts aux vieux gouvernemens de l'Europe, comme pour les faire rougir de leurs fautes et de leurs erreurs. Toutes les statistiques répétaient que l'Union avait trouvé le secret de se gouverner avec une moyenne de 11 fr. par contribuable. La REVUE BRITANNIQUE elle-même avait reproduit ce chiffre sans le discuter. S'il n'appartient qu'aux esprits créateurs de découvrir des méthodes perfectionnées d'administration, les esprits les plus vulgaires peuvent parvenir à s'en rendre compte, en les décomposant par l'analyse. Homme médiocre, je me suis mis à l'œuvre pour découvrir ce grand arcane de l'administration américaine, qui dans un pays où la main-d'œuvre est si chère, avec une dépense de moitié ou du tiers, pouvait cependant obtenir les mêmes résultats que les gouvernemens de l'Europe. La forme du gouvernement des États-Unis ne me fournissait pas le mot de cette énigme. Cette forme merveilleusement appropriée à leur position spéciale n'est pas nouvelle. Elle avait déjà été essayée en Europe, dans les Provinces-Unies, divisées, comme l'Union, en gouvernemens spéciaux dont les intérêts politiques étaient régis par un gouvernement central. Or, aucune nation n'a fait, relativement à son étendue et au nombre de ses habitans, une aussi prodigieuse consommation d'argent; aucune n'a anticipé davantage par des emprunts sur les ressources de l'avenir. Aussi a-t-on vu à plusieurs époques les capitalistes les plus riches de la Hollande s'exiler volontairement de leur patrie, pour se soustraire aux exactions du fisc qui entamaient de tous côtés leurs capitaux et leurs revenus. L'exagération de ces dépenses s'expliquait-elle par le caractère particulier du peuple? en aucune façon. C'était au contraire le plus patient, le plus laborieux, le plus économe. Quiconque y dépensait plus

du tiers de son revenu, y était considéré comme un prodigue. Le Hollandais qui avait l'instinct de l'économie politique, avant qu'elle ne devînt une science, ne connaissait d'autre luxe que celui de l'aisance, le *comfort,* comme disent les Anglais. En toutes choses, il ne recherchait que l'utilité, l'utilité pratique, applicable. Les républiques de l'antiquité avaient élevé des statues à leurs poètes, à leurs guerriers, à leurs orateurs ; les républiques de la Hollande en élevèrent à celui qui avait découvert le moyen d'encaquer les harengs.

Le citoyen des États-Unis se distingue par des qualités entièrement contraires. Ce qui le caractérise, c'est la hardiesse, l'audace même dans toutes ses entreprises. Environné de tous côtés par l'espace, par celui des mers et celui des solitudes qui s'étendent dans les profondeurs du continent, il semble que quelque chose de cette nature aux formes gigantesques soit passé dans ses mœurs. Il aime avec excès toutes les jouissances, et avec passion l'argent qui les paie et les procure. Le mot de dollar résonne sans cesse dans ses entretiens, et semble faire une des bases constitutives de sa langue. Pour s'en procurer, il se livre incessamment aux spéculations les plus hasardeuses. Si elles échouent, sans trop se soucier des intérêts qu'il a commis, il monte sur les mille vaisseaux qui occupent ses côtes, ou s'enfonce dans le désert. Là, la hache du bûcheron à la main, il abat des pans de forêts pour faire place à la civilisation, et avec celle du charpentier il improvise une ville en bois dans des solitudes. Le caractère américain, pas plus que ses institutions, ne pouvait donc me donner l'explication de cette gestion économique attribuée à son gouvernement.

Que si, par suite des avantages d'une position spéciale, l'Union se trouve affranchie de l'obligation de certaines dé-

penses, c'est là un bonheur et non un mérite; un sujet de félicitations et non pas d'éloges. Je reconnais en effet que les États-Unis, qui n'ont pas de voisins sur la plus grande partie de leurs limites, ont pu se dispenser du plus cher et du plus improductif de tous les luxes; celui d'une grande armée permanente. Mais tout autre gouvernement, quelles qu'en fussent les conditions et la forme, eût également, dans la même situation, évité cette dépense. La Bavière, pays méditerrané, a dans son budget un chapitre de moins que la Belgique, dont la population est à peu près égale; celui de la marine militaire. Qu'en conclure? que son gouvernement est plus économe. Non, sans doute; mais qu'il ne peut pas avoir de vaisseaux, parce qu'il n'a pas de côtes. Ainsi donc, ce n'est pas dans les dépenses que l'Union évite par une situation spéciale, mais dans l'habile économie de celles qu'elle est forcée de faire, que doit se trouver la justification de tous les éloges prodigués à son administration.

Or, qu'avons nous vu, en examinant les dépenses de cette administration? Qu'elle paie les juges des juridictions inférieures, plus qu'on ne paie, en France, les conseillers à la cour de cassation. Qu'une armée de 6,000 hommes lui coûte 20,600,900 fr. En d'autres termes, que la moyenne de la dépense occasionée par chaque homme de cette petite armée avec les frais accessoires, est de 3,433 f., tandis que dans l'armée française cette moyenne n'est que de 803 fr. Il en est de même de la marine, puisque avec plus du tiers des frais que coûte la nôtre, elle n'a pas même le cinquième de nos bâtimens, quoique tous les élémens de la construction maritime se trouvent sous sa main : les goudrons, les chanvres des cordages, les bois des mâtures et des carènes. L'exactitude de mes calculs à cet égard a été garantie par la plus imposante de toutes les autorités, celle

de M. de Rigny, qui en défendant à la tribune les chiffres de son budget, a fait entre les marines des deux pays des rapprochemens dont les résultats sont absolument semblables aux nôtres. Enfin, nous avons vu que les vingt-quatre républiques construisaient et réparaient encore leurs routes par la corvée, méthode barbare abandonnée en France depuis l'administration de M. Turgot, et qui aurait dû l'être bien auparavant. C'est en effet un des impôts les plus lourds et les plus iniques de la vieille fiscalité, puisqu'il se résout toujours en une espèce de capitation qui pèse à-la-fois, et également, sur le riche et sur le pauvre. A cet égard, un de mes adversaires observe, il est vrai, que dans mon compte de ce que coûte l'entretien des routes aux États-Unis, j'ai évalué trop haut le prix de la main-d'œuvre en le supposant de 4 f. 50 c., tandis qu'il ne serait que de 60 *cents,* un peu plus de 3 f., d'où résulterait une exagération proportionnelle dans mon appréciation de cette dépense. J'y consens, mais un autre de mes adversaires qui doit être à cet égard fort bien instruit, a estimé à 120,000 le nombre des lieues que je n'ai porté qu'à 40,000. Dès lors, la dépense d'entretien des routes serait de 186,000,000 fr., ou de 17 fr. par contribuable, ce qui, en y joignant les frais du gouvernement fédéral, ferait déjà 30 fr. pour la moyenne supportée par chacun d'eux; somme assurément très considérable et qui cependant ne comprendrait pas encore les charges des états spéciaux, celles des comtés, la taxe des pauvres, etc., etc. C'est vainement qu'on tourmentera les chiffres en mille façons, on arrivera toujours au même résultat, et l'avantage de l'économie devra rester à l'administration la plus habile. Or, comment l'administration américaine, qui ne fait que de naître, pourrait-elle contester la supériorité à cette savante administration française, préparée par Turgot, dont

l'assemblée constituante a posé les bases, que le génie de Napoléon a perfectionnée en y introduisant un ordre admirable qui tient de la sévérité de la discipline militaire ; et dont les rouages ont encore reçu d'importantes améliorations des esprits distingués qui se sont succédé dans les chambres pendant le cours des dix-huit années de notre gouvernement parlementaire.

Mais, dit-on, ce n'est pas seulement avec des impôts que les États-Unis paient leurs charges publiques ; ils ont su se créer des ressources qui ne coûtent rien aux contribuables. Ils vendent des terres, ils creusent des canaux dont les péages donnent un excédant considérable sur la somme annuelle nécessaire au service des intérêts des capitaux employés à les construire. Qu'importe ! Il me semble que lorsqu'il s'agit d'examiner si un gouvernement jouit d'une administration vraiment économique, ce sont les dépenses qu'il faut calculer, et non pas la nature des recettes. Supposons, et cette hypothèse fort peu probable n'est pas cependant impossible, qu'au sein inexploré des Rocheuses, prolongement des Cordilières dans l'Amérique du Nord, on découvre un jour un minerai plus riche, plus abondant que celui des montagnes du Mexique. L'Union ne manquerait pas sans doute de reculer ses limites jusqu'à ces monts aux flancs d'or ou d'argent. Que trouverait-on pour les défendre? De misérables Indiens qui ne sauraient tirer aucun parti de leurs trésors, qui en ignoreraient même la valeur, et que l'on détruirait comme on en a détruit tant d'autres avec quelques coups de fusil et quelques barils d'eau-de-vie. Que si l'exploitation de ces mines, les frais payés, produisait annuellement quarante ou cinquante millions de profit net, le gouvernement fédéral pourrait réduire dans une proportion correspondante, la perception de ses douanes. Mais il n'aurait pas pour cela plus de droits au

titre de gouvernement à bon marché, puisque le chiffre de sa dépense serait toujours le même; ce serait seulement un hasard heureux dont il aurait tiré parti.

On vient de voir au reste, d'après des calculs dont mes adversaires m'ont en partie fourni les élémens, que les contribuables américains paient, l'un portant l'autre, à-peu-près 30 fr., rien qu'au moyen de deux impôts et sans compter les autres; savoir : 17 fr. que représente la corvée; et 13 fr. payés au trésor fédéral et qui sont presque en totalité le produit des perceptions des douanes. Or, ces 30 fr. sont supérieurs à ce que le contribuable français verse au trésor pour couvrir la totalité de nos dépenses publiques, défalcation faite des charges que nous a léguées un passé désastreux, sous le titre de pensions, de dette flottante, de dette viagère ou perpétuelle. Il est curieux que ce soit l'argumentation de mes adversaires qui me donne les moyens de hausser encore mes premières évaluations; cela s'explique par les faits nouveaux que me fournit cette argumentation.

Des esprits distingués et sincères m'ont fait, dans un journal de département, une objection plus forte. Ils observent que le prix de la journée étant beaucoup plus élevé aux États-Unis qu'en France, une taxe égale en valeur métallique pèse fort inégalement sur le contribuable des deux pays. Je pourrais ne pas répondre à cette observation, car elle n'a pas un rapport direct avec les questions que j'ai examinées. En effet, quel a été mon but? d'établir que les États-Unis ne s'administrent pas avec une moyenne de 11 fr. par contribuable, comme on l'a prétendu, en ne comptant que les dépenses fédérales. J'ai ensuite cherché à apprécier approximativement la valeur de toutes les dépenses des vingt-quatre républiques; et afin de présenter mes résultats sous une forme tangible et plus facile à

saisir, je les ai formulés avec des chiffres, en reconnaissant qu'ils ne pouvaient pas avoir une précision rigoureuse, parce que je n'avais pas à ma disposition tous les documens nécessaires pour faire un décompte exact de ces dépenses.

Toutefois, j'observerai d'abord que la différence entre le prix de la main-d'œuvre des deux pays n'est pas aussi grande que je l'avais supposée, puisque à New-York, par exemple, la corvée se rachète moyennant 60 cents ou un peu plus de 3 fr. par jour. Or, en France, la moyenne de la main-d'œuvre est certainement de plus de 30 sous. Cette dernière somme est, il est vrai, celle des salaires des journaliers des campagnes, et des cantonniers des ponts-et-chaussées; mais les perreyers employés par la même administration, reçoivent 2 fr. Les ouvriers que l'industrie particulière salarie dans les villes, ne gagnent pas moins, et souvent bien davantage. Ainsi, en prenant 2 fr. pour moyenne, on sera probablement au-dessous de la vérité. En second lieu, il s'en faut bien que ce soit exclusivement avec de la main-d'œuvre que l'on paie l'impôt. Dans tout pays, sous une forme ou sous une autre, les terres, les capitaux en supportent la plus grande partie. Supposons que, lasse de discuter pendant des mois entiers si un fonctionnaire public aura cinq ou six cents fr. de plus ou de moins, la chambre s'élevant un jour à des vues plus hautes, cherche à augmenter les ressources de la France, en faisant un emploi plus habile de celles de son budget; que, dans ce but, au lieu d'opérer des réductions insignifiantes dans les recettes, elle augmente de vingt millions, par exemple, le budget des Ponts-et-Chaussées. Rien certes ne serait plus utile, car ce serait de l'argent placé en fonds de terre à 20, 30, 40, 50 p. %, ainsi que je l'ai démontré dans des articles antérieurs de LA REVUE BRITANNIQUE.

Comme la plus grande partie de ces vingt millions serait employée en main-d'œuvre, sans contredit elle éprouverait une hausse assez forte. Peut-être donnerait-on aux cantonniers qui reçoivent trente sous par jour, un salaire de cinquante. Mais j'avoue que je ne vois pas en quoi cette hausse rendrait la contribution moins onéreuse au propriétaire foncier.

Au surplus, des observateurs judicieux qui ont visité les États-Unis et qui les ont bien vus, estiment qu'à tout prendre, malgré l'élévation du taux de la main-d'œuvre, la vie n'y est pas plus chère qu'en France, c'est-à-dire que pour la même somme d'argent on s'y procure à-peu-près la même somme de jouissances. Dans les grandes villes de la côte, à New-York, à Philadelphie, on nous assure qu'elle est au même prix qu'à Paris. A Washington elle serait plus chère à cause de la situation méditerranée de cette ville. Dans les portions de territoire éloignées des grands centres de consommation, la vie animale est presque pour rien. Ainsi donc, la même quotité d'impôts doit peser également ou à-peu-près sur celui qui la paie dans les deux pays.

A la fin de mon travail, j'ai prétendu, il est vrai, que, relativement, les charges de l'Union étaient plus considérables que celles de la France. Mais quand bien même je me serais trompé de six ou sept francs en exagérant celles des États-Unis, les données principales de ce travail n'en subsisteraient pas moins. L'infériorité du chiffre de leurs dépenses publiques s'expliquerait par des circonstances particulières; par l'avantage de ne pas avoir de voisins, et de pouvoir se dispenser d'une grande armée permanente, etc. Mais je suis bien loin de reconnaître ma défaite, même à cet égard. Au contraire, je crois qu'avant que cette année se termine, je pourrai faire voir que si mes évalua-

tions sont inexactes, en ce qui concerne les États-Unis, c'est parce qu'elles ne sont pas assez élevées.

En effet, faute d'indications suffisantes, je n'ai pas mis en ligne de compte les dépenses communales. Or, quiconque n'est point étranger aux affaires, sentira, sans qu'on l'explique, que, dans un pays où le gouvernement ne centralise pas l'administration, ou la centralise le moins possible, les dépenses des communes doivent être plus considérables qu'en France, où le gouvernement fait lui-même une partie de ces dépenses. Elles doivent y être aussi réglées avec moins d'économie que parmi nous. Cette centralisation qui communique en quelque sorte à tout un peuple la vie d'un seul homme, mécanisme admirable que nous voulons briser sans l'apprécier et le connaître, comme des enfans fantasques, établit partout des contrôles. On suppose peut-être que le gouvernement tend à imposer aux communes des dépenses qu'elles ne désirent pas supporter. En fait, rien n'est plus faux, car il s'applique incessamment à réduire celles qu'elles veulent s'imposer elles-mêmes. Aux États-Unis, au contraire, où chaque commune est une petite république municipale, réglant ses affaires souverainement et sans appel, rien ne la prémunit et ne la protége contre ses propres entraînemens et ses déterminations spontanées.

Observons en passant tout ce qu'a de pénible le débat dans lequel je suis engagé. A tout moment on déplace la question, et à chaque publication nouvelle je ne la trouve plus au point où je l'avais laissée. D'abord on disait que l'Union acquittait ses dépenses publiques, toute proportion gardée, avec le tiers ou le quart de ce que payait la France; lorsqu'ensuite j'ai prouvé le contraire, et que j'ai relevé l'exagération des traitemens qu'elle donnait à ses fonctionnaires publics, il a bien fallu le reconnaître; mais on a

prétendu que la même somme d'impôt pesait différemment sur le contribuable des deux pays; puisqu'il fallait proportionner les traitemens des fonctionnaires publics au haut prix de la main-d'œuvre en Amérique; puis encore, que si l'Union dépensait autant que nous, ses dépenses étaient plus productives et mieux entendues. De manière que je suis obligé de changer sans cesse de terrain et de suivre mes adversaires sur tous ceux qu'il leur convient d'adopter.

Est-ce la peine de revenir encore sur cette argumentation bannale tirée de la liste civile? On me demande d'un air triomphant comment on peut comparer l'économie d'un gouvernement qui donne 135,000 fr. à son premier magistrat, à celle d'une nation qui attribue annuellement vingt millions, tant en argent qu'en immeubles, à une famille souveraine? Observons d'abord que si l'Union américaine avait un roi au lieu d'un gouvernement fédéral, elle fixerait tout au plus sa liste civile au tiers ou au quart de ce qu'elle est en France; c'est-à-dire, dans la proportion du nombre de ses contribuables. La Suède a aussi des institutions monarchiques : est-ce à dire que son roi y reçoive une subvention annuelle de vingt millions? Non, certes, puisqu'elle solde ses dépenses de toute nature avec cinquante millions. D'ailleurs, en supputant les charges qui résultent pour la France de la nature de ses institutions, il faudrait compter également celles qu'impose aux États-Unis leur double gouvernement. Au traitement du président, il faudrait ajouter la valeur locative du magnifique hôtel qu'il habite à Washington, et en outre les traitemens des magistrats suprêmes de chacune des vingt-quatre républiques, ainsi que les palais qui servent de siéges aux gouvernemens de ces états. En résumé nous ne pensons pas que la forme monarchique, s'ils l'avaient adoptée,

coûtât aux États-Unis trois ou quatre millions de plus que la forme de son gouvernement actuel. Cette forme n'en est pa moins merveilleusement adaptée à ses mœurs, à sa position topographique ; et dans l'intérêt de leur prospérité et de leur gloire, je fais les vœux les plus ardens pour qu'ils la conservent long-tems, sans espérer qu'ils puissent la conserver toujours.

Il semble que l'Amérique soit le pays des chimères. Jadis, dans sa partie méridionale, on avait mis un Eldorado mensonger, tout couvert d'or et de pierreries. Plus récemment on a cru trouver aux États-Unis un gouvernement qui obtenait les plus grands résultats avec fort peu d'argent, tandis que les gouvernemens d'Europe, avec beaucoup d'argent, faisaient fort peu de choses. Il est très-malheureux que l'Amérique n'ait pas découvert ces merveilleuses combinaisons, même dans notre intérêt, car nous aurions pu nous approprier ses procédés ; mais jusqu'à présent elle se borne à faire de grandes et belles entreprises, et c'est déjà beaucoup, avec de grands capitaux. Cela n'empêche point sans doute que la phrase de gouvernement à bon marché soit ruinée. Peut-être bataillera-t-on encore quelque tems en son honneur. Ses patrons feront comme ceux qui évacuent un champ de bataille ; de tems à autre ils retournent la tête pour lâcher un coup de pistolet, mais ils n'en cèdent pas moins le terrain. La ruine de cette phrase est-elle regrettable ? je ne le pense pas. Elle avait quelque chose de perturbateur. C'était une provocation indirecte pour expérimenter encore sur le corps politique en poursuivant des biens imaginaires. En France il existe sans doute beaucoup de petits abus à réprimer. Grand partisan de l'économie, je les poursuis le plus possible dans la sphère d'action qui m'est attribuée. Mais je n'en suis pas moins convaincu qu'on ne pourra apporter de modifica-

tions efficaces aux charges des contribuables, que de deux manières ; savoir : en annulant les rentes déjà rachetées par l'amortissement ; et ensuite en mettant notre armée sur le petit pied de paix. Des esprits judicieux sont divisés sur le premier point. Quant au second, je ne pense pas que nous soyons aujourd'hui en mesure de l'atteindre ; car il faudrait pour cela que l'Europe continentale désarmât avec nous. Or, elle a encore trop de sollicitudes pour le faire. Elle ne doute point des dispositions pacifiques de notre cabinet ; elles sont attestées par trop de faits, pour que cela soit possible. Mais les ennemis intestins dont ce cabinet est assailli l'inquiètent ; elle craint qu'il ne finisse par y succomber, et elle se met en mesure contre une administration guerroyante et provocatrice. Dès-lors nous sommes obligés de conserver notre état militaire, puisque nos voisins conservent le leur. C'est cent cinquante ou deux cents millions que nous coûtent par an nos bruyans et inutiles débats. On ne saurait nier que ce ne soit de la rhétorique un peu chère. C'est tout au plus si celle des argumentateurs de l'hippodrome à Constantinople a coûté autant au Bas-Empire.

LETTRE DE M. FRANÇOIS DELESSERT, MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS, A M. SAULNIER, CONSEILLER D'ÉTAT, ETC.

MONSIEUR,

J'avais lu avec le plus grand intérêt votre premier article sur les finances des États-Unis ; j'avais remarqué avec quelle sagacité, dans l'absence de documens positifs, vous étiez parvenu à tirer des inductions si justes et si concluantes ; Plusieurs Américains à qui j'avais communiqué ce savant morceau d'étude administrative, partageaient mon opinion :

Cependant, M. le général Lafayette a cru devoir combattre vos assertions, en engageant dans cette polémique deux hommes dont le nom et la célébrité donnaient du poids à son attaque. Je me suis empressé de lire la brochure de mon honorable collègue, mais peu convaincu par l'argumentation qu'elle contient, je priai mon ami, M. Harris, ancien envoyé des États-Unis à Saint-Pétersbourg, et très-capable de prononcer sur ces matières, de lire cette brochure et de me faire part des observations qu'elle lui aura suggérées. Il a eu la complaisance de s'en charger, et de me communiquer dans une lettre qu'il vient de m'adresser, le résultat de ses observations. Je m'empresse de vous les transmettre, quoique après la réfutation que vous venez de publier, je prévoie qu'elles paraîtront moins utiles. Je vous autorise cependant à en faire l'usage que vous jugerez le plus convenable.

F. Delessert,
Membre de la Chambre des Députés.

Paris, le 24 février 1832.

OBSERVATIONS DE M. HARRIS, CITOYEN DE LA PENNSYLVANIE, ANCIEN ENVOYÉ DES ÉTATS-UNIS A SAINT-PÉTERSBOURG SUR LES FINANCES DES ÉTATS-UNIS, A L'OCCASION DU DÉBAT DE MM. DE LAFAYETTE, BERNARD ET COOPER, ET DE M. SAULNIER.

Monsieur,

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser avec la brochure de M. le général Lafayette, m'est parvenue, et je me rends volontiers à vos désirs, en y répondant par l'analyse et les observations suivantes :

La susceptibilité du général Lafayette pour tout ce qui

concerne les États-Unis d'Amérique, est aussi naturelle qu'elle est louable. Je ne suis nullement surpris que l'article intitulé : *Examen comparatif des dépenses gouvernementales de la France et des États-Unis*, qui a paru dans la REVUE BRITANNIQUE du mois de juin dernier, ait fixé son attention, et ait fourni matière à de vives réclamations de sa part.

Toutefois, comme une question de cette importance ne saurait se résoudre sans le secours de documens authentiques, il est à regretter que le général ne se soit point adressé directement aux amis distingués qu'il possède à Washington et dans les autres grandes villes de l'Union, et qui se seraient certainement empressés de lui fournir tous les renseignemens dont il pouvait avoir besoin. Il se serait épargné, ainsi qu'aux personnes recommandables qu'il a consultées, l'inconvénient de ces réponses hypothétiques qui, malgré l'assurance avec laquelle elles sont présentées, n'en sont pas moins incomplètes, abstraites, et par conséquent insuffisantes et illusoires.

Le général Lafayette paraît surtout avoir été frappé de l'erreur dans laquelle est tombé l'auteur de la Revue, à l'égard de *la belle maison de campagne dont il a doté la présidence*; et c'est peut-être là ce qui l'a porté à faire appel à M. le général Bernard et à M. Cooper.

L'erreur de l'auteur de la REVUE, au sujet de la maison de campagne du président, est de très-peu d'importance. Personne ne sait mieux que le général Lafayette que la résidence affectée par la nation à son président, dans le district de Columbia, est située de manière à jouir des avantages de la ville et de la campagne.

MM. Bernard et Cooper ont chacun présenté un exposé des budgets de la France et des États-Unis, et après s'être livrés à des considérations oiseuses sur les contributions respectives des deux pays, ont fini par conclure que

le citoyen américain est beaucoup moins taxé que celui de France ; le dernier payant, suivant la REVUE, 31 fr. par an, et l'autre, d'après le maximum fixé par M. Cooper, pour l'état de New-York, seulement 14 fr. 05 cent.

L'estimation du général Bernard mérite une plus sérieuse attention, en ce qu'elle se rapproche davantage de l'esprit de l'article de la REVUE, et qu'elle ne traite d'aucune matière étrangère. Après avoir montré (p. 15) que les charges publiques supportées par les habitans des États-Unis doivent nécessairement être inférieures à celles que la force des choses impose à la France, en raison de leur position géographique et de leur éloignement de tout voisin jaloux et belliqueux, et de l'absence des causes qui nécessitent en Europe l'entretien d'un grand établissement militaire, le général fait observer que l'auteur de l'article inséré dans la REVUE BRITANNIQUE prétend cependant prouver qu'en dernière analyse la charge publique qui pèse sur les États-Unis est de 35 fr. par habitant, tandis qu'en France, également dans les tems ordinaires, elle n'est que de 31 francs.

C'est, assure-t-on, sur le budget de l'état de New-York, que l'auteur de la REVUE a basé son calcul relativement aux taxes particulières des états. Ce budget est porté à un peu plus de dix millions de francs ; « Mais sur cette somme, dit le général Bernard, celle de 1,837,500 francs est la moyenne payée annuellement par les contribuables : le restant des dépenses est couvert par les intérêts de fonds de réserve appartenant à l'état, et par le revenu des canaux d'Erié et de Champlain, revenu qui se monte à près de cinq millions de francs. » (Voy. pages 16 et 17.)

N'ayant moi-même que des données incomplètes, je n'entreprendrai pas l'analyse des sommes portées pour la dépense de la milice et du clergé. Les correspondans du général Lafayette ont basé leur estimation sur les budgets

du gouvernement fédéral et des états, sans y comprendre les taxes des comtés et des districts, réparties et prélevées par des commissaires choisis à cet effet par le peuple.

Le *budget de l'état* pourvoit au traitement du gouverneur, du secrétaire de la république, des officiers judiciaires et des membres de la législature; aux dépenses de tous les travaux entrepris pour le compte de l'état, en vertu d'un vote de la législature, et à l'entretien des prisons d'état et de plusieurs écoles publiques.

L'on subvient à ces dépenses au moyen de contributions personnelles et foncières, de droits sur les patentes, les ventes publiques, les chevaux, les voitures de luxe et les successions.

Les *contributions de comtés*, imposées par les commissaires, sont beaucoup plus onéreuses : elles servent à payer les frais de police, ceux de construction des routes de district et de comté, des ponts, des établissemens de bienfaisance, des hospices, des prisons, des écoles élémentaires, et les honoraires des officiers du comté et des jurés.

Dans les villes, l'on perçoit, outre les taxes nécessaires à l'administration municipale et à la police, des contributions pour le pavage, l'éclairage, la garde de nuit et la fourniture de l'eau.

Dans les cinq états de l'Est, appelés communément états de la Nouvelle-Angleterre, les districts s'imposent pour fournir à l'entretien des pauvres et des écoles. A Philadelphie, et dans le comté du même nom, l'impôt foncier absorbe de dix à douze pour cent du revenu.

M. Cooper dit, page 35 : « Qui peut empêcher les États-Unis d'établir d'autres genres d'impôts que ceux qui proviennent des douanes, si ce n'est la préférence donnée à celui-ci, et l'absence de la nécessité. »

Il est important de faire observer ici qu'une telle nécessité, une guerre par exemple, obligerait certainement,

pendant le tems de sa durée, d'avoir recours à de nouveaux genres d'impôts. Mais M. Cooper sait bien que le gouvernement qui établit autrefois l'accise et le droit de timbre pour se créer des ressources, souleva contre lui un cri unanime de réprobation et finit par être renversé. Il en est résulté qu'aucune des administrations qui se sont succédées depuis aux États-Unis, n'a songé, même en tems de guerre, a établir aucun impôt du genre de ceux contre lesquels nous protestâmes avec tant d'énergie sous le régime colonial, parce qu'elles savaient qu'ils seraient accueillis par le peuple avec la même défaveur que sous le gouvernement de ces hommes d'état mal conseillés qui s'étaient mépris si étrangement sur les vrais élémens du système d'imposition populaire.

La question d'un tarif élevé et d'un système de contributions trop inégalement réparties, a, depuis quatre ans, donné lieu à une violente opposition de la part d'un des états méridionaux de l'Union, qui a soutenu ses prétentions avec opiniâtreté.

Le secrétaire de la trésorerie, dans un admirable rapport sur la situation des finances, adressé dernièrement au congrès, fait les observations suivantes : « Les mesures prises par le gouvernement général au sujet du tarif, des travaux d'utilité publique, des terres nationales et de la banque, sont de nature à exciter la sollicitude du pays. Pour qu'elles puissent opérer d'une manière efficace et permanente, être en harmonie avec les intérêts des citoyens de toutes les parties de l'Union, et contribuer au bien-être moral du pays, il faut s'en rapporter entièrement au patriotisme et à la sagesse des dépositaires de l'autorité et du peuple. La diversité des intérêts qui caractérisent les différens états de la république, lesquels dépendent de leur position géographique, des coutumes et des occupations de leurs habitans, ne permet pas de favoriser certains

intérêts particuliers, comme cela se pratique dans d'autres pays différemment situés, où l'on peut le faire avec sûreté et sagesse. Il y a dix-sept ans, les États-Unis, au sortir d'une guerre dispendieuse, se trouvaient presque sans défense et avec une dette de 127 millions de dollars. Néanmoins, dans ce court espace de tems, ils ont rapporté toutes les contributions imposées pendant la guerre, et se sont presque exclusivement contentés du produit des douanes et de la vente des terres publiques. On ne peut avec sûreté se dispenser de conserver les impôts qui alimentent aujourd'hui le trésor; jusqu'au terme fixé pour l'extinction de la dette publique, et, vu les abondantes ressources que nous possédons, ce terme doit arriver au 3 mars 1833.» Ce même secrétaire d'état recommande ensuite de faire des fonds pour l'accroissement des ressources navales et militaires du pays, pour l'armement de la milice des différens états, pour l'augmentation de la solde et des émolumens des officiers de marine, qu'il conviendrait de mettre en rapport avec ceux de l'armée de terre, et pour celle des traitemens des ministres et autres officiers du gouvernement; «et pour cela, ajoute-t-il, il faut un revenu permanent de quinze millions de dollars.»

Le peuple des États-Unis supporte volontiers des charges qui ont pour objet l'amélioration générale du pays et l'extension de la prospérité publique. Par exemple, il ne se plaint jamais d'être imposé pour la construction de routes, de chemins de fer, de canaux et d'aqueducs, pour la fondation et l'entretien d'écoles et d'instructions, propres à faciliter les progrès de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, et pour des établissemens destinés à répandre l'instruction religieuse. C'est ainsi que la Pennsylvanie, qui est, après l'état de New-York, le plus peuplé de l'Union et incontestablement le premier de la confédération sous le rapport de l'agriculture et de ses richesses minérales et ter-

ritoriales, et qui, sous celui de l'industrie, soutient avec avantage la concurrence avec les états de l'Est, qui sont presque exclusivement manufacturiers, a dépensé depuis 1791, suivant le message présenté dernièrement à la législature par le gouverneur de l'état, la somme de 37 millions de dollars. Et, cependant, le général Bernard pense (p. 18) « que la Pennsylvanie seule a fait construire des routes pour une somme au-delà de quinze millions de fr.; » *et il croit qu'il ne faut point faire entrer les péages au nombre des charges publiques aux États-Unis.*

La majeure partie de cette somme, environ 22 millions de dollars, a été dépensée pendant les douze dernières années, c'est-à-dire lorsque la population était de moitié ou des deux tiers moindre qu'aujourd'hui, et n'offrait guère qu'une moyenne de 800,000 ames (la population actuelle de la Pennsylvanie est de 1,350,161 habitans). Il en résulte que chaque habitant a été imposé à environ 2 1/2 dollars par an pour les améliorations intérieures, durant cette période. Le gouvernement a déjà pris des mesures si judicieuses pour éteindre le restant de la dette contractée pour la confection de ces travaux, laquelle s'élève encore à quinze millions de dollars, qu'elle cessera d'être à charge à l'état, dans l'espace de cinq années.

Le gouverneur fait observer (*voyez son message*) que les contribuables supportèrent avec tant de calme et de résignation les charges onéreuses auxquelles ils furent assujétis, que les améliorations n'éprouvèrent nulle part d'obstacle, et furent ainsi heureusement menées à fin. Le peuple, après avoir vu des millions sortir de sa bourse, n'en renvoya pas moins les mêmes représentans à la législature, avec mission de poursuivre ces dispendieux travaux. En moins de cinq ans, on construisit 422 milles de canaux et 40 de chemins de fer. Pour subvenir à ces dépenses, on imposa de fortes contributions personnelles et

des cotisations de comté. « Aucun citoyen, ajoute le gouverneur, ne se refuse à payer une taxe destinée à accroître le bien-être public, à augmenter la prospérité et le bonheur du peuple, à soutenir le crédit de l'état, et à ménager sa force et ses ressources, surtout lorsqu'il sait que ces nouvelles charges ne seront point exigées de lui au-delà de cinq ans, à partir du jour où ces améliorations seront en pleine activité. Tous les états de l'Union-Fédérale, ajoute-t-il, ont eu recours à des impôts exorbitans pour des dépenses de cette nature. Le New-York a même frappé d'un droit fort lourd le *sel* fabriqué dans l'état, et l'état d'Ohio, qui naguère était un désert, a exigé de ses citoyens des impôts excessifs pour acquitter l'intérêt des emprunts qu'il avait été obligé de contracter pour utiliser les immenses ressources dont l'a doté la nature. Le gouverneur est, dit-il, intimement convaincu que le peuple supportera ces nouvelles charges sans se plaindre. Il n'ignore pas qu'il encourt une grande responsabilité celui qui, sous un gouvernement libre, prend trop chaudement les intérêts du fisc : néanmoins, celui qui préférerait une popularité éphémère au bien-être matériel de son pays, ne mérite point la confiance publique, et ses titres à la faveur populaire ne sont certainement point dignes d'envie. »

Il existe maintenant dans l'état de Pennsylvanie, au-delà de 2,500 milles de routes à barrière, et après une dépense de 37 millions de dollars, le peuple, loin d'être appauvri par les impôts, est arrivé à un degré de richesse, d'aisance et de prospérité, qui excite au plus haut point l'admiration et la surprise.

L'on serait presque tenté de croire que l'esprit qui animait l'empereur Napoléon, et qui dicta l'admirable lettre publiée à la fin de l'article de la REVUE BRITANNIQUE, a aussi dirigé la conduite des autorités administratives de la Pennsylvanie, et qu'elles ont constamment eu devant les

yeux le résultat du noble système de prospérité que nous venons d'exposer.

Pour préparer et asseoir un bon système d'impôt, et le rendre profitable dans son opération et ses résultats, il faut procéder avec la sagesse que recommande le message du gouverneur de la Pennsylvanie, étudier la situation réelle et relative de la société, ses besoins, ses ressources, sa susceptibilité d'amélioration, et surtout les devoirs et les obligations des parties respectives.

Le citoyen américain, loin de se plaindre des sacrifices exigés de lui, se fait au contraire un mérite de sa soumission. Il est convaincu de la justice et de l'utilité de ces contributions; il a la consolation d'en entrevoir le terme, et juge de leur importance par les résultats.

D'après les calculs suivans, qui se rapportent aux contributions perçues pendant les douze dernières années, on verra que la dette, qui s'est élevée à 127 millions de dollars, a été presque entièrement payée, non pas par onze ou treize millions de personnes, mais par un nombre infiniment moindre. Nous prendrons, comme terme moyen, le chiffre de dix millions et un intervalle de vingt années, et en ajoutant un faible intérêt, on verra que chaque habitant y a contribué au moins pour deux dollars par an.

	Doll.	*cents.*
Les sommes versées annuellement dans le trésor par l'administration des douanes, durant les dix dernières années, ayant été de près de 20 millions de doll., chaque individu aura payé environ........................	2	
Sur la somme de deux millions pour transport de la malle-poste (*voyez le rapport du Post-Master*).............	»	20
La contribution annuelle des 800,000 ames de la Pennsylvanie, pour améliorations intérieures, a été de......	2	50
Pour les besoins du gouvernement de l'état............	»	50
Pour les impôts de comtés et de districts..............	»	50
	5	70
Pour l'entretien du clergé..........................	Mémoire.	
Pour la milice......................................	Mémoire.	

J'évalue donc à 5 doll. 70 *cents* par tête le montant des contributions annuelles acquittées par les habitans de la Pennsylvanie, durant les douze dernières années; et comme la dette publique de cet état, qui se monte encore à près de quinze millions de dollars, doit être payée dans l'espace de cinq années, ce taux ne saurait être moindre d'ici à cette époque.

Il est inutile de suivre les deux correspondans du général Lafayette dans les aperçus et les conclusions qu'ils ont tirés. Il n'est pas présumable que le général Bernard, dont le service aux États-Unis était extrêmement pénible et entraînait une grande responsabilité, ait eu le tems et le moyen d'examiner en détail les *budgets des vingt-quatre états.* Aussi, ne faut-il pas s'étonner qu'il soit tombé dans l'erreur que nous avons relevée au sujet des sommes dépensées par la Pennsylvanie en améliorations intérieures, lesquelles, *autant qu'il peut se le rappeler,* s'élèvent au-delà de quinze millions de francs, tandis que le document ci-annexé les porte *à un peu plus de* 200 *millions.*

M. Cooper a sans doute commis une erreur involontaire, lorsqu'il a dit, page 39 : « Je ne puis entrer dans une minutieuse analyse des lois et des *dépenses des vingt-quatre états.* Si je possédais les renseignemens nécessaires, ce travail emploierait un mois, et peu de personnes auraient le tems de me suivre dans ces détails. »

Cependant, à défaut de renseignemens nécessaires, il hasarde son opinion sur une question de cette gravité et de cette importance, et dit que l'auteur de la Revue s'est trompé sur tous les points. « Il ne possède aucun renseignement sur la *milice,* le *clergé,* ni même sur les *honoraires et émolumens des fonctionnaires publics,* mais « il croit qu'il en est de même chez la plupart des autres nations; » et « il croit aussi que le taux de ces

honoraires est moindre en Amérique que partout ailleurs» (p. 46 et 47).

Notre système de milice est tellement onéreux, qu'il ne se passe point de session législative sans que le peuple en sollicite la réforme avec instances. Le gouverneur de la Pennsylvanie fait observer à cet égard dans son message : *Que tout le monde s'accorde à dire que le système actuel est oppressif et accablant pour ceux qu'il atteint, et ne produit aucun avantage. On devrait,* ajoute-t-il, *appeler des corps de volontaires à aider notre force militaire, et pour cela il conviendrait de voter des fonds et d'accorder des priviléges à ceux qui désireraient s'enrôler dans ces corps.*

L'article de la Revue est peut-être un peu exagéré en ce qui concerne la milice et l'entretien du clergé. Néanmoins, dans l'absence de renseignemens positifs sur ces deux branches de dépenses, je pense qu'en réduisant ce chiffre d'un cinquième on approcherait beaucoup de la réalité.

M. Cooper estime la contribution acquittée par chaque citoyen de l'état de New-York, pour les besoins du gouvernement général et de celui de l'état, non compris les charges des comtés et des districts, qui sont infiniment plus onéreuses, à quatorze francs. Il compte aussi pour rien les droits perçus pour la navigation des canaux, évalués par M. Bernard à cinq millions de francs, et le passage des routes à barrières, droits qui atteignent tous les objets que chaque citoyen envoie au marché. Il croit même que *le système de canalisation,* qui a coûté tant de sacrifices à établir, n'est point une charge pour le peuple.

Le fait de l'établissement d'un impôt sur le *sel,* cité par le gouverneur de la Pennsylvanie, impôt qui pèse diretement sur la classe indigente, est une circonstance tellement extraordinaire en Amérique, et qui en dit tant à ce sujet,

que nous ne pouvons nous empêcher de le rappeler à M. Cooper.

M. Cooper remarque, page 40 : « Que le maintien de l'ordre et l'administration de la justice ne coûteraient pas matériellement davantage pour une population de *cent millions d'ames,* qu'aujourd'hui pour moins de *quatorze millions.* » Il doit y avoir ici erreur typographique, autrement une pareille assertion serait au-dessous de la critique.

Après avoir parlé de la balance des trois pouvoirs, et des *checks*, il ajoute : « Le peuple américain peut réélire M. Jackson à la présidence l'automne prochain, si cela lui convient; et avant l'automne qui suivra, il peut *constitutionnellement* détruire la place même de président. Il y a des sénateurs, des représentans, des JUGES, pour faire mouvoir la machine du gouvernement; mais tous ces délégués sont à la disposition de la nation. » C'est *inconstitutionnellement* qu'il aura voulu dire, car la constitution, sanctionnée par le peuple, et jurée par ses représentans, pourvoit à la conservation de cet admirable système de gouvernement, qui ne saurait être renversé que par une révolution, provoquée par un abus de pouvoir, comme celui qui détermina en France le mouvement de juillet. M. Cooper et ses amis peuvent *être sans crainte* à cet égard. Le président, les sénateurs et les représentans sont sujets à changer, ainsi que le remarque M. Cooper, mais la constitution a pourvu à leur remplacement par l'élection populaire. Quant aux *juges,* ils sont, en Amérique, *inamovibles* comme en France. La magistrature y est, comme en France, la sauve-garde de la république, et il doit en être de même dans tout pays régi par des lois. Sans magistrature indépendante, il n'existe nulle garantie d'ordre ni de stabilité. Il peut se faire que dans les démocraties, existantes il y a deux cents ans, fondées qu'elles étaient sur

l'intolérance et la persécution, il y ait eu une combinaison de pouvoirs du genre de celle que décrit M. Cooper; mais la constitution qui régit aujourd'hui la république fédérale des États-Unis, ne reconnait point de semblables pouvoirs.

De même, en parlant de la vente des terres publiques, il dit, page 37 : « Que chaque individu *reçoit une ferme en échange de son argent.* Il a sans doute voulu dire (ce qui eût été plus applicable à la situation actuelle du pays et à son amélioration intérieure) que l'acquéreur recevait, en échange de son argent, des terres, qu'il parvenait à force de travail et de persévérance à *en créer une ferme.*

Les faits rapportés par l'auteur de la Revue Britannique, qui les a puisés à des sources authentiques, n'ont donc point été, à mon avis, controversés avec succès par M. Cooper.

Lorsque l'auteur de la Revue voudra reprendre ce sujet, il ne lui manquera point de matériaux pour prouver la vérité d'une grande partie des faits qu'il a avancés, et rectifier l'autre. Il pourra profiter, à cet égard, des rapports officiels que viennent d'adresser au président des États-Unis les différens ministres du pouvoir exécutif.

Il verra, par le rapport du secrétaire de la Trésorerie, qu'il est question d'augmenter considérablement les honoraires des officiers du gouvernement américain, et que l'administration fédérale, même après l'entier paiement de la dette, coûtera encore quinze millions de dollars. Il verra l'immense extension projetée pour les routes de poste, et les nouvelles charges, qui en résulteront nécessairement pour les états, mais plus particulièrement pour les comtés; il verra enfin que le gouvernement fédéral prélève annuellement, pour cet objet, une somme de près de deux millions de dollars, ce qui suppose encore vingt *cents* par

individu, et que cette dépense doit naturellement aller en augmentant. Il trouvera dans le message du gouverneur de la Pennsylvanie d'amples matériaux pour asseoir son calcul sur les différentes espèces d'impôts; et l'examen de ces divers documens le mènera à conclure que le peuple des États-Unis est grevé d'assez fortes charges, qu'il supporte d'autant plus volontiers qu'il ne les croit nullement préjudiciables à sa prospérité et à son bonheur, et qu'il a l'assurance qu'elles tourneront un jour à l'avantage et à l'importance de son pays. Le contribuable n'ignore pas non plus que c'est un tribut que doivent payer tous les membres d'une societé naissante, sur un sol encore vierge, pour en tirer les immenses ressources qu'il recèle dans son sein. Il sait que, grâce aux mesures qu'un gouvernement sage et prévoyant a prises dans l'intérêt de l'industrie, ses avances lui rapporteront un jour au centuple; et son empressement à acquitter ses impôts est aussi réel qu'il est nécessaire, louable et patriotique. Notre gouvernement, considéré abstractivement, n'en est pas moins un gouvernement à bon marché : le chef ne recevant que 25,000 dollars de traitement, et les ministres du cabinet seulement 6,000.

C'est notre éloignement de l'Europe qui nous affranchit de la plupart de ces charges onéreuses que nécessitent d'immenses armemens et un système de finances vexatoire et oppressif pour les peuples; de ces charges qui ont ébranlé l'Europe jusque dans ses fondemens, et qui excitent en ce moment la vive sollicitude et soulèvent les passions ardentes de la députation nationale de France. Quand on songe (*voyez* la lettre du général Bernard p. 14) que notre armée se compose seulement de 6,000 hommes en tems de paix, et de 30,000 durant la guerre, indépendamment de la milice, l'on conçoit que notre situation soit un sujet d'envie. La guerre en Europe nous mettrait dans la

nécessité d'augmenter notre marine pour protéger notre commerce : de-là, en partie, vient notre empressement à nous libérer de notre dette nationale, pour être en mesure de parer aux événemens qui peuvent surgir, d'un moment à l'autre, de la situation actuelle du monde.

L'estimation des impôts pour l'état de Pennsylvanie, peut s'appliquer aux autres grands états de l'Union, où règne le même esprit d'amélioration intérieure. Les nouveaux états de l'Ouest, à l'exception de l'Ohio, ne sont point encore dans ce cas. Plusieurs ont à traverser des difficultés inséparables de leur condition d'établissemens naissans, et à supporter des fardeaux comparativement plus lourds que ceux dont nous venons de parler. D'un autre côté, les états qui commencent à retirer quelque fruit de ces dispendieux travaux, seront disposés, au fur et à mesure que s'accroîtront leurs richesses et leur population, de s'imposer de nouveaux sacrifices, aussi long-tems du moins que cet esprit d'amélioration animera les Américains ; et il est impossible, quand on jette les yeux sur la carte, de dire où il s'arrêtera.

C'est dans l'intérêt de la vérité et dans celui de mon pays, que j'ai cru devoir vous donner ces éclaircissemens. J'ai voulu vous montrer, monsieur, que nulle part la main-d'œuvre n'est aussi libéralement rétribuée qu'aux États-Unis ; que l'industrie y est l'objet d'une prédilection toute particulière ; que les choses nécessaires à la vie y sont abondantes et à un prix modéré, et qu'en un mot, tout y prospère, grâce à l'admirable constitution qui les régit : j'ai voulu enfin vous indiquer tous les avantages que l'émigrant peut trouver à aller chercher un asile en Amérique.

En résumé je ne puis me refuser à croire que les calculs de M. Cooper et les conclusions qu'il en a tirées, ne soient le résultat de la précipitation qu'il a dû mettre à préparer son travail, du défaut de réflexion qui ressort de

la forme sous laquelle il l'a présenté, et de l'esprit qui a présidé à sa composition. Privé moi-même de données positives sur la question importante des dépenses de la milice, du clergé, des comtés et des districts, j'aurai aussi besoin d'indulgence ; mais heureusement j'ai eu, pour me guider, les documens ci-annexés, et les calculs de M. Saulnier, qui certes méritent quelque crédit. Son travail est certainement un des plus curieux qui aient paru sur nos finances. Il est remarquable qu'un étranger qui n'a jamais visité l'Union, ait pu réunir tant de faits et d'aperçus nouveaux sur l'administration américaine.

Je ne doute pas que ce ne soit pour ajouter un nouvel hommage aux nombreux témoignages d'estime que le général Lafayette est accoutumé à recevoir de mes concitoyens, que mon honorable compatriote s'est empressé de répondre à son appel. Toutefois, sans vouloir rien préjuger sur le fond de la question, je crains que, dans cette circonstance, l'amour du bien public dont ils sont l'un et l'autre animés, ait égaré leur zèle, et leur ait fait prendre la fin pour les moyens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L. Harris.

Paris, le 31 janvier 1832.

REVUE

BRITANNIQUE.



DE LA POPULARITÉ

CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES.

L'HOMME qui a laissé le plus d'aphorismes féconds et de sentences applicables, lord Bacon dit, dans son *Essai sur la Renommée :* « C'est le sujet le moins souvent traité » par les philosophes ; ils le redoutent comme s'il s'agissait » d'une de leurs maladies ; cependant, il serait fort utile » de s'en occuper : les affaires du monde entier roulent » sur ce frêle pivot. »

L'amour de la renommée, cette grande faiblesse de la vanité, qui se subdivise de tant de manières, et revêt tant de formes diverses, ce besoin d'étendre sa vie au-delà de soi-même, d'usurper en ce monde plus de place que Dieu ne nous en a donné, mériterait en effet l'analyse sévère des philosophes. Tantôt elle commande à l'homme d'échapper à l'oubli par le crime ; tantôt elle lui fait quitter une position calme et une vie paisible, pour le lancer dans une existence orageuse, où il ne trouve que malheur.

Quelquefois c'est à l'avenir qu'il demande la gloire ; et il cherche à se rendre favorable une postérité qu'il n'entendra pas. Souvent aussi il veut être *populaire ;* il veut jouir de l'usufruit de sa gloire ; il veut être immortel de son vivant. Les suffrages de quelques ames choisies, de quelques intelligences élevées ne le satisfont pas ; il lui faut davantage ; les murmures caressans du peuple, le char de triomphe, l'ovation, le pavois.

Auteur, artiste, guerrier, chef de secte, chef de parti, peuvent viser à la popularité ou la dédaigner. La classe inférieure des intelligences et des talens n'a pas d'autre but ni d'autre couronne. Pour s'élever au-dessus de cette faiblesse, pour chercher le bien en lui-même, pour aimer sa patrie avec désintéressement et candeur, il faut une ame bien haute et une énergie d'héroïsme que l'on trouve rarement. Le Christ en a donné l'exemple au monde ; c'est le type de la vertu divine.

Quant à la vertu purement humaine, elle a besoin de soutien et d'appui ; elle s'étaie de vanité ; elle brigue les suffrages du vulgaire. Mais qu'arrive-t-il ? Que ce vulgaire aveugle, mobile, peu éclairé, l'entraîne avec lui dans une route souvent misérable et criminelle. Ce besoin d'être applaudi n'aurait pour résultat que de grandes actions, si le monde était peuplé d'anges. Il n'en est pas ainsi : la popularité, mobile puissant, a fait éclore autant de crimes que de vertus, autant de sottises que d'actions louables, autant de folies que d'exploits. En définitive, la tache originelle de sa naissance lui reste toujours ; c'est la vanité ; on reconnaît cette faiblesse sous les brillans atours dont la popularité se pare. On en retrouve la trace dans tout ce qu'elle produit. L'écrivain qui veut être populaire, sacrifie au goût du moment ; l'artiste qui vise au même but, immole le sentiment du beau et la pu-

reté des formes aux caprices de la mode passagère ; le chef de parti cède au torrent qui l'emporte, et sait qu'il deviendra odieux au peuple, s'il veut l'arrêter. En un mot, la popularité n'est qu'une affaire d'amour-propre ; elle pare des monstres ; elle déifie des infâmes. Marat a été populaire ; Jean de Leyde a été populaire. Boucher, dans la peinture, Gongora et Le Marini, dans la poésie, ont atteint le dernier faîte de la popularité. Leur tombe a été privée ensuite des honneurs accumulés sur leur front ; toutes ces couronnes prodiguées aux vivans se sont flétries sur leurs cadavres ; on n'a plus vu que le frénétique Marat, le licencieux et facile Boucher, l'emphatique Gongora, le prétentieux Marini. Leurs vices se sont présentés, saillans, horribles, et d'autant plus frappans qu'on les avait entourés d'une renommée factice. Que d'hommes ont payé cher dans l'histoire la popularité de leur vie !

L'amour de la gloire dédaigne souvent le présent. C'est le présent que la popularité caresse et choie. La popularité, c'est cet amour vague et confus de la tourbe ; c'est cette vaine idolâtrie d'un homme ; c'est cette passion de la foule pour son héros ; passion qui se changera demain en haine ou en dédain ; passion qui eût traîné Washington aux Gémonies, si Washington eût refusé d'obéir à la dictature populaire ; passion qui eût fait adorer le plus infâme tyran, si ce tyran eût servi ses plaisirs. Caligula et Néron furent populaires.

A ne prendre le mot *popularité* que dans l'acception politique, ce n'est pas seulement l'amour de la renommée ; c'est en outre une captation, une séduction du vulgaire. On veut que toutes ces ames s'émeuvent d'un sentiment de bienveillance et d'amitié ; on s'inféode à la foule. Si elle s'égare, on s'égare avec elle ; si elle s'irrite, on partage son irritation ; de cette sympathie avec la foule, on se fait une arme dangereuse ; on est gouverné par les émotions

publiques, non par ses émotions propres. On obéit aux impulsions de cette masse, et l'on achète, en se faisant l'esclave mobile d'une opinion mobile, le droit de paraître la guider, tandis qu'on est guidé par elle. Aussi a-t-on vu des hommes populaires qui n'étaient pas estimés. Wilkes, perdu de dettes, était populaire sous Georges III : peu de personnes eussent confié à ce dissipateur taré la gestion de leurs affaires personnelles ; cependant son nom resplendissait dans toutes les illuminations : *vive Wilkes !* était le cri de ralliement général.

Le parasite d'un homme riche et le courtisan d'un peuple n'est-ce pas même chose ? Celui qui vise à la popularité ne prétend-il pas en recueillir les avantages ? Et l'homme qui capte les faveurs de la puissance représentée par un seul individu opulent et investi d'autorité, diffère-t-il en rien de l'homme qui caresse la puissance populaire pour recueillir sa double moisson de jouissances vaniteuses et de récompenses lucratives. On a marqué d'infamie la plupart des favoris des rois ; les favoris des peuples ne valent guère mieux. De part et d'autre, même souplesse, même abnégation de volonté personnelle, même absence de conviction, même bassesse hautaine, même oubli de la vertu, même soif d'honneurs, mêmes exigeances de vanité, même prostration devant le maître. Celui-ci s'honore d'être assis à la table des princes, et paie cet honneur par des complaisances serviles ; celui-là va porter des toasts dans un cabaret, au milieu d'une multitude qui avec lui n'a aucune analogie d'éducation, de mœurs, d'idées, de langage. Un favori du peuple n'ose jamais avoir une opinion à lui. Son caractère naturel, il le déforme pour plaire à son despote. Dès qu'il voit que ses penchans les plus enracinés commencent à déplaire, il les abdique. Dès que ses anciennes opinions se décréditent, il les répu-

die. Misérable métier, en vérité. Le peuple et les rois font payer cher à leurs bienaimés, l'un la popularité qu'il leur accorde, les autres la faveur dont ils les comblent. Que de caprices à subir! Quelle profonde ingratitude! Comme le favori d'hier est oublié, dès qu'un nouveau favori se présente! Quels tourmens de cœur et d'amour-propre, quand le maître vous délaisse! Quels tristes exemples semés devant vous sur la route de la popularité! Louis XIII n'accorde pas une larme à Luynes, ce favori qui avait fait tant de jaloux. Mirabeau, si populaire à l'heure de sa mort, est maudit dès que son tombeau se ferme. Tour-à-tour éclosent pendant la révolution française, des popularités qui montent à l'échafaud et que les hurlemens du peuple poursuivent.

La gloire de l'honnête homme, celle de l'Hôpital, de Malesherbes, est belle et grandit après que l'honnête homme a disparu de la terre. La popularité est petite, comme tout ce qui est théâtral. Elle a son masque, ses coulisses, ses vêtemens d'emprunt, ses applaudissemens à gages; elle ne prouve rien, si vous la considérez en elle-même.

Aimer réellement son pays, ce n'est pas chercher tous les moyens d'être aimé de lui. Quand Socrate annonçait hautement l'existence du Dieu suprême, du Dieu unique, il s'exposait à la haine de ses concitoyens; il était profondément impopulaire. Quand ce même Malesherbes proclamait les droits de l'humanité, lorsque quelques ames fortes protestaient seules contre les échafauds, lorsque le bourreau montrait au peuple la tête sanglante de Charlotte Corday, était-ce le vice ou la vertu que la popularité couronnait? Les partisans de la démocratie se trompent lorsqu'ils prétendent offrir comme récompense aux grandes actions la popularité; elle a des palmes pour le meurtre et des éloges pour l'infamie.

Si le désir de la popularité ne naissait que d'un sentiment pur de bienveillance pour les hommes, ce serait un admirable mobile de vertu et de dévoûment; mais, disons-le sans crainte, le pouvoir et le crédit sont les récompenses que briguent la plupart de ceux dont cette popularité est le but. Je ne prétends pas affirmer que cette bienveillance universelle ne se mêle jamais à la soif de la popularité; mais l'alliage de vanité et d'ambition l'emporte presque toujours, comme le prouvent les annales de tous les peuples. Et notez que cette ambition manque son propre but; elle se déçoit elle-même; voyez Pompée. De tous les hommes populaires, ce fut peut-être le meilleur, le plus aimé, celui qui mêla le moins de vices à ses vertus : eh bien! lorsqu'il était au faîte du pouvoir, ses concitoyens, assis au théâtre, s'écriaient avec l'acteur : *nostris miseriis tu magnus es* (ce sont nos misères qui te font *grand*). Il mourut et fut vengé; mais la postérité n'a pas ratifié la popularité de sa vie; elle a discerné sans peine cette vanité qui le poussait, qui l'animait, et qui suffit pour rabaisser le caractère le plus noble, la plus haute renommée.

César n'était pas exempt de cet ardent désir de popularité; mais il y joignait de plus hautes vues. César était un ambitieux sublime; Pompée était un homme vain qui ne manquait pas de talent. Pompée, long-tems l'idole de Rome, n'a rien fait pour Rome; sa bienveillance se répandait en paroles; elle s'épuisait en témoignages de patriotisme et de gratitude. Il y avait pour son antagoniste, un but plus élevé. Il voulait lui, servir réellement sa patrie; il aimait non-seulement la gloire d'aujourd'hui, les applaudissemens populaires, les murmures de la foule, mais la gloire éternelle, celle qui se lève sur les tombeaux et ne s'éteint pas dans la postérité. Pompée, guidé par les hommes de parti qui l'environnaient, eût jonché de cada-

vres sa route triomphale, si la journée de Pharsale lui eût été favorable ; la popularité l'eût conduit à des massacres épouvantables ; il eût été forcé de servir les passions féroces et aveugles de ce même peuple dont il captait les suffrages. César au contraire, en cédant à la clémence, hasarda sa popularité ; long-tems regardé comme un tyran, il mourut sous le poignard. Sylla mourut dans son lit.

Les amateurs de la popularité traitent leur idole comme ces séducteurs, dont Lovelace est le type, traitaient jadis les femmes auxquelles ils adressaient leurs hommages ; ce n'est ni la raison qu'ils veulent convaincre, ni l'estime qu'ils prétendent gagner. C'est une affection aveugle qu'ils excitent. Peu leur importent et les moyens qu'ils emploient, et les vices qu'ils servent, et la corruption qu'ils répandent, pourvu qu'ils plaisent. Un sentiment honorable, une émotion vertueuse, opposent-ils quelque obstacle à leurs desseins ? ils les détruisent. Que Clarisse tombe de son rang, et que cette ame pure se plonge dans la fange du vice le plus abject : peu importe à Lovelace. Il veut être aimé. Il sera satisfait, si Clarisse déchue, écoute ses vœux. Lovelace feindra l'honnêteté, la générosité, la grandeur d'ame, afin d'arriver jusqu'au cœur de Clarisse. Pour plaire à une autre femme, il se montrera étourdi, léger, caustique ; il flattera ses préjugés, il caressera ses passions. C'est par nos vices surtout que nous sommes vulnérables ; c'est en caressant nos plus intimes faiblesses, qu'on est sûr de nous plaire.

Appliquez cet exemple aux actes de tous les courtisans de la multitude : vous les verrez demander des têtes si la multitude en demande : crier *vive le roi !* si la personne du monarque est aimée, se garder avec soin de toute parole qui ressemble à un reproche, et ne jamais risquer sous aucun prétexte, ce trésor qui leur est si cher et si

précieux. Les masses sont, comme les individus, accessibles à la flatterie, ennemies de la sévérité qui les ramène au devoir, impatientes du frein, et faibles en proportion de leur violence. Quand même le sectateur de la popularité ne voudrait pas faire un instrument nuisible de l'ascendant qu'il veut acquérir, sa flatterie suffirait pour exercer sur la foule une influence dangereuse. En effet, cette servilité qui s'attache à nos pas, cette souplesse qui prévient nos désirs, sont les plus grands fléaux des monarques comme des peuples.

On confond aisément l'amour de la popularité, d'une part avec l'amour de la gloire, et d'une autre avec le patriotisme. Double et dangereuse erreur : la gloire réside dans l'avenir ; la popularité n'est que l'écho tumultueux du présent. Le patriotisme est la bienfaisance envers le pays, le dévoûment au sol qui nous a vu naître, aux institutions qui le régissent et aux hommes qui l'habitent. La vie, la liberté, la fortune de vos concitoyens vous deviennent chers et sacrés. S'il faut un sacrifice pour les protéger, si le danger public est là qui vous appelle, si l'agression menace de détruire cette confédération d'intérêts, dans laquelle vos intérêts propres sont mêlés et confondus, vous êtes prêt à donner votre sang et votre bien pour cette cause sainte. Il y a dans le patriotisme ce mélange d'égoïsme et de retour vers soi-même qui se trouve dans tous les sentimens énergiques de l'homme. Il s'agit du foyer et de l'autel, du berceau des enfans et du tombeau des aïeux. Ces hommes souffrent et jouissent avec nous, sous la loi des mêmes usages ; leur idiôme est le nôtre ; nos espérances et nos craintes ont un écho dans notre poitrine. Voilà ce qui donna aux Hollandais la force de braver Louis XIV tout-puissant ; voilà ce qui malgré des institutions mal combinées fit la grandeur et la gloire des sociétés antiques.

Quelques exemples historiques prouveront jusqu'à l'évidence que l'on peut être à-la-fois ami de sa patrie et impopulaire, ou très-populaire et ennemi de sa patrie.

Lorsque Henri IV porta l'édit de Nantes, il ne pouvait commettre aucun acte qui fût plus contraire aux opinions et aux sentimens de ses concitoyens. La majorité des Français était catholique. La ligue, commandée par les Guises, jouissait seule de la popularité. A moins de renverser toutes les données de l'histoire, vous ne regarderez pas les Guises comme les amis sincères de leur pays. Représentans de l'intérêt catholique et de l'influence espagnole, ils s'empressent d'appeler cette puissance à la couronne et commettent le plus grand crime dont un citoyen puisse se rendre coupable; celui de livrer son pays à l'étranger. Quel était cependant le parti populaire? Celui des Guises. C'était pour eux que la foule s'armait, pour eux que les pertuisanes et les vieux glaives se dérouillaient dans l'arrière-boutique du marchand, dans la chambre à coucher du bourgeois. A peine la bonté de Henri IV parvint-elle à lui concilier une partie de cette popularité redoutable que le crime heureux et le talent des Guises avaient obtenue. En révoquant l'édit de Nantes, Louis XIV fit une action exécrable et populaire; son aïeul en le portant, avait aiguisé le poignard populaire dont Ravaillac devait le frapper.

Oui, l'iniquité et la sottise sont souvent en honneur parmi le vulgaire. Si vous demandez pourquoi cela est ainsi; on vous répondra, qu'il est *le vulgaire;* que ses pensées, ses actes ne sont éclairés que d'une demi-sagesse et d'une vague lueur, que ses préjugés et ses passions l'emportent toujours sur sa raison; et que si vous voulez servir ses préjugés et ses passions, vous serez forcés tour-à-tour à commettre des folies et des crimes.

La plupart des gens qui ont réussi, comme s'exprime énergiquement Montaigne, à *esclaver* leur pays, étaient des hommes populaires. Au 18 brumaire, quand Bonaparte brisa la législature et chassa les sénateurs tremblans devant les bayonnettes de ses soldats, le peuple l'adorait; mais Robespierre aussi avait su conquérir, peu d'années auparavant, la même popularité. De quel œil doit-on donc regarder une popularité qui ne prouve rien en faveur de celui qui l'acquiert, popularité toujours chancelante et que l'on peut raffermir ou par des crimes ou par des bassesses? Une obséquiosité fatale, ou une tyrannie sous laquelle tout plie, quelquefois un mélange de despotisme et de laisser-aller, de dureté et de flatterie suffit pour faire un homme populaire. Assez souvent il change de forme; d'esclave, il se fait empereur et devient le maître de tous. D'autres fois il n'a pas le courage et la fermeté nécessaires pour s'arroger le pouvoir. Mais sa souplesse et son obéissance ne sont pas moins nuisibles que son ambition et sa cruauté pourraient l'être.

Le peuple séduit regarde la volonté de l'homme populaire comme des décrets de Dieu. Il n'écoute plus que ceux qui lui prostituent leur ame, il ne veut plus croire que ses adulateurs. Il paie d'applaudissemens et d'honneurs cette déférence servile et implicite à son infaillibilité. Justes ou injustes, utiles ou dangereux, il faut que ses caprices soient obéis. Mais le candidat populaire perd tous ses droits, on ne lui sait gré d'aucun sacrifice, dès qu'il résiste au géant dont il vient d'accepter le vasselage. C'est au prix d'une éternelle sujétion que le peuple accorde ses faveurs. Allez-donc, attelez-vous au char de ce maître fantasque, suivez la fluctuation incertaine de ses mobiles humeurs; il se montrera plus difficile à servir que Tibère, plus insatiable que Caligula de voluptés nou-

velles, plus difficile à satisfaire que tous les despotes d'Asie.

Non-seulement les contrées où la démocratie règne, mais celles où un gouvernement mixte assure au public une fraction d'influence et de pouvoir, fournissent des leçons importantes et des exemples curieux de cette popularité et de ses conséquences. Un parti populaire arrive-t-il au pouvoir. Il n'y a pas assez d'éloges pour lui, pas assez d'anathèmes pour ses adversaires. Il va sauver le pays, il va cicatriser les plaies qu'une mauvaise administration a laissées toutes saignantes et tout envenimées. Une carrière d'espérances s'ouvre, immense, riante, lumineuse; la popularité entoure le nouveau ministère et va le seconder.

Qu'un mois s'écoule; et dans ce rapide espace de tems, la popularité aura déserté ses favoris. Que le pouvoir se conduise bien ou mal, il y a en lui une nécessité première et incontestable, la nécessité d'être et de se conserver. Eh bien! pour se conserver, pour exister par lui-même, il faut qu'il résiste aux clameurs confuses dont on l'obsède; il faut qu'il blesse des préjugés, qu'il heurte des intérêts; il faut que le salut de la patrie et non la captation des applaudissemens publics, deviennent sa loi suprême. De la popularité la plus éclatante, vous le voyez passer à l'impopularité la plus prononcée; et ce n'est une preuve, ni pour lui, ni contre lui; la force même des choses exige que le peuple frappe d'ostracisme et de malédiction quiconque ne le suit pas aveuglément. La société, ses lois, ses injonctions, ses restrictions, imposent à l'individu une perpétuelle contrainte. La liberté sauvage, qui réside au fond de la nature humaine, s'irrite contre ces entraves dont on la charge; quiconque vient s'offrir pour défenseur des mauvais penchans de notre nature, est donc sûr de

trouver des partisans ; il n'y a pas de secte destructive de la société qui n'ait eu son heure de pouvoir.

Un peuple est toujours facile à tromper ; il ne raisonne pas, et son instinct le guide mal. Il aime les illusions ; il se prête aux déceptions qu'on veut lui faire subir. Il encourage ceux qui veulent bien s'abaisser jusqu'à devenir ses sycophantes ; de ce commerce de flatteries et de vénalité résulte une dépravation générale, dont l'antique Athènes fut un exemple frappant. La vertu publique restera-t-elle debout, au milieu de tant de mensonges ? L'homme le plus méprisé sera chéri du peuple s'il le flatte ; l'homme doué de la raison la plus saine professera les opinions les plus folles, si le peuple l'ordonne ainsi, et que le suffrage de la foule soit attaché à la profession de ces opinions ; c'est une prostitution mutuelle ; les sophistes qui alimentent ce besoin de flatterie, n'en sont pas moins dédaignés ; corrupteurs et corrompus, ils reçoivent à leur tour le contre-coup des vices qu'ils répandent. Dans les sociétés antiques, la tribune et les écoles ; dans les sociétés modernes, les journaux et les livres, cette tribune bien autrement puissante, retentissent des éloges accordés aux peuples par les flatteurs populaires ; ils finissent par lui persuader qu'il est au-dessus de tout ; que les lois de la décence et de la vertu ne sont pas faites pour lui ; que le pouvoir a toujours tort ; qu'il est le seul maître ; que sa vanité, son iniquité, ses caprices doivent régner exclusivement et régler les destinées sociales.

Chez les Athéniens, cette flatterie du peuple s'était transformée en système. On sait quels furent les résultats de la démocratie athénienne. Toutes les institutions de la nation se trouvèrent dépravées et flétries. L'administration de la justice, livrée au vulgaire par les hommes qui jouis-

saient de la popularité, devint vénale et profondément inique ; les mœurs se corrompirent. Le caprice et le hasard décidèrent toutes les grandes entreprises. Le règne de la popularité fut celui de l'anarchie la plus flagrante ; des hommes sans vertu et sans talent luttèrent avec des ambitieux doués de talent et dénués de principes. On vit tous ces parasites du peuple rivaliser d'audace et d'infamie pour lui plaire. Dans ses rapports avec les nations étrangères, Athènes, dirigée par les mêmes hommes, ne se montra ni plus équitable, ni plus noble. On ne cessait de lui crier qu'elle était toute-puissante, et que de sa seule volonté dépendaient les principes et les lois. Elle devint insolente, tyrannique, violente, perfide, infidèle à tous les traités ; les flatteurs l'avaient gâtée.

L'un des grands malheurs de la popularité, c'est que l'audace et la bassesse suffisant pour la conquérir, souvent les hommes vertueux refusent de se soumettre à ses exigences. Moi ! s'écrie le guerrier, baisser mon épée devant cette populace qui me dictera des folies ! Moi ! dit à son tour l'homme politique, plier devant cette tourbe ignorante, endoctrinée par des sophistes, plus ignorans qu'elle et plus dangereux ! Non, certes. L'homme de cœur est inexpert dans cette science, maladroit et gauche dans l'art de séduire la masse. Encourager des fautes, servir des faiblesses, caresser des préjugés, lui semble un métier odieux et indigne de l'honnête homme. Il laisse donc le champ libre à ceux qui veulent courir cette carrière qu'il méprise. Les clameurs et les épigrammes du sophiste l'emportent sur les axiomes de son bon-sens. On lui reproche de n'être ni assez complaisant, ni assez sociable. Il devient impopulaire ; il déplaît ; on va le maudire.

Ainsi, d'une part, un peuple substituant ses fantaisies à la loi, se précipite vers sa ruine ; et d'une autre, les flat-

teurs qui l'environnent le poussent et le plongent dans l'abîme. S'il pouvait prêter l'oreille à des conseils sévères, tout ne serait pas perdu. Mais quiconque l'avertit de son imprudence, est un ennemi auquel il ne pardonne pas. Dans le cours de la révolution française, les hommes populaires qui conservaient encore quelques principes d'honnêteté ont vu échouer leur popularité sur cet écueil. Le peuple n'a point cessé de marcher dans sa voie de témérité, d'imprudence et de crime; méprisant les avis de ceux qui osaient le contredire et leur vouant une haine implacable. Tour-à-tour, Turgot, Malesherbe, Mirabeau, Danton lui-même, et enfin Robespierre, sont tombés dans la défaveur de ce même peuple, auquel ils avaient prodigué les adulations.

C'est quelque chose de si précaire que la popularité!

Elle porte en elle-même les germes de sa mort. Elle a pour base des préjugés et des passions; base détestable, fragile et chancelante. Notez bien que la popularité n'est pas l'estime publique; que Socrate, estimé de ses concitoyens, fut condamné à boire la ciguë, et que la populace approuva le jugement de l'Aréopage; remarquez que la popularité est essentiellement passagère, et que l'avenir réforme presque toujours ses sentences.

Quels sont les hommes qui ont hâté la décadence d'Athènes et de Sparte? Ceux qui épousaient toutes les querelles du peuple, se fâchaient de sa colère, caressaient tous ses penchans, maudissaient ceux qu'il repoussait: alors, pour acquérir cette faveur, il fallait distribuer des comestibles aux pauvres, ouvrir ses jardins aux promeneurs, donner des fêtes et des représentations théâtrales, séduire la foule oisive par tous ces appâts vulgaires. A Sparte, on atteignait le même but, en outrant l'austérité générale, en marchant nu-pieds, dans le cœur de l'hiver, en préférant le brouet noir aux

mets les plus exquis. A Rome, on s'entourait de cliens auxquels on prodiguait sa fortune, on faisait raser sa maison, si elle déplaisait au peuple ; on abaissait devant lui les faisceaux consulaires. Et souvent la foule ingrate, à laquelle on avait tout sacrifié, condamnait Aristide à l'exil, ou laissait précipiter ses tribuns, ses défenseurs, du sommet de cette roche Tarpéienne si voisine du Capitole.

La recherche de la popularité a changé de forme, mais non de nature, dans les gouvernemens représentatifs. Comme ils ont pour premier ressort l'opinion publique, c'est elle que l'on capte. Les mêmes dangers sont attachés aux mêmes abus ; nous avons aussi nos gémonies ; tel nom adoré devient infâme, dès que la popularité le quitte ; l'épigramme et la caricature pleuvent sur lui. Un autre favori se présente, qui adopte les nouveaux préjugés du vulgaire ; celui-là est béni ; on le place sur l'autel d'où l'on vient de renverser son prédécesseur ; et l'ovation dure jusqu'au moment où le peuple s'ennuie d'encenser toujours la même idole et se plaît à en choisir une autre.

Il est impossible d'ailleurs de répondre à toutes les espérances que l'on a fait naître, de remplir l'attente que l'on a inspirée. L'enthousiasme populaire s'est promis un âge d'or ; on a fait de vous un héros et un dieu ; le rêve ne tarde pas à s'évanouir ; vous restez avec vos faiblesses et vos misères, en face d'un peuple qui s'est trompé, que vous avez concouru à décevoir, et qui vous regarde comme parfait. D'une exaltation extrême et irréfléchie, cette masse passe à une haine aveugle ; d'un amour et d'une confiance sans bornes, à une aversion enracinée. Vous avez prodigué votre sang, vos biens, votre tems. Peu importe ; une seule action, une seule parole qui déplaisent, vous en font perdre le prix.

Méprisez donc, hommes d'état, cette popularité passa-

gère ; c'est vers un plus noble but que vous devez tendre ; changez en un désir plus élevé, en une passion plus généreuse, cette passion d'amour-propre, ce besoin de popularité. Aimez la gloire ; la gloire qui replace au rang des grands hommes tous ceux que l'injustice contemporaine avait flétris. Ne soyez plus des acteurs, jouant un rôle mesquin sur un théâtre fragile. Servez votre pays comme citoyens ; remplissez vos devoirs comme hommes. Si l'heure de l'équité publique ne sonne pas pour vous ; consolez-vous ; plus d'une ame vertueuse a souffert. N'attendez et ne craignez rien des préventions favorables ou défavorables de vos concitoyens ; vous n'avez de loi à recevoir que de votre conscience et de l'histoire, cette conscience du genre humain, comme l'a dit Tacite.

(*Godwin's Essays.*)



DE LA POÉSIE

HINDOUSTANIQUE ET SAMSKRITE.

Une littérature inconnue à toute l'Europe, depuis que l'Europe est civilisée; littérature vaste, féconde, et qui comprend tous les genres que l'esprit humain peut traiter, s'est révélée à nous, depuis quarante ans. Les annales de l'intelligence n'ont pas conservé le souvenir d'un événement plus remarquable. Les théories que l'on avait construites, et qui avaient pour base la barbarie du monde ancien, se trouvent détruites. Les Persans et les Égyptiens ne tiennent plus que le second rang dans l'histoire de l'humanité. Les systèmes de Pythagore, de Platon et d'Aristote, inventés sur les bords du Gange et développés par leurs auteurs, Capila, Vyasa et Gautama, n'apparaissent plus comme des doctrines particulières à la Grèce, mais comme des résultats nécessaires de la pensée humaine et de son travail. Nous sommes loin d'avoir exploré la carrière immense que nous offrent les œuvres samskrites; mais déjà plus d'une découverte importante a payé les efforts des savans : déjà cette route si vaste semble s'aplanir aux yeux même des profanes qui n'ont pas consacré leurs veilles à de si laborieux travaux.

Depuis trente ans, sept cents publications relatives à l'histoire et à la littérature samskrites ont paru en Europe : nous chercherions en vain, dans les pays les plus civilisés

de l'Occident, cinquante personnes qui pussent comprendre les textes contenus dans ces ouvrages, et cent personnes qui voulussent leur accorder un intérêt passager et une étude même fugitive. Cependant cette persévérance infatigable qui distingue les érudits ne recule pas devant l'obstacle. Des chaires de samskrit sont élevées à Berlin, à Breslau, à Oxford, à Paris. Dans la liste des ouvrages récemment publiés et qui traitent de ces matières ardues, nous trouvons un livre grec, un livre polonais, quatre ouvrages écrits en hollandais, trois en russe, huit en danois, quarante en français, soixante-trois en anglais, soixante-dix-huit en allemand, six en persan, cent soixante-dix en hindoustani. Les rapports de la Compagnie des Indes avec les descendans dégénérés des vieux brahmanes favorisent les travaux pénibles, mais utiles et gigantesques, de ce petit nombre d'hommes dévoués au culte du savoir. Nous possédons une partie des épopées hindoues, du théâtre hindou, la plupart des codes religieux de l'Inde ancienne et de ses codes de lois.

Long-tems les soins de notre commerce nous ont absorbés. Nous avons négligé ou méprisé ces trésors. Qu'importait à nos gentilshommes cette richesse de l'intelligence, pourvu que leurs cadets trouvassent dans l'Inde un asile et une place, c'est-à-dire presque toujours un tombeau; pourvu que les fonds de la Compagnie se maintinssent en hausse, et que nos nababs nous rapportassent un bon nombre de pagodes? L'intérêt romanesque de la Péninsule et du Gange s'était éclipsé : on avait vu de près ces éléphans, ces trônes d'ivoire,

Et des rois d'Orient la barbare opulence,

comme dit Milton; toute cette féerie des *Mille et une Nuits*, merveille si étonnante, était devenue commune et

vulgaire. Ces royaumes avaient dégénéré en présidences paisibles où s'endormaient de vieux marchands enrichis. L'évêque Héber, réveilla le premier l'attention de l'Europe et la reporta vers cette grande et magique contrée. Il montra aux Anglais et à l'Europe ces monumens de religions disparues, ces ruines d'empires aujourd'hui sans nom, ces manuscrits dépositaires de doctrines qui ont influé sur des générations anéanties; traces d'une civilisation antérieure à toutes les civilisations que l'histoire nous fait connaître. La curiosité naquit. Cette vieille terre à laquelle Pythagore demanda des dogmes, et qu'Alexandre ne put soumettre, s'éleva jusqu'au rang de l'Égypte et de la Grèce, régions classiques dont on interroge les monumens, pour y déchiffrer les secrets de la société primitive.

Mais l'étonnement s'accrut; plus on creusait dans ces antiquités hindoustaniques, plus elles déployaient de merveilles. Voici une langue évidemment mère, non-seulement des dialectes parlés dans l'Hindoustan, mais du persan, du grec, de l'étrusque, du latin et du teuton. Cet idiome sacré enlace dans sa complexité immense, toutes les formes grammaticales, toutes les principales racines sur lesquelles s'appuient les idiomes des peuples civilisés. Voici une poésie épique dont la monstruosité s'allie à la grâce, dont la simplicité touchante traverse une multitude de fictions extravagantes, comme un jet de clartés sillonne une forêt ténébreuse. Ces épopées ont recueilli, modifié, orné un grand système de théogonie, de panthéisme mystique, de philosophie, où se confondent les mille théories de toutes les écoles occidentales, sceptiques, éclectiques, stoïques, idéales, matérielles, athées. Apparaissant tout-à-coup au regard des savans, et surgissant comme du sein de l'abîme, ces preuves irréfragables de la plus complète civilisation et du plus antique état social,

ces témoignages d'un art, d'une poésie et d'une religion qui ont précédé et sans doute influencé tous les arts, toutes les poésies, toutes les religions connues, ont préludé à un changement dans les données de la critique et de l'histoire. C'était un monde nouveau qui se révélait. Ainsi les voyageurs admirèrent la ville antique de Mahabalipour, longtems cachée par l'océan, mais laissant apercevoir encore, lorsque la marée baissait, des pagodes entières et des palais inhabités depuis des siècles.

Nous ne nous occuperons ici que de ces fragmens de poésie samskrite, dont des traductions latines, et surtout allemandes, ont reproduit non-seulement les idées, mais le rhythme et la forme. L'allemand se plie à tous les usages: plus un idiome se complique et s'embarrasse dans les replis d'une syntaxe savante, plus l'allemand imite heureusement ces sinuosités et cette variété de combinaisons. D'autres exploreront la philosophie hindoustanique, et classeront des systèmes aussi nombreux que ces théories multiples créées et détruites tour-à-tour par la Germanie moderne.

En général, la poésie samskrite exagère les idées, grandit les images, accumule les faits, multiplie les nombres; mais aussi elle simplifie le style, épure la couleur, économise la métaphore et ménage l'épithète. Vous cherchez en vain dans ses ouvrages la confusion brillante, l'entassement de comparaisons fantastiques, prodiguées par les poètes arabes et persans. Toutes les inventions colossales des brahmanes qui ont écrit ces épopées brillent au contraire de lucidité et de clarté; l'exubérance est dans l'imagination, non dans les images, dans la conception, et non dans les mots. La fable se déroule multiple, infinie, étonnante, monstrueuse; l'expression coule avec la limpidité d'un ruisseau. Cette bacchanale mythologique, dont les épopées hindoues sont remplies, est narrée avec une naïveté tout enfantine, quel-

quefois majestueuse, et qui, sous ce rapport, touche à la simplicité homérique. Nous ne parlons ici que des véritables poèmes hindous, de ces chants qui portent avec eux la preuve de leur antiquité. Toutes les littératures se sont corrompues et fardées en marchant vers leur décadence. Les *Seicentisti*, les *Gongora*, les *Marini*, les *Dorat*, ceux qui prennent la recherche pour l'art, et obscurcissent ou contournent leur expression pour atteindre la nouveauté, n'ont pas manqué à l'Hindoustan. M. Benary a récemment publié le *Nalodaya*, poème samskrit moderne, d'un style aussi faux et aussi entortillé que le style des vieilles épopées est pur et lucide.

Nous commencerons par nous humilier en confessant notre ignorance : nous savons très-peu de samskrit. Mais il nous suffira de communiquer au lecteur le résultat des découvertes que des hommes distingués ont faites, depuis quelques années, dans ces obscures et vastes régions; les Schlegels, aux principes desquels on peut ne pas inféoder sa pensée, mais auxquels on ne peut refuser son tribut d'admiration; philosophes et poètes, hommes qui ont embrassé la critique, d'un coup-d'œil puissant et infatigable, à-la-fois comme une science et comme un art; Bopp, leur associé; Kosegarten et Rosen; Chezy; W Jones; Carey et Marshman; enfin Wilson. Ces hommes remarquables ont exploité pour nous une mine immense et qui leur a coûté de pénibles travaux; les monumens qu'ils ont arrachés aux profondeurs de la terre s'élèvent sous nos yeux; qu'on ne s'étonne pas si un profane s'en approche; peut-être notre appréciation en sera-t-elle plus équitable et notre admiration plus réfléchie.

Le tems et l'application qu'exige l'étude d'une langue inconnue absorbent trop complétement l'attention pour que l'on puisse demander au philologue la pénétrante et

impartiale sagacité du critique. Ce sont les racines samskrites qui l'occupent ; c'est la bizarre complication d'une syntaxe inconnue qui fait son admiration. Ces rapports nouveaux qu'il découvre le surprennent et le ravissent. Si vous voulez obtenir de lui une investigation plus complète, sous le rapport de la poésie et de l'art, vous courrez risque d'être déçu par les illusions de son enthousiasme : il est toujours prêt à regarder comme sublime un trésor si laborieusement conquis. L'exaltation, qui seule a pu le soutenir dans une si rude entreprise, colore à ses yeux et dore d'un reflet éblouissant les plus simples résultats de sa conquête. Un ancien navigateur découvrait-il une île, un rocher, une plage déserte ; c'était un paradis, un Eldorado, une terre semée de perles et d'or : non-seulement son imagination le décevait, mais son succès, mais de longs travaux enfin récompensés, mais le sentiment d'une possession exclusive et d'une découverte toute personnelle l'enivraient à-la-fois ; illusions naturelles et innocentes dont la plus froide raison a peine à s'affranchir.

Le tems s'écoule, et cette auréole enchantée s'affaiblit ; cette teinte romanesque disparaît ; les régions de féerie ne sont plus que des régions souvent fertiles, pittoresques, animées, mais d'où les merveilles et les sylphides, les nains et les géans sont exilés à jamais. Cette netteté dans les idées, cette réduction de la magie à la réalité, cette recherche d'une vérité sans ornemens, n'appartiennent pas d'ordinaire aux premiers, aux plus hardis, aux plus célèbres investigateurs : tâche plus modeste qu'éclatante, travail nécessaire cependant, et que nous essaierons d'accomplir.

Un nouveau monde, récemment conquis, a enrichi le domaine de l'histoire littéraire ; nous ne prétendons pas à la gloire de la découverte ; elle appartient aux er-

mites du savoir, à ces anachorètes de l'érudition, qui vivant loin de la foule, isolés de tous les écrivains et de tous les poètes, ne communiquent pas aux masses les fruits de leurs explorations. Nous traduirons littéralement ces traductions latines et allemandes qui reproduisent mot pour mot et souvent dans tous les détours d'une grammaire compliquée et d'une syntaxe savante, des originaux inconnus jusqu'ici. Ainsi nous espérons faire connaître, si ce n'est d'une manière complète, au moins par des fragmens curieux, ces écrivains dont l'Occident ne soupçonnait pas l'existence; brahmanes confidens des rois asiatiques; bardes et législateurs des régions les plus civilisées d'un monde disparu.

Les institutions primitives de l'Hindoustan se reflètent dans le code de Menou, traduit par W. Jones et publié par Haughton. Les croyances religieuses des brahmanes anciens sont consignées dans les Védas, hymnes mythologiques. Deux grandes épopées suivent immédiatement les Védas et précèdent les Puranas, Légende brahmanique, commentaire des Védas, renfermant l'hagiographie de cette religion singulière.

Nous offrirons d'abord au lecteur quelques extraits du *Maha-Barata*. C'est assurément de toutes les épopées, la plus colossale : elle s'élève au-dessus de l'*Iliade*, de l'*Odyssée*, de la *Jérusalem Délivrée*, et des *Lusiades*; comme les pyramides d'Égypte s'élèvent au-dessus des temples grecs. Oubliez Homère et le Parnasse à la double cime, et les poétiques rivières de la Grèce, avec leurs rideaux de platanes et leurs pittoresques cyprès. Vous êtes dans l'Inde : voici l'Hymalaya; c'est le symbole d'une poésie dont les dimensions dépassent toutes les poésies connues; des cimes sur lesquelles la respiration de l'homme s'éteint; des bois immenses et séculaires; des torrens qui

grondent comme la mer et semblent vastes comme elle ; une confusion gigantesque, sous un ciel pur, dont l'atmosphère dessine nettement tous les contours.

Ce géant de l'Épopée n'a pas été complétement traduit ; la main mourante de Frédéric Schlegel s'occupait de ce travail, peu de tems avant son agonie. Vers le milieu du poème, on trouve un épisode que Wilkins, Auguste Schlegel et le Baron de Humboldt ont choisi pour sujet de leurs recherches et de leurs méditations. Cet épisode (le *Bhagavat-Gita*) forme à lui seul un poème complet, exposition de tout le système théologique des brahmanes ; l'Orient n'a point laissé d'ouvrage plus grandiose ni plus curieux à étudier. Le panthéisme hindoustanique s'y révèle avec une majesté, une profondeur, souvent une éloquence terrible. Vous diriez un chant d'Empédocle ou de Lucrèce, intercalé dans un récit homérique. C'est au milieu d'une bataille que le dieu Krischna déploie au héros Arjuna le système mystique et philosophique de l'univers ; les guerriers s'arrêtent ; les éléphans reposent sur des monceaux de corps ; les fureurs de la guerre civile font place au dialogue du héros et du dieu. Cette solennelle discussion sur l'homme et sa destinée, sur Dieu et son essence interrompt le carnage. Rien de plus bizarre et de plus grandiose que cet épisode et la place qu'il occupe.

La guerre civile a éclaté entre les descendans de Pandoû, légitimes héritiers du trône et les descendans de Kouroû qui l'ont usurpé. Les *Pandoûs* reviennent à la tête d'une armée, que le héros Arjuna commande, attaquer les usurpateurs de leurs droits et reconquérir le sceptre de leurs aïeux. *Bhischma*, guerrier d'une taille gigantesque, guide les Kouroûs ; la bataille a duré long-tems, et la victoire est encore incertaine. Après avoir encouragé ses

partisans, *Bhischma* fait retentir la trompette du combat, sa conque terrible, qui porte un nom spécial, comme la Durandal des poèmes chevaleresques. A ce mugissement répondent les trompettes de l'armée ennemie. Des chevaux blancs emportent le char d'Arjuna, près duquel se tient le dieu Krischna ; et le combat recommence.

Le char du chef des Pandoûs s'est arrêté au milieu de l'espace qui sépare les deux armées. Il les parcourt du regard ; frères contre frères ; parens contre parens ; prêts à s'entrégorger sur les cadavres de leurs frères! Une mélancolie profonde, une subite douleur le saisissent. C'est ce sentiment de chagrin et de regret qu'il communique au dieu son protecteur et son guide. On ne retrouvera point dans notre traduction l'harmonie grandiose du *schloka,* qui se déroule comme le Gange, avec une majesté féconde. Le schloka se compose de deux vers de seize syllabes, qu'une césure suspend à la huitième. Les quatre premières syllabes ne sont soumises à aucune règle ; les cinquième, sixième, septième et huitième syllabes sont toujours une brève, une longue, une longue et une brève ; le poète a cependant la liberté de changer cette dernière en longue, quand la versification l'exige : la prosodie latine noterait le schloka samskrit de la manière suivante :

⏓ ⏓ ⏓ ⏓ | ⏒ — — ⏒ | ⏓ ⏓ ⏓ ⏓ | ⏑ — ⏑ ⏒
⏓ ⏓ ⏓ ⏑ | ⏓ — — ⏒ | ⏓ ⏓ ⏓ ⏓ | ⏑ — ⏑ ⏒

« Krischna! Voici mes parens, armés, debout, prêts à s'égorger. Vois! mes membres tremblent ; mon visage pâlit ; mon sang se glace ; un froid de mort circule dans mes veines ; et mes cheveux se hérissent d'horreur. *Gandiv,* mon arc fidèle, tombe de ma main, incapable de le soutenir. Je chancelle, je ne puis ni avancer ni reculer ; et mon ame enivrée de douleur semble vouloir m'abandonner.

» Dieu aux cheveux blonds ! Ah ! dis-moi. Quand j'aurai assassiné tous les miens, sera-ce du bonheur ? La victoire, l'empire, la vie, que me seront-ils alors ? Qu'est-ce que l'empire, la victoire et la vie, lorsque ceux pour qui nous désirons les obtenir et les conserver ont péri dans le combat. Fils et pères, oncles et neveux, amis et parens, non, je ne voudrais pas les voir tomber sur le champ de bataille, ô conquérant céleste, quand le triple monde serait le prix de leur mort ! Et les égorger pour conquérir ce misérable globe ! Non, je ne le veux pas, quoiqu'ils s'apprêtent à m'égorger sans pitié. »

Ce discours, d'une sensibilité si touchante, occupe beaucoup d'espace ; le tableau de la guerre civile y est complet ; on y voit les sacrifices interrompus ; les liens domestiques brisés ; l'extinction des races nobles ; la licence des femmes ; le triomphe de l'impiété. Arjuna retombe sur son char, dépose son arc et ses flèches et attend la réponse du dieu. Krischna lui reproche sa faiblesse ; Arjuna réplique avec une mélancolie plus profonde encore : mendiant, exilé, il aime mieux perdre la couronne et la vie, que de verser le sang des siens.

C'est alors que Krischna développe la théorie sublime et horrible des brahmanes ; fatalisme panthéistique qui confond tout, permet tout, embrasse tout. Le meurtre du parent le plus proche est chose indifférente. Le meurtre n'est rien ; la vie et la mort ne sont rien : passagères modifications de l'être, qui ne détruisent et ne créent pas. L'éloquence métaphysique n'a jamais été plus loin :

« Ceux dont tu pleures la mort ne méritent pas que tu les pleures ; que l'on vive ou que l'on meure, le sage n'a pas de larmes pour la vie et pour la mort. Le tems où je n'existais pas, où tu n'existais pas, où ces guerriers n'existaient pas, n'a jamais été ; jamais on ne verra venir l'heure

qui sonnera notre mort. L'ame placée dans nos corps traverse la jeunesse, l'âge mûr, la décrépitude; et passant dans un nouveau corps, elle y recommence sa course. Indestructible et éternel, un dieu déroule de ses mains l'univers où nous sommes : et qui anéantira l'ame qu'il a créée? Qui donc détruira l'œuvre de l'*Indestructible*?

» Le corps, enveloppe fragile, s'altère, se corrompt et périt. Mais l'ame, l'ame éternelle, et que l'on ne peut concevoir; celle-là ne périt pas. Au combat! Arjuna; pousse tes coursiers dans la mêlée. L'ame ne tue pas; l'ame n'est pas tuée; jamais elle n'éclot; jamais elle ne meurt; elle ne connaît pas de présent, de passé, d'avenir. Elle est ancienne, éternelle, toujours vierge, toujours jeune, immuable, inaltérable. Tomber dans la mêlée, égorger ses ennemis, qu'est-ce, si non déposer un vêtement, ou l'enlever à celui qui le portait?

« Va donc, et ne crains rien; jette sans scrupule une draperie usée; vois sans terreur tes ennemis et tes frères quitter leur corps périssable, et leur ame revêtir une forme nouvelle. L'ame, c'est la chose que le glaive ne pénètre pas; que le feu ne peut consumer; que les eaux ne détériorent pas; que le vent du midi ne dessèche pas. Cesse donc de gémir. »

L'inexorable dieu continue ainsi. Arjuna l'écoute avec soumission, déférence et dans un étonnement profond. C'est alors que Krischna lui explique par degrés, et pour répondre à ses questions nombreuses, la nature des dieux et de l'univers, la nature de l'ame, le bien suprême et la sagesse éternelle.

La vie active vaut-elle mieux que la vie contemplative? Telle est la première question qui se présente; question souvent agitée dans les écoles de la Grèce et que le *Bhagavat-Gita* résout affirmativement : « Agir sans passion,

c'est le plus haut degré de la vertu humaine ; l'ame, indépendante des objets extérieurs et affranchie de leur influence, doit conserver sa sérénité imperturbable. Qu'elle se concentre et se renferme en elle-même « *comme la tortue se recueille sous son palais mobile et se cache à tous les yeux.* » Qu'elle agisse, mais sans émotion ; que le calme intérieur ne soit jamais troublé ; que cette impassibilité profonde brave tous les événemens extérieurs, quelle que soit leur importance, leur violence, ou la terreur dont ils s'environnent. » Stoïcisme mystique, contraire aux théories d'exaltation contemplative, que des Yoguis professent encore, et que le poète développe et appuie avec une rare éloquence. Plusieurs comparaisons nous semblent mériter d'être citées. L'ame dans sa quiétude doit conserver une inaltérable pureté :

Le céleste lotus, aux pétales d'azur.
Ainsi repose et dort sur les flots d'un lac pur

Plus loin il compare la grandeur de l'ame du philosophe à la grandeur de l'océan, et à sa majesté dans le calme :

Les voluptés des sens, leurs flots et leurs orages
Frappent sans l'émouvoir l'ame forte des sages :
Rien ne peut la troubler. — Telle est la mer : en vain
Mille torrens fougueux se jettent dans son sein ;
Cet immense océan reste calme et sublime.

Homère n'offre pas de métaphore semblable ; ce n'est plus une comparaison tirée du spectacle de la nature physique ; le chef brave et redoutable comme un lion ; le glaive qui dévore les hommes comme l'incendie dévore au loin les moissons ; le poète samskrit compare un état de l'ame à une situation particulière de la nature. Il se plait à peindre cette tranquillité : il emploie les couleurs les

plus délicates pour représenter cette solitude de l'ame, ce repos de la conscience « *ermite* renfermé dans notre sein... » « lampe suspendue à la voûte d'un palais paisible; sa flamme n'est agitée par aucun souffle. »

« Que le dévôt se dise : Tous mes actes extérieurs ne » sont rien. C'est l'affaire de mes sens et non de mon » ame. Elle s'enferme en elle-même; elle répète le mono- » syllabe sacré : OM. Par ce talisman, elle découvre l'unité » de Dieu en toutes choses; elle découvre Dieu en tout. » L'homme qui a vécu ainsi est absorbé après sa mort par » le génie primitif, Brahma; il se perd dans la source de » l'être; il se confond avec Dieu. Si le courage lui manque » ou si la mort vient à le surprendre, avant qu'il ait mé- » rité cette récompense, il peut renaître sous une forme » nouvelle; fils de quelque anachorète pieux, il recom- » mencera sa carrière de sainteté, et de calme divin, jus- » qu'à ce que la couronne céleste lui soit accordée. »

Observez que Krischna n'encourage aucune des tortures volontaires auxquelles les fakirs se soumettent. Sa théorie, c'est le stoïcisme mêlé à la douceur de l'ame et à la quiétude.

Après avoir exposé le système de l'univers, il s'explique lui-même aux yeux d'Arjuna. *Avatar* ou incarnation du Dieu suprême, il est Brahma sous forme humaine; tout émane de lui; tout doit rentrer en lui. Puis s'élevant par degrés, il se proclame identique à tout ce qui est grand dans l'univers; ame partout présente; étincelant dans les astres les plus éclatans, il a pour trône tout ce qui domine. Entre les fleuves, il est le Gange; entre les paroles, le monosyllabe OM, qui exprime Dieu; entre les montagnes, le mont *Mérou;* entre les animaux, l'éléphant; entre les oiseaux, l'aigle. Enfin (et ces deux symboles étonneront le lecteur), il est parmi les lettres, la voyelle A; et « *parmi les*

fraudes humaines, la passion du jeu. » Ainsi il est tout, même le crime; il comprend tout, même le néant.

« Vois en moi, dit-il, l'immortalité et la mort. Je suis ce qui est; je suis ce qui n'est pas. L'atmosphère qui remplit, qui enveloppe, qui entoure, qui contient l'univers, est mon image; comme elle, j'embrasse et contiens toutes les choses créées. C'est moi qui ai suspendu à sa chaîne de perles, l'univers éternel, et qui le tiens balancé. » Homère a employé (1) cette image, dont l'origine est évidemment hindoustanique.

Quelle grandeur dans cette personnification du dogme panthéistique! Jamais l'audace du poète a-t-elle revêtu d'images palpables, de plus magnifiques et de plus vastes pensées. Jamais l'abstraction s'est-elle réalisée avec une témérité plus énergique; jamais fiction plus profondément métaphysique a-t-elle reçu d'un écrivain la forme et la couleur?

Arjuna supplie le dieu de se montrer à ses regards, non plus sous une forme humaine, mais sous la forme divine. Krischna y consent :

« Tu me verras; mes millions de métamorphoses, de nuances, de formes, de substances vont t'apparaître; merveilles cachées aux regards des hommes et qui te seront dévoilées. Mais ce spectacle mystique, tes yeux mortels ne le supporteraient pas; je te donne le regard d'un dieu; vois!

» Mille soleils éclateraient tout-à-coup dans le ciel, que cette magnificence n'égalerait pas ce que vit Arjuna : l'unité dans la multiformité, la splendeur et la vie de tous les mondes, incorporées dans le dieu des dieux. » Dans l'agonie de sa terreur, Arjuna, la tête élevée vers le ciel, les mains croisées sur la poitrine, s'écria :

(1) *Iliade*, VII, 25.

« Tous les êtres, toutes les tribus du monde, je les vois en toi seul, ô dieu ! et Brahma sur son trône de lotus. Tes bras sont innombrables ; ton corps n'a pas de limites, point de commencement ; point de milieu, point de fin. Le diadême te couronne ; le disque, l'épée, la massue sont dans tes mains : tu rayonnes d'une intense, d'une insupportable lumière, soleil étincelant de toutes parts ! »

Le poète décrit un peu longuement cette magnificence de la divinité panthéistique : mais bientôt elle se transforme ; sa splendeur se change en terreur ; créatrice, elle devient destructrice. L'être qui a tiré du néant toutes choses, fait rentrer sa création dans son sein. Gouffre énorme, abîme incommensurable, monstre à la gueule béante ; tout va se perdre et s'annihiler dans les profondeurs divines.

« Qui es-tu sous cette forme qui m'épouvante? s'écrie Arjuna. Destructeur et dévorateur de toutes choses, ô redoutable dieu ! salut ! Les héros du genre humain, les mondes, les générations s'engloutissent en toi ; ta bouche enflammée les dévore, comme la mer absorbe les courans et les rivières. Mais je voudrais te revoir sous ta forme première, sous ta forme créatrice.

» Je suis le tems qui détruit, réplique le dieu. Toute cette armée va s'éteindre. Excepté toi, nul de ces hommes rangés en bataille sous leurs armures étincelantes ne survivra au jour qui s'écoule. Marche donc, combats, lève-toi, triomphe, écrase tes ennemis ; sois roi. Cette armée est morte déjà ; elle est ma victime ; et toi, tu n'es que l'arme servile du destin. Massacre Bhischma, Karm, Jagathrath, Dron, tous leurs guerriers. Frappe ; ils sont déjà vaincus. »

Qu'il nous suffise d'avoir fait connaître, par ces extraits, l'un des plus étranges monumens de l'antiquité ; l'exposition du panthéisme, sous la forme d'un symbole terrible,

d'une poésie simple et grandiose. Un autre épisode du même poème donnera, par le contraste qu'il présente, une idée de la variété de nuances qui distingue les épopées de l'Hindoustan. *Nala,* traduit en latin, et en allemand, par Bopp et Kosegarten, rappelle la sensibilité élégiaque et la ravissante fécondité de Spenser. Roman dont les caractères sont bien tracés, les incidens vraisemblables et l'intérêt pathétique; chef-d'œuvre, qu'il faut placer à côté des plus aimables créations de l'art. L'Europe l'eût déjà classée non loin du second chant de l'Énéide et de l'épisode d'Herminie, si la différence des mœurs orientales et occidentales n'opposait un obstacle éternel à ce que les conceptions des poètes asiatiques deviennent jamais populaires parmi nous.

La poésie, émanant de la sensibilité et de l'imagination, s'adresse à elles-seules. L'esprit la conçoit sans doute; mais le sentiment poétique échappe à son appréciation. Beaucoup de lecteurs comprennent Homère; mais Homère parle-t-il à leur imagination, comme à celle de Platon ou de Périclès? Non, certes. Un petit nombre d'hommes choisis a seul la clef du sanctuaire; il faut, pour lire l'Odyssée, devenir Hellène et se transformer. Tous les peuples possèdent l'accent spécial et caractéristique de leurs passions, accent étranger aux autres peuples. Ainsi l'harmonie de nos concerts déchire les oreilles du musulman qui les écoute; ce qui nous charme fait son supplice. Non-seulement la poésie de l'Hindoustan ne réveille aucune des associations et des idées que nos mœurs ont empreintes de poésie; le bruit de nos cloches; les lignes de nos paysages; les feuillages de nos forêts; les noms héroïques de notre histoire; les fleurs et les fruits de notre sol: mais son charme et sa magie émanent de mœurs inconnues pour nous, d'une terre dont les produits nous paraissent gigantesques ou barbares, d'ha-

bitudes qui nous semblent sauvages, et nous inspirent l'horreur ou le dégoût. Comment donc la majorité des lecteurs s'identifierait-elle à des émotions si peu en harmonie avec leurs coutumes ? A peine Milton et Shakspeare, Spenser et le Dante sont-ils populaires en Europe. On les admire sur parole, plutôt qu'on ne les comprend. Avant de s'initier à leur génie, une sorte d'éducation préalable est nécessaire; prélude malheureux, procédé funeste à la poésie; pendant que le lecteur acquiert les connaissances nécessaires, il perd la fraicheur de sensibilité sans laquelle on ne goûte jamais un poète.

Si les idées morales exprimées par la poésie étrangère nous sont à peine accessibles, ses paysages nous offrent une énigme plus incompréhensible encore. Au moins, le sol de l'Italie et de la Grèce s'émaillait des mêmes fleurs qui s'épanouissent dans un parc anglais. Le chêne prophétique de Dodone, le hêtre de Virgile, le laurier Delphique, la rose d'Anacréon, appartiennent à l'Europe entière; leurs couleurs, leurs parfums, leurs feuillages, familiers à notre vue, nous communiquent une partie des émotions dont la muse antique les a doués. Mais lisez l'hymne suivante de Jayadeva (1), brillante et poétique description du printems; elle ne vous présentera qu'un long hiéroglyphe; et si vous exceptez la première phrase, aucun des vers qu'elle renferme ne tracera dans votre cerveau une idée nette et colorée, ne laissera dans votre ame un souvenir et une émotion.

» Voici le tems des soupirs pour les jeunes filles séparées de ceux qu'elles aiment. Les abeilles viennent couvrir les fleurs du Bakoul. Les pétales noires du Tamala empruntent l'odeur du musc; les grappes rouges du Palaja

(1) Traduite par W. Jones.

s'empourprent de sang comme les ongles de Kama, lorsqu'il déchire les cœurs de la jeunesse. Le Césara épanoui ressemble au sceptre éclatant de l'Amour, roi du monde; les épines du Cétasa sont les dards qui se baignent dans le sein des amans. Voyez les branches du Patali; ses coupes sont remplies d'abeilles, comme un carquois de flèches. Le parfum du Mallika enivre et séduit le cœur même de l'ermite; et les tresses de l'Amra se baignent et se déroulent dans les flots bleus de l'Yamouna. »

Toutes ces images sont gracieuses; quelques-unes d'entre elles sont dignes des poètes grecs. Mais les mots barbares et inusités qui s'y trouvent joints, les désenchantent. La mythologie grecque avec laquelle nous sommes bercés, nous paraît déjà fort étrange; et Pan et les satyres n'ont pour les modernes qu'un intérêt secondaire. Cependant les rapports du Latium et de l'Hellénie avec l'Europe moderne, s'étant conservés dans le moyen-âge, n'ont pas perdu toute leur influence sur nous. Il fut un tems où, dans notre naïveté, nous nous imaginions descendre d'Hector et de Francus. Les études classiques ont construit un pont de communication indestructible entre la civilisation antique et la nôtre. Troie, Athènes, Thèbes et même Persépolis, ont leur place fixe dans le domaine de notre pensée, éveillent des souvenirs grandioses. Memphis nous est connu; mais Ayodhya et Vidharba! L'Helicon et le Parnasse caressent encore notre imagination : mais le mont Merou, Schiva et Vischnou ne se montrent à notre esprit que sous des formes bizarres et sous un voile obscur. En vain William Jones a-t-il composé de poétiques dithyrambes, qui développent la mythologie des brahmanes; un savoir immense peut seul en donner la clef; et les ailes de la poésie s'affaissent sous le poids de cette érudition barbare. Le plus beau drame de Calidasa,

le *Nuage Messager* (1), œuvre élégiaque dictée par le génie, est difficile à comprendre; l'élégance exquise de la poésie lutte avec peine contre une insolite et mystérieuse multitude de noms propres et de souvenirs hindous.

De tous les fragmens de la poésie samskrite, l'épisode de Nala est peut-être celui qui exige le moins de commentaires et qui s'explique le plus aisément. Inspiré par ces sentimens naturels qui reposent dans les profondeurs du cœur humain, il reproduit des affections qui ne changent pas plus que l'économie générale du corps, chez les différentes races. Quelle poésie que celle que tous les hommes peuvent comprendre, qui arrache des larmes sous toutes les latitudes, qui fait vibrer à l'unisson la sensibilité de tous les hommes. Ici le costume hindou est un charme de plus; nous aimons à retrouver nos passions et nos douleurs sous cette draperie étrangère : cette copie fidèle des mœurs domestiques d'un peuple inconnu nous plaît et se laisse comprendre aisément.

Ici l'idéal de la vertu féminine s'élève et brille d'une clarté, d'une grâce, d'une chasteté ravissantes. Un amour de l'humanité, une douceur d'ame, une naïveté charmante, respirent dans le poème. On croit vivre au sein d'une race primitive, innocente, pacifique, et dont la civilisation perfectionnée a développé l'intelligence, sans flétrir sa candeur. Les tableaux d'intérieur, la peinture de la fidélité conjugale, ne se sont jamais parés d'une couleur plus tendre et plus heureuse. Il y a quelques années, M. Southey (2), qui ne connaissait pas l'épisode de Nala, plaça dans son poème épique hindou (*la Malé-*

(1) Traduit par Wilson.

(2) Voyez, dans la première série de la REVUE BRITANNIQUE, le portrait de cet écrivain.

diction de Kehama), des scènes de vie privée, dont la simplicité contrastait fortement avec l'extravagante grandeur des fictions. Son instinct de poète lui avait révélé le secret des compositions hindoues : une puissance colossale, à côté d'une grâce enfantine, et toute la naïveté des affections domestiques près des symboles les plus gigantesques que la frénésie de l'imagination puisse créer.

Nala, roi de Nischadha, est le meilleur des monarques et le plus beau des hommes. Il excelle dans tous les arts de la guerre et de la paix. Nul ne conduit un char avec autant d'habileté. Damaïanti, belle et modeste fille du roi Bhima, inspire à Nala une passion vive. Nala, qui veut faire connaître à Damaïanti la tendresse qu'il ressent pour elle, rencontre au milieu d'une forêt une troupe de flammans aux ailes d'or, oiseaux dont le vol est rapide et le plumage éclatant : étranges messagers, que le poète samskrit prête au monarque. Ils lui proposent de se rendre près de la vierge et de se charger du message d'amour : Nala y consent.

« Les oiseaux s'envolent pleins de joie et prennent leur essor vers Vidharbha, la ville superbe. Ils s'abattent aux pieds de Damaïanti, assise parmi ses suivantes, sur les tapis de son palais. Elle s'étonne de les voir, admire leurs formes gracieuses, leur plumage éclatant ; et les jeunes filles, dans leurs jeux, poursuivent autour des colonnes la troupe aux ailes d'or. Leurs pieds fuient sur le marbre ; les oiseaux se dispersent ; et celui qui a suivi Damaïanti dans la forêt, se trouvant enfin seul auprès d'elle, lui parle ainsi dans le langage des hommes :

— Damaïanti, un noble monarque règne sur Nischadha. Sans égal parmi les mortels, beau comme les gémeaux Asuinas, dieu sous forme humaine ! Si tu l'épousais, ô princesse à la taille élancée, beaux et nobles seraient tes enfans,

comme toi, comme leur père. Nous avons vu les dieux et les Gandharvas, les hommes, les serpens et les Rischis; mais personne n'égale Nala. Perle entre les femmes, Nala est l'orgueil des hommes. »

Damaïanti ayant entendu ces mots, répondit :

« Va, et répète à Nala, de ma part, les mêmes paroles que tu m'as adressées.

» Les ailes de l'oiseau se déployèrent et il s'abattit sur Nischadha. »

Cependant Damaïanti éprise d'amour pour le prince, se livra tout entière à sa passion nouvelle. Les dames européennes reconnaîtront chez la jeune fille hindoue, les mêmes symptômes qui annoncent, parmi nous, le malaise d'un cœur amoureux :

« Elle était assise, pleine de rêverie et d'abattement. Ses joues pâlissaient; la mélancolie la consumait. Silencieuse, elle regardait le ciel; et de longs soupirs s'échappaient de son sein. Triste spectacle! son beau teint s'est déjà terni; les peines de son ame l'emportent. Le sommeil, la conversation de ses amies, les banquets joyeux ne la consolent pas. Malheur! malheur! s'écrie-t-elle, et ses jeunes compagnes pleurent autour d'elle. »

Son père, touché du chagrin qui consume sa fille, se décide à la marier. Ses réflexions à ce sujet, naïves, physiologiques et patriarchales, arrachent un sourire critique. Bientôt tous les rois de la terre, tous les chefs et les guerriers sont convoqués à une réunion solennelle. La princesse va choisir son époux, en enlaçant d'une guirlande de fleurs la tête du prince. On accourt de toutes les régions; les chars font frémir le sol; la route qui conduit à Vidharbha est couverte de chevaux. Le globe gémit sous le poids de tant d'éléphans, de coursiers, de rois et de dieux; car les dieux héroïques de ces

tems se mêlent aux hommes, partagent leurs passions, rivalisent avec eux, les attaquent, les défendent ou les punissent.

Nala se rend à cette assemblée : quatre dieux l'arrêtent au milieu de sa route ; ces quatre dieux sont ses rivaux, et prétendent à la main de Damaïanti : *Indra,* dieu du firmament ; *Agni,* dieu du feu ; *Varouna,* roi des eaux ; *Yama,* roi des enfers. « Nous avons quitté les cieux, lui dirent-ils, pour obtenir la belle Damaïanti ; toi, notre serviteur fidèle, le plus pieux des hommes, le plus juste et le plus saint des rois, porte notre commun message à la belle vierge, et dis-lui que quatre divinités briguent son amour. » La religion lutte contre la tendresse dans le cœur déchiré de Nala : il hésite et se décide enfin ; la piété l'emporte ; il obéit aux dieux, et va trouver Damaïanti.

« Sous un berceau de fleurs, la vierge de Vidarbha reposait, entourée de ses bandelettes, parée de ses voiles de jeune fille, brillante de beauté, douce et majestueuse, digne du sang qui l'a conçue. Ses yeux sont noirs et grands ; sa taille est mince, et ses membres délicats s'arrondissent avec grâce. En voyant ces yeux, plus doux et plus étincelans que les rayons de la lune, Nala soupire et son amour s'enflamme du sourire que Damaïanti lui accorde. Mais il doit garder sa foi ; il accomplira son devoir. »

En effet Nala va communiquer à la jeune fille les paroles des dieux. Elle le regarde, et souriant au jeune héros qui lui sourit :

« Qui es-tu? dit-elle, toi dont la beauté éveille en moi la flamme du désir? Ton pas est noble et ta démarche assurée comme celle des dieux. Homme d'une beauté sans tache et sans égale, mon cœur s'élance vers toi.

— Je suis Nala. Noble fille, les dieux m'envoient ici.

Quatre divinités te désirent. O la plus parfaite des femmes, choisis parmi eux. Tel est le message dont les dieux m'ont chargé. Réponds à celui qu'ils ont choisi pour interprète.

Damaïanti adora les dieux, et dit :

— O prince, comment te prouver le penchant qui m'entraine vers toi? Le souvenir du message que m'apporta l'oiseau aux ailes d'or fait rougir mon visage. Je suis à toi; tu es mon maître. Hâte le moment de l'hymen, ô seigneur de ma vie! Conduis-moi dans ton palais. Me voici ton épouse fidèle. Ton amour me couronnera de bonheur. Parle, car les rois sont déjà assemblés. Mais si tu me dédaignes, le poison, la flamme, le gouffre des eaux, le lacet fatal me délivreront de la vie! »

Ce naïf enthousiasme de l'amour rappelle les paroles de la Juliette de Shakspeare. Juliette aussi cède sans combat; dans son ingénuité, plus pure que la chasteté affectée des femmes vulgaires, elle reconnaît son amant pour son maître; elle se fie à lui comme à un *gentilhomme* (*gentleman*). Damaïanti aime le héros comme un être supérieur et se livre à lui sans réserve.

« Quand les dieux briguent ta main, répond le prince, pourquoi choisir un mortel? Élève ta pensée et tes regards vers ces sublimes gardiens du monde. La poussière que leurs pas soulèvent est plus noble que moi. Contredire les dieux, c'est marcher à la mort. O la plus belle des femmes! quand un dieu te possédera, une éternelle parure te fera resplendir; les fleurs qui te couronneront seront toujours éclatantes. Prononce, choisis; un cœur qui t'aime t'en supplie. »

Pendant que le maître de Nischadha parlait, un nuage sombre, des pleurs amers voilaient les yeux de la vierge :

« Héros! lui dit-elle, les dieux sont vénérables; je les

adore : mais toi, je te choisis ; mon seul époux, c'est toi que je désire. » Et ses mains pressées se tordaient ; et elle frissonnait dans sa douleur.

— Songe à mon devoir et à ma promesse, reprit Nala. Les dieux ont exigé de moi le silence ; il faut que je taise ce que j'éprouve, et que je porte la parole en faveur des dieux qui m'envoient ; lis dans mon ame, ô Damaïanti !

— Eh bien ! tu seras pur de toute faute. Les dieux, précédés par Indra, se présenteront devant moi ; sois avec eux : c'est en face des gardiens de la terre que je te choisirai, toi, le lion entre les hommes ; et nous n'aurons commis aucun crime. »

Le poète décrit ensuite l'assemblée, le *Swayambara,* ou Choix volontaire ; il y a de la grandeur et un beau coloris dans ce tableau :

« La salle était soutenue par des colonnes d'or. On vit. à travers les portiques gigantesques, s'avancer les héros comme des lions majestueux marchent entre les collines. Des siéges de mille formes leur étaient préparés ; leurs oreilles étaient chargées de pierreries ; leurs têtes couronnées de fleurs odorantes. C'étaient des formes délicates et pleines de force, comme celles du serpent souple, aux anneaux plus durs que l'airain ; c'étaient des bras de géans ; et des tresses de cheveux qui ondoyaient comme des grappes. »

Damaïanti s'apprête à exécuter son dessein et à choisir l'époux que son cœur préfère ; mais quel est son étonnement ! cinq héros absolument semblables à Nala s'offrent à ses regards ; les quatre dieux ont emprunté sa figure, ses traits, sa couronne, sa démarche ; elle hésite ; elle tremble ; elle se doute de l'illusion opérée par les divinités rivales, et, joignant les mains, elle leur adresse cette admirable prière :

« O dieux ! jusqu'à ce jour mon ame et ma vie ont été

pures. Que mon innocence et ma prière pour Nala aient leur puissance sur vous. Au nom de ma pureté, au nom de la sincérité de mon amour, au nom de mon culte pour les dieux, gardiens du monde, montrez-vous à mes regards, et permettez que Nala m'apparaisse! »

Une idée sublime de la mythologie hindoustanique se révèle ici. Jamais une prière sincère n'est sans effet; la vérité et la vertu possèdent une force magique, toute malédiction est efficace, et toute supplication invincible. Aussi les dieux apparaissent-ils aux yeux de la jeune fille sous leur forme immortelle; Nala, au contraire, se montre avec toute la faiblesse de l'homme; contraste qui renferme encore une pensée philosophique, un avertissement symbolique dont il est inutile de développer le sens.

« Les dieux se révélèrent; leurs pieds ne touchaient pas le sol. Immobiles comme des statues de cristal, couronnés de fleurs immortelles, leurs paupières ne se ferment jamais; la sueur ne les souille jamais; leur corps ne donne pas d'ombre. Mais la poussière et la sueur terrestre flétrissent la beauté de Nala; son corps projette une ombre; ses pieds tremblent en pressant la terre; l'effroi se peint dans ses yeux. Damaïanti le reconnaît à ces signes. »

Alors la vierge aux yeux noirs, pleine de pudeur, saisit le bord du manteau de Nala et l'enlace de la zône de fleurs qu'elle tenait à la main. Les souverains du monde s'étonnent de ce choix et s'écrient *Ah!* Les autres dieux et les sages applaudissent à la vertu de la vierge, et l'assemblée se dissout.

On célèbre les noces; Nala et sa femme sont bénis du ciel. Ils ont deux enfans, et donnent au monde l'exemple de la vertu. Nala est aimé de ses sujets; pieux envers les dieux, il lit souvent et avec attention les *Védas*, même le cinquième *Véda*: enfin ce qui est le dernier terme de la

dévotion hindoue, il accomplit le grand sacrifice du cheval.

Mais où trouver une félicité complète et inaltérable? Deux divinités qui ont désiré la main de la jeune fille, et qui sont arrivées trop tard, ont juré de le persécuter. Ils rencontrent un obstacle qui contrarie l'accomplissement de ce mauvais dessein : Nala est innocent dans sa vie; et la colère des dieux mêmes vient se briser contre une vertu sans tache. Quand les gardiens du monde entendent dire que Kali, le mauvais génie, a voué haine au héros, ils lui répondent :

« Tu ne peux rien contre lui. La douceur est son ame; sa parole est la vérité; jamais il ne rompt un serment. Honnête, généreux, pieux, innocent, il ressemble aux dieux qui gouvernent l'univers. Qui maudit la vertu, se maudit lui-même. Qui la frappe, s'égorge de ses mains. Qui s'élève contre Nala, se plonge dans l'étang infernal, dans le gouffre éternel. »

Pendant douze années, la vengeance du mauvais génie n'attend qu'une faute de Nala pour le perdre. Un soir enfin, le prince, oubliant la loi sainte qui prescrit la propreté de toutes les parties du corps, foule de son pied la place où s'est commise la souillure involontaire. Aussitôt son ame donne accès à l'influence du démon Kali. Ce dernier se glisse dans le corps du roi, trouble son intelligence, pervertit son cœur, altère ses goûts; il n'est plus le même : une seule source de vertu lui reste; sa tendresse pour Damaïanti. C'est une idée morale, infiniment touchante; et l'on ne pouvait indiquer avec plus de force la puissance qu'une seule affection vertueuse et profonde conserve sur l'ame de l'homme?

Nala joue aux dés avec Puschkara, son frère. Il perd ses domaines, ses vêtemens, ses chars, son or; le jeu dure

trois mois. Enfin le prince ne possède plus rien, pas même un habit. La passion du jeu, commune aux races héroïques, est admirablement esquissée. Plus le frère de Nala gagne, plus s'accroît chez Nala le désir dévorant de jouer. Il est sourd à tous les avis; il marche à sa perte; un délire et un aveuglement que rien ne peut vaincre l'y précipitent. Damaïanti prévoit le sort qui attend son époux; elle envoie chercher le conducteur des chars, lui confie ses deux enfans, et le charge de les remettre à sa famille.

Un long éclat de rire de Puschkara retentit et annonça la ruine totale de son adversaire.

« Eh bien! lui dit-il, veux-tu jouer encore? quelle sera ta mise? »

Nala reste muet.

« Damaïanti seule te reste; qu'elle soit l'enjeu de la partie! »

Jetant sur son frère barbare un regard profond et douloureux, Nala se leva et ne répondit pas. Dépouillé de ses beaux ornemens, seul, le front calme, mais empreint de désespoir, il quitte le palais paternel.

Ainsi le possédé résiste au démon qui l'obsède; son amour pour Damaïanti lutte victorieusement avec Kali. Rien n'est plus dramatique ni plus touchant que ce morceau.

On proclame à travers la ville cet édit de Puschkara: « *Maudit soit-il, celui qui prêtera son secours à Nala!* » Tout fuit; Damaïanti seule l'accompagne; ils arrachent les racines de la terre et boivent l'eau des sources vives. La faim les déchira. Un jour le prince déchu jeta son manteau sur une troupe d'oiseaux au beau plumage, et dont il espérait se nourrir. Mais à peine les oiseaux furent-ils couverts de ce vêtement, ils prirent leur essor vers les cieux, et l'un d'eux dit à Nala :

« Regarde-nous ! Ces oiseaux qui t'enlèvent ton dernier trésor, ce sont les dès, qui ont entraîné ta perte ! Insensé, nous rions de ta détresse et ta nudité fait notre joie. »

Alors le prince se tourna vers Damaïanti :

« O femme aimable et timide ! tout asile m'est fermé ; toute espérance m'est arrachée. Les dés m'ont privé du trône, de l'honneur et de la nourriture nécessaire à l'homme. Écoute-moi ; cet homme plongé dans l'infortune la plus profonde, quitte-le ; tu le dois. Retourne chez ton père ; voici les contrées méridionales et la route que tu dois suivre. »

Damaïanti l'écoutait, pendant que son malheureux époux lui traçait le chemin qui conduisait à Vidharbha. Enfin les sanglots qui l'oppressaient éclatèrent, et ces mots touchans sortirent de sa poitrine brisée :

« En vérité, mon cœur se déchire ; mes membres abattus ploient et fléchissent ; et plus je pense aux tristes conseils que tu me donnes, plus mon esprit est accablé. Empire, trésors, vêtemens, tu as tout perdu. Nu, en proie à la soif et à la faim, tu veux que je t'abandonne dans ce désert, et que je m'égare loin de toi. Non ! non ! O mon époux ! tant que tu seras dans la forêt sauvage, triste, affamé, jetant un regard lointain sur ta félicité passée, je resterai près de toi ; mon ami, mon maître, je calmerai tes maux. Quel médecin vaut une épouse qui aime ? Quels soins valent sa tendresse ? Réponds ; Nala, le penses-tu ? »

Nous ne commenterons pas la sublime simplicité de ce discours. Nala cède, et enveloppé du même manteau qui couvre Damaïanti, il continue sa route à travers les bois. Mais Kali, le génie persécuteur, n'a pas abandoné sa proie. Pendant que l'épouse fidèle est endormie, le démon veut étouffer le dernier sentiment honnête qui subsiste dans le

cœur de Nala; il lui persuade d'abandonner sa femme. Le malheureux prince trouve une épée nue sur la terre et coupe la moitié du manteau. Il s'en enveloppe et fuit; bientôt cependant sa tendresse le rappelle; il revient sur ses pas; il jette un dernier regard sur Damaïanti endormie :

« Toi dont le soleil ni l'orage n'ont jamais flétri la beauté, ô ma bien-aimée! te voilà sans protecteur, étendue sur la terre durcie. Elle qui souriait si doucement, que deviendra-t-elle, lorsque privée de son vêtement, seule, abandonnée de son mari, elle sera errante au milieu des serpens et des tigres de ces bois? Dieux des saisons, génies des mois, gardiens des cieux, vous tous dieux sublimes, veillez sur elle. Mais s'ils te délaissaient, noble femme, ta vertu serait ta force. »

L'Ariane de Catulle, l'Una de Spencer, la Vierge de Milton dans son *Comus*, se présentent à-la-fois à l'imagination européenne. Aucun de ces types de la pureté féminine ne rayonne d'une beauté plus divine que la jeune Damaïanti; comme l'héroïne du dernier des poètes que nous venons de citer, elle est inattaquable parce qu'elle est pure et dévouée :

> Ne croyez pas qu'elle soit sans défense;
> Car pour égide elle a cette innocence,
> Force cachée, appui mystérieux,
> Seul talisman que nous donnent les dieux (1).

Le démon, qui craint ce retour de Nala vers la vertu, le frappe de démence; il fuit : et « son cœur, dit admirablement le poète, vacille entre sa frénésie et son amour, comme le balancier s'agite, sans trouver le repos. »

(1) Milton. *Comus*.

Damaïanti s'éveille ; sa beauté brille de fraîcheur au milieu de la forêt solitaire. Elle ne voit plus son mari. Un long cri jaillit de son sein :

« Où es-tu ? ô prince ! Mon seul protecteur, mon maître, m'as-tu donc délaissée? Je suis perdue! perdue! Fidèle jadis à tes promesses, à tes devoirs, ô roi ! est-ce bien toi qui m'abandonnes endormie, dans ce lieu désert ? moi ta faible et fidèle épouse ; moi que tu aimais ! T'ai-je fait du mal ? Je suis seule ; j'ai peur ; ah ! si tu te caches à mes yeux, si tu te fais un jeu de me voir ainsi, cesse, Nala, cesse ; ma douleur me tuerait. Oui, je te vois, c'est toi ; pourquoi ne pas répondre? reviens à moi ; que ta voix me parle ; console-moi ; soulage ma peine. Hélas ! je n'entends rien ; il est parti.

» C'est pour lui que je m'afflige, pour lui seul. Affamé, triste, sans secours, qui te consolera, ô mon maître, quand le soir tu t'assiéras près du tronc de l'arbre antique, et que tu ne me verras pas près de toi ?

» Elle se précipite, cherche, parcourt la forêt, arrose la terre de ses larmes ; son cœur est brisé par le chagrin. Elle veut s'élancer, et retombe sans force ; ses sanglots, les cris de son angoisse font retentir ces lieux déserts.

» Maudit, s'écria-t-elle alors, maudit celui qui a perdu Nala ! Maudit celui qui a perverti l'homme vertueux ! Que le bonheur le fuie ! qu'il soit plus misérable que moi ! » Elle dit ; les chiens sauvages hurlent et bondissent autour d'elle ; et ses pleurs coulent toujours. »

Les damoiselles errantes de nos livres de chevalerie, ne courent pas des dangers plus horribles que ceux qui menacent Damaïanti. Un serpent gigantesque la presse de ses plis ; un chasseur tue le serpent, offre des alimens à la jeune femme, et frappé de ses charmes lui dit :

« Femme aux yeux noirs comme ceux de la gazelle,

comment ta beauté divine est-elle descendue dans cette forêt sombre? qui es-tu? quelle est ta famille? d'où te viennent tant d'infortunes? »

Damaïanti lui raconta ses malheurs. Sous le demi-vêtement qui la couvrait, le chasseur apercevait son sein de marbre, la blanche clarté de son visage, l'arc majestueux de ses sourcils. Il entendit avec délice ses paroles pleines de charmes : l'amour s'alluma dans sa poitrine; des mots passionnés et tendres sortirent de sa bouche; le désir brilla dans ses yeux; mais la jeune femme, rougissant et frémissant d'un courroux qui pétillait comme le feu d'un brasier, s'écria :

« Au nom de l'amour que mon cœur renferme, au nom de Nala, que cet homme meure à mes pieds. »

Aussitôt, comme un arbre frappé de la foudre, le chasseur tombe et expire.

Toute cette scène rappelle encore la Vierge de Milton,

> Seule, elle marche au milieu des forêts;
> Son innocence, auréole invisible,
> D'un mur d'airain entoure ses attraits;
> Ni le soldat, ni le brigand terrible,
> N'ont de pouvoir sur sa chaste beauté.

Damaïanti, après avoir échappé à ce péril, se plonge dans les solitudes de la forêt; et le poete se plaît à décrire un magnifique paysage, qu'il peuple à-la-fois d'êtres réels et fantastiques :

« Le chant des cigales retentissait dans les bois; d'immenses armées de lions, de panthères, de cerfs, de tigres, d'ours et d'élans foulaient aux pieds mille plantes vigoureuses, aux rameaux entrelacés et confondus. Des murmures émanaient des buissons agités; de merveilleuses cavernes s'ouvraient devant la princesse. Fleuves rapides, bêtes fau-

ves, oiseaux aquatiques, gnomes, serpens, géans aux formes hideuses, sources transparentes où se jouaient les poissons, hautes cimes d'où les rivières se précipitaient; sangliers et bisons s'élançant des profondeurs des bois; ces prodiges n'effrayaient pas l'auguste fille des rois, cherchant son mari dans le désert. »

Nous sommes forcés de passer plusieurs passages éloquens, dans lesquels Damaïanti déplore son malheur. Un tigre prêt à la dévorer, se détourne. Elle adresse sa prière au génie de la montagne sacrée; elle demande celui qu'elle a perdu à tous les objets de la nature.

» Rendez-le moi, celui qui est pieux et véridique; celui dont l'ame est ardente et le bras puissant; celui que la gloire et la valeur couronnent. Nala! Nala! entendrai-je encore cette voix si belle, si forte, dont les accens profonds et doux éclatent comme le tonnerre et flattent l'oreille comme un murmure des forêts? La parole des dieux est moins suave que la voix de l'amour à l'oreille d'une amante. Réponds, ô monarque sacré, dois-je retrouver Nala? Réponds à ta fille suppliante! »

Enfin ses pas s'arrêtent dans une vallée paisible qu'habitent les *Sounyasis,* ermites vêtus de l'écorce des arbres: délicieuse retraite, à l'aspect de laquelle Damaïanti respire enfin.

« Elle s'approche et s'incline devant les sages, la femme à la taille élancée (1), aux formes ravissantes aux beaux sourcils, à la peau tendre et fine, dont la bouche renferme des perles brillantes, dont les yeux grands et noirs charment par leur expressive langueur. »

Les ermites croient voir une divinité; ils se prosternent devant elle et l'adorent comme la nymphe de ces bois,

(1) *Callipyge*, dans le texte.

comme la fille de Brahma ; elle les détrompe ; leur raconte ses aventures, reçoit la bénédiction des ermites et la promesse d'un avenir heureux. A peine les sages ont-ils parlé, toute la scène de la vallée disparaît, Damaïanti retombe dans la solitude la plus profonde. Il semble que les paroles consolantes des ermites n'aient interrompu le cours de ses chagrins que pour l'encourager et la soutenir dans ses épreuves. Elle ne tarde pas à rencontrer une caravane de marchands, qui la prennent aussi pour une déesse, et la reçoivent avec joie. La halte de la caravane fournit au poète le sujet d'un tableau caractéristique qu'il nous est impossible de ne pas reproduire ici :

« Dans la forêt des terreurs, les marchands découvrent un lac donc les rives paisibles se tapissent de hautes herbes, dont les eaux reflètent les mille couleurs des oiseaux, les nuances des fleurs, et s'embaument de l'encens du lotus. La transparente limpidité de ces eaux porte dans les membres fatigués une fraîcheur qui les délasse. Cavaliers et chevaux firent halte sur les bords du lac enchanté.

» Minuit vint. Le monde entier dormait ; le silence était profond, et les marchands harassés sommeillaient. Voyez : une troupe d'éléphans sauvages, ruisselans de sueur, viennent se désaltérer dans les flots ; ils regardent la caravane ; leur odorat reconnaît les éléphans apprivoisés. Furieux, ils s'élancent, agitant leurs trompes meurtrières. Ils tombent et se précipitent avec une force irrésistible et un poids énorme, comme le sommet de la montagne, s'écroulant de ses hauteurs, roule en grondant et comble la vallée. Leur route est marquée par la destruction ; les arbres et leurs rameaux sont broyés sous leurs pas ; la caravane endormie est foulée aux pieds, déchirée par les défenses, fracassée par les trompes de ces animaux terribles. Les uns fuient, les autres restent, saisis d'épouvante et comme pétrifiés ;

les chameaux s'abattent et périssent. Dans la terreur générale, on se presse, on se frappe d'une mort mutuelle. Des cris épouvantables partent du lieu de carnage. Les uns se jettent par terre, d'autres se précipitent dans le lac, quelques-uns gravissent les cimes des arbres.

« Sauvez-vous! sauvez-vous! s'écrient des voix.

— Vous foulez aux pieds mes perles précieuses, dit un avare.

— Tout est devenu le bien de tous, répond un autre.

— Prenez-garde, vos actions sont comptées, criait une voix forte, et je les surveille. »

La caravane attribue cette calamité à la présence de Damaïanti, qu'une destinée fatale frappe et poursuit.

« C'est cette femme couverte de lambeaux, cette insensée, démon femelle, errant dans le ténèbres, qui attire sur nous tant de malheurs. Nous l'égorgerons; nous vengerons nos trésors perdus et nos parens massacrés. »

Damaïanti entend ces paroles, et fuit vers Tchedi, ville brillante, gouvernée par Souvahou.

Telle la lune à peine formée s'avance dans le ciel, pâle et vacillante, telle apparaît la princesse, qui entre dans la ville de Tchedi; ses cheveux épars flottent sur son corps amaigri et à demi-nud. Les enfans la poursuivent comme une folle. On la conduit vers la mère du roi.

« Oui, cette femme semble malheureuse et tombée en démence, dit la noble reine; ses vêtemens sont souillés; mais je lis dans son œil fier, dans sa démarche noble, la grandeur de son ame et la pureté de sa naissance; »

Puis elle mena l'infortunée dans les appartemens secrets et magnifiques de sa demeure.

« Tu es la proie du malheur; mais ton aspect seul révèle ta noblesse, comme l'éclair étincelle au sein du nuage sombre. Qui es-tu? dis-le-moi. Je te protégerai contre la

cruauté des hommes ; tu n'es pas une simple mortelle ! »

Une scène de bonheur, peinte des couleurs les plus douces, termine ce morceau délicieux, où l'intérêt magique d'un conte arabe se mêle à la pathétique simplicité d'un roman de la vie privée et aux teintes grandioses, pures, naïves de la poésie homérique. Il est impossible de ne pas admirer cette variété d'incidens, cette franchise de récit, cette délicatesse de nuances, cette richesse d'images nobles et naïves. Parmi les poètes antiques, à peine en comptera-t-on deux ou trois qui s'élèvent au niveau de ce Vyasa, dont quelques savans connaissent seuls les œuvres et dont le nom est ignoré en Europe.

Cette tendresse profonde et pure respire dans une idylle hindoue, de composition plus récente, et que M. de Chézy a traduite en français (*Gata Karparou*, l'absence (1)) : dans l'*Ermitage de Kandou* reproduit par le même traducteur avec un rare talent, et dans un fragment du *Ramayana, la Mort d'Yadnatta*. Les bornes dans lesquelles nous sommes forcés de nous renfermer nous obligent à ne donner qu'une légère esquise de cet épisode.

Le plus grand malheur qui puisse accabler un homme, c'est, selon la religion et les mœurs hindoues, de mourir sans enfans. Le roi Dasaratha vient de perdre Rama son fils ; il s'abandonne à son désespoir et se souvient qu'un vieux brahmane dont il a tué le fils, lui a prédit cette infortune en lui donnant sa malédiction.

Un jour que Dasaratha, jeune encore, se promenait sur les bords d'une rivière couronnée de bois épais, il entendit s'agiter le feuillage des arbres ; il crut que leur ombrage cachait un éléphant ou un buffle, et fit partir au hasard une de ses flèches. Mais le trait fatal devait im-

(1) *Mémoires de la Société Asiatique.*

moler une victime humaine. Un jeune homme, fils unique d'un vieux brahmane, venait puiser de l'eau dans la rivière. Il nageait dans son sang, lorsque Dasaratha s'approcha de lui. Les plaintes du mourant sont empreintes du pathétique le plus déchirant : ses parens sont âgés et aveugles tous deux. Il va les laisser seuls et sans appui sur la terre; qui prendra soin d'eux ? qui adoucira leur misère et soulagera leur détresse? Cette flèche lancée au hasard a détruit trois existences à-la-fois. Dasaratha est saisi d'un désespoir si amer, que le jeune Yadnatta lui-même est touché de compassion pour son meurtrier. Le mourant recommande au roi d'aller communiquer cette funeste nouvelle à son père et à sa mère qui s'étonneraient de ne pas le voir revenir : il lui dit de ne pas s'affliger si profondément, que son crime n'est pas aussi énorme qu'il le croit; qu'au lieu de tuer le fils d'un brahmane et d'une femme de caste brahmanique, il n'a tué que le fils d'un brahmane et d'une femme soudra, ce qui diminue de moitié la faute involontaire qu'il a commise. En disant ces mots il expire.

Dasaratha s'achemine alors vers l'ermitage du brahmane et laisse au bord du fleuve le cadavre du jeune homme. Le bruit des pas du roi parvient jusqu'aux deux aveugles assis dans leur cabane. Ils croient entendre les pas de leur enfant, et lui reprochent avec tendresse de les avoir laissés seuls pendant si long-tems. Cet incident est admirable; le poète l'a rendu avec une simplicité d'expression qui en augmente le charme. Il n'a pas décrit avec moins de vérité et de profondeur le désespoir des deux vieillards, quand le récit de Dasaratha les instruit de leur malheur. « Conduisez-nous, disent-ils à l'homicide, conduisez-nous vers le lieu où notre enfant est étendu sans vie. Que nous touchions du moins le corps que nous ne pouvons voir. » La mère pousse de longs cris

de désespoir, et ne peut adresser aux restes d'Yadnatta que peu de paroles passionnées et douloureuses. Le père déplore plus longuement la perte irréparable qu'il vient de faire. A notre traduction nous joignons en note la traduction littérale latine de M. Burnouf; on verra que nous ne forçons point les teintes de l'original, et que nous ne prêtons pas un seul ornement étranger à cette sublime éloquence de l'ame (1) :

» La mère baisa tendrement la face pâle et refroidie de son enfant; et, dans sa douleur profonde, elle poussa un gémissement triste comme celui de la génisse qui vient de mettre bas et qui a perdu sa progéniture.

« *Yadnatta!* c'est ta mère; ne te suis-je plus chère?

(1) Materque, ejus mortui etiam linguâ exanimem faciem *lambens*,
Exclamavit valdè flebiliter, ut orba nato juvenca, recens enixa :
« Nonne tibi, Yadnatta, ego *præ* vitâ etiam cara *sum*.
Cur, longam viam ingressurus, me non alloqueris?
Amplexus igitur me; postea, ô filî, abibis!
Quid, o nate, iratus mihi es? Quid! mihi non respondes?»
— Continuo, pater quoque ejus, membra ejus attingens,
Hoc dixit mortuo filio, velut viventi, infelix.
« Nonne ad te ego pater, ô filî, simul cum matre veni?
Exsurge ergo : veni ad nos. In collo, filî, complectere!
Cujus et proximâ nocte ego piam lectionem facientis in sylvâ
Audiam mellitam vocem, sacras scripturas legentis
Et quis, cùm absolvero vespertinas preces, ablutione factâ et (culto per oblationem igne,
Delectabit meos pedes, membris circum attingens?
Herbas, radices, fructus sylvestres afferet quis e sylvâ?
Nobis cœcis, filî, desiderantibus, fame circumventis?
Sta! ne, ne iveris, filî, Yamæ sedem versus!
Cras, mecum pariter et cum matre abibis, simul, filiole!
Ambo enim, tuo desiderio, presidio destituti, non post longum (quoque
E spiritu vitali, filî, sejungamur, mortem penes facti, sine dubio.

Avant de commencer une si longue route, tu ne parles pas à ta mère! Embrasse-moi, embrasse-moi, mon fils; et tu partiras ensuite! Es-tu fâché contre moi, mon fils? et pourquoi ne me réponds-tu pas? »

Alors son père s'approchant aussi du jeune homme et touchant à son tour ses membres refroidis, lui parla comme s'il eût été vivant!

« O mon fils! je viens vers toi avec ta mère. Lève-toi donc, viens à nous, embrasse-nous, mon enfant. La nuit prochaine, n'entendrai-je plus ta voix douce lisant les écritures sacrées et récitant les paroles saintes dans la forêt? Qui réchauffera les pieds du vieillard, après le service du soir, quand l'ablution sera faite et que le feu aura été offert sur l'autel? Qui nous apportera des racines, des herbes, des fruits sauvages, à nous pauvres aveugles que la faim va circonvenir? Arrête; ah! ne va pas encore chez Yama le terrible. Demain, ô mon cher fils (*filiole*)! tu partiras avec ta mère et avec moi. Attends, attends un peu. Nous avons peu de tems encore à passer sur la terre, où nous te regrettons, et où tu nous laisses sans secours et déchirés du chagrin de t'avoir perdu. »

Ni les lamentations d'Orphée, ni celles de Priam, ni la plainte passionnée de Didon ne surpassent en beauté, en vérité profonde ce fragment de poésie samskrite. Le tableau est complet; pas une exagération; pas une seule teinte fausse ou hasardée; pas une comparaison recherchée qui rappelle le mauvais goût des modernes, ou le luxe de coloris qui chatoie avec un éclat si bizarre dans quelques poëmes orientaux. Aussi doit-on remarquer que cette surabondance de métaphores violentes n'appartient pas à l'ancienne poésie de l'Hindoustan; elle est limpide dans son expression. Toutes les fois qu'il s'agit, pour elle, de retracer un tableau de mœurs domestiques, et de

reproduire les affections humaines, sa simplicité va jusqu'à la candeur. Mais veut-elle décrire les prodiges de la théogonie brahmanique, elle accumule les bizarreries; elle étend jusqu'aux dernières limites de l'absurde l'emploi qu'elle fait du tems et de l'espace, des années et des mondes, des hommes et des dieux; elle ne colore qu'avec l'infini, et ne compte que par millions. Elle ne voit de grand que l'incalculable, de beau que le monstrueux. Ce qui tombe sous le sens humain, ce que l'imagination peut embrasser et l'esprit concevoir, lui semble méprisable.

C'est ainsi qu'elle passe de la naïveté la plus enfantine au gigantesque le plus effréné. Vous diriez que toute cette poésie est éclose dans le cerveau de quelque Yogui solitaire (1), dont la vie s'est écoulée loin de toutes les occupations et de toutes les tourmentes sociales : il repose aux pieds de l'Hymalaya; une chaumière humble et modeste lui sert de retraite; l'eau de la source le désaltère; quelques paisibles vertus, les sentimens primitifs de la nature humaine occupent et absorbent ses facultés morales. Mais dans son esprit oisif se jouent tous les colosses inouïs de la mythologie brahmanique. Dans le profond silence des forêts, lorsque la chaleur du midi accable la nature et la force à se taire, il voit passer devant lui ces étranges fantômes, l'éléphant aux larges épaules, qui soutient le globe et le fait trembler d'un mouvement de son corps; les mille incarnations de Brahma; les mille épouses de Vischnou; la splendeur inouïe du ciel d'Indra; la main immense du dieu éternel laissant échapper le Gange de ses doigts créateurs. S'il lève les yeux, et que, s'arrachant à ses rêves, il contemple la nature qui l'environne; ce ne sont que formes colossales, des feuilles larges comme le toit de la pagode,

(1) Anachorète.

un fleuve qui semble un océan, des animaux dont la marche ébranle le sol, des montagnes dont la cime sert de base à des montagnes nouvelles, et dont les étages merveilleux, couronnés de glaces, de pampres et de forêts sans bornes, se perdent dans les nuages, loin des regards humains qu'ils égarent et qu'ils bravent.

(*Quarterly Review.*)

CIVILISATION PRIMITIVE

ET

CIVILISATION ACTUELLE DU NOUVEAU-MONDE (1).

NATIONS PRIMITIVES DU NOUVEAU-MONDE. — LEURS LÉGISLATEURS. — RACES PERDUES. — VESTIGES QU'ELLES ONT LAISSÉS. — ANTIQUITÉS DE PALENQUÈ, OU LA THÈBES AMÉRICAINE. — LES NATCHEZ. — LES ARAUCANS. — CIVILISATION ESPAGNOLE. — INFLUENCE QU'ELLE A EUE SUR LE NOUVEAU-MONDE. — LES GAUCHOS OU PASTEURS. — INTRODUCTION DE LA RACE NÈGRE DANS L'AMÉRIQUE. — RACES MÉLANGÉES QU'ELLE Y A FORMÉES. — VARIÉTÉS DES MOEURS INDIENNES. — POLYGAMES. — ANTROPOPHAGES. — CIVILISATION ANGLO-AMÉRICAINE.

Le Nouveau-Continent offre, comme l'Ancien, plusieurs foyers de civilisation indigène, mais la détermination de leur nombre, la démarcation de leurs limites présentent de grandes difficultés. Le silence absolu de l'histoire, la négligence des historiens de la découverte et de la conquête de l'Amérique, le peu de critique des anciens voyageurs, qui ont négligé de parler dans leurs relations d'une foule d'objets si nécessaires pour asseoir un jugement convenable sur l'état social des nations, rendent cette tâche très-difficile, pour ne pas dire impossible. L'érudition et la sagacité de M. de Humboldt, les savantes recherches de MM. Warden, Mc. Cullock, Say, lord Kingsborough, Constancio, etc.; les faits nouveaux recueillis par MM. Dupaix, Xuarros, Cabrera, Beullock, Latour-Allard, Baradère, Franck, etc.; ont jeté beaucoup de lumière sur cette importante partie

(1) Cet article nous a été communiqué par M. Balbi, dont la collaboration a déjà été si utile à notre recueil.

de l'histoire de l'homme, et nous ont encouragés à hasarder à coordonner les faits les plus importans qui s'y rapportent, en classant les principales nations du Nouveau-Monde, d'après les foyers de civilisation qui nous paraissent pouvoir être regardés comme indigènes, et en signalant la part qui est due à l'influence des Européens. Cet essai, tout imparfait qu'il est, pourra néanmoins fournir au lecteur le moyen de comparer sous cet important point de vue les peuples de l'Amérique avec ceux des autres parties du monde.

L'Amérique nous présente d'abord trois nations remarquables par l'état social avancé où on les a trouvées lorsqu'elles furent subjuguées par les Espagnols. L'examen des institutions politiques et religieuses des Mexicains, des Péruviens et des Muyscas, de leurs mœurs, de l'état auquel les arts avaient été portés chez ces peuples, tout en signalant des différences tranchées entre leur civilisation respective et la civilisation de l'Ancien-Continent, surtout comparée avec celle des Grecs, des Romains et des peuples actuels de l'Europe, laissent entrevoir cependant quelques rapports avec l'état social des anciens Égyptiens, des Étrusques et des Tibétains. *Quetzacoatl, Manco-Capac* et *Bochica,* dit M. de Humboldt, sont les noms sacrés des trois grands prêtres et législateurs des plateaux d'Anahuac, de Cuzco et de Condinamarca. Les anciennes traditions les représentent comme des hommes venus du côté de l'Orient d'un pays inconnu, et comme étant barbus et moins basanés que les indigènes au milieu desquels ils parurent.

Ces hommes extraordinaires changent tout d'un coup l'état social des Mexicains, des Péruviens et des Muyscas; ils réunissent les tribus errantes dans les forêts; ils enseignent aux hommes à labourer la terre, aux femmes à tis-

ser des étoffes ; ils leur donnent un système religieux particulier et leur apprennent les arts les plus indispensables à la vie sociale ; ils remplacent les usages barbares par des institutions politiques, qui rendent ces trois nations les plus puissantes et les plus policées du Nouveau-Continent. Les *teocalli* ou pyramides des Mexicains et des autres peuples Aztèques, leur papier de maguey et leurs peintures hiéroglyphiques ; les temples du soleil, les cordelettes ou *quipos* et les quatre grandes fêtes des Péruviens ; les pélerinages annuels à Iraca et dans ses environs, devenus célèbres par les prétendus miracles de Boehica ; l'inviolabilité des pélerins, aussi sacrée sur le plateau de Bogota que dans les déserts de l'Arabie et sur les bords du Gange ; les ruines imposantes de Mitla ; les grandes routes tracées au milieu des Cordillères, et les ponts hardis jetés sur les torrens les plus larges et les plus impétueux ; les calendriers des Mexicains, des Péruviens et des Muyscas : en un mot tous ces restes d'institutions, tous ces débris des monumens reconnus par les voyageurs anciens et modernes, sont autant de preuves évidentes de la grande civilisation qu'avaient atteinte ces trois peuples avant d'être soumis à l'influence européenne.

L'amphithéâtre de Copan, avec ses pyramides, ses bas-reliefs et ses colonnes ; le temple de la grotte de Tibulca ; le vaste palais royal ou alcazar d'Utatlan ; les places fortes de Tecpanguatemala et de Mixco ; les restes imposans des vastes capitales d'Utatlan, de Patinamit et d'Atitlan, ainsi que des forteresses de Parraquin, de Socoleo, d'Uspantlan, déposent en faveur de l'état social auquel s'étaient élevés les Quiches, les Kachiqueles, les Zutugiles et plusieurs autres nations du Guatemala. On peut placer sur la même ligne les Chapanèques, les Maya, les Itzaez, les Zapotèques, les habitans du royaume de Mechoa-

can, ceux des républiques de Tlascala, de Cholula et de Huetxocingo, dont la civilisation rappelle l'état social des Mexicains. C'est encore à ce foyer que nous croyons devoir réunir le Cibola et le Quivira, contrées non moins célèbres par les fabuleuses richesses qu'on leur a attribuées que par l'état avancé dans lequel on a trouvé leurs habitans, visités au milieu du seizième siècle par Fray Marcos de Niza et par Francisco de Coronado, comme aussi les Moqui, dont la ville principale, située sur les rives du Yaquesila, renfermait une population nombreuse, de belles places publiques et des maisons à plusieurs étages. C'est encore avec ces peuples qu'il paraît plus convenable de classer ces nations vêtues de la côte du nord-ouest, visitées dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, chez lesquelles on a trouvé des habitations à deux étages, ornées de sculptures et de statues en bois, des espèces de temples, des monumens en l'honneur des morts et de grands tableaux peints sur bois, des flûtes ou *sifflets de Pan* à onze tuyaux, et des pirogues très-habilement construites

Les Natchez et quelques autres nations, au nord de l'équateur, et les Araucans au sud de ce cercle, présentent d'autres genres de civilisation, qui paraissent s'être développés sans le contact et loin de toute influence des Mexicains, des Quiches, des Muyscas, des Péruviens et des autres nations civilisées que nous venons de nommer. Les Araucans, si différens de tous ces peuples, nous rappellent, comme le dit un savant très-distingué, M. Walckenaer, les vertus et les mœurs des tems héroïques de la Grèce. Plusieurs monumens épars sur la vaste surface du Nouveau-Monde, à d'immenses distances les uns des autres, et dans des contrées naguère encore habitées, ou occupées actuellement par des nations tout-à-fait sauvages

ou très-peu avancées dans la civilisation, signalent au philosophe l'existence d'autres foyers de civilisation d'un genre tout différent.

Le silence de l'histoire a ouvert de nos jours un vaste champ aux conjectures et aux systèmes; plusieurs savans très-distingués ont traité ce sujet, mais sans avoir pu offrir encore des résultats satisfaisans. Ce qui nous paraît démontré, c'est l'existence de plusieurs nations dans un état social très-différent, à des époques tantôt éloignées tantôt contemporaines, mais toutes de beaucoup antérieures à la découverte de l'Amérique par Colomb. Ce sont ces nations inconnues qui ont élevé ces nombreux *tumuli*, ces forts carrés, ces immenses retranchemens découverts sur le territoire de l'Union, depuis le lac Ontario jusqu'au golfe du Mexique, et entre les Allegheny et la chaine Missouri-Colombienne (*Rocky Mountains*). Des conjectures assez généralement admises, s'accordent à regarder les Alligheoui (*Allighewi*) comme le peuple auquel on doit ces constructions; on lui attribue aussi le vase ou l'idole à trois têtes semblable à la *trimourti* ou trinité indienne, le buste assez ressemblant aux bourkans des Bourietes, trouvé il y a quelques années près de l'Ohio, les momies tirées de la caverne du Mammouth ainsi que les sculptures gravées sur les rochers. D'un autre côté les figures symboliques qui couvrent les rochers granitiques le long du Bas-Orénoque, sur les rives du Cassiquiare, et entre les sources de l'Essequebo et du Rio-Branco, lieux qui ne sont occupés depuis long-tems que par des hordes barbares qui errent dans ces solitudes, et qui n'ont aucun moyen d'exécuter de semblables travaux, paraissent aussi devoir être attribuées à une nation inconnue qui depuis long-tems a cessé d'exister. Quelques-unes de ces sculptures grossières, dit M. de Humboldt, sont liées aux intéressantes traditions

des Tamanaques, relatives à la croyance d'Amalivaca, qui est le personnage mythologique de l'Amérique barbare équinoxiale, aussi étranger à cette nation que Manco-Capac, Bochica et Quetzacoatl l'étaient aux Péruviens, aux Muyscas et aux Mexicains.

Les traditions populaires recueillies par les premiers voyageurs, et dernièrement encore par un savant naturaliste auquel on doit la mesure des plus hautes montagnes de l'Amérique, s'accordent à attribuer à un peuple inconnu les constructions gigantesques élevées dans les environs de Cuzco et dans ceux du lac de Titicaca, long-tems avant l'apparution de Manco-Capac sur ces plaines élevées. Mais ici nous devons signaler un fait curieux et de la plus haute importance pour l'anthropologie ; c'est que les crânes de cette nation inconnue, trouvés par M. Pentland, dans les tombeaux, et dont plusieurs ornent la grande collection crânologique de M. le baron Cuvier, se distinguent de ceux de toutes les races connues par leur extrême dépression et par l'avancement extraordinaire de leurs mâchoires. Mais aucun de ces débris d'une civilisation antérieure non-seulement à l'histoire, mais même à presque toutes les traditions du Nouveau-Monde, n'est plus digne d'arrêter l'attention du philosophe que les ruines des grandes villes de Culhacan (*Palenquè*) et de Tulha, découvertes vers la moitié du dix-huitième siècle dans les solitudes de la province de Chiapa, et dessinées plus tard par le colonel Dupaix ; on les regarde justement comme les plus magnifiques de toute l'Amérique. Leurs sculptures, remarquables par les sujets qu'elles représentent, le sont aussi par la construction particulière qu'offre la tête de leurs figures : c'était sans doute une autre race, entièrement différente de toutes celles que l'on connait, qui habitait ces contrées et qui éleva ces édifices. Ses temples, ses tombeaux, ses aque-

ducs, ses pyramides, ses bas-reliefs ornés de caractères en signes figurés, et les dimensions colossales de ses constructions, autorisent à appeler l'ancienne ville de Culhacan la *Thèbes américaine*.

L'examen de l'état social dans lequel on a trouvé tous les peuples que nous venons de nommer, et la comparaison de leurs monumens avec ceux de l'Asie et de l'Afrique ouvriront, un jour, non-seulement un champ immense aux conjectures sur leur origine, mais ils nous paraissent déjà signaler au philosophe d'assez probables communications entre différentes parties des deux continens à des époques, que l'on n'a encore aucun moyen de déterminer. S'il est vrai, comme quelques esprits ingénieux l'ont avancé, que les téocallis, ou temples pyramidaux des Mexicains et d'autres peuples de l'Amérique-Centrale, que les systèmes politiques et religieux de ces mêmes peuples, des Péruviens et des Muyscas, que leurs calendriers astronomiques et leurs almanachs astrologiques si compliqués, que le développement extraordinaire de leur système féodal et le classement de leur population en castes, que leurs couvens d'hommes et de femmes, leurs congrégations religieuses suivant une discipline plus ou moins sévère, que leurs traditions enfin et leurs *quipos* paraissent porter l'empreinte d'anciennes relations avec différentes contrées de l'Asie, d'un autre côté les constructions massives et un grand nombre de sculptures colossales accompagnées de légendes en signes figurés, trouvées dans le Guatemala et le Yucatan, peuvent nous amener à des rapprochemens avec les habitans de l'ancienne Égypte (1), tandis que les momies, découvertes en plusieurs

(1) Note de l'Éd. J'avoue que je suis peu tenté d'accueillir cette hypothèse du savant auteur. Les Égyptiens n'ont laissé aucune trace de leurs mœurs et de leurs arts chez les nations avec lesquelles ils se

parties de l'Amérique, semblent nous rapporter les unes aux îles Sandwich et jusqu'à celles de Fidji, au milieu de l'Océanie, à cause des tissus qui en forment l'enveloppe, les autres à l'archipel des Canaries dans les parages de l'Afrique, par leur rapport remarquable avec les momies des Guanches, peuple entièrement éteint, mais compris dans la grande famille atlantique, répandue encore de nos jours dans toutes les hautes vallées de l'Atlas. Ce sont surtout les monumens de Palenquè qui paraissent laisser peu de doute sur les anciennes communications des deux mondes, entre le Guatemala et l'Égypte. Du moins c'est l'opinion très-probable d'un juge très-compétent. M. Jomard, qui a décrit sur les lieux les monumens élevés par les Pharaons dans la vallée du Nil, et qui a étudié sur les beaux dessins de la collection de M. Baradère, ceux de la Thèbes américaine, s'exprime sur ce point de la manière la plus positive en répondant aux questions que nous lui avons adressées. « Quand on a étudié avec soin, dit ce savant célèbre, le mode de sculpture égyptien, c'est-à-dire, la sculpture en relief plat et la sculpture en relief dans le creux; quand on considère encore le système général des tableaux égyptiens sculptés et peints; celui des encadremens des tableaux; l'emploi des légendes, ou *signes*

sont mêlés. S'il est vrai qu'ils aient jeté des colonies au milieu des habitans primitifs de la Grèce, il est impossible de reconnaître l'influence qu'ils ont exercée sur celle-ci dans son système alphabétique, dans sa langue, dans ses arts. C'est une chose tout au moins hasardeuse que d'aller attribuer à cette vieille nation l'origine de la demi-civilisation du Nouveau-Monde. L'écriture hiéroglyphique a dû être employée par beaucoup de peuples avant l'écriture alphabétique; méthode bien autrement savante. D'ailleurs, s'il y a quelque analogie dans le système des deux nations, il n'y en a aucune dans les signes qu'elles emploient, ce qui suffit pour écarter toutes les suppositions que l'on voudrait tirer de ces faibles analogies.

de l'écriture, distribués par colonnes verticales et horizontales ; le genre des poses et des attitudes profilantes, le choix des attributs et des accessoires ; la forme de certains meubles, et beaucoup d'autres caractères de ces tableaux, que j'ai retrouvés dans les sculptures en bas-relief de Palenquè, je dis que les rapports sont presque incontestables. »

Mais on ne peut s'occuper des nations civilisées de l'Amérique sans parler des Européens. Cette race, qui depuis tant de siècles est à la tête de la civilisation, n'a encore fait sentir sur aucune partie du monde sa prépondérance morale et politique d'une manière plus complète que sur le Nouveau-Monde. Nous avons déjà signalé l'immense développement qu'elle a pris d'un bout à l'autre du Nouveau-Continent et sur les vastes terres qui en dépendent. Langues, religions, lois, gouvernemens, usages, mœurs, sciences, arts, animaux, végétaux, tout y a été importé ; c'est pour ainsi dire une nouvelle Europe, qui en moins de trois siècles s'est élevée comme par enchantement au-delà de l'Atlantique, mais avec une infinité de nuances dépendantes de la configuration physique du sol, de son état primitif de culture et des habitudes des peuples indigènes qui l'habitent. Dans les terreins élevés, par exemple, des confédérations du Mexique et du Guatemala, dans ceux des républiques de Colombie, du Pérou et de Bolivia, doués d'un climat tempéré, on y voit depuis long-tems, les croyances, les institutions et les usages de l'Europe civilisée, se développer à côté des usages et des habitudes de l'ancienne civilisation indigène. Les plaines immenses des États-Unis, du Rio-de-la-Plata et de l'empire du Brésil, couvertes de verdure, sont parcourues par des peuples entièrement *pasteurs ;* les llanos de la Colombie nous offrent les *Zambos*, résultat du

croisement de l'Américain avec le Nègre; cette race nomade et aventurière comme les Bédouins, étend son empire sur ces brûlantes solitudes, et semble menacer par son activité et son audace extraordinaires les paisibles habitans des villes, des montagnes et des bois.

Cette jeune Europe rivalise déjà d'industrie et de puissance avec l'ancienne, partout où les troubles qui ont suivi son émancipation, ne sont pas venu, entraver la marche de son développement. Sur tous les points les efforts réunis de la civilisation et des gouvernemens d'un côté, des entreprises commerciales et des missionnaires de l'autre, ont refoulé les hordes sauvages dans les bois, dans les montagnes ou dans les parties les plus éloignées des habitations. Ses établissemens extrêmes sont pour ainsi-dire les *postes avancés de la civilisation* au milieu des habitations clair-semées des peuples barbares, qui peu-à-peu finissent par adopter la vie de leurs nouveaux voisins, ou disparaissent comme la neige à l'approche du soleil. D'un autre côté, la civilisation européenne, dit M. de Humboldt, s'est répandue comme par rayons divergens des côtes ou des hautes montagnes voisines des côtes vers le centre de l'Amérique-du-Sud; aussi remarque-t-on que l'influence des gouvernemens diminue à mesure que l'on s'éloigne du littoral. Des missions naguère encore entièrement dépendantes du pouvoir monacal, habitées par la seule race des indigènes cuivrés, forment une vaste ceinture autour des régions plus anciennement défrichées; ces établissemens chrétiens se trouvent ainsi placés sur la lisière des savanes et des forêts, entre la vie agricole et pastorale des colons et la vie errante des peuples chasseurs. Les Africains même, qu'un commerce infâme a arrachés à leur sol pour mettre en culture les Antilles et les terres chaudes de l'Amérique, après avoir brisé les chaines du plus

dur esclavage, organisés en nation, offrent, depuis quelques années, au milieu de la méditerranée colombienne, une puissante république, régie par de sages lois et participant à tous les avantages de la civilisation de l'Europe. L'instruction publique a fait de grands progrès à Haïti, et cette république de noirs est incomparablement mieux régie, plus tranquille et plus heureuse que la Colombie, le Chili et Buenos-Ayres.

Mais nulle part en Amérique le philosophe ne contemple un spectacle plus imposant que celui que lui offre l'étonnante prospérité de la confédération anglo-américaine. C'est un véritable phénomène encore sans exemple dans les annales des nations. Cette puissante confédération fait voir tout ce que peut la liberté soutenue par de sages institutions, et par l'amour de la patrie. Elle compte à peine un demi-siècle d'existence politique, et déjà des villes riches et populeuses s'élèvent sur tous les points de ses côtes immenses; déjà même dans les vastes solitudes de l'intérieur on trouve des villes florissantes et de nombreux villages. Ses antiques forêts sont remplacées par des campagnes bien cultivées, et alimentent les usines où l'on forge et travaille les métaux arrachés aux entrailles de la terre. Des édifices magnifiques, des temples somptueux, des maisons élégantes, de beaux théâtres, des places superbes décorées de beaux monumens, des canaux et des chemins en fer d'une longueur extraordinaire, des magasins immenses, des chantiers nombreux, des ateliers de toute espèce, s'élèvent sur l'emplacement même des misérables cabanes de ses anciens habitans; et des milliers de vaisseaux chargés de tous les produits des manufactures des peuples les plus industrieux et des productions de tous les climats, sillonnent les eaux de ses fleuves, qui ne portaient naguère que l'informe pirogue du sauvage.

A peine Fulton, l'honneur immortel de cette grande confédération, eût-il appliqué la vapeur à la navigation, qu'aussitôt la mer du Canada, le mystérieux Mississipi, l'immense Missouri et leurs nombreux affluens, furent parcourus par des vaisseaux à vapeur, qui vivifient aujourd'hui des colonies languissantes établies depuis longtems sur leurs bords, en font naître de nouvelles, et, créant une échelle non-interrompue de stations entre la Nouvelle-Orléans et le Canada, ont transformé en états florissans, ces pays naguère presque entièrement déserts. Ici tout a changé et change à chaque instant. Là où régnait la barbarie, fleurit aujourd'hui la civilisation; à des peuplades de chasseurs ont succédé des nations agricoles: le commerce a remplacé le pillage; la puissance des lois a été substituée aux violences de la force brutale; et de nombreux instituts philantropiques soulagent l'humanité, dans ces lieux mêmes où elle eut tant à souffrir de la barbarie et des superstitions atroces des habitans primitifs.

On ne saurait trop admirer les rapides progrès qui signalent chaque année l'existence de cette nouvelle Europe, riche de toute l'instruction et de toute l'activité de l'ancienne, et qui semble même vouloir la surpasser. Il n'est pas de contrée sur le globe, quelques pays de la confédération germanique et du nord de l'Europe exceptés, qui possèdent des moyens d'enseignement aussi multipliés que cette partie de l'Amérique. L'état de New-York vient même d'offrir le phénomène unique dans les annales du monde civilisé, de compter plus d'écoliers qu'il n'a d'enfans sur son territoire. Les savantes écoles de médecine établies à Philadelphie, à New-York, à Boston et à Baltimore; les académies des beaux-arts de Philadelphie, de New-York et de Boston, l'école militaire de West-Point, imitation de l'École Polytechnique de Paris;

les universités des principaux états, les colléges plus ou moins nombreux dans tous, complètent les études élémentaires faites par une jeunesse aussi nombreuse que docile dans des écoles primaires multipliées sur tous les points. La société philosophique américaine à Philadelphie, celle des sciences et arts, et des antiquaires à Boston; la société philosophique de New-York, les sociétés d'agriculture de Philadelphie et de New-York, l'institut américain de Washington, celui d'Albany et plusieurs autres établissemens de ce genre, rivalisent déjà, par leurs savans mémoires, avec les instituts correspondans de la vieille Europe; et les musées, les collections d'histoire naturelle, les bibliothèques et les athénées qui s'établissent dans toutes les villes principales de la confédération, sont autant de garans des progrès que les sciences et les arts devront à ces enfans de l'Europe. Chaque citoyen veut s'instruire, veut connaître les affaires du corps politique dont il fait partie; et plus de huit cents écrits périodiques, nombre presque égal au tiers de la totalité des productions de ce genre qu'on publie dans tout le monde civilisé, se chargent de remplir ce double objet, et forment la partie principale d'un commerce de librairie dont la valeur égale presque celle de ce même commerce dans toute l'Europe méridionale.

Enfin, en moins d'un demi-siècle, la confédération anglo-américaine a vu quadrupler sa population, doubler presque le nombre de ses états et l'étendue de son territoire; elle en a complété la reconnaissance géographique par les mémorables explorations faites par des officiers intelligens; elle a réuni, par d'immenses et nombreux canaux, l'Atlantique à la mer du Canada et les principaux fleuves entre eux, et a sillonné en plusieurs sens par de longs chemins en fer plusieurs parties de sa vaste sur-

face; elle s'est établie sur les rives du Grand-Océan; elle a créé une marine militaire imposante, qui fait respecter son pavillon sur toutes les mers, et a déjà puni les puissances barbaresques qui avaient osé l'insulter. Sans colonies, elle a donné un tel développement à son commerce et à sa marine, que ses négocians sont devenus les courtiers de l'Ancien et du Nouveau-Continent, ses pêcheurs ont pénétré dans les mers glaciales de l'un et de l'autre hémisphère, et sa marine marchande, qui ne le cède qu'à la marine anglaise, est supérieure à celle de toutes les autres nations du globe. Jamais de semblables merveilles n'ont été enfantées en si peu de tems, même par les plus puissans monarques et après plusieurs règnes de gloire.

L'histoire de l'homme nous présente dans cet hémisphère quelques contrastes assez frappans, qui lui donnent un caractère tout particulier et qui méritent d'être signalés. Nous voyons, par exemple, dit M. de Humboldt, l'usage du papier de pite ou maguey, très-commun chez les peuples de la race aztèque et toltèque, dès les tems les plus reculés, tandis que les Grecs et les Romains, à l'époque même de leur plus grande splendeur, éprouvaient de grandes difficultés pour se procurer du papyrus. Les Toltèques, que ce voyageur célèbre appelle élégamment les Pélages du Nouveau-Monde, les Chichimèques, les Nahuatlaques, les Acolhues, les Tlascaltèques et les Aztèques, firent des migrations du nord au sud du Nouveau-Continent, presque contemporaines à celles qui eurent lieu dans la partie occidentale de l'Ancien-Continent; mais, par une singularité bien remarquable, au lieu d'y apporter, comme celles-ci, la ruine et le carnage, au lieu d'y étouffer la civilisation, les migrations américaines y marquent leur passage par la culture, les arts et les

institutions sociales, dont il reste encore des vestiges incontestables parmi les peuplades de la côte nord-ouest. Un autre fait non moins curieux, c'est que le Danemarck, la Suède et la Russie, étaient encore plongés dans la plus profonde ignorance, lorsque les peuples du plateau d'Anahuac avaient déjà fait d'assez grands progrès dans la civilisation, et jouaient un rôle si brillant parmi les nations du Nouveau-Monde. Mais malgré l'usage des peintures hiéroglyphiques répandues d'un bout à l'autre de l'Amérique, aucune nation, pas même la mexicaine, dont la peinture symbolique était plus perfectionnée, et qui possédait même quelques germes des caractères phonétiques dans la représentation des noms propres, ne s'est élevée à l'invention d'un seul alphabet, ni même d'un système d'écriture semblable à celui des Chinois, tandis que nous voyons les autres parties du globe nous offrir tant d'alphabets inventés à différentes époques avec des formes si variées et d'après des systèmes si différens. Il est aussi curieux de voir la culture des céréales, la vie pastorale et l'usage du lait, se perdre sur l'Ancien-Continent dans la nuit des tems, tandis que les habitans de l'Amérique, avant l'arrivée des Européens, ne cultivaient d'autres graminées que le maïs ou zéa, n'élevaient aucun troupeau et ne se nourrissaient d'aucune espèce de laitage, quoique des pâturages aussi vastes qu'abondans et deux espèces de bœufs indigènes dans l'Amérique du Nord, eussent pu changer ces sauvages chasseurs en bergers paisibles, et remplacer par l'usage du lait une nourriture moins abondante et achetée par tant de peines et de dangers.

La propagation étonnante des chevaux et des bœufs européens, a produit une véritable révolution dans la manière de vivre de plusieurs nations américaines. Les Guaycurus, les Chunchi, les Leuvuches, les Huilliches et les

Pehuenches au sud, les Ietans, les Apaches, les Cumanches et les Tancards au nord, grâce au cheval, qu'ils ont su dompter et dont ils possèdent de nombreux troupeaux, sont devenus de véritables Tartares. Montés sur ces animaux, ils font de fréquentes excursions à de grandes distances, et répandent partout le pillage et la désolation. Les Abipons, les Minuanos et les Charruas, dans la ci-devant vice-royauté de Buénos-Ayres, et, parmi les nations colombiennes, les Outlachouts, les Tchopounnich, les Chochonis et les Sokulks, ensuite les Echelouts, les Enechures et les Tchillouckittequaus, possèdent aussi un grand nombre de ces utiles animaux, dont ils se servent constamment dans leurs courses et dans leurs guerres. Les Peons espagnols, dans la confédération de Rio-de-la-Plata, et les Sertanejos portugais, dans les provinces brésiliennes de San-Pedro, de San-Paulo, de Pernambuco et de Rio-Grande-do-Norte, se consacrent entièrement à la garde des troupeaux de bœufs les plus nombreux du globe, et ont acquis, dans ce genre de vie, les habitudes indomptables des nomades de l'Asie; car, en général, ce n'est que dans les idylles que les mœurs pastorales sont innocentes et douces; dans la réalité, elles sont farouches et sauvages; et cela s'explique par la vie isolée que mènent nécessairement les pasteurs. Occupés sans cesse à monter à cheval, à jeter le *lazzo* et à rassembler les bestiaux, ces hommes féroces, mais hospitaliers, ont contracté des habitudes inconnues aux nations civilisées dont ils descendent, et croupissent dans la plus profonde ignorance. Il est bon cependant de faire observer que parmi ces pâtres, ceux de la Banda-Orientale, qui vivent loin des femmes, au milieu d'immenses solitudes, sont les plus abrutis et les plus vicieux, tandis que les bergers du Tucuman, qui vivent réunis en petites peuplades, offraient, avant les guerres

qui désolèrent ces grandes plaines, les mœurs innocentes attribuées à l'Arcadie; de jeunes couples, dit un géographe célèbre, y improvisaient même, au son d'une guitare, des chants alternatifs dans le genre de ceux que Théocrite et Virgile ont tant embellis.

Nous avons signalé ailleurs les singularités les plus remarquables qu'offrent les peuples barbares ou sauvages de l'Amérique. Ici nous nous arrêterons un instant pour contempler cette foule de nations si différentes par leur langage, leurs mœurs, leurs usages et leurs croyances religieuses, mais presque toutes nomades et belliqueuses, qui vivent dans la région missouri-colombienne qui embrasse les vastes solitudes de la partie moyenne de l'Amérique du Nord, comprises entre le Mississipi et le Grand-Océan. Semblables sous plusieurs rapports aux grandes nations nomades de l'Asie-Moyenne, ces peuplades en diffèrent essentiellement par leur nombre très-borné, par la vie pastorale qu'elles ne connaissent guère, et par leur état social beaucoup moins avancé. Inutilement les vastes plaines du Missouri et de ses grands affluens, et le superbe bassin de l'Oregon ou Colombia, se parent chaque année de pâturages abondans, de plusieurs végétaux utiles, et sont parcourues par d'immenses troupeaux de bœufs musqués, de bizons et de chevaux : leurs stupides habitans vivent dans la misère au milieu de ces trésors que la nature étale devant eux, sans songer à en tirer aucun parti. Livrés à-la-fois à tous les maux qu'entraînent la disette et l'état de guerre perpétuelle dans lequel elles vivent, ces nations abruties ajoutent à leurs souffrances celles que leur imposent des superstitions et des usages aussi absurdes que barbares. Les produits de la chasse chez toutes, ceux de la pêche dans la partie inférieure du bassin de l'Oregon ou Colombia, et ceux d'une agriculture

encore très-imparfaite chez quelques tribus qui chassent dans le bassin du Missouri, forment, à quelques exceptions près, la subsistance précaire de tous ces peuples.

Quoique le voisinage et le commerce des Européens semblent n'avoir servi qu'à ajouter des maladies destructives et le vice de l'ivrognerie aux vices et aux souffrances auxquels ils étaient déjà livrés, il est cependant juste de reconnaître que quelques-unes de ces nations offrent les commencemens d'un état social, développé naturellement chez elles, et supérieur à celui des peuples abrutis d'autres régions du Nouveau-Monde. Le philantrope se réjouit même en voyant la marche lente, mais toujours progressive de la civilisation européenne et les heureux résultats obtenus, depuis le commencement de ce siècle, parmi quelques-unes des nations de ce groupe. Il se plaît même à voir le moment où le manque d'espace forcera ces peuples nomades à renoncer à leur vie vagabonde pour se livrer à la vie pastorale ou agricole, et jouir de tous les avantages physiques et moraux qui en sont les suites.

Nulle part l'antropophagie n'était jadis plus répandue que dans le Nouveau-Monde, où elle paraît même avoir existé chez presque toutes les nations de l'Amérique-Méridionale. Les Tupinambas, les Tayabares, les Cahetès, les Pitigoares et les Tapuyas dans le Brésil, les nombreuses nations du Pérou, avant l'apparition de Manco-Capac sur le plateau de Titicaca, et les Caribes qui dominaient dans l'archipel des Antilles et le long des côtes entre l'Amazone et le golfe de Maracaybo, sont les nations que l'histoire signale principalement parmi les antropophages de cette partie du Nouveau-Monde. Aujourd'hui l'antropophagie règne encore parmi les Botecudos, les Purys, les Bougres, les Mundrucus et quelques autres tribus brésiliennes, parmi les Daricavanas, les Puchirinavis, les

Manitibitanos, les Guaypunabis, les Guagas, les Carapuchos, les Guajaribes, dans la ci-devant Amérique Espagnole du Sud, et parmi quelques tribus caribes le long de l'Orénoque. Les Tapuyas de l'ancienne capitainerie de Porto-Seguro mangeaient même à ce qu'on assure les corps de ceux qui mouraient parmi eux, et c'étaient les devins qui étaient chargés de préparer cet horrible festin; les Capanaguas ne dévorent les chairs de leurs morts, que sous prétexte de les honorer. Nous rappellerons à ce propos que cette coutume cruelle et bizarre, que les écrivains de l'antiquité attribuent aussi aux Scythes et aux Massagètes, est inconnue aux nations abruties du bassin de l'Orénoque. « L'antropophagie, dit M. de Humboldt, n'est parmi ces peuples que l'effet d'un système de vengeance; ils ne mangent que des ennemis faits prisonniers dans un combat; les exemples où, par un raffinement de cruauté, l'Indien mange ses parens les plus proches, sa femme, une maîtresse devenue infidèle, sont extrêmement rares. » Quoique les vieillards jouissent d'une grande considération parmi les tribus à demeures fixes et même chez plusieurs nomades, on assure cependant que parmi les Sioux, les Assiniboins, et les peuples chasseurs du Missouri, ainsi que parmi plusieurs autres nomades des deux Amériques, les malheureux, qui ne peuvent plus suivre la tribu dans ses courses, sont impitoyablement abandonnés par leurs enfans au milieu des bois, où ils meurent bientôt de faim, ou deviennent la proie des bêtes féroces.

D'un bout à l'autre du Nouveau-Monde, chez les peuples non civilisés, la femme, au lieu d'être la compagne de l'homme dans ses plaisirs et dans ses peines, n'est en général que son esclave et, pour ainsi dire, sa bête de somme. Ce sont les femmes qui supportent tous les travaux les plus pénibles, qui sont chargées de la construction des cabanes,

de la préparation des peaux pour les habillemens, et du transport des effets lorsque la tribu change de domicile. C'est seulement parmi quelques peuples de la grande famille colombienne, tels que les Sokulks, les Chochonis les Clatsops et les Chinnocks, ainsi que parmi les Guaycurus du Brésil et parmi un petit nombre d'autres nations des deux Amériques, que les femmes sont mieux traitées, et qu'elles jouissent même d'une considération presque égale à celle de l'homme. Les Américains n'ont en général qu'une seule femme; on prétend même que quelques nations ont en horreur la polygamie, comme les Cocamas, les Moxos, les Chiquitos et les Panos. Cependant chez quelques hordes d'Avanos et de Maypures, plusieurs frères n'ont, comme à Ceylan et au Tibet, qu'une seule femme en commun. On trouve des peuples polygames dans les régions équinoxiales et hyperboréennes. Toutes les hordes répandues jadis le long des côtes du Brésil, et connues sous le nom impropre de Tupi, étaient polygames à l'exception des Tupinambas de Pernambuco et de quelques autres, qui punissaient l'adultère de la peine de mort. Les Chochonis et autres tribus de la nation Serpent sont communément polygames, mais les femmes qui appartiennent au même homme ne sont pas généralement sœurs comme chez les Minnetaries et les Mandanes. Plusieurs individus chez les Killamuks, les Clatsops, les Tchinnocks, les Cahtlamahs et autres peuples colombiens sont aussi polygames; ainsi que chez les Chipiouans, nation nombreuse et hyperboréenne qui vit à côté des Esquimaux.

—

Artistes Célèbres de notre Age (1).

N° I.

THOMAS LAWRENCE.

La grâce septentrionale, cette mélancolie mêlée de dignité et d'élégance, qui n'a rien de commun avec l'élégance mâle, hardie ou enthousiaste du midi, n'ont pas eu de peintre plus fidèle que Thomas Lawrence. Reynolds et lui, voilà les deux peintres anglais. Le jeu mystérieux de l'ombre et de la lumière, sous un ciel capricieux, dans un climat bizarre, où le soleil lutte toujours avec les vapeurs maritimes, l'indécision de contours, et la profondeur de perspective, créée par cette atmosphère spéciale, ont été pour Reynolds les objets d'une étude constante. Il doit sa gloire à cette étude. Coloriste remarquable, dessinateur incorrect; admirable, pour l'expression et la pensée; il a trop souvent oublié qu'un tableau n'est pas une ébauche, ni un portrait une esquisse. Il travaillait de verve, avec une vivacité étourdie. C'était un homme de génie, et ce mot seul excuse tout : on n'eût pardonné à nul autre les in-

(1) Note de l'Éd. Nous présenterons à nos lecteurs, dans une série d'articles extraits des diverses Revues anglaises, le portrait et l'appréciation des principaux artistes contemporains : galerie qui complétera, sans l'interrompre, celle des Puissances intellectuelles de notre âge. On peut considérer comme une introduction à cette série, en ce qui concerne les peintres de la Grande-Bretagne, le bel article sur la peinture anglaise, inséré dans l'Album Britannique.

croyables licences qu'il se permettait. Un jour il avait fait un portrait, dont la tête était nue. D'après le désir qu'on lui témoigna, il couvrit cette tête d'un chapeau, termina son œuvre, la signa et la fit porter à sa destination. Le personnage représenté se trouvait avoir deux chapeaux ; l'un sous le bras ; c'était le chapeau primitif, que l'artiste n'avait pas effacé ; le second sur la tête ; c'était la coiffure additionnelle qu'on lui avait demandée.

Lawrence au contraire achevait les plus légers et les moindres détails de ses tableaux avec un scrupule religieux. Son coloris est souvent pâle. Une lumière un peu blafarde éclaire ses premiers plans. Vous diriez que cette teinte grisâtre est produite par le reflet des collines crayeuses et des grèves de sables dont son île natale est environnée. C'est dans l'expression et surtout dans l'expression de la grâce aristocratique que son talent s'est concentré. Il y a chez lui quelque chose de cette pudeur fière, de cette hauteur modeste, dont la noblesse anglaise offre des modèles chez les femmes. Ce caractère de réserve aimable et de froideur, qui n'est pas sans charme, s'est idéalisé sous son pinceau. Lawrence est historien. La physionomie des hommes de son époque et de son pays, dans les classes supérieures, c'est lui qui la transmettra vivante à notre postérité, comme Titien et Raphaël ont commenté, par leurs admirables portraits, l'Italie de leur tems.

Ne méprisez pas les peintres de portrait. Souvent plus vrais que les peintres d'histoire, ils sont peut-être plus réellement historiques que ces derniers.

Que l'on s'arrête par exemple devant le portrait de Paul III et de ses neveux par Titien. Toute l'époque est représentée par eux. En lisant les annalistes de l'Italie je n'y trouve que la maigre chronique des événemens. Mais les papes, les cardinaux, les doges, les sénateurs, les nobles du Tintoret,

du Giorgion, de Paul Veronèse, me donnent la réalité de l'histoire. Sombres figures, physionomies rusées, hardies, impérieuses, sauvages; rides tracées par une duplicité habituelle; sillons creusés par les longues manœuvres de l'intrigue, par les travaux de l'intelligence, par l'abus ou l'élan de la passion; laideur grandiose ou vulgaire, beauté naturelle, que le génie du mal a frappée de son empreinte; costumes vrais, en harmonie avec les hommes et le tems; accessoires copiés sur place; gestes et attitudes familiers à ceux qu'on nous montre; tout cela, n'est-ce pas de l'histoire? Et quel historien nous reporterait aussi complétement dans le passé? Voici les conclaves et les intrigues du Vatican; voici les banquets somptueux de Venise; voici les sanglantes aventures des Visconti et des Médicis.

Eh bien! la véritable histoire de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, de l'Angleterre commerçante et politique, riche et industrielle, somptueuse, élégante et fière, apparaîtra, grâce à Lawrence, aux yeux de notre postérité. Ses portraits offrent un symbole des pensées de notre tems; cette combinaison hardie et grâcieuse de lignes et de couleurs, révèle non-seulement l'extérieur, mais l'intelligence des hommes représentés par le portraitiste. Et ne croyez pas que ce dernier soit dispensé d'être ou grandiose ou expressif. Le beau portrait de Raphaël, attribué soit à lui, soit à un de ses élèves, c'est la rêverie de la jeunesse, c'est la douce mélancolie de l'artiste. Le portrait du jeune Lambton, par Lawrence, chef-d'œuvre qui a fait l'admiration de l'Europe, c'est le passage de l'enfance à l'adolescence, c'est une exquise et délicate poésie (1). « Si le peintre de portrait est philosophe,

(1) Dans notre Album Britannique, nous avons reproduit ce chef-d'œuvre dans une jolie vignette gravée sur acier par Armstrong.

» dit avec raison Édouard Burke, et que la nature l'ait » doué des qualités qui font le grand artiste, il sera su- » blime. Il ne copiera pas seulement la figure qui pose » devant lui ; de l'extérieur il pénétrera dans les profon- » deurs de l'ame ; c'est l'essence même de l'intelligence et » du caractère individuel qu'il saura extraire et faire vivre » sur la toile. Mépriser ce genre comme inférieur, c'est » prouver qu'on n'est pas né peintre. »

Lawrence était artiste dans toute l'étendue de cette expression. Insouciant, facile de commerce, négligent, toujours embarrassé dans ses affaires, quoique les gains réalisés par son talent fussent considérables ; mais doux, modeste, aimable, plein d'abandon, consacré à son art comme un prêtre à son culte, il se demanda dès le premier âge : « Que dois-je faire pour laisser une trace de moi-même ? » Cette trace, il l'a laissée profonde et brillante.

Sa biographie offre peu d'événemens ; sa vie se compose de son talent et de ses tableaux. Son père était aubergiste et recevait dans sa taverne tous les beaux esprits du tems, Garrick, Johnson, Burke. L'auberge était située à Devizes sur la route de Bath. La précocité remarquable de l'enfant faisait l'admiration des habitués. On le plaçait sur une table, pour le voir jouer une scène ou l'entendre réciter un passage de Milton ; Garrick se plaisait à le prendre sur ses genoux et à lui donner des leçons d'art dramatique. A neuf ans, c'était un petit être fort singulier. Son aplomb imperturbable, ses traits fins et délicats, mais arrêtés et caractéristiques, lui donnaient l'air d'un homme en miniature. Son talent ne tarda pas à se développer ; il essaya le portrait de Garrick et réussit. C'était chez lui un don naturel, une faculté innée. Les amateurs conservent des dessins de l'enfant ; le contour en est indécis, mais la ressemblance en est exacte.

Bientôt la réputation du petit aubergiste-peintre se répandit dans les environs, et le père voulut en tirer parti. On paya les dessins de l'enfant, qui n'avait jamais reçu de leçon d'aucun maître. Deux acteurs, Bernard et Edwin, lui demandèrent un jour leur portrait : celui de Bernard fut achevé en peu de minutes; celui d'Edwin fut l'occasion d'une scène assez curieuse.

Cet homme, sans posséder les grandes qualités qui font l'acteur remarquable, avait un talent de mime peu commun. Jamais figure ne fut plus mobile; les muscles et les nerfs faciaux se distendaient, s'alongeaient, se contractaient au gré d'Edwin, avec une facilité et une rapidité surprenantes. Doué à un plus haut degré que Garrick lui-même, de la faculté de changer de physionomie, on le voyait passer d'une expression douloureuse à une expression joviale, par degrés si imperceptibles et si habilement nuancés, que l'on s'étonnait du changement sans avoir remarqué la transition. Lorsque Edwin commença à poser devant le jeune Lawrence, sa physionomie était grave. L'enfant esquissa le contour, marqua la place du nez et de la bouche. Il allait s'occuper des yeux, lorsque Edwin, soulevant peu-à-peu ses sourcils, fermant ses paupières, serrant ses lèvres, élargissant sa bouche, se donna une expression de gaîté, de folie, dont l'enfant ne tarda pas à être frappé. Il s'arrêta, le crayon à la main, ébahi de la révolution qui venait de bouleverser son modèle, et pendant deux ou trois minutes il le contempla, sans dire mot.

L'ébauche est jetée au feu. Lawrence se remet à l'œuvre. Peu-à-peu Edwin passe de son expression joyeuse à une expression mélancolique; parcourt, si l'on peut le dire, la gamme entière des émotions; et réduit au désespoir le pauvre enfant, qui s'aperçoit que son esquisse ne vaut rien, et qu'il n'a pas saisi le Protée. Quatre fois ce jeu

recommença. Enfin Lawrence fondit en larmes, et Edwin, partant d'un grand éclat de rire, lui avoua la ruse et la mystification qu'il s'était permises.

A douze ans le jeune peintre était établi à Bath ; la mode le favorisait ; il avait la vogue. On donnait au petit Van-Dyck une guinée et demie pour une esquisse au crayon. Il copiait déjà les maîtres et faisait seul son éducation d'artiste. La bonne société l'accueillait avec faveur. A peine sorti de la première enfance, ce fils d'un aubergiste avait le sentiment ou plutôt l'instinct de la politesse ; l'élégance de ses manières et la pureté de son langage semblaient un don naturel et non une conquête de l'éducation.

A dix-sept ans, il n'avait pas encore peint à l'huile ; il essaya, comme la plupart des débutans ambitieux, par une vaste page, occupée par un Christ portant sa croix. Les fautes de dessin y abondaient ; mais l'expression était belle et mélancolique. Cependant son jeune cœur battait pour une gloire éloignée qu'il pressentait sans espérer l'atteindre. Il partit pour Londres ; et muni d'un portrait, qu'il choisit parmi ses meilleurs ouvrages, il se rendit chez sir Joshua Reynolds, chef d'école alors, et le seul dont il voulut reconnaître l'incontestable supériorité. Un autre aspirant se trouvait en même tems que lui dans le salon de Reynolds.

« Bien, dit l'artiste célèbre à ce dernier ; continuez, mon cher, continuez, » et il le renvoya.

Puis il jeta les yeux sur l'ouvrage de Lawrence et l'examina long-tems. Le jeune homme tremblait.

« Monsieur, lui dit sévèrement Reynolds, vous croyez » sans doute que tout ceci est très-beau ; vous vous imaginez avoir fait un chef-d'œuvre. Eh bien! ce coloris est » détestable ; ces mains ne sont pas soignées ; les yeux sont » bien, mais la tête ne tourne pas. Vous avez étudié les

» anciens maîtres; il y a des imitations de Titien et de
» Van-Dyck là-dedans; je ne vous blâme point; mais je
» vous conseille surtout d'étudier la nature. »

Il emporta le portrait et le plaça dans son atelier. Reynolds avait deviné son successeur, et la rigidité de sa critique n'était qu'une preuve de son estime, et un gage de l'avenir que cette sévérité prédisait à l'adolescent. Son séjour à Londres développa bientôt le génie dont la nature l'avait doué. Il n'avait pas eu de maître; il n'en choisit aucun. Depuis le premier jour où sa main avait saisi le pinceau, il s'était attaché à reproduire l'expression intellectuelle de ses modèles, sans chercher un effet piquant dans les jeux bizarres de la lumière. Il suivit toujours la même route, s'aperçut de ses défauts, les corrigea laborieusement; mais ne s'attacha aux traces de personne. Reynolds dominait alors, et s'entourait, comme la plupart des hommes de génie, d'une foule imitatrice. A voir ses portraits, vous les croiriez à demi-éclairés des rayons du soleil couchant. Lawrence au contraire a un coloris perlé, transparent, un peu gris, moins sombre et moins éclatant, moins riche en contrastes, mais pour ainsi dire argenté, plein de charme et d'attrait. Tous les hommes, toutes les femmes qu'il a peints sont en plein air, respirent sous un ciel libre. Il a moins de magie peut-être que Reynolds; il s'entoure d'une séduction plus douce, plus calme, plus naturelle. Le climat froid et le ciel pâle de la Grande-Bretagne vivent autour des personnages qu'il a reproduits.

Le dessin dont les lois furent souvent offensées par Reynolds fut respecté plus scrupuleusement par Lawrence. Sous le rapport philosophique et moral, peut-être les portraits de ce dernier doivent-ils être considérés comme inférieurs. Ses femmes sont plus coquettes et plus parées,

leur expression est plus voluptueuse et moins chaste. On peut découvrir quelques nuances sinon d'affectation au moins de recherche dans ses attitudes. Reynolds est plus pur, plus grave, plus mâle.

On n'a pas encore examiné le portrait et l'art du portraitiste sous leur vrai point de vue. Non-seulement les costumes, mais les physionomies de chaque époque ont leur caractère particulier. Parcourez une galerie de tableaux ou un recueil iconographique ; vous reconnaîtrez que tous les personnages contemporains se ressemblent. Ne croyez pas que cette ressemblance naisse seulement de l'identité de costume ; elle se rattache à des causes plus profondes. En se livrant aux mêmes habitudes, en dirigeant leur vie d'après les mêmes principes, tous les hommes nés à la même époque, contractent une physionomie acquise, qui leur est pour ainsi dire commune. La similitude des pensées et des occupations grave sur leurs fronts et dans les plis de leur visage une empreinte semblable. Tous les tems ont possédé leur type spécial d'élégance, de bon ton et de dignité; ce type varie. C'est à lui que se rapportent les portraits des grands-maîtres.

Pour qui veut étudier l'histoire des mœurs humaines, une galerie de portraits est infiniment curieuse. Toutes les têtes du seizième siècle, quelle que soit la variété des professions, n'ont-elles pas entre elles une sorte de confraternité singulière? Il y a de l'audace, de la ruse, de la force et du pédantisme, quelque chose de raide, de gourmé et de moqueur à-la-fois, dans la physionomie des Guises, de Charles IX, de Paperat, de Ronsard, de Scaliger, de la reine Élizabeth et même de Shakspeare.

Depuis cette époque, la physionomie européenne a souvent changé. La cour de Louis XIV, le protectorat de Cromwell, la régence, la révolution française lui ont donné

tour-à-tour un caractère différent. Si nos descendans comparent entre eux les portraits de Reynolds d'une part, et les portraits de Lawrence d'une autre, ils remarqueront que chez le premier de ces deux peintres l'expression est plus majestueuse et plus énergique ; chez le second, plus efféminée et plus molle. Les habitudes nationales ont perdu en effet une partie de leur vigueur ; et le reproche que j'adressais tout-à-l'heure à l'artiste, pourrait bien ne frapper que ses modèles.

Lawrence terminait avec un grand soin la tête et les mains. Le dessin de ces parties était délicat, vrai, naturel, souvent très-correct. Les autres, moins curieusement travaillées, ne sont pas toujours irréprochables ; dans le nu, Lawrence était inférieur. Ses académies et ses figures sans draperies accusent et révèlent le défaut de son éducation première. Heureusement pour sa gloire, il n'a guère laissé que des portraits. Les draperies sont en peinture ce que la charité est en fait de morale ; elles couvrent beaucoup de fautes. Van-Dyck et Velasquez étaient des dessinateurs médiocres, et leur gloire est assurée.

Les progrès de Lawrence dans son art suivaient, d'un pas rapide, l'accroissement de sa réputation et de sa fortune. Ses études s'achevaient à mesure que sa renommée augmentait. Plus il approfondissait les ressources de son art, et plus il s'imposait la loi d'une exécution sévère et soignée. L'enfant qui, dans sa petite chambre de Bath, vous donnait un croquis pour une guinée, ne consacrait pas à son œuvre une attention aussi minutieuse que le riche président de l'Académie Royale de Peinture, dont on couvrait la toile de guinées et de roubles. Lawrence, depuis son adolescence jusqu'à sa mort, tendit à la perfection. La conscience de sa supériorité et de son influence ne faisait que l'engager à un travail plus consciencieux,

plus assidu, plus approfondi. Un autre artiste aurait pu se fier à sa popularité, à sa facilité d'exécution, à l'admiration publique, aux ressources de sa longue pratique. Mais non, plus Lawrence avançait; plus il voyait s'élargir sous ses pas la carrière de l'art; plus il avait haute opinion de ses devoirs envers lui-même, envers sa gloire et son pays. Sur ses derniers jours il travaillait lentement, effaçait et corrigeait beaucoup et ne parvenait que difficilement à se satisfaire.

Reconnaissez à ces traits l'homme digne du beau nom d'artiste, le prêtre voué à un culte, et non l'artisan qui remplit une tâche, dans l'espoir d'en tirer un profit. « Mon tableau est mon maître, dit-il dans une de ses lettres, et je suis son esclave. C'est lui qui me commande, qui me domine, qui me retient et m'enchaîne. Souvent, fatigué, je quitte la palette, j'abandonne mes pinceaux. Je me promets de ne plus toucher à mon ouvrage. Quelques instans s'écoulent; une magie invincible m'attire et m'entraîne; il faut que j'efface, que je corrige, que je travaille encore. »

Cette séduction de l'art sur l'homme qui l'exerce, cette énergique et invincible fascination, c'est le génie, c'est l'amour du beau, c'est le besoin de reproduire un idéal qui fuit sans cesse le pinceau qui le cherche. Lawrence consacrait un soin particulier aux ouvrages qu'il envoyait à l'étranger, surtout à ceux qui lui étaient demandés par des Américains.

« Là, dit-il, on ignore les grands principes de la peinture. Les œuvres des maîtres n'y sont connues que d'après des copies imparfaites ou des gravures sans vie et sans couleur. Il me serait facile de tromper des hommes qui ne me jugent que sur ma réputation et qui manquent de points de comparaison pour apprécier mes tableaux. Mes

soins, ma consciencieuse exactitude seront perdus et comme enfouis, pendant un certain laps de tems. Mais un jour viendra où ils sauront avec quel amour j'ai travaillé ces œuvres : alors ces étrangers que je ne devais pas voir et de qui je n'avais rien à craindre ni à espérer apprendront que le monarque de mon propre pays n'a pas reçu de moi un tableau plus soigneusement achevé dans toutes ses parties. Le goût du beau se propagera dans ces régions lointaines, et mon nom y sera en honneur. »

Les derniers ouvrages de Lawrence portent surtout le témoignage de cette admirable et patiente exactitude. Il y a tel de ses portraits où les accessoires sont traités avec autant de soin que la figure. Le paysage, les arbres, l'architecture, les fourrures, les meubles, les draperies, tout est également exact, précieux et fini.

En 1787, Lawrence vint à Londres, sans protecteur et sans appui. En 1790, il fut nommé associé de l'Académie. En 1818, ce fut lui que George IV choisit pour faire au congrès d'Aix-la-Chapelle les portraits des souverains qui s'y trouvaient assemblés.

Il n'avait plus de rivaux. Gainsborough, peintre chaleureux et fantastique, était mort en 1786 : le grand Reynolds en 1789; Romney, dont la touche est délicate et légère, en 1802; Opie, artiste lourd et sans grâce, mais non sans vigueur, en 1802. Lawrence, créé chevalier par George IV, resta seul sur la scène. Ses portraits en pied se payaient de 600 à 700 guinées (12,500 à 17,500 fr.). Pour le portrait de la comtesse Gower et de ses deux enfans, il reçut quinze cents guinées. Malgré ce succès éclatant, Lawrence ne s'enrichissait pas. L'argent, comme dit le peuple, s'échappait entre ses doigts. C'était un de ces hommes qui, sans avoir de vices, dépensent plus qu'ils ne gagnent, et trouvent moyen de dévorer leur fortune sans

éclat et sans aisance. Lawrence était toujours gêné. Son défaut d'ordre et d'économie le mettait sans cesse dans l'embarras. Ses ennemis, c'est-à-dire ses rivaux, attribuaient cette gêne à quelque vice secret, et notamment à la passion de jeu. C'était une calomnie. Lawrence n'avait ni chevaux, ni maîtresses coûteuses, ni sources secrètes de misère et de ruine. Il n'attachait pas assez de prix à l'argent; aussi n'en avait-il jamais assez.

D'ailleurs, depuis son enfance jusqu'à ses dernières années, ce fut toujours le même amour des plaisirs délicats, le même dédain pour les habitudes grossières et sensuelles, la même bonté et la même élévation de pensée; tout ce qui était grand, noble, poétique et généreux le charmait. Cette modestie, cette grâce, cette élégance qui le caractérisaient se répandaient à-la-fois dans sa conduite et sur ses tableaux, et la délicatesse noble dont son talent portait l'empreinte se trouvait au fond de son ame. Il rendait justice à ses rivaux et aux peintres ses contemporains; chose fort rare assurément.

Aussi sa vie n'offre-t-elle guère d'anecdotes et d'incidens; point de ces querelles d'artiste, point des ces mêlées de coterie, qui attristent l'observateur, lorsqu'on parcourt l'histoire de la science et des arts. Lawrence donnait beaucoup, prêtait davantage, secourait généreusement les jeunes gens sans fortune, empruntait à gros intérêts, achetait des tableaux et des gravures, travaillait depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, et n'échappait ni aux attaques de l'envie, ni aux calomnies de ses rivaux, ni aux poursuites de ses créanciers. Ses rapports avec les souverains de l'Europe et les ministres plénipotentiaires dont il fit les portraits, sont le seul passage de sa vie qui ait quelque importance historique. Il sut être familier sans impudence, et respectueux sans bassesse, dans ces fréquens tête-à-tête avec tous

les monarques réunis pour décider du sort de l'Europe. Quelques fragmens de ses lettres, où se trouvent des détails sur cette époque de sa vie, sont assez curieux pour que nous les reproduisions.

« L'hôtel-de-ville d'Aix, dit Lawrence, m'a été aban-
» donné. C'est-là que le pauvre fils d'un aubergiste donne
» ses audiences de peintre à tous les potentats européens.
» L'autre jour, je n'étais pas du même avis que l'empereur
» Alexandre et tout son état-major. Nous avons soutenu notre
» opinion respective, et je l'ai emporté : voici comment :

» Dans ma première esquisse, j'avais représenté le mo-
» narque les deux mains jointes et croisées ; il avait l'air
» moins d'un homme puissant qui prend une résolution
» forte que d'un homme irrésolu, mais rusé, qui se pro-
» met de ne pas laisser échapper un avantage, quel que
» soit le succès du combat. Tout le monde approuvait cette
» esquisse, dont je reconnus le défaut ; je ne tardai pas à
» le corriger.

» Je changeai toute la disposition du tronc et des mem-
» bres ; je prêtai au monarque une attitude plus décisive,
» plus souveraine, si j'ose le dire. Pour l'engager à se
» prêter à ce que je désirais, à vaincre ses habitudes et à
» se poser d'une manière nouvelle, je me trouvai forcé de
» combattre non-seulement sa volonté impériale, mais le
» mécontentement de son état-major. Mon essai paraissait
» d'autant moins heureux que j'étais obligé de donner
» quatre jambes à mon empereur, et qu'avant d'effacer
» les deux jambes qui tenaient leur place dans la pre-
» mière esquisse, j'étais forcé de créer deux jambes voisines,
» d'un effet assez grotesque. Imaginez la confusion de ces
» quatre jambes entrelacées, et les sourires des grands sei-
» gneurs et l'étonnement de l'autocrate, qui se voyait qua-
» drupède. En définitive, tout le monde fut content ; on

» me donna raison, et mon *rifaccimento* fut reconnu su-
» périeur à mon premier essai.

» Vous pouvez citer aux gens impolis qui abondent en
» Angleterre l'exemple de l'empereur de Russie ; ils croi-
» raient se compromettre en ôtant leur chapeau. Alexandre
» me laissa travailler sans hasarder une observation, sans
» donner un signe de mauvaise humeur, quoiqu'il pensât
» que je me trompais et que j'allais gâter son portrait. Je
» l'ai vu se déranger pour recevoir des mains d'une dame
» (la femme d'un aide-de-camp de lord Wellington) la tasse
» de thé qu'elle avait vidée et qu'il déposa sur la table. Dites
» à nos seigneurs hautains que le plus grand seigneur du
» Nord est l'homme le plus courtois de l'Europe, et appre-
» nez-leur que la morgue, qu'ils regardent comme témoi-
» gnage de leur dignité, n'est qu'un symbole de vanité et
» de sottise. »

Hardenberg, Nesselrode, le duc de Richelieu, Metternich, le pape et le cardinal Gonsalvi se firent peindre par Lawrence et lui montrèrent la même déférence. Sa liaison avec Metternich fut longue, on pourrait presque dire intime. Il fut séduit par la grâce et l'affabilité du diplomate. C'est chose piquante de voir l'homme qui, dit-on, passe sa vie dans les arcanes d'une politique tortueuse, devenir un philosophe sentimental, un poète, un artiste. Telles sont les couleurs sous lesquelles Lawrence le représente.

« J'ai passé avec le prince de Metternich, dit-il, des soirées délicieuses. Nous allions, sa fille, lui et moi visiter Tivoli, les villes voisines de Rome, et les antiquités dont ces régions abondent. Sa fille parle très-bien anglais, quoiqu'elle n'ait jamais été en Angleterre. Vous seriez touché de l'affection profonde qui unit le père et la fille ! Cet homme, qui jouit d'une existence politique si haute et si influente, aime le coin du feu, la vie domestique, les plai-

sirs de la famille. C'est pour lui un bonheur que d'échapper au faste des palais; toutes les jouissances de l'artiste, du philosophe et du poète, il sait les comprendre et les sentir. Vous refuserez peut-être d'ajouter foi à mes paroles. Elles sont cependant l'expression de la vérité.

Nous nous trouvions ensemble un soir, au-dessus de la seconde cascade de Tivoli. Nous nous taisions, admirant le temple de la sibylle et ce paysage si bizarrement resserré dans un cadre si étroit. Le prince semblait rêver. Je désirai connaître le sujet de cette profonde rêverie.

« C'est une chose magnifique que cette cascade, me dit-il. Elle tombe, elle bruit, elle éclate, elle a de la majesté et de la grandeur, et *pas d'amour-propre.* »

Parmi les peintres les plus célèbres, Lawrence doit occuper une place à part, entre Van-Dyck et Titien; à lui se rapporte un grand progrès de l'art britannique, qui n'avait jamais atteint le degré de perfection auquel Lawrence l'a porté, quant à la pureté du dessin et à la grâce de l'expression. Les figures raides et empesées de Kneller ne manquaient pas d'une certaine dignité : Gainsborough eut de la verve et quelque énergie. Reynolds, grand artiste et qui s'éleva bien au-dessus de ceux que nous venons de nommer, brilla par l'entente du clair-obscur, l'expression mélancolique et l'effet piquant de ses compositions. Le faire de Lawrence a quelque chose de plus achevé et de plus complet.

Peintre de l'aristocratie, artiste plein de noblesse et de charmes, il a deviné l'idéalité des classes supérieures, et ce que la société élégante renfermait de poésie. Sous ce rapport, il est type et restera sans rival. Élève de la nature seule, il a su saisir cette grâce et cette exquise délicatesse que la haute civilisation produit, et n'est pas tombé dans l'afféterie; son éducation, accomplie par son seul

génie, cette éducation spontanée que nous avons esquissée plus haut, l'a garanti de cette erreur commune à tant de peintres. Ses grands seigneurs sont des modèles d'élégance et ne sont pas des fats. Ses grandes dames ont bien la langueur et la noblesse de leur rang, sans emprunter à la plupart de leurs modèles la minauderie et l'affectation qui les déparent. On citera des artistes dont le génie est plus élevé, doués d'une imagination plus ardente et plus grandiose : on pourra opposer à son talent la verve féconde et épique de Martin, le talent si vrai et si naïf de Wilkie, deux génies originaux dans des ordres différens. Mais Lawrence, dont l'originalité plus douce, plus voilée, est moins facile à discerner, nous semble le symbole et l'expression d'une ère de grandeur, de richesse et de civilisation perfectionnée, qui revivra dans ses admirables portraits.

Une mort douce termina la carrière de Lawrence en 1830 ; il a laissé beaucoup de regrets, un grand nombre de chef-d'œuvres et peu de fortune.

(*Edinburgh Review.*)

Voyages.

VIE PRIVÉE

DES MUSULMANS DE L'INDE.

Les progrès de la puissance britannique dans l'Hindostan inspirent un intérêt profond, qui s'étend sur les peuples nombreux que la conquête ou les traités ont rendus tributaires de la Compagnie. Le caractère, les mœurs, les usages de ces races diverses, que ses efforts tendent sans cesse à rallier sous l'influence de notre civilisation, offrent à l'observateur un sujet d'études tour-à-tour sérieuses ou piquantes, dont le champ s'élargit de jour en jour, grâce aux explorations de ceux de nos compatriotes qu'un intérêt exclusivement mercantile n'a point jetés sur les rives du Gange. De ce nombre est l'une de nos plus jolies anglaises, en faveur de laquelle un heureux hasard, secondé par une rare beauté et par les grâces de son esprit, a réalisé, en partie, le conte si connu de *la Reine de Golconde* (1); nous voulons parler de la célèbre mistriss Mir Hassan-Ali. Son sort, il est vrai, a été plus modeste que celui d'Aline, et ce n'est pas un trône qu'elle a occupé. Ce n'est donc point une révolution de palais qui a livré à M. Parbury, Allen et Ce., ses éditeurs, le tableau qu'elle a tracé des mœurs musulmanes dans l'Hindostan. Si elle n'a pas réuni dans un même cadre le récit des événe-

(1) Dans notre Album Britannique, sous le titre de : *Temple des Papillons*, nous avons inséré la contre partie de ce joli conte.

mens bizarres qui ont lié sa destinée à celle de Mir Hassan-Ali, cette discrétion a fait perdre à son livre l'intérêt du roman, mais elle n'a rien ôté à la fidélité de ses esquisses.

On connaît les mœurs patriarchales des Musulmans; dans l'Inde elles ont conservé ce précieux caractère. Les maitres y sont vénérés de leurs esclaves, bien que ceux-ci aient la liberté de causer avec eux, et en usent avec une extrême franchise; les chefs de famille traitent avec bonté leurs vieux serviteurs; ils se font une pieuse étude de ce qui peut adoucir leur position, et ils prodiguent les mêmes soins aux parens pauvres ou infirmes jusqu'au degré le plus éloigné. L'affabilité préside à leurs rapports sociaux: l'affection la plus tendre règle ceux de la famille; aussi rien de plus spontané que les actes d'obéissance et de piété filiale. Le respect des enfans est sans bornes pour la vieillesse, et surtout pour celle de leurs père et mère. La charité musulmane est puisée, comme celle des chrétiens, dans la conviction qu'elle attire sur l'homme les bienfaits du ciel; elle n'est cependant pas toujours désintéressée; on l'exerce quelquefois par ostentation. Mais quand elle profite à l'indigent, il est injuste de sonder d'un regard indiscret l'ame du bienfaiteur. Sans doute aussi la paresse spécule sur les secours du riche tributaire de ses feintes lamentations; mais la faute doit peser sur le lâche qui fait de la mendicité un métier, et non sur celui dont il a surpris la compassion.

La race des *seyds* ou émirs est, chez les mulsulmans, la plus noble de toutes; ils croient descendre de Mahomet; et comme leurs honneurs sont attachés à leur généalogie, ils en conservent les divers degrés dans leur souvenir, avec une minutieuse exactitude. Tant que les enfans des deux sexes restent livrés aux soins de leurs mères, dans le

gynécée (*Zenana*), leur éducation consiste à étudier les liens du sang qui les rattachent à Hassan ou à Hussein, les deux fils d'Ali. Aussi, sans recourir à l'arbre généalogique, dont le manuscrit est le trésor le plus précieux de chaque famille, ils peuvent sans la moindre difficulté suivre toute la filière de leurs ancêtres. Ils sont si jaloux de la pureté de leur race, que tous les trésors du monde ne compenseraient pas à leurs yeux la honte d'une mésalliance : il en résulte que la classe des seyds abonde en vieilles filles. « J'ai connu, dit mistriss Hassan, trois jeunes personnes remarquables par leurs talens, leurs vertus, leur piété; elles ont une taille charmante, une rare beauté, des manières affables, une sensibilité exquise, et possèdent en outre un mérite peu commun dans l'Inde : leur excellent père leur a appris à lire le Coran dans le texte arabe (il est défendu de le traduire) et le commentaire en langue persane. Attirés par la renommée de tant de qualités précieuses, des pères de famille opulens les ont demandées en mariage pour leurs enfans, et ont même renoncé à exiger aucune dot. Mais elles ont rejeté des offres aussi brillantes, et ont préféré ne devoir leur subsistance qu'au travail de leurs mains. Quand je les ai connues, elles gagnaient leur vie à faire du *jaullie* (espèce de résilles à l'usage des femmes); ce travail leur donnait à chacune un bénéfice de trois schelings environ par semaine. »

Les femmes mariées ont un usage fort bizarre, c'est de se frotter les lèvres, les gencives, et quelquefois les dents, d'un ingrédient composé avec de l'antimoine, qui les rend aussi noires que l'ébène; elles se teignent les sourcils avec du noir de fumée et tiennent beaucoup à la régularité de l'arc quelles tracent ainsi au-dessus de l'œil. Après s'être lavé les pieds et les mains, elles les brossent au point de donner à la peau une belle teinte rouge. Cet usage, salu-

taire d'ailleurs, est considéré comme une loi de convenances et de bon goût. Une chaîne de fil d'or semée de rubis et de perles est accrochée au bout de leur nez ; et quelque incommode qu'elle soit, elles la gardent depuis leur mariage jusqu'à leur mort ou à celle de leur mari, et ne l'ôtent qu'à certaines fêtes. Des tresses de fil d'or ou d'argent sont également suspendues à leurs oreilles par neuf ou dix trous, en guise de franges ; dans les grandes occasions elles font place à des rangs de perles et d'émeraudes qui retombent avec grâce sur leurs épaules. Les femmes ont en général une belle chevelure d'un noir de jais, dont elles prennent un soin extrême. Après l'avoir lavée et bien essuyée, elles la parfument d'huile de jasmin, la ramènent tout entière sur la nuque, en forment une tresse, qui descend d'ordinaire jusqu'à la ceinture, et elles y mettent des fils et des rubans d'argent, noués au bas, au moyen d'une rosette de soie rouge. Le vêtement quelles nomment *pyjaamah* est, suivant leurs conditions et leur fortune, en satin, en brocard, en muscherou (tissu de soie rayée fabriqué à Bénarès), en jolies indiennes (les plus recherchées proviennent des manufactures anglaises), en guingamps de soie ou de coton, ou en simple calicot blanc du pays. Les pyjaamah les plus distingués descendent à la cheville, de manière à couvrir le coude-pied ; ils sont bordés de rubans d'argent en haut et en bas, ainsi que sur les coutures. La bordure d'en haut forme une coulisse où passe le cordonnet de soie qui rattache ce vêtement à la ceinture ; les bouts de ce cordon, assez longs pour retomber sur les genoux, sont terminés par des glands d'or ou d'argent enrichis de perles ou de pierreries.

Tous les corsets (*ungiah*) ont la même forme, et ne diffèrent que par la nature des tissus et la richesse des ornemens ; on en voit en gaze ou en mousseline semées de paillettes

d'or ou d'argent. Serré par derrière à l'aide de cordons, le corset dessine parfaitement la taille; il est à manches étroites et courtes, bordées comme le pyjaamah et avec la même recherche : il n'est pas jusqu'aux esclaves, qui ne mettent de la coquetterie dans l'élégante garniture de l'ongiah le plus grossier. On ne quitte pas la nuit ce vêtement et on le porte une semaine entière, jusqu'à ce qu'il soit fané. L'ongiah est recouvert d'une résille (*courty*) bordée de rubans d'or ou d'argent qui descend par-dessus la ceinture du pyjaamah, sans la cacher.

Le *députtah* est la partie la plus gracieuse du costume féminin : c'est un grand voile de la dimension d'un drap de lit. Ceux que portent habituellement les femmes riches, sont en mousseline ou en tissu de laine anglais; les jours de fête on en met de plus somptueux, en gaze ou en mousseline brochée d'or et d'argent, ou en mousseline de l'Inde fabriquée à Décan, transparente et soyeuse comme des tissus de toile d'araignée, et d'un prix très-élevé. On l'attache au sommet de la tête à l'aide d'un ruban d'argent, et on le laisse retomber sur les épaules en replis élégans, en le ramenant sur une partie de la figure, quand on se tient debout. En grande toilette, le députtah est garni de riches broderies et de bouillons de diverses couleurs qui, dans un cercle de deux à trois cents femmes, produisent un effet ravissant.

Les dames se tiennent rarement debout; c'est un accueil qu'elles réservent à des hôtes de distinction ou à des parens dont l'âge leur commande ces égards. Elles mettent dans cette réception une aisance et une grâce qui n'ont rien d'étudié. Elles se lèvent, se drapent de leur députtah, font quelques pas en avant, embrassent trois fois la personne qui les visite, et terminent par un triple *salem*,

en s'inclinant profondément, en tenant la main horizontalement à la hauteur du front.

Il n'est pas de femmes au monde qui aient à un plus haut degré la passion des bijoux que les Musulmanes de l'Hindostan : elles tiennent plus à la pureté de la matière qu'à la main-d'œuvre, à la forme, ou à la couleur. Elles préfèrent de grosses perles, décolorées ou de formes irrégulières, à des perles parfaitement rondes, d'un beau blanc, mais plus petites, ou un gros diamant qui aura des pailles, au solitaire le mieux taillé. Les hommes sont meilleurs connaisseurs, et ne manquent pas de goût. Ils sèment de pierreries leurs turbans, leurs colliers, leurs bracelets, leurs boucles d'oreilles, le manche de leurs poignards. Mais pendant les fêtes du baïram et les jours d'expiation qui précèdent, ils renoncent à cette parure, ainsi qu'à tous les tissus où il entre de la soie. Les dévots des deux sexes s'en abstiennent en tout tems, suivant la maxime que tout croyant, détaché des choses du monde, doit rester absorbé dans la contemplation de Dieu.

Les dames ne portent pas de bas ; elles se bornent à mettre leurs babouches lorsqu'elles vont jusque dans la cour, dont l'étroite enceinte est à-la-fois leur horizon et le terme de leurs promenades. Cette chaussure a la forme d'une pantoufle sans talon, et se termine par une pointe recourbée qui remonte souvent jusqu'à mi-jambe. Le dessus est hérissé de pointes à tête d'or, d'argent, ou de grains colorés, imitant divers dessins sur un fond de velours ; les moins riches sont semées de paillettes ou de broderies d'or ; pour les esclaves, la babouche est garnie d'étoffe jaune ou rouge à bordure d'argent. La chaussure des hommes est la même ; on en voit cependant qui, dans l'hiver, la portent à talons élevés et en peau de chagrin.

Quant à la forme, la mode varie, mais ce n'est que dans l'inflexion plus ou moins arquée de la pointe.

« Ce que j'ai vu de plus remarquable en ce genre, dit mistriss Hassan-Ali, c'est une paire de babouches à clous d'argent garnie de deux rangs de petites clochettes de même métal, dont une dame de distinction du royaume d'*Onde* me fit cadeau. En entrant chez elle j'avais laissé, suivant l'usage, les miennes à la porte; elles avaient tenté sans doute la curiosité de ses esclaves, car, lorsqu'elle me reconduisit au seuil de son appartement, je ne les retrouvai plus, et je me vis en danger de salir mes bas en traversant la cour pour rejoindre mon palanquin. Voyant mon embarras, cette dame me força d'accepter les babouches dont je viens de parler. Je fus plus touchée de cette prévenance que du plaisir d'avoir à mes pieds un carillon ambulant, sans harmonie avec le reste de mon costume. »

La conversation des femmes ne manque ni d'agrément ni d'intérêt; elles aiment à causer, et le font avec bon-sens et urbanité; elles savent donner un tour épigrammatique à leurs observations, et leur langage est à-la-fois élégant et correct. Ceci est une énigme pour les Européens qui ne sont frappés que de la séclusion des femmes et de l'éducation excentrique quelles reçoivent; mais rien de plus simple pour l'observateur qui a fait une connaissance plus intime avec les mœurs domestiques des Musulmans. Les dames d'un certain rang ne causent en général qu'avec des hommes bien élevés. Telle est partout la curiosité féminine qu'un père, un mari, un frère ne laissent échapper aucun mot dont elles ne demandent l'explication; et la pensée qu'il exprime n'étant pas distraite comme en Europe, par la variété de sujets de conversation, ou par de vains amusemens, se grave à perpétuité dans leur mémoire. Les Musulmanes ont pour l'opinion de leurs maris

le même respect que manifestent ailleurs les enfans pour celles de leurs pères ou leurs gouverneurs ; pour elles chacun de leurs mots est un oracle, chaque maxime une règle de conduite. La pureté du langage leur est si familière, que sous ce rapport les esclaves même qui ont longtems vécu dans les gynécées ont sur nos femmes de chambre un avantage marqué.

On connait les principales sectes qui se partagent l'islamisme. La différence qui existe entre elles est purement nominale. Leur loi suprême est le Coran ; elles ne le considèrent pas comme un livre écrit par Mahomet à telle ou telle époque de sa vie. Chaque chapitre lui a été révélé par l'ange Gabriel, et il n'a eu d'autre mérite que de répéter chaque jour, d'inspiration et mot pour mot, à ses disciples, les paroles du messager céleste, qu'ils ont fidèlement transcrites et recueillies après sa mort. Les Musulmans ont une grande vénération pour les tombeaux, et ils la manifestent en y venant prier eux-mêmes, ou bien en prenant à leur solde des hommes qui viennent deux à deux y lire successivement pendant plusieurs années des chapitres du Coran. Ils croient que lorsque les croyans peupleront les quatre parties du monde, le grand esprit qu'ils nomment Midhie descendra sur la terre accompagné du Christ. Les traits principaux de leur caractère, sont la foi et la crainte de Dieu. Ils considèrent Mahomet comme le dernier des prophètes, et croient à l'existence et aux oracles de tous ceux qui l'ont précédé : « Sa mission, disent-ils, a été de régénérer l'humanité dans un tems où la corruption et l'impiété couvraient la terre, et où le genre humain, prosterné aux pieds des idoles, méconnaissait son créateur. » Ils croient à la destruction de l'univers par le feu, et à la résurrection générale des morts.

Chez les Musulmans, le jour et la nuit se divisent en

quarts et en heures. On marque les dernières au moyen d'une boule creuse flottant dans un vase d'eau ; elle est percée d'un petit trou, qui ne reçoit qu'une goutte d'eau par seconde ; à mesure que la boule s'emplit, elle descend vers le fond du vase, aux parois extérieurs duquel sont marquées les heures. Lorsque la boule arrive au niveau de chacune des lignes qui les indiquent, un watchman fait l'office d'horloge au moyen d'une plaque de bronze qui retentit sous les coups de son marteau. Ces hommes se succèdent à leur poste avec autant d'exactitude que les matelots de quart sur nos bâtimens ; ce qui est très-important chez un peuple qui attache tant de prix à accomplir à l'heure prescrite ses devoirs religieux.

L'un des commandemens du prophète est de prier cinq fois par jour.

La première prière (le *Soubhou Namez*) commence au point du jour.

La seconde (le *Zohour*) à midi.

La troisième (l'*Ausour*) à trois heures après-midi.

La quatrième (le *Muggrib*) au coucher du soleil.

La cinquième (l'*Esché*) à la quatrième heure de la nuit.

Mahomet faisait à la troisième heure de la nuit une sixième prière qu'il nommait *Tahujjout;* et les dévots suivent scrupuleusement son exemple.

Les deux prières du point du jour et de midi sont rigoureusement prescrites. Cet exercice pieux, y compris les prosternations que les dévots multiplient, durent chacune près d'une heure ; et souvent on les prolonge par la lecture d'un livre appelé le *Vazetah*, qui a quelques rapports avec nos psaumes. L'Ausour Namez ne se pratique à l'heure fixée par le Coran, que chez les dévots ; le reste des Musulmans, et surtout les classes laborieuses, pour ne pas interrompre leurs travaux, joignent cette prière au

Muggrib Namez. Pour celle-ci, il n'est point d'occupation qui puisse dispenser de s'y livrer au coucher du soleil. Quel est le voyageur qui, à son retour de l'Hindostan, ne se souvient avec attendrissement de ces pauvres ouvriers qui cheminent vers leur chaumière après avoir supporté le poids du jour et de la chaleur ? A peine le soleil s'est-il effacé à l'horizon, on les voit s'arrêter, délier leur ceinture, étendre leur *commerbound* au bord du chemin, faire leurs ablutions avec l'eau contenue dans un bidon de cuivre qui ne les quitte jamais, et la face tournée vers la Mecque, prosternés sous le dais azuré des cieux, rendre grâce dans la simplicité de leur cœur au Dieu de miséricorde qui a daigné prolonger d'un jour leur chétive existence.....

La plus longue des prières est l'Esché Namez. Le silence des nuits favorise ces pieuses méditations, que les dévots absorbés dans la contemplation de Dieu, prolongent des heures entières. Il est des personnes qui ayant dans leur jeunesse négligé les prières quotidiennes imposées par le Coran, cherchent à couvrir plus tard ce déficit par un surcroît de pratiques religieuses. Les héritiers suivent le même système à l'égard d'un parent décédé, suspect de négligence dans l'accomplissement du Namez; par attachement pour lui, et dans le but d'assurer le repos de son ame, ils soldent, souvent avec usure, l'arriéré de sa dévotion.

Le vendredi est chez les Musulmans le jour saint; la fête s'ouvre dès la veille comme chez les juifs; mais ils ne s'abstiennent pas aussi scrupuleusement que ces derniers de toute espèce de travail; les domestiques sont occupés; et les ateliers composés d'esclaves, notamment ceux des tailleurs et des blanchisseuses, restent ouverts comme les autres jours. Les dames jouent aux cartes et aux dés, et les chanteuses sont aussi recherchées que le reste de la

semaine. On se livre en un mot aux plaisirs sans se douter qu'on viole un précepte divin. On s'y conformerait sans doute si on le jugeait rigoureux ; mais on se borne à considérer le vendredi comme un jour fortuné ; on le choisit pour commencer un ouvrage important, tel que la construction d'une maison, des plantations dans un jardin ou en plein champ, la composition d'un livre, la conclusion d'un mariage, etc. Les Musulmans sont convaincus que ce jour-là leur ame est plus pure après les ablutions et les prières d'usage ; et que toutes les actions devant être rapportées à Dieu, pour qu'il daigne les bénir, ils ne peuvent mieux faire que de commencer, le vendredi, les travaux au succès desquels ils attachent le plus de prix.

Les Musulmans reconnaissent dans le Christ le messie de la rédemption du genre humain. Mistriss Hassan raconte une anecdote qui montre jusqu'où s'étend, sur ce sujet, la foi de certaines personnes.

« J'ai connu, dit-elle, une dame qui ne manquait jamais de célébrer par des actes de bienfaisance et de charité le jour de la nativité de Jésus-Christ. J'en fus d'autant plus étonnée que j'avais cru jusque-là, que les Mahométans, de même que les juifs, nient que la mission du Rédempteur ait été accomplie : j'étais dans l'erreur : ils croient, d'après leur prophète, que Jésus est né de la Vierge Marie, qu'il a opéré des miracles ; qu'après avoir accompli sa mission terrestre il s'est élevé au septième ciel ; qu'il reparaîtra sur la terre, et le grand esprit avec lui, pour laver le monde de ses souillures ; qu'alors tous les hommes vivront en paix, dans une même foi et un même culte. »

Le livre musulman, *Hyetoul Kaloub*, qui renferme la vie des prophètes, contient celle de Jésus et l'Évangile (*Ungil*). Cet Évangile diffère du nôtre sur des points im-

portans. Il ne se compose pas des quatre rédactions de Saint-Luc, Saint-Marc, Saint-Mathieu et Saint-Jean ; et les miracles n'y sont pas réunis à la parole divine, mais sont présentés isolément comme les actes de Jésus-Christ. Ce qu'ils nomment *Ungil* (mot qui dérive évidemment du mot grec d'où s'est formé le mot latin *Evangelium*) ne comprend que les paroles sorties de la bouche de Jésus : tels que les discours à ses disciples, les paraboles ; en d'autres termes, la morale évangélique.

« Tout pouvoir appartient à Dieu, disent les Musulmans ; qui pourrait contester le miracle de la naissance du Christ ? Tout n'est-il pas facile à l'Éternel ? De sa parole il a créé l'univers ; il a pris un peu de poussière et en a formé le premier homme. Est-il rien au-dessus de son pouvoir ? Pourquoi donc douter que le Christ ait été conçu dans le sein d'une Vierge ? » Ils croient que Jésus fut le prophète de Dieu, mais ils ne croient pas qu'il soit Dieu : « Supposer le contraire, disent-ils, c'est être infidèle à Dieu et au Christ. »

On prétend que les femmes sont exclues du paradis de Mahomet : c'est une erreur ; et ce qui le prouve, c'est leur dévotion et leur zèle à observer les préceptes religieux. Il faut regretter qu'elles ne reçoivent pas une meilleure éducation ; mais c'est un malheur pour elles et non pas leur faute. Tout vrai croyant élève ses femmes dans les principes les plus purs de l'islamisme, et il se considère à-la-fois comme leur guide dans le chemin du ciel, et comme leur protecteur contre les maux et les dangers de ce monde. Elles prennent en général pour modèle dans l'accomplissement de leurs devoirs domestiques, moraux et religieux, la vie si pure de Fatime, fille unique de Mahomet.

Le jour de l'an est chez les Musulmans l'une des fêtes

les plus importantes. Leur année commence au moment où le soleil entre sous le signe du bélier. Ce moment est calculé par des astronomes pratiques qui sont à la solde des principaux habitans de toutes les grandes villes. On n'y connaît pas les almanachs ; et l'époque d'aucune des périodes de l'année n'est indiquée d'avance. Ce n'est que par la continuité des observations qu'on peut les déterminer. Ainsi, quand le soleil passe sous le signe du bélier, l'observateur s'assure de l'heure où ce fait se produit. Si c'est à minuit, au signal donné, les habitans prennent des vêtemens bruns, tirant sur le noir ; si c'est à midi, ils adoptent le cramoisi. Leur costume est de couleur sombre ou claire, suivant que l'heure solennelle est plus ou moins avancée dans la nuit ou dans le jour. Cette règle est uniforme pour tous, depuis le roi jusqu'au dernier de ses sujets. Le roi monte sur son trône et reçoit les vœux des grands, des courtisans et des officiers de sa maison, dans les termes suivans : « *Maberoukh nou-rose* (que l'année vous soit heureuse) ! » Telle est aussi la formule échangée entre toutes les classes de la société. La journée entière est consacrée aux divertissemens, aux cadeaux mutuels, aux visites ; il y a gala à la cour.

Les cadeaux du jour de l'an exercent long-tems à l'avance l'industrie féminine ; elle brille surtout dans la coloration des œufs durs ; les uns se revêtent sous leur pinceau, de teintes variées imitant le marbre ; d'autres sont ornés de figures : de paysages, de devises, ou couverts de dorures. Les autres cadeaux consistent principalement en fruits confits et en gâteaux. Le tout est offert sur des assiettes de fayence peintes en laque d'argent et sous de jolies découpures de papier.

Le jour de l'an est consacré à des démonstrations d'attachement et à l'échange de présens entre les familles que

des mariages ont alliées l'une à l'autre. Les frères en reçoivent de leurs aînés; les précepteurs, de leurs élèves, dont ils célèbrent les heureuses dispositions par une pièce de vers. Les maîtres distribuent des dragées à leurs esclaves. On donne aux pauvres des vêtemens, de l'argent, des comestibles; les dames se rendent visite; les *zenanah* se disputent les meilleures chanteuses.

Quand on sait que le nouvel an va commencer en plein jour, les femmes s'empressent de couper une rose et de la plonger dans un vase d'eau, la tête en bas; elles prétendent qu'elle se redressera d'elle-même, au moment où le soleil passera sous le signe.

On connaît la réputation anti-musicale des Turcs; les Musulmans de l'Hindostan sont encore moins habiles que leurs co-religionnaires. Ils n'ont pour tout instrument qu'une guitare à trois cordes, un violon informe, et un tambour qu'ils battent avec les doigts comme le tambourin. Quant à l'art du danseur il est à-peu-près nul; on le regarde comme indécent, et on s'étonne de voir des Anglais prendre part à des contredanses ou à des walses, quand il leur serait si aisé de payer des danseurs publics. Parmi ces derniers il en est beaucoup dont la danse est sans convenance et sans grâce; mais il y a une classe de ménestrels qu'on reçoit dans l'intérieur des familles, et qui gagnent leur vie à chanter des airs nationaux et à danser avec une gravité qui ne manque pas d'élégance; ceux-là sont toujours bien reçus; les femmes surtout se font une fête d'accueillir dans leurs zenanahs, les bayadères (*dominès*) qui viennent y exercer leurs talens.

Voici la description la plus exacte qui ait paru de ces retraites mystérieuses où s'écoule dans le calme des soins domestiques la vie des Musulmanes de l'Hindostan. Imaginez un carré assez régulier, dont trois côtés sont occupés

par autant de bâtimens d'habitation à toiture plate, le quatrième par les cuisines, l'office, le garde-meuble, et le centre par une cour. Le rez-de-chaussée des pavillons habités est exhaussé de quelques pieds au-dessus du niveau de la cour; ces pavillons n'ont point d'étages supérieurs, et leur façade se compose d'un rang de colonnes; les murs latéraux et ceux de derrière n'ont aucune ouverture, et sont fort élevés; l'air ne pénètre dans l'intérieur que par la cour. Les appartemens sont divisés en grandes salles, dont des placards, ou cabinets de dépôt, occupent les angles (ce sont les seuls endroits des zenanahs où l'on voie des portes). Le carreau est en terre battue, en dalles ou en briques. L'usage des parquets n'a pas encore été introduit.

A défaut de portes et de croisées, d'épais rideaux occupent les entre-colonnemens et défendent l'intérieur contre la chaleur et l'indiscrétion. Quelques zenanahs ont une double colonnade garnie de rideaux, de manière à faire de chaque pièce, suivant l'occasion, un salon et une galerie, et à offrir à l'air extérieur un double rempart; cet arrangement est d'ailleurs utile partout où l'on a un nombreux domestique. Ces rideaux sont en drap, ou plus communément en gros calicot de deux couleurs, à damier, ou à ramages, et bordés de franges, ou autres garnitures plus ou moins élégantes. Outre ces tentures, l'intérieur est abrité par des jalousies de bambous, de style et de couleur divers; meubles fort utiles à l'aide desquels on peut laisser de l'air à un appartement et le garantir de ces nuées de mouches et d'insectes si incommodes dans l'Inde, surtout pour les étrangers. Le carreau des salles est couvert de nattes formées de grosses feuilles de dattier, sur lesquelles s'étend un tapis de coton bleu et blanc, ou fond bleu, fabriqué dans le nord de l'Hindostan, et connu sous

le nom de *schotteringue.* Le tout est recouvert d'un tapis en coton blanc sur lequel les femmes viennent s'asseoir.

Les bois de lit sont placés, pendant le jour, le long des murs de l'appartement ; et chaque soir on les dresse dans l'endroit le plus convenable pour passer la nuit ; souvent c'est dans la cour, à cause de la fraîcheur de l'air qu'on y respire. Le modèle en est partout le même, sauf les dimensions; la hauteur, jusqu'à la sangle, est d'un pied et demi. Les pieds en sont ronds, élargis à la base ; la sangle se compose d'un filet de lisière de coton, tressée à plat et fort élastique. Dans les classes les plus riches, les pieds de lit sont en or, en vermeil, en argent ou en émail. Dans les rangs inférieurs, ils sont en bois peint ou verni; ceux des esclaves sont en bois commun sans ornement, et la sangle se compose d'un tissu d'écorce de cocotier.

On fait rarement usage de matelas. On dispose sur la sangle une courte-pointe, un drap de calicot, retenu aux angles du bois de lit par des cordons à glands, et un oreiller garni de bourre de coton, un drap en mousseline pour l'été, et une couverture ouatée pour l'hiver ; ce sont là les seuls abris sous lesquels ces enfans de la nature attendent le sommeil. Les dames ne font point de toilette de nuit; elles se couchent avec leurs vêtemens du jour, qu'elles gardent jusqu'à ce qu'ils soient sales ou usés. Le deputtah est le seul qu'elles déposent, mais seulement lorsqu'il est tissu ou brodé d'or ou d'argent, et dans ce cas elles en prennent un de mousseline ou de percale. Les personnes assez riches pour en avoir de cachemire, les gardent de préférence pour les nuits plus fraîches. Les paysans les plus pauvres font seuls usage de couvertures de laine en hiver; mais dans cette saison ils les portent le jour comme la nuit. Les classes les plus élevées, ont des couvre-pieds en soie ouattée, garnis de mousseline de

même couleur, ou de brocard d'or avec bordure d'argent; dans les classes moyennes, ils sont en jolie indienne; et chez les esclaves, en tissus de même nature, mais plus grossiers.

Ce qui distingue dans le zenanah la maîtresse de la maison, c'est le siége d'honneur (*le musnud*), qui lui est exclusivement réservé. Ce meuble précieux repose sur un tapis étendu vers le milieu de la salle contre une des colonnes. Sa dimension est ordinairement de six pieds carrés, mais la richesse de l'étoffe qui le compose varie suivant la fortune et le rang des personnages : il est recouvert de drap d'or, de soie, de velours ou de calicot, et a pour satellites des coussinets qui servent de points d'appui aux coudes, aux genoux, etc. Lorsqu'une dame veut faire honneur à une personne d'un rang égal ou inférieur, elle l'invite au partage du musnud. Quand c'est un personnage d'un rang plus élevé qui l'honore de sa visite, celle-ci lui cède sa place, et vient modestement s'asseoir au bord du tapis.

On voit très-peu de glaces, même dans les plus riches zenanahs; on y réserve les sophas pour les visiteurs anglais; on n'y trouve point de tables; les mets sont servis à terre, sur une espèce de nappe, nommée *dusthakhaoun*, sans aucun ustensile qui ait le moindre rapport avec nos couteaux, nos fourchettes, nos cuillers, nos verres, nos serviettes. On n'attache aucun prix à des usages qu'on ignore.

Dans les grandes occasions telles que les naissances, les mariages, etc., où les salles ordinaires ne pourraient contenir tous les conviés, on dresse dans la cour une tente en calicot blanc, avec garniture de mousseline. La cour est exhaussée par un plancher, au niveau des autres salles, dont on relève les jalousies et les rideaux. On couvre ce

plancher de nattes et de tapis en harmonie avec ceux de l'intérieur, et les femmes, après y avoir célébré leurs fêtes; y passent la nuit, couchées à terre à défaut de lits qu'on ne dresse pour personne, lorsque le nombre en est insuffisant.

L'aspect monotone des salles, dénuées de mobilier, devient ravissant, lorsque les femmes y sont rassemblées dans toute la pompe de leurs parures. L'éclat des pierreries, le lustre des vêtemens de soie et d'or, la variété des physionomies et des attitudes, la foule des esclaves, les traits gracieux des enfans de tout âge, l'élégante diversité de leurs costumes, tout y charme les yeux et captive l'intérêt de l'observateur.

Les délassemens des femmes au sein de ces retraites ne seraient pour un étranger que des enfantillages. Mais leur innocence même dépose de la vertueuse simplicité de leurs mœurs : c'est une erreur de croire que la séclusion où elles vivent fasse leur malheur. Loin de là; cet état ne paraît pas leur déplaire : quelque bornées que soient leurs jouissances intellectuelles, par suite de l'infériorité de leur éducation, elles en trouvent de suffisantes dans l'exercice de leur raison et dans le soin qu'elles mettent à remplir les devoirs de leur sexe. S'il leur est défendu de recevoir des hommes étrangers à la famille, leurs rapports avec les personnes de leur sexe sont fort étendus. Certaines dames de distinction ont jusqu'à dix demoiselles de compagnie, sans compter leurs nombreuses esclaves. L'une des princesses de la famille royale entretient à Lucknow, à son service, deux ou trois cents femmes de tout rang. Un zenanah qui a un personnel nombreux est un signe de noblesse. Il n'est pas jusqu'aux femmes peu aisées qui ne cherchent à posséder au moins quelques esclaves. L'isolement leur est insupportable; dès l'enfance la société est pour elles un

besoin : c'en est un autre que de fumer ; et l'houkah leur est aussi précieux qu'à leurs maris.

La première femme d'un musulman reste toujours à la tête du zenanah ; et il est aujourd'hui de règle qu'un homme ne doit pas épouser plus de femmes qu'il n'en peut entretenir convenablement. Le premier de ses enfans est toujours son héritier ; les autres n'ont qu'une légitime qui est égale pour tous. On voit, surtout chez les émirs, beaucoup de monogames. La majorité cependant se livre à la polygamie, mais sans rien perdre de son affection pour une première épouse. Celle-ci, à son tour, ne témoigne à son mari aucun mécontentement, bien qu'elle sache qu'il vient d'augmenter le personnel de son harem ; elle le reçoit avec une joie qui n'a rien d'affecté, et l'entend sans jalousie lui parler de ses femmes. L'éducation qu'elle a reçue lui a appris que plus elle contribue au bonheur de son mari, plus elle mérite ses égards. Elle reçoit en tout tems les enfans d'un autre lit comme les siens propres, et les chérit presque autant, car ils appartiennent à son mari ; elle accueille ses rivales sans dépit, et se plaît même à distinguer leurs mérites divers par des gracieusetés et des présens.

Une femme à dix-huit ans est dans ces contrées ce qu'elle est parmi nous à trente. On peut juger d'après cette proportion à quel âge une fille est nubile. Son établissement est la grande affaire d'une famille ; il n'est point sans difficultés : aussi y a-t-il beaucoup de personnes (ce sont ordinairement des femmes) qui font métier de négocier les mariages. Elles vont de maison en maison ; et comme elles causent avec esprit, et qu'elles ont toujours quelque anecdocte curieuse à raconter, on les reçoit fort bien. Elles colportent ainsi de famille en famille la statistique financière et morale de chacune d'elles, quand on veut bien la leur communiquer ; ce qui a lieu partout où l'on a des

filles ou des garçons à marier, sauf le chapitre des secrets qu'on se garde bien d'éventer en leur présence.

L'éducation des enfans est un objet très-important dans les zenanah. Elle n'offre rien de remarquable pour les garçons, du moins jusqu'au moment où, échappant à la direction des femmes, ils se livrent aux études et aux jeux qui conviennent à leur sexe. Parmi ces derniers l'un des plus remarquables est l'éducation des pigeons, pour lesquels ils conservent toute leur vie un grand attachement. A l'extérieur on les voit tour à tour monter le cheval ou l'éléphant; ou bien ils éprouvent le tranchant de leur sabre sur la peau de buffles vivans ou sur certains poissons dont l'écaille est assez forte pour ébrécher la meilleure lame; mais ils préfèrent manier la lance et s'en servent avec beaucoup d'agilité. Ils ne font usage de l'arc et des flèches, que pour tuer les corneilles qui viennent faire du dégât dans les champs ou les jardins. Ils se plaisent aussi à assister à des spectacles d'une cruauté révoltante; tels qu'à des combats entre des tigres, des éléphans, des buffles et des crocodiles. L'un des divertissemens favoris des grands seigneurs, c'est la lutte de tigres et de léopards qu'on dresse à cet effet. Ils en font en général les honneurs à leurs convives, à la suite d'un banquet.

Les rues des villes et des bourgs bâtis par les naturels du pays, sont en général étroites, sans pavés et bordées d'échoppes dont la façade est ouverte en entier. Aussi y voit-on tous les ouvriers exercer leurs métiers divers : le marchand de comestibles à ses fourneaux, le baigneur auprès de ses bains, le tisseur de mousseline à son métier, le fabricant de houkhas façonnant ses pipes, le confiseur ses dragées, le blimblottier ses jouets d'enfans; de telle sorte qu'il est impossible qu'aucun art mécanique ait des secrets pour personne. Il n'y a pas d'ailleurs de marchandise qui

n'ait ses crieurs publics, depuis le cure-oreille jusqu'aux armes à feu; depuis le beurre jusqu'aux glaces et aux sorbets.

Au milieu des ravages que fait parmi nous le choléra asiatique, on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur ce fléau, tel que mistriss Hassan-Ali l'a observé.

« Les naturels de l'Hindostan, dit-elle, désignent le choléra sous le nom de *hyza* (fléau). Ce dernier mot n'a pas été créé parmi eux pour exprimer la cruelle maladie qui ravage en ce moment l'Occident de l'Europe; car à l'exception des pélerins musulmans qui ont vu, ressenti et décrit ses ravages durant leur voyage à la Mecque, je ne crois pas que jusqu'à la génération actuelle il ait sévi sur les naturels de l'Hindostan : lorsque le choléra s'y est montré pour la première fois (c'était, je crois, en 1817), ils l'ont considéré comme une maladie toute nouvelle.

» Dans tous les cas de gastrite, d'irritation d'entrailles, partout où se manifestent des symptômes fiévreux, les docteurs musulmans prescrivent la diète la plus rigoureuse. Ce régime est généralement adopté ; et lorsque le choléra vint frapper les provinces septentrionales de l'Hindostan, les habitans qui le suivirent scrupuleusement échappèrent, sinon aux atteintes du mal, du moins à ses suites meurtrières.

» A l'apparition des premiers symptômes, on fait avaler promptement au malade quelques grains d'une substance qu'on appelle *zahur-morah* (contre-poison), dissous dans de l'eau de rose; on en administre successivement plusieurs doses à de courts intervalles, si cela est nécessaire; le malade ne prend ensuite que de l'eau de rose, qu'on regarde comme le meilleur spécifique contre la maladie. Lorsque le zahur-morah est sans effet, on administre le *secungebin* (sirop de vinaigre). Dans tous les cas, on re-

commande au malade de s'abstenir de tout aliment pendant trois jours au moins. Le choléra attaque rarement les gens qui ont des habitudes de sobriété, si ce n'est après un excès d'alimentation. J'ai vu la maladie sévir sur les grands comme sur le pauvre paysan, avec la même intensité, toutes les fois surtout qu'on faisait un second repas avant d'avoir bien digéré le premier.

» En 1821, le choléra reparut dans l'Hindostan avec plus de violence encore qu'en 1817; les médecins européens qui y sont établis indiquèrent et cherchèrent à propager, par la voie de la presse, plusieurs moyens curatifs; entre autres le calomel à la dose de vingt à trente grains, et l'opium, en quantité proportionnée à l'âge et à la force du malade. Je ne sache pas que les naturels se soient soumis à ce traitement, mais il a été essayé avec succès sur les Européens. D'après les données que j'ai recueillies dans l'un des journaux du Bengale, j'ai composé un spécifique qui, grâce à Dieu, a été fort utile à quelques gens du peuple à qui je l'ai fait administrer au début de la maladie, en leur recommandant d'ailleurs la diète la plus sévère, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de danger.

» Voici ma recette : Versez dans une pinte d'eau-de-vie, une demi-once d'huile (ou une once d'essence) de menthe, deux onces de poivre noir, une once d'écorce (la partie jaune de la peau) d'orange râpée; secouez ce mélange dans un vase bien clos; et laissez-le reposer. Faites-en prendre au malade par doses d'une cuillerée, tandis que vous le tiendrez très-chaudement, dans des couvertures de laine, à l'abri de l'air extérieur, et que vous essaierez de rappeler la chaleur par tous les moyens possibles. Sur beaucoup de personnes attaquées dans notre maison par ce cruel fléau et qui furent soumises à cette médicamentation, il en périt fort peu.

» L'opinion générale des naturels du pays et des Européens, était que le choléra avait son principe dans l'atmosphère; mais je ne connais personne qui l'ait considéré comme contagieux. On l'a vu presque toujours épargner les parens, les serviteurs de la personne frappée, bien qu'ils fussent restés constamment auprès d'elle. Aussi n'a-t-on pas cessé un moment de rendre les derniers devoirs aux décédés, suivant les usages de l'islamisme, ce qui, dans l'hypothèse de la contagion, eût exposé les assistans aux plus grands dangers.

» D'après les indications que me fournissaient les remèdes employés en Angleterre contre la fièvre scarlatine, je distribuai des sachets de camphre aux pauvres de mon voisinage, aux gens de ma maison; je leur prescrivis de faire dans leurs chambres des fumigations fréquentes de vinaigre, de tabac, d'encens. Je n'indique pas ces mesures comme de bien sûrs préservatifs; mais elles rassuraient leur imagination, assainissaient leurs demeures, deux points importans pour échapper au fléau ou pour le rendre moins meurtrier. Avant tout, je cherchais à les persuader que toute l'habileté humaine ne peut rendre un remède efficace sans le secours de la Providence divine, dans laquelle le malade doit placer toute sa confiance.

» Obéir aux inspirations de la nature plutôt qu'à de vaines fantaisies, est la meilleure garantie de sa santé dans tous les tems, et surtout à l'époque de l'épidémie. Voici quels sont, d'après mes observations, les premiers symptômes du choléra : irritation de l'estomac; coliques violentes, déjections alvines d'une nature extraordinaire; puis viennent l'abattement, la prostration des forces, une soif excessive, le pouls languissant, la peau froide et visqueuse, tandis que le malade éprouve à l'intérieur une chaleur brûlante et des crampes douloureuses aux bras et aux

jambes. J'ai remarqué que les médecins indigènes prescrivent avec succès dans la période des douleurs les plus vives, le safran (deux grains) infusé dans quelques cuillerées d'eau de rose.

» Dans ces contrées livrées à l'ignorance et à la superstition, la terreur du mal en est presque toujours l'avant coureur. On ne peut mieux le prévenir qu'en inspirant au peuple une grande confiance dans la Providence, et les Musulmans éclairés n'y manquent jamais. Ceci me rappelle un avis fort sage que me donna un jour l'emir Hadji-Shah. A mon arrivée au Bengale, j'avais une peur affreuse des serpens : si vous croyez en Dieu, me dit-il, il vous préservera de tout mal; soyez bien sûre que le serpent ne peut rien sur vous, sans sa permission. »

L'Hindostan abonde en fruits et en légumes excellens; nous citerons parmi les fruits la grenade, le cacao, le tamarin et le jahmound. L'huile de cacao est depuis longtems employée pour l'éclairage; toutefois ce n'est que depuis peu qu'on la fabrique en grand. Le mangolier est le roi des forêts de l'Hindostan, par la magnificence de sa tige, et le luxe imposant de sa végétation; on y distingue aussi le corasol, moins encore par la grâce de sa forme que par la singularité du phénomène qu'il offre à l'observateur : jamais une mouche ne s'est posée sur cet arbre, ni sur ses fruits. Le cerisier, le groseiller, les raisins de Corinthe sont étrangers à ces contrées.

Mais rien dans le règne végétal de ce pays ne commande mieux l'admiration que les deux espèces de roseaux nommés *sirraki* et *sainturh*; on ne peut les voir et se faire une idée de leur utilité sans rendre grâce du fond du cœur à la Providence qui les a semés jusqu'au sein des marais et des déserts, sans que la main de l'homme contribue en rien à leur prodigieuse végétation.

J'ai vu des tiges de sainturh balancer gracieusement leur cime et leur feuillage à plus de soixante pieds au-dessus du sol. La sirraki, sous des formes plus délicates, n'a en général que dix pieds de hauteur ; sa tige ressemble à la canne à sucre ; mais sa couleur est d'un bleu pâle. L'ensemble de ses fleurs, d'un tissu soyeux, reflette mille teintes diverses, depuis le blanc le plus pur jusqu'à celles de l'iris ; détachées, leur couleur varie du brun au jaune pourpre.

La sirraki et la sainturh sont extrêmement utiles aux habitans. La tige et les feuilles servent, isolément ou concurremment, de palissades aux enclos, de toiture aux maisons, de cloisons aux chambres, de charpente pour le torchis de leurs huttes d'argile ; on s'en sert aussi pour former les cloisons dans les bateaux de voyage sur les fleuves et pour couvrir les chariots. Ce bois ne moisit jamais, et pourvu qu'il soit convenablement disposé, il forme des toitures que l'orage le plus violent ne saurait endommager. La houppe qui couronne la cime de ces roseaux, dépouillée de ses fleurs, sert à faire des balais ; les feuilles, par leurs dimensions et leur épaisseur, servent aussi bien à couvrir la toiture des pavillons du riche que celle des huttes du pauvre, des étables et des bateaux. Le dévot, qui a renoncé au vain bruit du monde, vient chercher la solitude au milieu de ces forêts de roseaux, qui lui fournissent sans frais tous les matériaux de sa modeste cabane. C'est-là aussi que les bêtes-fauves trouvent un abri contre les feux du jour et les poursuites du chasseur.

Nous terminerons cet article par le récit d'un des contes les plus intéressans pris parmi ceux que mistriss Hassan a recueillis dans les *zenanahs* et dont elle a semé son livre.

« Le sheik Suddon était un homme fort savant, mais un

grand hypocrite, qui passait les jours et les nuits dans sa mosquée, et ne vivait que de la charité publique. Il trouva un jour dans une forêt où il venait quelquefois chercher la solitude, une coupe en cuivre, sur laquelle étaient gravés des caractères qu'il essaya vainement de déchiffrer. Il revint à la mosquée avec son trésor, et comme il désirait depuis long-tems avoir une lampe d'une forme élégante, il en fit une de sa coupe.

» A peine eut-il allumé cette lampe qu'il vit paraître devant lui un phantôme. « Qui es-tu, lui dit le sheik, toi qui viens ainsi la nuit visiter le pauvre derviche? — C'est votre lampe qui m'a appelé, dit le phantôme, et me voilà : quiconque possède ce vase a quatre génies à ses ordres, et je suis de ce nombre.—Quel est votre pouvoir?—Toute puissance vient de Dieu, créateur de toutes choses visibles et invisibles; ce n'est qu'avec sa permission et dans certaines limites que nous pouvons exécuter tous les ordres raisonnables que notre maître nous donne. »

» Le sheik mit aussitôt sa docilité à l'épreuve, et imagina que l'assistance de ces agens lui ferait dans le monde une réputation qu'il convoitait ardemment. « On croira assurément, pensait-il, que je suis le plus pieux des derviches, lorsqu'on verra accomplir, par la secrète intervention de mes génies, tous les vœux qu'on recommandera à mes humbles prières. »

» Suddon usa pleinement de son autorité sur ces génies. Plusieurs de ces ordres révoltaient leur sagesse; d'autres étaient d'une exécution difficile, mais tant qu'il possédait la merveilleuse lampe il fallait obéir. Il apprit un jour que le roi avait une fille jeune et belle, il commanda au génie de la lui amener; une autre fois il se mit en tête de faire transporter auprès de lui une mos-

quée située à quelques lieues de distance de son habitation ; ce bâtiment était extrêmement curieux, et construit avec tant d'art et de solidité qu'on l'eût cru taillé dans un immense bloc de pierre. Les génies reçurent cet ordre avec un vif déplaisir; mais ils se résignèrent à l'exécuter.

» Or, la mosquée que le sheik convoitait servait de retraite à un vieillard vertueux, d'une piété profonde, et qui s'était retiré du monde pour se vouer au service de son Dieu. Au moment où les génies se mirent à l'œuvre pour la déplacer, le saint homme, qui y faisait sa prière, crut qu'un tremblement de terre l'ébranlait jusque dans ses fondemens; mais comme il avait une foi sincère dans la conservation de l'édifice consacré à l'Éternel, il demeura prosterné sur la pierre, et la ferveur de sa prière n'en fut que plus vive. Cependant l'ébranlement donné à la mosquée devenait plus violent, et lui fit croire que le choc était imprimé par quelque puissance surnaturelle. « Qui es-tu, s'écria-t-il, toi qui viens porter dans la maison de Dieu un trouble sacrilége ? » Les génies lui apparurent et lui expliquèrent à quelle classe d'êtres ils appartenaient, et quel était l'objet de leur mission. « Partez à l'instant, leur dit le saint homme, ou je vais appeler sur votre tête les feux du ciel. Ne voyez-vous pas que c'est ici la maison d'Allah ? Le sheik Suddon veut-il, pour combler la mesure de ses crimes, l'arracher à ses fondemens ? Arrière donc, esclaves d'un coupable sheik, ou la vengeance divine va tomber sur vous. »

» Les génies, frappés de terreur, prirent la fuite en toute hâte, et revinrent annoncer à leur maître le mauvais succès de leur mission. En apprenant leur désobéissance, sa rage ne connut plus de bornes; elle s'exhala contre eux en sarcasmes amers, en violentes imprécations, si bien

que, secouant enfin le joug odieux du sheik, les génies lui arrachèrent le vase mystérieux; et comme il cherchait à le retenir, en repoussant ses efforts, ils jetèrent leur adversaire sur le pavé, et soudain son ame se sépara de son impure dépouille. »

(*Monthly Review.*)

—

Statistique.

POPULATION ACTUELLE

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Nous avons déjà donné plusieurs fois des évaluations approximatives de la population de la Grande-Bretagne ; mais depuis la création de la Revue Britannique, nous n'avions pu donner, comme officiel, que le recensement de 1821. Les chiffres qui se rapportaient aux années postérieures n'étaient que le résultat de calculs plus ou moins approximatifs ; aujourd'hui nous présentons à nos lecteurs le recensement décennal de 1831, terminé pour l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande seulement ; celui des petites îls adjacentes n'est pas encore connu. Ce document est de la plus haute importance ; car dans l'absence d'élémens comparables on voit tous les jours rapprocher le chiffre de la population de la France en 1830 avec celui de la population d'Angleterre, en 1821, ou avec un chiffre construit à l'aide de supputations plus ou moins approximatives, mais toujours erronées. Nous ferons précéder ces documens de quelques détails sur le mouvement de la population de la Grande-Bretagne depuis le dix-huitième siècle.

La population de l'Angleterre avec la principauté de Galles fut estimée en 1700 à 5,475,000 ames, et à 6,467,000 en 1750. Le recensement de 1801 démontra qu'elle s'élevait à cette époque à 8,872,980 ; le recensement de 1811 la porta à 10,163,676 ; celui de 1821 à 11,978,876 ; et en 1831 on l'a trouvée monter à 13,889,675. Ainsi, après

avoir été presque stationnaire pendant un demi-siècle, et avoir augmenté très-lentement de 1750 à 1801, elle a presque doublé dans l'espace des trente dernières années.

La population de l'Écosse, en 1755, n'était que de 1,265,380 ames; en 1798 elle n'était encore que de 1,526,492 ames. Le recensement de 1801 la trouva de 1,599,068. En 1811 elle s'était élevée à 1,805,688; en 1821 à 2,093,456; et en 1831 à 2,364,030.

La population de l'Irlande était estimée, en 1672, par sir W. Petit, à 1,320,000 ames; en 1754, par les collecteurs, à 2,372,634; en 1792, par le docteur Beaufort, à 4,088,226; en 1805, par T. Newenham, à 5,395,456; en 1821, à 6,801,827. Le recensement de 1831 en a porté le chiffre à 8,200,000 habitans.

Ces faits démontrent avec la plus grande évidence, que c'est du développement de l'industrie, qui a toujours pour effet de rendre plus nombreux les moyens de subsistance, que dépend le plus grand accroissement de la population. En effet, depuis le milieu du dix-huitième siècle, époque d'où datent les principales améliorations introduites dans les différentes branches d'industrie, nous voyons la population doubler en moins de cinquante ans; tandis qu'auparavant elle doublait à peine dans l'espace d'un siècle. Ainsi donc, si dans le moyen-âge le chiffre de la population ne faisait pas des progrès sensibles, ce n'est pas tant aux pestes et aux épidémies qu'il faut attribuer cet état stationnaire qu'aux institutions vicieuses de l'époque, qu'à l'absence de toute industrie, et qu'aux procédés si informes de l'agriculture. Les pestes et les épidémies sont sans doute de grands fléaux pour l'espèce humaine; mais il n'y a pas lieu de croire que le monde serait plus peuplé qu'il ne l'est, s'il n'eût pas eu à supporter de semblables calamités. Tant que les moyens de subsistance sont les mêmes, le principe

de la reproduction remplit bientôt le vide qu'a occasioné une mortalité extraordinaire accidentelle. Aussi le dépeuplement que cause la guerre se répare-t-il plus difficilement que celui produit par la peste ou par la famine ; car la première détruit toujours une grande partie des capitaux ; tandis que les autres ne détruisent d'autre capital que celui que représente l'homme considéré comme machine. La puissance réparatrice de la fécondité humaine efface en peu d'années toutes les traces d'une épidémie. Lorsque le nombre d'habitans d'un pays diminue sans qu'il y ait décroissement dans la richesse, le sort de ceux qui restent s'améliore ; les mariages sont plus précoces, et le nombre des naissances augmente, suivant que les moyens de subsistance sont plus considérables. Il résulte des Tables publiées par Messance, dans son estimable ouvrage sur la population de la France, et de la Statistique de l'abbé Expilli, que les pertes qu'éprouva la population de Marseille, lors de la mémorable peste de 1720, furent bientôt réparées ; et que malgré la diminution des habitans, les mariages furent plus nombreux et plus féconds, aussitôt que la grande mortalité eut cessé. Les effets de la peste qui désola la Prusse et les pays voisins, en 1710 et 1711, sont peut-être plus remarquables. Sulsmich, dont l'exactitude et la véracité sont bien connues, dit qu'avant la peste le nombre de mariages qui s'effectuaient tous les ans dans un des districts de la Prusse, ainsi que le constatent les régistres de l'état civil, tenus avec le plus grand soin, était de six mille par année ; et qu'un an après la grande mortalité le nombre des mariages doubla, ou du moins s'approcha de très près de douze mille.

Si la population de la Turquie et de l'Égypte est aujourd'hui beaucoup moins considérable qu'elle ne l'était autrefois, on doit plutôt attribuer cette diminution à l'oppres-

sion brutale du gouvernement, qui a détruit tous les germes de l'industrie, qu'aux ravages qu'exerce chaque année la peste sur ce beau pays. Mais revenons au recensement de la Grande-Bretagne, dont nous aurions voulu comparer le chiffre avec celui qui a été entrepris en France pour 1831, si les résultats de ce dernier nous étaient connus.

Voici la population respective de chacun des comtés de l'Angleterre, du pays de Galles et d'Écosse, telle qu'elle a été reconnue par le recensement de 1831. Le gouvernement d'Irlande n'a pas fait connaître la population de chacun des comtés de ce royaume.

NOMS des comtés.	NOMBRE d'habitans.
ANGLETERRE.	
Middlesex	1,358,200
Lancaster	1,335,800
York (West-Riding)	976,400
Devon	494,405
Surrey	485,700
Kent	478,400
Somerset	412,500
Stafford	410,400
Norfolk	390,000
Gloucester	386,700
Warwick	337,600
Chester	334,314
Lincoln	317,400
Essex	317,200
Southampton	314,700
Cornwall	301,000
Suffolk	296,300
Sussex	272,300
Durham	253,700
Wilts	240,100
Derby	236,900
Nottingham	225,400
Northumberland	223,000
Salop	222,800
York (East-Riding)	204,261
York (Nord-Riding)	190,800
Worcester	211,400
Leicester	197,000
Northampton	179,307
Cumberland	171,700
Dorset	159,400
Oxford	152,100
Buckingham	146,400
Berks	145,200
Hertford	143,300
Cambridge	143,200
Hereford	110,300
Monmouth	98,200
Bedford	95,400
Westmoreland	55,000
Hutingdon	53,100
Rutland	19,490
TOTAL	13,086,675
PAYS DE GALLES.	
Denbigh	82,800
Montgomery	65,700
Carnarvon	66,500
Flint	60,100
Anglesea	48,300
Merioneth	34,500
Glamorgan	126,200
Carmarthen	109,800
Pembroke	80,900
Cardigan	64,700
Brecon	47,800
Radnor	24,700
TOTAL de l'Angleterre et du Pays de Galles	13,889,675

NOMS des comtés.	NOMBRE d'habitans.	NOMS des comtés.	NOMBRE d'habitans.
ÉCOSSE.		Kinross	9,072
Aberdeen	177,853	Kirendbright	40,590
Argyle	101,425	Lanark	316,790
Ayr	146,167	Linlithgow	23,291
Banff	48,604	Nairn	9,354
Berwick	34,084	Orkney et Shetland	58,239
Bute	14,134	Peebles	10,578
Caithness	34,529	Perth	142,822
Clackmannan	14,729	Renfren	133,443
Dumfries	73,770	Ross et Cromarty	74,838
Dumbarton	33,211	Roxburgh	43,663
Edinburgh	219,345	Selkirk	6,833
Elgin ou Moray	34,231	Stirling	72,621
Fife	128,981	Sutherland	25,518
Forfar	139,604	Wigtown	36,258
Haddington	36,145		
Inverness	94,779	TOTAL	2,364,030
Kincardine	31,429		

Population de l'île de Jersey (recensement de 1831)	36,582
Id. *id.* de Guernesey et son bailliage	24,100
TOTAL	60,682

D'après ce dénombrement, on peut porter le chiffre total de la population de la Grande-Bretagne, pour les trois royaumes et les îles adjacentes, à 25,000,000 d'habitans, savoir :

Population d'après le recensement de 1831.	Angleterre	13,086,675
	Pays-de-Galles	803,000
	Écosse	2,365,932
	Irlande	8,200,000
	Jersey et Guernesey	60,682
	Troupes de terre et de mer	277,017
		24,793,306
Population présumée, le résultat du recensement n'étant pas connu.	Ile de Man	46,000
	Héligoland	4,000
	Archipel Scilly	3,000
	TOTAL de la population de la Grande-Bretagne en 1831.	24,846,306

Ainsi, dans l'espace des dix dernières années, de 1821 à 1831, la population de la Grande-Bretagne, malgré les émigrations considérables qui ont eu lieu tous les ans, s'est accrue de 14 p. % (1); celle de Londres surtout a augmenté dans une proportion si considérable que nous ne pouvons nous empêcher d'entrer à ce sujet dans quelques détails. Le recensement de 1821 l'avait portée à 1,275,000 habitans, et d'après celui de 1831 elle est aujourd'hui de 1,530,000 ames. Ce n'est qu'en comparant le chiffre des naissances avec celui des décès qu'on peut s'expliquer l'accroissement rapide de la population de cette ville. Aussi mettons-nous sous les yeux du lecteur le tableau du mouvement de la population de Londres qui embrasse une période de soixante années. Ce document vient corroborer l'opinion que nous avons émise plus haut : qu'au fur et à mesure que les sociétés font des progrès dans les sciences et les arts, la durée moyenne de la vie augmente; car le perfectionnement d'un art, d'une science a toujours pour résultat nécessaire d'améliorer la situation de chacun des membres de la société. En effet, en 1770 le chiffre de la mortalité dépassait celui des naissances; de 1790 à 1810 il était balancé; mais depuis 1810 le chiffre des naissances a toujours été plus élevé que celui des décès : et dans les vingt dernières années surtout cet excédant a été de plus de 4,000 par année.

(1) Le nombre des émigrans, en 1831, s'est élevé à 65,588 : voici les points sur lesquels ils se sont dirigés :

États-Unis	15,734
Colonies anglaises de l'Amérique du Nord	49,383
Cap de Bonne-Espérance	48
Terre de Van-Diemen	423
TOTAL	65,588

MOUVEMENT DE LA POPULATION DE LONDRES DE 1770 A 1831.

NAISSANCES.	1770	1790	1810	1830	1831
Garçons. .	8,761	9,766	10,188	13,229	14,217
Filles. . . .	8,388	9,214	9,742	13,444	14,046
DÉCÈS.					
Masc.. . .	11,210	9,192	10,411	11,110	12,769
Fémin. .	11,224	8,840	9,482	10,535	12,568

En comparant les décès qui ont eu lieu à Londres depuis le commencement du dix-neuvième siècle, avec sa population, on trouve que la mortalité moyenne est de 1 sur 50 habitans; résultat bien supérieur à celui obtenu à Paris, où, d'après le docteur Villermé, la mortalité moyenne, depuis la même époque, est de 1 sur 32. Comme le climat de Londres est beaucoup moins doux et plus variable que celui de Paris, l'infériorité relative de la mortalité ne peut s'expliquer que par la supériorité des procédés médicaux ou par une police sanitaire plus éclairée.

Cependant si nous examinons attentivement les chiffres des naissances et des décès relatifs à Londres et à Paris, leur disproportion doit nous faire concevoir quelques doutes sur l'exactitude des relevés faits à Londres. En effet le chiffre des naissances et des décès ne s'est élevé en 1830 dans cette ville, qui comptait alors environ 1,500,000 ames, qu'à 26,603 pour les naissances, et à 21,645 pour les décès; tandis que dans la même année ce chiffre à Paris, dont la population était de 800,000 ames, s'est élevé à 28,587 pour les naissances et à 27,466 pour les décès. Voici comment nous expliquons cette si grande disproportion qui existe dans les deux chiffres des naissances et des décès de Londres et de Paris par rapport à la totalité de la population respective de ces deux villes : nous pensons que le mouvement annuel de Londres n'embrasse pas toute la population attribuée par le recensement décennal à la

métropole de l'Angleterre (*british metropolis*), qui sous ce titre comprend la cité de Westminster et le bourg de Southwark régis par des lois et des coutumes différentes de celles de Londres. S'il en était ainsi, et tout nous porte à persister dans cette opinion, les termes étant changés, la comparaison ne pourrait plus avoir lieu. Il est important que les publicistes chargés de la rédaction de ces documens annuels indiquent d'une manière positive à quelle partie de la population de Londres leurs chiffres correspondent, car sans cette indication les hommes les plus consciencieux et les plus habiles peuvent être entraînés dans de graves erreurs.

Quoi qu'il en soit, comme il est reconnu qu'en Angleterre la durée moyenne de la vie de l'homme est plus longue que dans la plupart des états de l'Europe, nous pensons que c'est surtout à la supériorité des institutions politiques de la Grande-Bretagne, de sa constitution sociale, de l'instruction du peuple et de son bien-être positif et matériel que ses habitans doivent le précieux avantage de jouir d'une existence plus longue et moins sujette aux maladies que ceux qui vivent dans les lieux les plus favorisés de la nature, mais où des institutions plus ou moins ennemies du bonheur de l'homme arrêtent ou ralentissent ses progrès.

L'un des travaux les plus importans à faire pour l'avancement des sciences médicales, serait une statistique médicale complète, dressée dans chaque localité avec le concours des magistrats municipaux et des médecins. Elle devrait présenter la valeur comparée des divers modes de traitement, l'histoire et l'issue de chaque maladie à tous les âges; l'envahissement et la diminution de certaines affections particulières; l'influence des professions, des localités, des saisons, des manières de vivre, etc., etc. Au moyen de ces indications, il y aurait moins d'incertitude

dans les traitemens médicaux, et l'on serait naturellement amené à préciser les mesures de police et d'économie domestique susceptibles sinon de prévenir un grand nombre de maladies, du moins de les rendre moins meurtrières. En attendant que ce grand œuvre s'entreprenne et se généralise, nous allons présenter la nomenclature des décès survenus à Londres d'après les cas de maladie les plus nombreux et les plus remarquables, de 1770 à 1830; travail curieux qui fournira aux hommes de la science le moyen de faire des rapprochemens du plus haut intérêt.

CLASSIFICATION DES DÉCÈS D'APRÈS LES MALADIES ET LES ACCIDENS LES PLUS REMARQUABLES.

Maladies.	1770	1790	1810	1830
Avortement et mort-nés.. ..	985	956	757	1,232
Petite-vérole............	1,986	1,617	1,198	627
Dentition...............	792	410	438	485
Vieillesse et caducité......	1,230	1,000	1,532	2,242
Apoplexie...............	225	192	234	404
Asthme.................	427	311	674	1,158
Consomption............	4,594	4,852	5,427	4,704
Spasme, convulsions......	6,144	4,003	3,860	2,362
Hydropisie simple........	839	767	771	919
Hydropisie cérébrale......	»	»	243	723
Fièvres.................	3,214	2,185	1,139	996
Inflammations............	70	142	676	2,196
Folie...................	88	52	193	220
Accidens.				
Brûlés..................	10	16	47	61
Noyés..................	102	119	124	97
Exécutés................	26	14	6	8
Accidens non qualifiés.....	78	64	72	67
Morsures................	8	3	4	2
Empoisonnemens.........	»	4	2	4
Morts de faim............	5	4	1	8
Asphyxiés...............	3	2	8	4
Suicidés................	32	31	28	33

Nous pourrions encore présenter plusieurs autres tableaux plus ou moins intéressans auxquels ont donné lieu ce recensement ; mais comme il est si difficile à la statistique, à l'aide d'une seule base, de parvenir, pour les spécialités, à des résultats non pas justes, mais approximatifs, nous attendrons pour les publier de les avoir mûrement examinés. Le travail de M. Colquhoum, publiciste distingué, sur la population malfaisante de Londres, quoique l'exactitude en soit peut-être contestable, nous a paru cependant trop curieux, pour différer d'en présenter ici le résumé ; d'autant qu'à l'aide de quelques supputations déjà faites en France, nous pourrons mettre en regard le chiffre de la population malfaisante présumée exister à Paris à la même époque.

POPULATION MALFAISANTE PRÉSUMÉE EXISTER EN 1831.

	A Londres.	A Paris.
Sans moyen d'existence...............	20,000	10,000
Filles publiques......................	75,000	12,000
Filous, voleurs, contrebandiers, etc.....	115,000	9,000
Receleurs..............................	3,000	600
Mendians...............................	16,000	9,000
Personnes traduites en justice..........	2,500	7,365

Le nombre de personnes arrêtées par la police municipale de Londres, pendant l'année 1831, a été de 72,824, parmi lesquelles on comptait 45.907 hommes et 26,917 femmes ; nous ne pensons pas que malgré les émeutes et l'agitation qu'il y a eu dans Paris, pendant le cours de cette même année, le nombre des personnes arrêtées ait été aussi considérable qu'à Londres, en tenant compte toutefois de la différence qui existe entre la population de ces deux capitales.

Si ces données étaient d'une exactitude rigoureuse, la moralité de Paris serait incontestablement supérieure à celle de Londres, toutes proportions gardées ; mais d'un côté nous ne pouvons pas garantir la justesse du chiffre relatif

à la population malfaisante de Paris; de l'autre nous avons lieu de croire que M. Colquhoum a exagéré un peu trop la perversité de ses compatriotes. En résumé toutes ces évaluations sont très-difficiles à établir, même à l'aide de renseignemens officiels, parce que rien n'est plus facile, dans une grande ville, que de se soustraire aux investigations de la police. Aussi ne doit-on considérer ces supputations que comme des moyens termes.

Tableau de Moeurs.

L'ÉRUDIT AU BAL.

La civilisation a détruit, dans son progrès, plusieurs races d'hommes intéressantes et que l'on aurait dû entretenir, conserver, nourrir, propager avec un soin extrême pour nos menus-plaisirs et ceux de nos enfans. Le savant, par exemple; le Casaubon, le Saumaise, le Bentley, le Porson, le Dacier sont aussi complétement effacés du globe que les Assyriens et les Mèdes. L'érudit allemand a subi une transformation malheureuse; il s'est corrompu en se plongeant dans les nuages d'un platonisme symbolique. Ses ailes s'égarent dans une atmosphère vaporeuse. Adieu, à jamais adieu au savant ivre, vivant dans un grenier, chaste comme Bayle, hargneux comme Scaliger, mari de sa servante, et dédiant son livre au troisième petit-cousin d'un petit prince d'Allemagne. Cette nation, que ses mœurs grossières et son amour exclusif pour les beautés du Digamma et la forme de l'Aoriste ont livrée au mépris public, a rallumé le foyer éteint des lettres et de la poésie. Les Politien et les Philelphe ont jeté un pont sur l'abîme du moyen-âge, et réuni les tems modernes à l'antiquité.

Porson, helléniste célèbre, et dont la vie s'écoula entre les commentaires de Sophocle, la bouteille de vin et la pipe, fut un des plus honorables membres de cette peuplade savante, dont le type s'est long-tems conservé en Angleterre, et dont le docteur Parr semble avoir été le dernier échantillon. Porson voyageait sans cesse du collége à la

taverne et de la taverne au collége; son existence n'avait pas d'autre mouvement, ni d'autre emploi. Il fallait voir son œil flamboyant, son nez empourpré, ses culottes tombantes, ses bas de soie noire mal attachés, ses lèvres pincées et sa démarche tantôt rapide, tantôt lente. Le matin, quand il quittait cet antre, où les scoliastes anciens et la prosodie des tragiques grecs lui avaient donné la torture, Porson était toujours en colère. Sur le plus léger prétexte il vous accablait de belles invectives helléniques. Le soir, il était toujours ivre. Au milieu de la journée, lorsqu'il avait, si je puis le dire, cuvé l'ivresse de son érudition nocturne, sans avoir commencé d'autres libations non moins dangereuses, il ressemblait au commun des hommes : alors on pouvait lui parler et l'entendre.

Un jour, vers une heure, je le rencontrai près de Holborn; j'avais passé la nuit dans une de ces réunions à la mode que l'on nomme *routs*, et dont je n'ai pas besoin de décrire ici le supplice et la fatigue. Après les premiers complimens, voici la conversation qui s'établit entre nous.

PORSON.

Que diable! vous êtes pâle comme si vous aviez perdu vingt pintes de sang!

MOI.

J'ai passé la nuit dans un *rout*. Vous savez, docteur, qu'un *rout*...

PORSON.

Oh! je sais très-bien... Une grande salle où l'on se coudoie, où l'on se marche sur les talons, où l'on se déteste avec une franchise d'autant plus cordiale, que l'on se gêne mutuellement... Un *rout!*... un *rout!*...

MOI.

Ce mot vous courrouce, ce me semble, docteur?

PORSON.

D'abord, il est barbare. *To rout*, en anglais, signifie *dérouter, mettre en fuite*. Que veut-on dire, en attribuant au même mot deux significations diamétralement opposées? Comment se fait-il que l'assemblée où l'on s'entasse comme les harengs dans la caque, et la déroute qui disperse une armée, soient représentées par un mot identique?

MOI.

Vous avez raison.

PORSON.

Si l'expression est barbare, l'usage ne l'est pas moins. Il détruit toute société, toute civilisation. Peut-on converser, observer, danser, goûter le moindre plaisir dans un *rout?* J'ai vu toutes les femmes en sortir échevelées, tous les hommes mécontens et harassés. Chacun avait fait de grands frais de parure, et comme on n'avait accordé à personne la plus légère attention, toutes les vanités étaient blessées. Je me souviendrai jusqu'à mon dernier jour du *rout* funeste, dans le tourbillon duquel ma complaisance m'entraîna.

MOI.

Ce qui me surprend, c'est que votre science et votre sagesse aient cédé à cet entraînement, docteur.

PORSON.

Ah! vous êtes curieux?

MOI.

Oui, je l'avoue.

PORSON.

Eh bien! vous saurez l'histoire de mon *rout*. J'avais dîné à la taverne : d'excellent vin et les fumées de la pipe avaient un peu troublé mon cerveau. Deux ou trois de mes élèves avaient dîné avec moi, et s'étaient plu à déranger la raison de leur maître; enfin j'étais...

MOI.

Comme vous étiez hier au soir.

PORSON.

Nous sortîmes; l'air me fit du bien. Richard Oxley, jeune homme fort riche, assez bon helléniste, mais malin comme un singe, prit mon bras et me servit de pilote. Après une demi-heure de marche, j'avais soif et je me sentais las. La nuit était venue. Oxley me proposa d'entrer dans un de ces *celliers* ou caves de bon ton, où l'on mange des huîtres et où l'on boit du *porter*. Mon costume était fort peu soigné; le tabac souillait mon jabot; ma cravate, mal attachée, avait, par une révolution lente, tourné autour de mon cou. Bref, j'étais...

MOI.

Comme vous serez ce soir, docteur.

PORSON.

Peut-être. Je m'étonnais de la route que l'espiègle me faisait suivre. Nous parcourions le quartier de Saint-James, et nous finîmes par nous arrêter devant une maison de belle apparence.

MOI.

Je ne sache pas, que dans ce quartier, on ait jamais ouvert une seule des *caves* dont vous me parlez.

PORSON.

C'est ce que je disais à mon guide, qui ne m'écoutait pas et tenait mon bras fort serré. Les valets en livrée, qui portaient des torches, les carrosses roulans, la lumière flamboyante des girandoles allumées sur l'escalier me surprenaient; je ne savais par quel prodige un maître de taverne avait pu évoquer ce luxe digne de l'ancienne Babylone.

MOI.

Et vous ne vous doutiez pas de l'endroit où vous étiez?

PORSON.

« Mais, disais-je à Oxley, au lieu de descendre, nous montons. — Vous vous trompez, me répondait froidement le jeune homme, nous descendons. » Je me frottais les yeux; son air sincère et ingénu me persuadait qu'il avait raison et que les

vapeurs d'un certain vin du Rhin, auquel j'avais fait honneur, m'offusquaient et me décevaient encore. Je refusais donc d'ajouter foi au témoignage de mes sens; et, tout en gravissant les marches couvertes d'un tapis velouté, j'admirais l'illusion dont j'étais victime.

MOI.

Ah! ah!

PORSON.

Riez tout à votre aise. J'étais, je vous assure, l'un des plus malheureux hommes du monde. Dieu sait combien de coups de coude assaillirent mes flancs, et avec quelle impolitesse les personnes qui entraient en même tems que moi me disputaient le passage. « Voilà, dis-je à mon jeune conducteur, une taverne bien mal composée! ces gens-là me meurtrissent; la taverne de Fleet-Street vaut mille fois mieux. » Cependant nous avions pénétré dans le Sanctuaire. Pas de tables, rien qui annonçât l'usage auquel je croyais ce lieu destiné; une foule entassée; une odeur épaisse, nauséabonde, insupportable; l'éclat de mille bougies et d'un million de diamans; un murmure de voix confuses et mécontentes: « Vous me blessez, monsieur!..... Veuillez prendre garde aux volans de madame!... » et je ne sais combien d'exclamations de colère ou de douleur. J'étais stupéfait; Oxley riait; les femmes me contemplaient avec une surprise qui tenait de l'effroi.

MOI.

Je le crois aisément; votre costume et votre situation excusaient leur étonnement. Mais vous deviez vous apercevoir du tour qu'on vous avait joué?

PORSON.

L'indécence des femmes, leur démarche hardie, leurs sourires ironiques me persuadèrent que l'espiègle Oxley m'avait conduit dans un mauvais lieu. Jamais, monsieur, je n'avais vu tant d'épaules découvertes, de poitrines si librement exposées à tous les regards, une collection plus complète de nudités

de tous les âges. Il me semblait que ces robes si étrangement échancrées, ne pourraient pas tenir, et en tombant mettraient entièrement à nu ce qu'elles ne cachaient qu'à peine. J'ai toujours eu des principes fort sévères à cet égard, et mon premier mouvement fut d'ôter mes lunettes ; mais un sentiment de honte me retint. Il y avait, ma foi! de fort jolies femmes au milieu de cette troupe licencieuse, et, pour ne pas succomber à la tentation, je résolus de m'y soustraire. Me voilà donc cherchant la porte, me frayant à grand peine un passage, et repoussé par des flots de nouveaux arrivans et de nouvelles syrènes, parées de leurs plus beaux atours. Oxley m'avait quitté; ma perruque était dérangée; et mon aspect semblait épanouir tous les visages; mais ce qui me surprenait fort, c'est qu'on ne m'adressait directement aucune proposition immodeste.

MOI.

Si je ne vous connaissais pour le plus chaste des hellénistes, docteur, je prendrais cet étonnement pour un regret.

PORSON.

Vous commettriez une erreur grave. J'étais, au fond de l'ame, fort courroucé contre ces dames; toutes les paroles qui s'échappaient de leurs lèvres et frappaient mon oreille étaient aussi malhonnêtes que déplacées. Une jeune fille blonde, après avoir arrêté ses regards sur moi, s'écria de l'air le plus étonné: « Il n'a pas de gants! — Quels ongles! » dit une dame plus âgée. Le monsieur qui lui donnait le bras (ce monsieur était sans doute un musicien) prétendit que la nature m'avait donné les touches noires du piano, et qu'elle avait oublié les touches blanches. J'étais mal à l'aise, comme vous pouvez le croire; et sortir de cet enfer m'était impossible.

MOI.

Que ne cachiez-vous vos mains, docteur?

PORSON.

C'est ce que je fis de mon mieux; d'abord dans ma culotte de soie; ensuite, par égard pour la décence, dans l'espace in-

termédiaire qui sépare la bretelle de la chemise. J'armai mon front d'audace, et je m'avancai sans crainte. Les jeunes gens et les hommes de moyen âge se retournèrent, chuchotèrent, placèrent leurs mains sur leur bouche, pour étouffer un rire subit qui semblait les saisir : ensuite, je vis des sourcils se froncer, des regards sévères et improbateurs, des physionomies si graves, si sombres, si revêches, que vous eussiez dit une cour martiale assemblée pour condamner à mort le réfractaire incorrigible.

MOI.

Que vous était-il arrivé ?

PORSON.

Hélas! vous allez l'apprendre. Je sentais une rougeur ardente me monter à la figure ; mais, autour de moi, jeunes et vieux, hommes et femmes, personne ne rougissait. Il y avait bien trente ans que pareil accès de pudeur ne m'avait pris. Tout ce monde était pâle, riant, sévère, accusateur ; je n'y comprenais rien.

MOI.

Apprenez, mon cher docteur, que rougir est un symptôme de mauvais ton et de mauvaise éducation. Les plus violentes expressions qu'une physionomie bien élevée se permette se réduisent à la dépression d'un sourcil, à je ne sais quel demi-sourire. Vous devriez savoir cela.

PORSON.

Les hommes se permettaient quelques remarques prononcées à demi-voix et auxquelles je ne comprenais rien, attendu qu'elles étaient exprimées dans un jargon spécial, dialecte des salons, et que je n'ai jamais pratiqué : c'étaient sans doute des railleries ?

MOI.

Je le croirais assez

PORSON.

A force de me promener avec une agitation fort douloureuse

dans ces salons armés contre moi de tant de rires, de chuchotemens et d'ironies, je me trouvai captif dans l'encoignure d'une fenêtre, et j'y reconnus avec étonnement la figure d'un homme qui appartenait à la police. Les maîtres du logis avaient apparemment craint que des filous ne s'introduisissent dans leur fête splendide : une brigade d'espions avait été convoquée ; elle était là, dans ce magnifique salon. Vous eussiez vu ces gros doigts, cachés sous des gants glacés, ces yeux curieux et investigateurs, ces épaules arrondies et ces physionomies de renard ; et de loin vous eussiez dit : « Les voilà ! »

MOI.

Mais comment les connaissiez-vous ?

PORSON.

Cet homme, dont je viens de vous parler, avait découvert et livré à la justice le voleur d'une montre que j'avais perdue. « Monsieur, me dit-il, en s'approchant de moi, et me parlant très-bas, j'ai eu le bonheur de vous remettre, il y a deux mois, une montre assez précieuse que l'on vous avait dérobée ; je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de vous rendre un autre objet nécessaire qui vous manque à présent. — Quoi ! lui dis-je, quel objet? — Les deux boutons qui attachent votre culotte et la suspendent à vos bretelles ! » répliqua-t-il d'une voix plus discrète encore. En effet, monsieur, l'empressement avec lequel j'avais cherché, pour mes deux mains si vivement critiquées, un lieu de refuge, avait déterminé la chute de ces deux boutons, que le ciel confonde !

MOI.

Si bien que la culotte sur les genoux, et les mains dans votre gilet, vous paradiez orgueilleusement dans le *rout!* Le spectacle était curieux.

PORSON.

Je me remis de mon mieux ; et, rattrapant d'autres boutons, auxquels je suspendis ces bretelles traîtresses, tirant mon vaste mouchoir rouge rayé, pour cacher ma honte, levant les yeux vers

le plafond pour échapper à tous les regards, je continuai cette scène de pilori moral à laquelle j'étais condamné. Bientôt j'entendis mon nom retentir autour de moi; mon perfide ami l'avait révélé à quelques membres du *rout*. « Porson! Porson! » Alors on se rangea devant moi; j'étais devenu tout-à-coup une curiosité : on eût dit un hendécasyllabe grec qui s'était fait homme et marchait au milieu du bal.

MOI.

Vous dûtes alors retrouver un peu d'aplomb : votre réputation vous protégeait; c'était le bouclier de Minerve.

PORSON.

Non; plus on me donnait d'attention, et plus je me troublais. Mon anxiété ne s'apaisa qu'au moment où j'aperçus, dans un coin de la seconde salle, un philologue célèbre dont on avait invité la gloire et non la personne; car il est difficile de joindre à des manières moins civilisées un costume plus antique.

MOI.

Vous vous rapprochâtes de lui?

PORSON.

Oui; et ce fut un beau couple, monsieur : Achille et Patrocle n'étaient pas plus dévoués l'un à l'autre. Nous nous sentions tous deux si profondément isolés de tout ce qui nous entourait! Après les premiers complimens, notre conversation, dont l'intimité devenait très-cordiale, tourna vers la philologie. Et croiriez-vous que nous fîmes bonne récolte? que notre causerie fut intéressante? et que l'érudition spéciale ne manqua ni de variété, ni d'agrément?

MOI.

Cela m'étonne. Je conçois bien que le babil des enfans fournisse aux philologues des matériaux utiles; ces petits êtres, qui s'efforcent de reproduire, au moyen d'un langage dont ils ne sont pas maîtres, leurs affections et leurs idées, ne suivent pas d'autre guide que la nature, et c'est une étude piquante que

celle de leur combat avec la syntaxe qu'ils ignorent. Mais le jargon du monde, ce jargon fade, pâle, convenu, que pouviez-vous lui demander? quelle instruction pouvait-il vous offrir? tout n'y est-il pas mesquin, effacé, dénué de sens et d'énergie? N'est-ce pas la pire des trivialités que la trivialité du bon ton?

PORSON.

Votre sentence est frivole, mon cher, et je puis vous assurer qu'après avoir dévoré de mon mieux la honte de l'affront, je trouvai plaisir à observer dans ses détails ce nouveau dialecte et les mœurs des habitans qui le parlent.

MOI.

Et quelles étaient ces observations?

PORSON.

Les premières étaient d'une nature toute morale et philosophique. Elles avaient trait à l'hostilité générale et mutuelle dont tous les visages portaient l'empreinte, à la manière insolente et satirique dont toutes ces personnes se toisaient, et surtout à la rage ardente, acharnée, des femmes laides contre celles qui étaient plus jolies qu'elles, et des vieilles contre les jeunes.

MOI.

Certes, il n'y a rien là de merveilleux. C'est la rivalité des mauvais auteurs contre les bons écrivains; la jalousie du pauvre contre le riche.

PORSON.

Je me trouvais placé derrière une vieille dame dont les yeux rappelaient Junon *Boôpis*, Junon aux prunelles de génisse. Une couche de peinture qui couvrait ses épaules, déguisait assez incomplétement de nobles verrues, et une profusion de diamans se jouait sur ces chairs nues que la céruse avait blanchies. C'était (je l'appris ensuite) une baronne allemande. A quelques pas d'elle était assise une jeune personne dans tout l'éclat de la jeunesse, brune et blanche, pleine d'élégance et de fraîcheur. Je ne saurais vous dire, monsieur, combien de méchancetés hai-

neuses cette baronne inventa pour flétrir la beauté, critiquer la démarche, tourner en ridicule l'air ingénu, simple, naïf, et les yeux modestement baissés de la jeune fille.

MOI.

Il n'y a qu'un savant, mon cher, qui puisse être surpris d'une telle conduite.

PORSON.

Ce n'est pas tout. Un quart-d'heure après, je vis la même baronne donnant le bras à la jeune fille qu'elle avait soumise à un examen si cruellement analytique; elle lui parlait avec une gravité, une grâce, un accent d'amour faits pour ravir qui l'entendait. Avec quelle lente et gutturale prononciation elle appuyait sur ces mots : *Ma jeune et charmante amie!* Toutes ses paroles émanaient du cœur. C'était une tendresse inexprimable, une bénignité onctueuse, une bienveillance pour la jeunesse, une absence totale de jalousie et de prétention. Le philologue avec lequel je causais connaissait ces deux femmes. Ses relations ministérielles lui donnent accès, malgré sa laideur et sa disgrâce, dans de fort bonnes maisons; enfin, quoique son vêtement soit délabré, et sa tournure, inélégante, il ne fume jamais...

MOI.

Et ne boit que de l'eau.

PORSON.

C'est un homme sans imagination, et au fond assez frivole. Bref, il me mit au fait. « Cette jeune personne a eu beaucoup de succès dans les derniers bals, et ce succès continue. La baronne, à laquelle aucun de ces graves intérêts n'échappe, suivit avec douleur les progrès que la jeune fille a faits dans l'opinion publique. Elle a senti qu'il y aurait du ridicule à ne pas vouloir la reconnaître et la saluer. Elle a donc pris son parti; demain elle la nommera sa *protégée;* après-demain elle ne daignera pas lui sourire. Cependant s'il arrivait qu'un parent de sa *protégée* fut bien en cour et allié à la pairie, vous verriez l'amour de la baronne s'enflammer d'une nouvelle ardeur. Elle s'éprendrait

d'une nouvelle et puissante sympathie. Elle presserait la jeune fille sur son cœur. »

MOI.

Les observations du philologue étaient fort justes. C'est là précisément toute la vie des salons.

PORSON.

Qui vous dit que les esprits futiles n'aient pas leur utilité dans le monde! Le sage et le philosophe profitent souvent de l'observation éclose d'un cerveau frivole. L'habit d'un voleur, vendu au juif du coin de la rue, par le bourreau qui hérite de ces haillons, se transforme en papier, et les œuvres d'Homère ou d'Eschyle s'y impriment.

MOI.

Eh ! mon cher docteur, dans vos colléges, ne trouvez-vous pas la même rivalité, la même haine, la même ardeur de jalousie?

PORSON.

Du moins l'érudit met-il un peu plus de franchise dans ces manéges. L'auteur est vis-à-vis de son rival dans une sorte de rivalité permanente.

MOI.

Ce que vous dites s'applique aux femmes comme aux auteurs.

PORSON.

Nous fîmes d'autres observations qui ne nous surprirent pas moins. Deux ou trois étrangers de distinction, dont la poitrine était chargée de décorations de divers ordres, se promenaient dans les salons, et semblaient complétement isolés au milieu de ces groupes murmurans. On ne leur adressait pas une seule parole, et personne ne paraissait faire attention à eux : on les évitait même Je demandai à mon philologue la raison de cette étrange conduite. Il me répondit qu'il l'ignorait; que l'un de ces étrangers était un général russe, et l'autre un ambassadeur italien; que leur fortune était considérable et leur naissance distinguée.

MOI.

L'hospitalité anglaise ne s'exerce pas autrement. Tout bon Anglais se fait un devoir de traiter avec une morgue insolente, et qui approche du dédain, l'homme qui ne lui a pas été présenté. Si cet homme a la mine d'être né dans un autre pays, la morgue et la hauteur britanniques prennent un caractère plus marqué.

PORSON.

Ce sont là des mœurs barbares, non des mœurs civilisées.

MOI.

Telle est l'Angleterre moderne. En Allemagne et en France, on se conduit tout autrement. L'étranger y est bien accueilli, fêté, choyé. On lui prodigue les attentions et les renseignemens utiles. On ne se croit pas humilié par un acte de complaisance, par un témoignage de bienveillance et de politesse. J'ai vu de pauvres pairs d'Irlande coudoyer rudement et ne point saluer le rejetton de l'ancienne noblesse française, le membre de ces vieilles familles, dont l'épée donnait aux Plantagenets la consécration de la chevalerie.

PORSON.

Vous ne vous étonnerez donc pas, si j'avoue que toutes ces bizarreries du grand monde britannique me surprenaient étrangement. Quant au dialecte, je m'aperçus avec admiration que l'Ellipse, la Syndérèse et l'Élision y dominaient au point de rendre la langue anglaise méconnaissable.

MOI.

La même observation s'applique au patois du peuple.

PORSON.

Non; le peuple change les lettres et altère la prosodie. Les hommes des salons suppriment un grand nombre de syllabes, et prononcent les autres avec une incroyable affectation. Notre *how do you do* est devenu un murmure absurde, un gazouillement qu'on ne peut reproduire.

MOI.

Hâdie! c'est la salutation commune des gens à la mode. C'est une suite, mon cher docteur, de ce même orgueil anglais que vous déplorez. On économise son tems; on est avare de ses paroles. Les autres valent-ils la peine que l'on dépense son souffle pour eux?

PORSON.

Une autre chose me frappa; c'est l'indécente décence du langage à la mode. Je suis assez vieux pour me rappeler une époque où tout le monde avait des *cuisses.* Aujourd'hui la cuisse n'existe plus. Depuis la hanche jusqu'à l'orteil, tout se nomme *jambe*, *leg.*

MOI.

Ce puritanisme du discours n'aurait pas dû vous choquer, docteur : vous êtes dans les ordres.

PORSON.

Absurde! Un jour, que je traduisais devant une belle dame et ses deux filles, un fragment des *Géorgiques*, je fus obligé, par la littéralité à laquelle je m'astreignais, de prononcer ces paroles : *Leurs cuisses chargées de nectar.* Miséricorde! la mère rougit, les deux filles s'éclipsèrent. « Ah! docteur, s'écria la mère, je n'aurais pas cru cela de vous... » Puis se levant avec une gravité de matrone : « Monsieur, continua-t-elle, j'ai *des filles!* »

MOI.

La *poitrine* et la *cuisse* sont bannies comme la *hanche*, le *genou*, la *taille*, du langage du bon ton.

PORSON.

Oui. Je disais à mon philologue : « Ne trouvez-vous pas que toutes ces dames ont la *poitrine* singulièrement découverte? — Chut! s'écria-t-il; ne vous servez pas de ce mot-là! — De quel mot? — Du mot poitrine. Depuis la tête jusqu'aux hanches, tout le corps d'une femme s'appelle *neck*, col. Une Anglaise

n'a plus que les *jambes* et le *col;* le reste est supprimé. » J'éclatai de rire à cette définition.

MOI.

Adieu, docteur. Si vous lisez attentivement Athénée et Aulugelle, vous y trouverez, je crois, des singularités antiques tout aussi plaisantes que nos ridicules modernes. Le monde ancien est votre domaine; laissez-nous rire du monde nouveau, et, en partageant ses folies, acquérir le droit de les railler.

(*Landor's Conversations.*)



LE BRUTUS IRLANDAIS.

Le voyageur qui visite le port de Galloway et qui veut connaître l'édifice le plus curieux que renferme cette ville, une des plus anciennes de l'Irlande, pénètre, après bien des détours, dans une rue obscure, autrefois la mieux hantée de la cité, mais aujourd'hui abandonnée aux plus pauvres artisans. Un pavé fangeux, des maisons ruinées, l'aspect de la misère, le repousseront d'abord; mais celui qu'un récit touchant a initié aux souvenirs de ce triste lieu, doit avancer jusqu'au moment où ses regards rencontrent une porte ronde et basse surmontée d'une antique sculpture en marbre noir. Un crâne humain, des os croisés; tels sont les lugubres objets que le ciseau a incrustés sur une maison qui conserve encore quelques vestiges de son ancienne splendeur.

Une histoire tragique a illustré ce vieux bâtiment, et les habitans de Galloway répètent avec orgueil qu'eux aussi ont eu leur Brutus. Au commencement du 15e siècle, James Linck fut nommé par ses concitoyens major du port et de la ville de Galloway. Cette dignité inamovible, ajoutée à l'influence que les grandes richesses du nouvel élu lui avaient acquise, rendit son pouvoir presque souverain. Craint et respecté pour son inflexible sévérité, sa bienfaisance et la simplicité de ses mœurs lui avaient valu le suffrage universel.

Le fils du major, le jeune et brillant Édouard, était

l'orgueil de ses concitoyens, l'amour et l'idole des belles irlandaises. A une beauté mâle et régulière il unissait cette élégance de manières, cette noble familiarité qui subjuguent quand elles semblent n'aspirer qu'à plaire. Son patriotisme souvent éprouvé, la générosité de son cœur, un courage presque romanesque, sa supériorité dans tous les exercices du corps, une instruction extraordinaire pour son siècle et pour son pays, assuraient au jeune Linck l'estime de ceux dont il avait gagné le cœur par son extérieur chevaleresque.

Tant d'éclat n'était cependant pas sans nuages; des passions brûlantes et profondes, un caractère hautain, une jalousie secrète pour tout mérite rival du sien, rendaient des qualités si séduisantes bien dangereuses pour lui et pour ceux qui l'approchaient. Déjà son père, quoique fier d'un tel fils, avait eu l'occasion de lui faire de vifs reproches et de trembler pour l'avenir que lui laissait entrevoir cet esprit impétueux. Mais la tendresse extrême d'Édouard, son prompt repentir, la chaleur de ses protestations, effaçaient dans le cœur du major jusqu'aux moindres traces de mécontentement; et, pour lui, comme pour tous ceux qui subissaient l'empire de cet entraînant jeune homme, ces défauts ne paraissaient plus que des ombres légères, semblables à celles qui pour un instant voilent l'éclat du soleil.

Ces craintes paternelles s'affaiblirent bientôt dans l'esprit du digne magistrat, par l'attachement passionné que son fils conçut pour Anna Blake, la fille de son meilleur ami, qui possédait tous les charmes et toutes les qualités propres à assurer le bonheur d'un époux. Le major regardait cette union comme le complément de tous ses désirs et pressait Anna de fixer l'heureux jour, lorsque des affaires commerciales de la plus haute importance le for-

cèrent à se rendre immédiatement à Cadix. A l'époque à laquelle remonte notre histoire, personne ne craignait de déroger en se livrant au commerce, et, dans les ports surtout, le négoce sur une grande échelle était l'occupation des hommes les plus distingués par leurs emplois et par leurs richesses.

James Linck, après avoir remis son autorité dans les mains d'un de ses subordonnés, recommanda à son fils ses intérêts et le soin de sa maison, lui donna, ainsi qu'à sa fille, les plus tendres bénédictions, puis s'embarqua sur un des nombreux vaisseaux qu'il frétait pour l'Espagne.

Le succès couronna toutes les entreprises du major, et sa reconnaissante amitié attribua la plus grande partie du bonheur qui le suivit dans tout ce voyage à un négociant espagnol nommé Gomez, depuis longues années son fidèle et zélé correspondant. Gomez avait un fils qui, comme Édouard Linck, était l'orgueil et l'amour de sa famille et de ses concitoyens. Le contraste le plus frappant se faisait cependant remarquer dans le caractère des deux jeunes gens, aussi bien que dans leurs traits. La beauté d'Édouard était celle d'Apollon triomphant du serpent Python; la figure de Gonzalve ressemblait à celle du disciple bien-aimé dans la délicieuse composition de Léonard de Vinci; on pouvait comparer l'un à un rocher couronné de fleurs éclatantes, l'autre à un buisson de roses parfumées, menacé par l'orage. La gracieuse figure de Gonzalve annonçait plus de douceur que d'énergie; ses yeux bleus, pleins de langueur, promettaient plus d'amour que de force; une tendre mélancolie respirait dans tous ses mouvemens, et un rare sourire venait expirer sur ses lèvres, comme l'on voit une vague légère briller et mourir sur un banc de corail. Son esprit répondait à ce séduisant portrait; tendre et expansif envers ceux qui lui

témoignaient de l'affection, il préférait la solitude au bruit et aux plaisirs du monde. L'activité de son ame ressemblait au feu d'un volcan qui, profondément enfoncé dans les entrailles de la terre, ne se manifeste à sa surface que par la prodigieuse fertilité du sol qui étale à nos yeux la verdure la plus riche, les fleurs les plus brillantes. Les traits et le caractère du jeune Gomez annonçaient un habitant du nord; Édouard au contraire, par un singulier contraste, paraissait avoir reçu la naissance sous le brûlant climat de l'Ibérie.

Plein de gratitude pour son ami, charmé par les précieuses qualités de son fils, James Linck proposa au vieux Gomez un mariage entre leurs enfans. L'offre était trop flatteuse pour être refusée; Gonzalve se prépara à suivre son futur beau-père en Irlande pour y obtenir l'aveu de Mary et la ramener à Cadix, aussitôt après la célébration de leur mariage.

Gonzalve, âgé de dix-neuf ans, n'avait jamais quitté les côtes d'Espagne; son esprit romanesque jouissait, en silence et dans une délicieuse anticipation, des objets nouveaux qui allaient s'offrir à sa vue. Il se faisait une idée enchanteresse de ces pays inconnus qu'il devait bientôt parcourir : l'immensité de l'Océan, l'aspect du ciel, cette nature même si sévère et si triste, en la comparant à sa riante Andalousie, promettait un aliment à son imagination rêveuse; puis, dans le lointain, l'image gracieuse de cette jeune fille qui allait bientôt devenir sa compagne; tout en un mot présageait à Gonzalve un bonheur que son ame si tendre embrassait avec enthousiasme.

La longueur du voyage; les périls qui les avaient menacés, contribuèrent à rendre plus vive l'intimité qui existait déjà entre nos deux voyageurs. Aussi lorsqu'ils arrivèrent en vue du port de Galloway, James Linck se réjouis-

sait non-seulement d'y ramener un second fils, mais voyait encore, dans la douceur et l'amabilité du jeune Espagnol, un moyen de corriger le caractère trop hautain et trop impétueux d'Édouard. Cette espérance parut d'abord devoir se réaliser; le jeune Linck, qui trouvait dans Gonzalve tout ce qui lui manquait, crut en quelque sorte sentir son être se compléter en acquérant ce nouvel ami, et l'affection la plus exaltée se manifesta bientôt entre eux.

Cette heureuse harmonie ne fut pas long-tems sans nuages; devenu l'époux de Mary, Gomez ne songeait plus à retourner en Espagne; objet de l'admiration universelle, il jouissait du sort le plus désirable; mais aussi Édouard ne se trouvait plus heureux; négligé pour la première fois de sa vie, il sentait qu'un rival venait de lui enlever une partie de cette popularité jusque-là générale et incontestée. Une douleur plus aiguë, plus profonde, ne tarda pas à pénétrer son cœur; Anna, celle qu'il regardait comme à lui, quoiqu'elle n'eût point encore consenti à couronner son amour, Anna se montrait chaque jour plus froide depuis l'arrivée du bel étranger; Édouard avait même surpris avec un indicible effroi ses yeux si expressifs arrêtés avec une désespérante attention sur les traits enchanteurs de Gomez, puis une rougeur subite couvrait son front d'albâtre qui l'instant d'après reprenait la pâleur de la mort. Oui, il ne pouvait en douter, tout en elle trahissait un terrible changement; capricieuse, fantasque, agitée par une pensée secrète, plongée dans une sombre tristesse; puis tout-à-coup livrée aux transports d'une joie insensée, il ne restait plus que l'ombre de cette jeune fille si douce, si égale, qu'il admirait naguère avec transport. Une passion profonde avait passé par-là, et seule avait causé un tel ravage. Mais quel était l'objet de cette passion? quel autre que Gonzalve avait pu fasciner ainsi cette

ame neuve, qui peut-être s'ignorait encore elle-même?...

L'on a dit avec vérité qu'un amour violent est plus près de la haine que de l'amitié. Ce qui se passa dans le cœur d'Édouard en est une nouvelle preuve. Il semble désormais mettre tout son plaisir à tourmenter la femme qu'il avait tant aimée; et, dans son injustice, il lui faisait un crime des souffrances qu'il lui infligeait. Il l'accablait de son impitoyable dédain, la chargeait de reproches amers jusqu'à ce que, vaincue par la honte et la crainte de voir son terrible secret découvert, la malheureuse fille versait des torrens de larmes qui seuls adoucissaient, pour un instant, les déchirantes angoisses de son cœur. En vain sa touchante pâleur, la contrition de ses regards, imploraient la pitié d'Édouard, il poursuivait sa victime avec une barbare persévérance, et quand, bientôt après, il reconnut dans les yeux de Gonzalve le même feu qui brûlait dans ceux d'Anna; quand il vit sa sœur négligée, lui-même trahi si cruellement par un serpent qu'il avait réchauffé dans son sein, sa fureur s'accrut à ce point où elle se distingue à peine de la folie : égaré, hors de lui, chacune de ses actions émanait de l'aveugle passion qui s'était emparée de tout son être.

Un soir, dévoré par son implacable jalousie, Édouard errait autour de la demeure d'Anna; il vit Gomez, enveloppé dans son manteau, se glisser du même côté : caché derrière un pilier, il épie tous les mouvemens de son rival; il le voit s'approcher d'une porte secrète qui conduit à l'appartement de la jeune fille; elle s'ouvre! L'horrible vérité est enfin connue. Une rage frénétique s'empare du malheureux Linck; il s'élance, saisit Gonzalve, qui cherche vainement à fuir et hésite à se défendre; il lui plonge son épée dans le cœur et l'étend sans vie à ses pieds. Sa fureur n'est point assouvie, il frappe de mille coups

cette tête charmante qui lui a enlevé le cœur d'Anna et le repos de sa vie. Un rayon de la lune vient enfin éclairer cette scène sanglante, et découvre aux yeux d'Édouard le corps mutilé qui conserve à peine un trait de celui qui fut son ami et l'époux de sa sœur. Il s'éveille comme après un songe affreux, il voit son crime; mais il est trop tard, tout est consommé. Guidé par l'instinct de sa propre conservation, il fuit comme Caïn, et s'enfonce dans la forêt voisine. La crainte, l'amour, le repentir, le désespoir, le poursuivaient, comme autant de furies, jusqu'à ce que la nature épuisée eût mis fin à ses intolérables tourmens en le plongeant dans une insensibilité absolue.

A peine le jour avait-il révélé aux habitans de Galloway le crime commis dans les ténèbres, qu'une indignation profonde se manifesta contre le meurtrier de l'étranger, qui, se confiant en leur hospitalité, était venu parmi eux choisir une famille et des amis. Une dague souillée de sang, trouvée près de la toque du jeune Espagnol, à quelques pas de son corps défiguré, puis un peu plus loin un chapeau orné de plumes et de pierreries, indiquaient les traces de l'assassin qui paraissait avoir cherché un asile dans la forêt. Le chapeau, reconnu pour celui d'Édouard, augmenta la douleur de la famille et des nombreux amis du major, car on pensa qu'il avait été victime, comme son ami, d'une mystérieuse et inexplicable vengeance.

Le major, ne se laissant point abattre par le désespoir, prit les mesures les plus actives pour s'emparer du coupable, et, suivi de la presque totalité de la population, il jura, avant d'entrer dans le bois où le meurtrier s'était réfugié, que rien ne pourrait le soustraire à l'action de la justice, dût-il devenir lui-même l'exécuteur de la sentence.

Les recherches furent long-tems infructueuses, et l'on commençait à désespérer du succès lorsque la vue d'É-

douard évanoui, mais sans aucune blessure, fit éclater parmi la foule la joie la plus vive. En retrouvant le premier objet de leur vive affection, les concitoyens du jeune Linck parurent oublier qu'une autre victime leur restait à pleurer. Le major, agenouillé près de son fils, lui prodiguait les plus tendres soins et attendait, dans une inexprimable anxiété, son premier regard. Mais quelle terreur succéda à ce moment de délire, quelles angoisses déchirèrent le cœur d'un père lorsque Édouard, à peine rendu à l'existence, se déclara le meurtrier de Gonzalve, et demanda avec instance le châtiment de son crime.

Ramené à la maison paternelle, où siégeait le tribunal suprême, le jeune Linck comparut devant ses juges, et, selon la coutume expéditive de ces tems anciens, il fut, avant la nuit, condamné à mort par la voix de son malheureux père.

A la nouvelle de cette condamnation, le peuple s'assembla de toutes parts et, tel que les vagues grossies par une tempête, il remplit les rues, les places publiques en réclamant à grands cris la vie et la liberté du coupable. Vers le matin, on vint annoncer au major que toute résistance serait désormais inutile, les troupes étant passées du côté de la multitude qui se disposait à assiéger la maison pour s'emparer du prisonnier qui, plus que jamais, était redevenu son idole.

L'inflexible magistrat, n'écoutant alors que la voix de la justice, prit une résolution terrible, dont le stoïcisme rivalise avec les exemples les plus frappans de l'antiquité : accompagné d'un prêtre, il monta au donjon où son fils était renfermé ; et, lorsqu'avec ce désir de vivre si naturel à la jeunesse et ranimé chez Édouard par la sympathie de ses concitoyens, l'infortuné se jeta à ses pieds en implorant sa miséricorde, le vieillard répondit d'un ton

ferme : « Non, mon fils, il n'est plus pour vous de miséricorde en ce monde ; votre vie est irrévocablement acquise à la loi ; au lever du soleil vous devez mourir. Pendant vingt ans j'ai prié pour votre bonheur terrestre, il est fini ; tournez maintenant vos pensées vers l'éternité, et, agenouillés ensemble devant le Tout-Puissant, prions-le de vous recevoir dans son sein. Mais si vous ne pouvez plus vivre avec honneur, j'espère que vous saurez mourir digne de votre père et de vous-même. » Ces paroles héroïques rallumèrent dans l'ame d'Édouard le noble orgueil qui s'y était un instant assoupi, et après une courte prière il se montra résigné à la rigoureuse volonté de son juge.

Au moment où le peuple et les soldats allaient enfoncer la porte, en proférant les menaces les plus violentes, le major parut à une fenêtre élevée avec son fils à ses côtés : « J'ai juré, s'écria-t-il, que le meurtrier de Gonzalve mourrait, dussé-je exécuter sa sentence de mes propres mains. La Providence a accepté mon serment, et vous, insensés, apprenez du plus malheureux des pères que rien ne peut arrêter le cours de la justice et que les liens de la nature doivent se rompre devant elle. » En prononçant ces paroles, le vieillard avait attaché à une barre de fer, qui se projetait en dehors de la fenêtre, une corde passée au cou de son fils, puis, le poussant avec force, il accomplit sa terrible tâche ! A ce spectacle inattendu les assistans, comme frappés de la foudre, restèrent dans un lugubre silence, et, respectant une vertu peut-être exagérée, personne n'osa faire parler ses regrets devant l'immense douleur d'un père.

Dès cet instant le major, résignant sa dignité, ne sortit plus de cette fatale maison ; sa fille seule fut admise en sa présence et nuls autres yeux que les siens ne purent en-

visager les rides profondes que le chagrin avait creusées sur ce front vénérable.

Anna Blake, retirée dans un couvent, y mourut bientôt plongée dans le plus violent désespoir. Les deux familles disparurent de ce monde; mais le crâne et les os croisés marquent toujours la scène de cette effrayante tragédie.

(*Polar Star.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Notice sur le simia syndactyta ou *ungka de Sumatra.* — M. Bennet reçut en 1830, dans une excursion qu'il fit à l'île de Singapore, un individu mort de cette espèce intéressante de singes. Il lui fut présenté par M. Bonstead, négociant, qui habite cette île, et fait de louables efforts pour contribuer aux progrès de l'histoire naturelle. L'animal avait été amené depuis peu par un Malais du pays de Menangkabou, dans l'intérieur de Sumatra. Les Malais de Singapore l'appelaient le *ungka.* Sir Stamford Raffles rapporte que les natifs lui donnent le nom de *siamang;* c'est cette espèce que M. Cuvier a décrite sous le nom du *onko* dans son splendide ouvrage sur les mammifères.

Le *simia syndactyta* est aussi décrit et représenté dans la *Zoologie de Java* du docteur Horsfield; mais la gravure et la description sont loin d'en donner une idée exacte. Les détails que nous allons présenter ici feront connaître les mœurs et les habitudes de cet animal, observées lors de son passage en Angleterre, à bord du vaisseau *la Sophie.* Du talon au sommet de la tête il avait deux pieds quatre pouces de hauteur, et de l'extrémité d'une main jusqu'à celle de l'autre, quatre pieds. Il avait douze dents à chaque mâchoire, quatre incisives, deux canines et six

molaires. A la mâchoire supérieure, la canine était assez éloignée de la dernière incisive, pour que l'on pût croire qu'il y manquait une dent. La mâchoire inférieure n'offrait rien de semblable. La couleur de l'animal est entièrement noire; tout son corps est couvert d'un poil raide, d'un beau noir de jais. La face est nue et présente des moustaches et peu de barbe. Le poil qui couvre le front retombe en avant sur les yeux. La peau de la face est noire. Le poil qui recouvre le bras est dirigé en bas, et celui de l'avant-bras en haut. La paume des mains et la plante des pieds sont nues et noires. Les jambes sont courtes en comparaison de la hauteur du corps; et le premier et le second orteils sont unis par une membrane. Lorsqu'il marche sur une surface plane il se tient toujours droit. Le plus ordinairement il porte les bras élevés et les mains pendantes comme s'il était prêt à saisir une corde et à grimper au moindre danger. Sa démarche, quoique dans la position droite, est vacillante, et il est facile à atteindre à la course s'il ne trouve pas le moyen d'échapper en grimpant. Le pied ressemble beaucoup à la main, et est aussi propre à la préhension. Les yeux sont très-rapprochés et les iris couleur de noisette. Les paupières supérieures ont des cils; les inférieures en sont privées. La bouche est grande, les oreilles sont petites et ressemblent à celles de l'homme. Il n'a pas de queue; et l'on n'aperçoit même pas de rudiment de cette partie. Sa nourriture est variée. Il préfère les végétaux, tels que le riz, le plantin, mais il mange volontiers de la volaille. Il a un goût très-décidé pour les carottes. Il boit volontiers du thé, du café, du chocolat, mais ni vin, ni liqueurs. Ce fut peu de tems après qu'il m'eut été présenté par M. Bonstead, dit M. Bennet, que j'observai le premier signe d'affection ou d'attachement de la part de cet animal. En entrant un matin dans la cour

où il était attaché, je vis avec peine qu'il cherchait à se débarrasser de son ceinturon et de sa corde; il se plaignait et poussait en même tems des cris d'une espèce particulière. Aussitôt qu'il fut délivré, il se dirigea vers un groupe de Malais qui se trouvaient près de là, et courut grimper sur le plus jeune d'entre eux avec une expression très-prononcée de joie et de satisfaction : j'appris alors qu'il avait été son premier maître.

Il ne peut saisir avec la main de petits objets à cause de la disproportion qui existe entre le volume du pouce et celui des doigts. La forme des pieds et des mains lui donne une grande habileté pour la préhension, surtout dans les bois, où il doit être presque impossible de prendre un adulte vivant.

Pendant son sommeil il reposait tantôt sur l'un des côtés, tantôt sur le dos, la tête appuyée sur les mains; généralement il se retirait à l'heure du coucher du soleil, mais il aimait à rester couché quelque tems après le lever du soleil; et souvent, lorsque j'allais l'éveiller, je le trouvais couché sur le dos, ses longs bras étendus, et les yeux ouverts comme s'il eût été enseveli dans de profondes réflexions. Les sons qu'il faisait entendre étaient variés. Lorsqu'il était satisfait, à la vue d'un ami, par exemple, il produisait un son assez aigu, une espèce de gazouillement; lorsqu'il était irrité, un bruit sourd approchant de l'aboiement; mais lorsqu'il était effrayé ou qu'on le châtiait, on entendait invariablement les sons gutturaux et graves, *ra, ra, ra.* La première fois que je m'approchais de lui le matin, il me recevait avec ses notes aiguës, avançant en même tems la face comme pour me saluer. Il avait une gravité dans la tenue et une douceur dans les manières toutes particulières. Jamais il ne faisait de ces tours malicieux pour lesquels les singes éprouvent une si forte pro-

pension. Dans un cas seulement j'avais à me plaindre de lui, c'est lorsque mon encrier lui tombait entre les mains. Il avait un penchant décidé pour le fluide noir ; il buvait l'encre et suçait les plumes toutes les fois qu'il trouvait l'occasion de satisfaire cette inclination maladive. Il connut bientôt le nom de *Ungka* qu'on lui avait donné, et s'approchait promptement de ceux auxquels il était attaché lorsqu'on l'appelait par ce nom. Son caractère était doux ; il ne s'irritait pas facilement ; et la douceur de ses manières et sa gaîté en avaient fait à bord le favori général.

Il buvait d'une façon bizarre et perdait beaucoup de liquide. Il approchait d'abord ses lèvres du vase en relevant la tête, ce qu'il faut attribuer à la saillie de sa mâchoire inférieure ; et si le vase dans lequel le liquide était contenu offrait peu de profondeur, il y plongeait la patte et la suspendait au-dessus de la bouche dans laquelle il laissait égoutter l'eau. Je ne l'ai jamais vu laper en buvant ; mais lorsqu'on lui servait du thé ou du café, il sortait la langue avec soin de la bouche pour s'assurer de la température du liquide.

Au-dessous de la gorge il a une grande poche noire, formée par la peau, et couverte d'un poil épais. Cette poche n'est pas très-visible lorsqu'elle n'est pas distendue. Elle s'étend depuis le menton jusqu'à la partie supérieure du sternum. L'usage en est peu connu, mais il est assez probable qu'elle est un appendice de l'organe de la voix. Quelquefois, lorsqu'il était irrité, il enflait cette poche et faisait entendre un bruit creux et sourd produit en partie par l'air qui se précipitait dans le sac. Cependant ce n'est pas seulement lorsqu'il était en colère qu'il enflait cette poche ; car lorsqu'il était content il faisait pénétrer l'air dans le sac avec un bruit facile à entendre. Il l'enflait encore lorsqu'il bâillait. Et dans tous les cas, il ridait graduelle-

ment le sac comme s'il en eût ressenti du plaisir. Il m'est arrivé souvent, lorsque le sac était distendu, de le comprimer et de faire passer dans la bouche l'air qui y était contenu, sans que l'animal donnât aucun signe de mécontentement ou de malaise. Lorsqu'il faisait entendre un bruit qui ressemblait à une espèce d'aboiement, il n'enflait pas la poche au même degré que quand il bâillait. Un naturaliste américain pense que ce sac à air doit être considéré comme une vessie natatoire; mais, pour réfuter cette opinion (si elle n'est pas déjà trop absurde), il nous suffira de dire que l'animal ayant été un jour plongé dans un grand réservoir d'eau, ne chercha pas du tout à enfler ce sac, quoique très-effrayé. Il n'a pas de poches sur les joues ou réservoirs pour les alimens.

Il aimait beaucoup à jouer, mais préférait les enfans aux adultes. Il s'était surtout attaché à une petite papoue native d'Erromanga, l'une des îles du groupe des Nouvelles Hébrides, qui était à bord, et que probablement il avait considérée comme ayant un degré d'affinité de plus avec son espèce (1). On les voyait souvent assis tous deux auprès du cabestan; la longue patte de l'animal était placée autour du cou de la petite fille, et ils mangeaient amicalement ensemble du biscuit. Il était amusant de le voir courir autour du cabestan, poursuivant l'enfant ou poursuivi par elle; lorsqu'il était fatigué il faisait un saut de côté, se saisissait d'une corde et montait à une distance suffisante pour ne pouvoir être atteint. Leurs jeux étaient très-variés, et il y montrait beaucoup d'adresse et d'agilité. Si cependant l'enfant cherchait à jouer avec lui dans un moment

(1) Note du Tr. C'est cette même jeune personne dont il est fait mention dans l'article des Nouvelles Hébrides, inséré dans notre dernier Numéro. Voyez page 93, à la note.

où il n'y était pas disposé, ou lorsqu'il avait éprouvé quelque mécontentement, il faisait ordinairement une légère impression sur son bras avec ses dents, comme pour l'avertir que l'on ne devait pas prendre de libertés avec sa personne. De même, lorsqu'il était fatigué d'un jeu qui ne l'amusait plus, et que ses efforts étaient vains pour le faire cesser, il s'approchait paisiblement de la petite fille, faisait avec ses dents une légère impression sur celui de ses membres qui s'offrait le premier, et se procurait la liberté.

Il y avait aussi à bord du navire de petits singes avec lesquels Ungka désirait faire connaissance ; mais ils furent unanimes pour repousser son approche par des sons ou une espèce de caquetage et d'autres mouvemens hostiles particuliers à leur race. Ungka repoussé par ces êtres peu sociables, se mit, pour les punir, à les tirer par leur appendice caudal, toutes les fois qu'il pouvait parvenir à les saisir, ne craignant pas, puisqu'il n'avait pas de queue, qu'ils lui rendissent la pareille; ce qu'il faisait au reste avec une gravité imperturbable. Comme ce traitement était loin d'amuser les singes, ils se liguèrent contre lui, et firent une irruption si formidable qu'il fut obligé d'abandonner leurs queues, et de se dédommager en tirant celle d'un petit porc qui courait sur le pont et avec lequel il avait contracté une amitié assez intime.

Lorsque le domestique annonçait le dîner, il entrait aussitôt dans la salle à manger, se plaçait près de la table et recevait avec reconnaissance les restes qu'on lui donnait. Si pendant qu'il dînait on se moquait de lui, il faisait connaître son mécontentement en produisant des sons rauques et sourds ; il enflait en même tems son sac et regardait les personnes qui riaient de l'air le plus sérieux, jusqu'à ce qu'elles eussent cessé; alors il reprenait tranquillement son dîner. Lorsqu'on le voyait par derrière et de-

bout, l'absence de la queue lui donnait tout-à-fait l'apparence d'un petit homme couvert de poil noir, et il eût pu facilement être pris par des gens superstitieux pour un habitant des ténèbres. Il aimait beaucoup les confitures, les dattes, etc., et il se montrait toujours bien empressé pour s'en procurer. Il n'aimait pas moins les oignons, quoique leur âcreté le fît éternuer et lui causât des picotemens à la langue. Lorsqu'il en attrapait un, il le mettait dans sa bouche et le mangeait avec une grande promptitude.

Il ne pouvait supporter le désappointement; lorsqu'on lui refusait quelque chose, il se couchait sur le pont, se roulait partout, jetait ses bras et ses jambes dans différentes directions, mettait en pièce tout ce qui se trouvait à sa portée, et faisait entendre pendant ce tems les notes gutturales de *ra, ra*. L'emploi des moyens de répression pendant ces paroxysmes le ramenait en peu de tems à l'obéissance, et son humeur était en partie calmée.

Lorsque le tems était froid il serrait ses membres contre son corps, perdait sa gaîté et son amour du jeu, et dormait une partie du jour. Au retour de la chaleur il recouvrait la vie et recommençait ses gambades et ses sauts ordinaires. Quoique tous les officiers et l'équipage eussent beaucoup d'amitié pour lui, et lui donnassent souvent des confitures, il ne se laissait prendre dans les bras ou caresser familièrement que par trois personnes: le commandant, le troisième officier et moi. Il évitait avec un soin tout particulier ceux qui portaient de grosses moustaches. Il était comique de voir les regards d'épouvante, et d'entendre les cris à moitié étouffés du pauvre animal lorsqu'on voulait approcher son doigt d'une tasse de thé un peu chaud.

La seule dame qui fît quelque attention à lui, était à

bord d'un navire que nous rencontrâmes en mer. Cependant il ne montra aucune préférence pour le beau sexe, et ne souffrit pas même qu'elle le caressât. Cette répugnance fut-elle le résultat de la vue du large bonnet que portait la dame et qui excita son indignation? c'est ce qu'il n'est pas facile d'affirmer. Peut-être la timidité avec laquelle elle s'approcha d'abord de lui donna-t-elle à cet être intelligent une haute opinion de sa propre supériorité.

Le 19 mars 1821 nous avions atteint le 45° 41′ N. de latitude et 24° 40′ O. de longitude. Ungka, quoique vêtu de flanelle, parut souffrir beaucoup du froid, et fut pris d'une dyssenterie. C'est à cette époque que nous eûmes de nouvelles preuves de son attachement : il aimait mieux aller sur le pont, à l'air froid, avec les personnes qu'il aimait, que de rester chaudement dans la cabine avec ceux pour lequels il n'avait pas d'affection. Le 24 il se trouva plus mal, perdit l'appétit. Il buvait quelquefois un peu d'eau ou quelques gouttes de thé; il restait ordinairement la tête pendante sur la poitrine, et les membres serrés. Cependant il enflait encore dans le bâillement la poche gutturale comme à l'ordinaire. Il mourut le 21 mars.

A l'examen nécroscopique les organes thoraciques furent trouvés sains. La rate était saine et très-petite, le foie sain et très-gros; et la différence de grosseur entre ces deux organes était beaucoup plus considérable que chez l'homme. Les intestins présentaient des ulcérations. L'animal avait été châtré, mais le cordon spermatique se terminait à deux petits corps de forme ovale à peine plus gros que des pois. L'épiglotte n'était représentée que par une légère saillie angulaire. Les bords des ventricules du larynx étaient bien marqués et se continuaient en avant, au-dessous de l'os hyoïde, en un sac membraneux qui revêt l'intérieur de la poche déjà décrite. Cet animal n'a qu'un

seul sac qui est commun aux deux côtés et diffère en cela de l'orang-outang, qui en a deux. Les poumons diffèrent aussi de ceux de ce dernier; le droit ayant trois lobes et le gauche deux comme chez l'homme. Les extrémités des os étaient cartilagineuses.

Tempête observée sur le fleuve des Amazones. — Le docteur Martins, botaniste anglais, en poursuivant le cours de ses explorations sur les bords du fleuve des Amazones, appelé *Ororuca* par les naturels du pays, avait observé que toutes les fois que les eaux de ce fleuve étaient un peu agitées, ses guides éprouvaient une frayeur extrême. Leur en ayant un jour demandé la cause : « Ah ! » l'on voit bien que vous êtes étranger, et que vous ne » connaissez pas la méchanceté de l'esprit de l'*Ororuca*, » lui répondirent-ils. M. Martins fit peu de cas de cette explication dictée par l'ignorance et la superstition. Il savait que le cours de ce fleuve se trouve quelquefois arrêté par le flux de la mer, et que les plaines qui l'avoisinent sont, dans les saisons pluvieuses, exposées à de fréquentes inondations par le débordement des eaux du fleuve; aussi ne redoutait-il pas le courroux du génie des eaux. Cependant, quelques jours après cet entretien, il put se convaincre que la frayeur de ces braves gens n'était que trop justifiée par l'épouvantable phénomène dont l'*Ororuca* devient parfois le théâtre. Voici la description qu'il en a donnée :

« Il était une heure et demie du matin; j'étais étendu sur un lit de feuilles sèches, que mes Indiens m'avaient dressé à quelque distance du bord du fleuve, et sur un lieu assez escarpé pour être hors d'atteinte des alligators, lorsqu'un long mugissement, semblable à celui que l'on entend sur la côte quand la mer est houleuse, vint m'arracher à mon sommeil. Je me levai : il régnait dans l'at-

mosphère une chaleur électrique accablante; les rayons de la lune étaient brillans; mais par intervalles des vapeurs rougeâtres venaient en ternir l'éclat. Ayant cru remarquer que le mugissement que j'entendais suivait le cours du fleuve, je me dirigeai vers ses bords; mais là je n'aperçus rien qui pût m'indiquer la cause de ce surprenant phénomène. Je me trouvais à trente-six milles (douze lieues) au-dessus de l'embouchure de l'Amazone, et j'estimai que le bruit que j'entendais était encore à cinq milles au-dessus (une lieue et demie). Seul sur les bords du fleuve, car aux premiers indices de l'ouragan, mes guides, abattus par la crainte, s'étaient prosternés pour se recommander sans doute à leur divinité tutélaire; j'étais ravi du spectacle imposant qui s'offrait alors à mes yeux. Le fleuve roulait à mes pieds ses eaux majestueuses; la végétation grandiose qui croît sur ses rives était mollement agitée par une légère brise du sud-ouest, et les rayons de la lune, en projetant de diverses manières les ombres des rochers et des arbres, donnaient à ce paysage un aspect solennel et paisible qui contrastait avec l'épouvantable fracas que j'entendais au loin. Depuis un quart-d'heure j'étais en contemplation; les grondemens redoublaient et semblaient se rapprocher de moi; mais je ne distinguais encore rien.

» Dans ce moment le flux de la mer ralentissait sensiblement le cours du fleuve, et j'apercevais à sa surface les alligators et les lamentins qui dévoraient avec avidité les poissons que la trop grande abondance d'eau salée forçait de quitter leurs retraites : ces scènes muettes de carnage m'absorbaient tout entier, lorsqu'un sifflement inoui vint m'arracher à mes méditations. Je me retournai aussitôt, et je vis, à ma grande surprise, une immense lame d'eau qui couvrait toute la largeur du fleuve, et qui s'élevait à plus de cinquante pieds au-dessus de son niveau : dans sa

marche rapide elle entraînait les arbres et les rochers qui se trouvaient sur son passage. Le fracas occasioné par la chute de ces masses, le refoulement de l'air produit par la lame d'eau, et le choc des vagues, m'expliquèrent les longs mugissemens que j'entendais depuis une heure. L'instinct de la conservation me porta à reculer de quelques pas pour ne pas être englouti; mais cependant je continuai mes observations. Par intervalles la lame d'eau retombait dans le lit du fleuve, mais bientôt elle se relevait avec une nouvelle force, et reprenait son cours : j'estimai, lorsqu'elle passa près du lieu où je me trouvais, qu'elle pouvait avoir soixante pieds de hauteur sur dix d'épaisseur. J'avais cru remarquer aussi qu'elle était beaucoup plus impétueuse du côté de la rive gauche, où j'étais, que vers la rive droite. Les jours suivans je pus me convaincre de la justesse de mon observation, que j'avais d'abord attribuée à une illusion d'optique : en effet la rive droite était presque intacte, tandis que la rive gauche était horriblement ravagée.

» Une demi-heure après le passage de la lame, tout était tranquille; mais l'air surchargé de vapeurs épaisses avait perdu de sa transparence; les objets ne se dessinaient plus avec la même netteté; et le disque de la lune ne reflétait plus qu'une lueur blafarde. Je rejoignis alors mon bivouac; mes deux Indiens étaient revenus de leur terreur; mais ils me croyaient enseveli dans les eaux de l'*Ororuca;* aussi lorsqu'ils me revirent, pour me témoigner leur joie, ils embrassaient mes genoux et me comblaient de leurs caresses. »

Ce phénomène, qui se produit également près de l'embouchure de quelques autres fleuves, avec moins d'éclat et de majesté il est vrai, avait été déjà indiqué, mais il n'avait pas été décrit avec la précision qu'a mise M. Mar-

tins dans son récit. La Seine, la Charente, l'Orne, etc., forment à leurs embouchures une *barre d'eau*. La Garonne, ne pouvant verser assez rapidement les eaux qu'elle accumule dans l'espèce de golfe qu'elle forme entre Bordeaux et son embouchure, voit son cours suspendu par la marée montante. L'évêque Héber a observé que les eaux du Gange, refoulées par la mer, s'accumulent et forment à certaines époques de l'année, près de l'embouchure de ce fleuve, une espère de montagne aquatique. Mais la barre de l'Amazone, désignée par quelques voyageurs sous le nom de *Pororuca*, et qui, sous certaines influences, a tous les caractères d'une tempête, offre le plus terrible comme le plus imposant phénomène de ce genre.

Sciences Médicales.

Influence des bains de vapeur russes sur la santé. — De tous les moyens employés contre le choléra, l'un de ceux dont on doit attendre le plus d'efficacité est sans contredit le bain de vapeur; en effet, dans quelques cas, il a produit des résultats très-avantageux en Russie, où son usage est plus généralement répandu que dans nos climats. Ainsi, dans le rapport de la Commission Médicale envoyée à Pétersbourg par le gouvernement anglais, on voit que l'hôpital des marchands de chanvre, qui possède un appareil pour les bains de vapeur, sur quarante malades qui ont été soumis à ce traitement six, seulement sont morts (1). Le docteur Minchowsky, médecin en chef

(1) Note du Tr. — M. F. Didot, à Paris, a obtenu de très-bons résultats, en plaçant les ouvriers, qui dans ses ateliers se trouvaient atteints de l'épidémie, dans le local où était sa presse mécanique mue par la vapeur. En ouvrant la soupape de la chaudière, le dégagement

de cet établissement, ayant, sur la demande des docteurs Barry et Russel, fait chauffer et remplir de vapeur la salle des bains, comme si elle eût dû recevoir des cholériques, deux garçons d'hôpital y furent envoyés avec un thermomètre, afin de constater le degré de la chaleur. Dans l'espace de trois minutes le thermomètre monta, dans l'endroit le plus élevé de la chambre, à 46° Réaumur, et au bout de sept minutes il marquait, près du banc sur lequel on place ordinairement les malades, 38° 1/2. Le docteur Minchowsky, aussitôt qu'un malade était apporté dans la période du froid, le faisait placer dans le bain, étendu sur ce banc; et, après l'avoir fait frictionner avec diverses substances, le laissait respirer les vapeurs d'eau et de vinaigre jusqu'à ce que la circulation fût rétablie ou que tout espoir de le sauver fût évanoui. Un malade qui était à la dernière extrémité, après être resté trois heures dans ce bain de vapeur, et à cette élevation de température, finit par être ramené à la vie.

Voici la manière dont l'un des médecins déjà cités décrit le bain de vapeur russe et les sensations qu'il y a éprouvées :

« Après m'être dépouillé de mes vêtemens, je fus conduit, enveloppé d'une large robe de chambre de flanelle et en pantoufles, dans l'antichambre du bain; puis, après avoir quitté la flanelle et les pantoufles, j'entrai dans la chambre chaude, où j'éprouvai d'abord la sensation d'une chaleur excessive, mais non désagréable, dans la poitrine. La gêne et la sécheresse d'un fort rhume que j'avais alors disparurent preque complétement; ma voix, qui auparavant pouvait à peine être entendue, redevint presque naturelle en moins de cinq minutes.

de la vapeur portait la température de l'appartement à un degré très-élevé, et opérait sur les malades une bienfaisante réaction.

» Je m'étendis sur le banc le plus bas, élevé de deux pieds au-dessus du sol, après toutefois qu'on l'eût lavé avec un seau d'eau froide. Au bout de cinq minutes je m'assis sur un siége plus bas, tout près, mais à côté du four à vapeur, et j'éprouvai moins de chaleur. Alors un homme robuste ouvrit la porte du four, y lança avec une grande force un plein baquet d'eau froide, et aussitôt une décharge bruyante de vapeur s'élança par cette porte. La chaleur fut considérablement augmentée, et je me replaçai sur le banc inférieur, d'où je montai sur le second banc, ou celui du milieu, alors à 18 pouces au-dessus du premier. On me mena ensuite au milieu de la chambre, où l'on me plaça sous la console du plafond conique; là je reçus sur la tête un bain par aspersion d'eau à la glace. La sensation fut extraordinaire; mais elle n'était pas désagréable; elle n'aurait pu être supportée long-tems.

» Je revins de nouveau sur le second banc : le garçon s'approcha de moi avec un petit paquet de branches vertes de bouleau à la main, dont il se servit comme d'un éventail. Cette opération, au lieu de me rafraîchir, augmenta d'une manière extraordinaire, et très-désagréable, la sensation de la chaleur. Il se mit ensuite à me frictionner doucement, commençant par le col et finissant aux talons. La sensation qui en résultait était fraîche et très-agréable. Il me couvrit de flots de savon liquide sans odeur, et répéta les mêmes opérations sur la partie postérieure du corps. Quelques gouttes de savon me sautèrent sur les yeux, et me causèrent pour un instant beaucoup d'incommodité; mais comme nous ne parlions pas la même langue, je ne pouvais pas lui faire part de mes souffrances.

» De là, je fus ramené au bain par aspersion, qui lava à-la-fois et mes yeux et tout mon corps : les sensations que j'éprouvai dans ce moment étaient délicieuses. Placé sur

le bain supérieur, préparé comme les autres, j'y ressentis une chaleur presque insupportable. Lorsque je tendais la main vers le plafond, il me semblait que je plongeais les doigts dans l'eau bouillante. Toutes les fois que j'appuyais la main sur le mur ou sur tout autre objet, il me semblait que je touchais des briques rouges.

» Je descendis ensuite de banc en banc, ne restant que quelques instans sur chacun, et à la fin on me ramena dans la chambre où je m'étais déshabillé, et où l'on m'enveloppa de plusieurs couvertures dans lesquelles je transpirai abondamment pendant plus de trente minutes. L'opération tout entière avait duré environ cinquante minutes.

» Lorsque j'entrai dans le bain, je n'avais pas lâché d'eau depuis vingt-quatre heures; je pensais que l'abondante transpiration que j'allais éprouver aurait l'effet ordinaire de diminuer la sécrétion des urines. L'eau ruissela continuellement de tout mon corps durant le tems que je fus dans le bain, et une partie au moins devait être de la sueur, cependant le besoin au lieu de diminuer allait toujours en augmentant.

» L'absorption de l'eau par les cellules pulmonaires doit avoir été énorme, car après que la transpiration eut cessé, la quantité d'urines fut plus considérable qu'elle ne l'avait été depuis plusieurs mois, et cependant les veines et tous les vaisseaux du corps étaient plus remplis de fluide qu'avant d'entrer dans le bain.

» Le garçon me dit que le thermomètre marquait sur le banc supérieur 45° Réaumur. Il passe chaque jour plusieurs heures dans la salle des bains, et cependant jouit d'une parfaite santé. Je n'éprouvai pas de soif tant que je restai dans le bain, et très-peu même après la transpiration qui suivit le bain. Après être resté une heure sur un

canapé, je rentrai à l'hôtel, frais, très-confortable et bien soulagé du côté de la poitrine. L'expectoration était abondante et facile.

» La salle des bains a environ dix pieds d'élévation au centre, vingt-cinq de largeur, et est garnie en bois de tous côtés. »

Philologie.

Bilan de la langue anglaise. — D'après le relevé qu'a fait le célèbre philologue Johnson de tous les mots qui constituent la langue anglaise, il résulte que cette langue se compose de 15,799 mots. D'après cette base, un philologue anglais, non moins érudit que patient, s'est mis à la recherche des racines qui avaient servi à la formation de ces divers mots, travail presque aussi minutieux que celui qui a été entrepris pour calculer et indiquer par des chiffres les différentes combinaisons qu'on pouvait obtenir au moyen des vingt-quatre lettres qui composent l'alphabet. Voici quels sont les résultats obtenus par notre philologue; il a reconnu que :

6,732	mots étaient dérivés		du latin.
4,812	—	—	du français.
1,665	—	—	du saxon.
1,148	—	—	du grec.
691	—	—	du hollandais.
211	—	—	de l'italien.
106	—	—	de l'allemand.
95	—	—	du welche.
75	—	—	du danois.
56	—	—	de l'espagnol.
50	—	—	du suédois.
50	—	—	de l'islandais.
31	—	—	du goth.

16 —	—	de l'hébreu.
15 —	—	de la langue teutonique.
13 —	—	de l'arabe.
6 —	—	de l'irlandais.
4 —	—	du flamand.
4 —	—	de la langue rhunique.
4 —	—	de la langue gaëlique ou erse.
3 —	—	de l'écossais.
3 —	—	du syriaque.
2 —	—	de la langue irlando-gaëlique.
2 —	—	du persan.
1 —	—	du turc.
1 —	—	du portugais.
1 —	—	de la lange irlando-écossaise.
1 —	—	de la langue frisone.
et enfin 1 —	—	dont l'origine lui est inconnue.
TOTAL.. 15,799		

Que de recherches, que d'études, que de veilles n'a-t-il pas fallu pour parvenir à établir cette longue et minutieuse nomenclature! mais une telle élucubration ne surprend pas ceux qui connaissent toute la patience qu'apportent dans ce genre de travaux les philologues allemands. Tout le monde connaît le tour de force de Bechstein, à-la-fois philologue et ornithologiste, qui est parvenu à exprimer assez heureusement, avec les signes usuels de notre langue parlée, toutes les modulations de la voix du rossignol.

Voyages.

Aventures d'un canot. — On s'est livré à des conjectures sans nombre, pour établir par quelle voie se sont peuplées ces îles dont est pour ainsi dire émaillé le vaste Océan-Pacifique, éloignées comme elles se trouvent des

grands continens de l'Amérique et de l'Asie. Nous n'avons pas la prétention de résoudre ce problème, mais l'aventure intéressante que nous allons extraire du *Voyage de Beechey dans la Mer-Pacifique* fera concevoir comment il peut arriver que la population gagne successivement d'île en île. Dans celle de Byam-Martin, située à 600 milles d'Otaïti, le capitaine Beechey trouva quarante individus que les hasards de la mer y avaient jetés, et il emmena avec lui l'un d'eux, nommé Tuwarri, qui fournit les détails que l'on va lire.

« Tuwarri était né dans une de ces îles basses de corail, découvertes par le capitaine Cook dans son premier voyage, et qui reçut de ce navigateur le nom de *Chain-Island*. Elle est située à l'est et à 300 milles d'Otaïti dont elle est tributaire. Les malheurs de Tuwarri datent de la mort du vieux Pomarri, roi d'Otaïti, auquel a succédé son fils, encore enfant. A l'avénement de ce jeune prince, plusieurs chefs et citoyens distingués de Chain-Island, entre autres Tuwarri, décidèrent de se rendre à Otaïti, pour faire acte de reconnaissance et de soumission au nouveau souverain. Ils n'avaient à leur disposition, pour les transporter, que quelques canots; trois du premier rang furent équipés pour cette expédition.

» Nous, qui ne nous aventurons sur la mer que dans des navires d'une forte capacité, munis de tous les instrumens qui nous permettent de préciser à volonté le point du globe où nous nous trouvons, nous pouvons difficilement concevoir un courage au niveau d'une telle entreprise, chez des hommes qui, non-seulement sont dépourvus de toutes nos ressources contre tant de périls, mais même ne savent que vaguement où peut être situé le rivage qu'ils cherchent, et n'ont que les étoiles pour les guider. Ils n'ignoraient pas, il est vrai, que le succès avait déjà

couronné de semblables voyages, soit aux îles hautes situées sous le vent, soit même à d'autres îles au vent de la leur, et dominant à peine de six pieds la surface de la mer. Ajoutez à cela qu'aucun pronostic fâcheux ne vint ébranler ces cœurs étrangers à la crainte.

» Enfin, les préparatifs étant faits, et les canots approvisionnés de tout ce que l'on jugea nécessaire, les membres de l'expédition s'embarquèrent au nombre de cent cinquante personnes. Les détails relatifs à deux des petits bâtimens nous sont inconnus; mais, à bord de celui monté par Tuwarri, se trouvaient vingt-trois hommes, quinze femmes et dix enfans, des vivres et de l'eau pour trois semaines. Au jour fixé, tous les habitans de l'île se portèrent sur le rivage pour saluer le départ de nos aventuriers. Les canots furent exactement placés dans la direction présumée, prise sur certaines marques à terre, et s'élancèrent acccompagnés des adieux et des souhaits de la patrie.

» En voyant leurs voiles, enflées par une heureuse brise, effleurer rapidement les flots, combien peu ils soupçonnaient les misères qui ne devaient pas tarder à les assaillir! Il arriva malheureusement que, cette année, la mousson fut plus précoce qu'ils ne s'y attendaient, et souffla avec une grande violence; néanmoins les deux premiers jours n'eurent rien de sinistre, et les navigateurs distinguaient déjà la côte élevée de *Maitea*, île située entre Chain-Island et Otaïti, et se repaissaient à l'avance du plaisir attaché au terme d'une heureuse traversée, quand leur course fut ralentie par un calme, précurseur d'un vent debout et furieux qui, éclatant soudain, chassa devant lui et dispersa les malheureuses embarcations. Ils dérivèrent ainsi pendant plusieurs jours. Au retour du beau tems, réduits à quinze jours de vivres, mais non moins déterminés, ils reprirent hardiment leur direction; mais un second coup

de vent les rejeta encore plus en arrière que le premier, et ne s'apaisa qu'après les avoir réduits à un épuisement complet. Les lames qui couvraient à chaque instant le canot étaient surtout funestes aux femmes et aux enfans; enfin, la famine était imminente. Après la tempête vint un long calme, mais aussi avec lui une température sèche et brûlante qui mit le comble à leurs maux. Qu'on se figure cet esquif, seul, immobile sur l'Océan, son équipage mourant de soif, dévoré par un soleil de la zone torride, ces bras languissamment suspendus aux pagayes (1); ces enfans, dont le regard déchirant implorait les secours de leurs mères, et ces mères désolées de ne pouvoir les secourir.

Tous les expédiens imaginables furent essayés pour tromper la soif : les uns buvaient de l'eau de mer; d'autres s'y baignaient ou en arrosaient leur tête; mais, sous cette latitude ardente, par quoi suppléer à un peu d'eau potable? Ils ne se lassaient pas d'invoquer la protection divine; leurs calebasses, qu'ils élevaient vers le ciel, quand leurs bras en avaient la force, sollicitaient au moins un peu de rosée; mais en vain..... Ils ne lisaient que la continuation de leurs tourmens dans les nuages cotoneux des hautes régions de l'atmosphère : la mort, sous sa forme la plus hideuse, se présentait à eux; elle avait déjà enlevé dix-sept victimes, et semblait ne laisser aux survivans que la perspective d'une plus longue agonie. Le ciel, après une trop longue sérénité, prit un aspect qui, dans toute autre circonstance, aurait rempli d'effroi nos voyageurs; mais, dans celle-ci, leur reconnaissance et leurs bénédictions volaient au-devant d'un ouragan des tropiques, comme au-devant d'un libérateur. Tous ceux

(1) Aviron court dont se servent les sauvages.

qui pouvaient se soutenir montaient sur le pont avec leurs pagnes, leurs calebasses, leurs cocos, les tendant vers la nue épaisse d'où s'échappaient de larges gouttes de pluie qui, pour ces infortunés, étaient bien plus précieuses que tous les trésors. Ils en burent à longs traits, remercièrent la faveur céleste, et remplirent leurs vases du précieux liquide. L'espoir allait renaître en eux; mais, en se voyant sans vivres, ils retombèrent dans la plus amère désolation. Qu'on nous épargne de rapporter l'expédient horrible auquel ils furent forcés de recourir pour apaiser leur faim, jusqu'à ce qu'à la surface de la mer apparurent de gros poissons qui les suivaient. Avec un croc, façonné par lui en hameçon, Tuwarri réussit à prendre un de ces monstres marins (c'était un requin), qui remplaça aussitôt le mets révoltant qui avait servi jusque-là à prolonger leur existence. Ainsi restaurés, leurs pagayes ne restèrent plus oisives, leurs voiles se déployèrent, et bientôt, pour prix de leurs persévérans efforts, ils eurent le bonheur d'apercevoir une côte, puis enfin des bouquets de palmiers. A cette vue, redoublant d'ardeur et de vitesse, ils ont bientôt atteint cette rive tant désirée, et aussitôt la hache a abattu un de ces arbres nourriciers dont la débilité de leurs membres leur eût autrement rendu les fruits inaccessibles.

» En parcourant l'île où la Providence les avait fait aborder, ils comprirent, par les sentiers dont les bois étaient entrecoupés, et par plusieurs canots restés dans une baie, qu'ils n'étaient pas les premiers occupans. Comme il était aussi à leur connaissance que la plupart de ces îles basses sont habitées par des cannibales, ils décidèrent de ne rester là que le tems absolument nécessaire pour se rétablir, imaginant que les insulaires, lorsqu'ils reviendraient, ne se contenteraient pas de les expulser de cet asile. Mais,

quelle qu'y dût être la durée de leur séjour, songeant à se prémunir contre l'ardeur excessive du soleil et à s'approvisionner pour la continuation de leur voyage, ils construisirent des cabanes, creusèrent des puits et ajoutèrent trois canots à ceux qu'ils avaient trouvés. Dès-lors leur situation devint très-confortable; et grâce à une pêche toujours heureuse, ils purent faire pour l'époque du départ, une ample provision de poisson sec, sans rien refuser à leurs besoins journaliers.

» Un peu rassurés au bout de quelque tems, confians dans les ressources qu'ils s'étaient créées, ils ne se mirent en devoir de quitter l'île que treize mois après y avoir abordé. Alors, pleins de santé, pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, ils tentèrent de nouveau les chances de la mer. Après avoir fait route au nord-ouest pendant deux jours et deux nuits, ils abordèrent à une petite île inhabitée, y passèrent trois jours, et reprirent leur navigation. Vingt-quatre heures après, ils se trouvèrent en vue d'une autre île inhabitée. L'abord en fut malheureusement fatal à leur canot, qui se défonça; mais tout le monde fut sauvé. La réparation des avaries que le petit bâtiment avait essuyées demanda quelques semaines. A peine à terre, les voilà établis, installés, livrés à la pêche et au renouvellement de leurs provisions. Huit mois s'étaient pourtant écoulés dans ces occupations, quand nous les surprîmes ainsi campés dans l'île de Byam-Martin. Leur canot était réparé, approvisionné et prêt à reprendre la mer, mais jamais on n'entendit parler des deux autres. »

Statistique.

De l'impôt en Angleterre et de ses effets. — Vantez notre liberté, peuples du Continent! Extasiez-vous sur nos

institutions, sur les progrès toujours croissans de notre industrie, de notre commerce, mais cessez de contempler d'un œil d'envie toutes ces prétendues richesses qui, selon vous, semblent être l'apanage nécessaire de chaque habitant de la Grande-Bretagne! Tous ces lords, dont on exagère toujours la fortune, ont-ils compté avec vous? Vous ont-ils dit au juste ce qu'il leur revenait de net? Vous ont-ils montré le bill de leurs contributions? Vous ont-ils énuméré les dons auxquels une nécessité impérieuse, et non pas un sentiment de pure générosité, les assujétissait? Non, j'en suis sûr, ils n'ont pas compté avec vous! Pendant la guerre continentale, l'impôt enlevait 75 p. % sur le revenu de la propriété foncière; supposez que depuis nos quinze années de paix, de bonheur et de prospérité, il ne prélève que 60 p. %, toujours est-il que ces brillantes fortunes, que l'on signale et que l'on exagère, sont encore bien réduites après que le fisc a prélevé ses droits. Je ne veux pas ici rechercher, avec Smith et Ricardo, si l'impôt retombe en définitive sur le consommateur ou sur celui qui le paie directement; mes prétentions ne vont pas si loin: je veux seulement prouver que ces brillantes fortunes, la plupart alimentées par le revenu foncier, doivent être diminuées de moitié pour être réduites à leur juste valeur.

Il faut en convenir, la statistique avec son étrange manière de diviser le montant de l'impôt, par le nombre d'habitans, n'a pas peu contribué à entretenir l'ignorance du public sur cette importante matière; c'est ainsi du moins qu'opère le docteur Marshall, dans la nouvelle édition qu'il vient de donner de ses *Statistical Illustrations*. Après avoir présenté le tableau de l'accroissement progressif du revenu de l'Angleterre, tableau que je crois devoir reproduire ici, parce qu'il m'a paru curieux, et parce qu'en outre il me servira à établir mes preuves, il divise, comme

je viens de le dire, le chiffre de l'impôt par celui de la population ; en sorte qu'en 1830, l'heureux habitant de la Grande-Bretagne ne paie, terme moyen, que 2 liv. st. de taxes par tête environ! Voici ce document.

ACCROISSEMENT PROGRESSIF DU REVENU DE LA GRANDE-BRETAGNE DEPUIS 1603 JUSQU'EN 1830.

ÉPOQUES.	RÈGNES.	MONTANT DU REVENU en liv. st.	en francs.
1603.	Jacques Ier..........	600,000	15,000,000
1625.	Charles Ier..........	896,819	22,420,475
1648.	*La République*........	1,515,247	35,431,175
1660.	Chartes II...........	1,800,000	45,000,000
1685.	Jacques II...........	2,200,000	55,000,000
1688.	Guillaume III........	2,001,855	50,046,375
1701.	Anne................	3,895,905	97,397,625
1714.	Georges Ier..........	5,691,805	142,295,750
1727.	Georges II...........	6,762,643	169,066,750
1760.	Georges III..........	8,523,540	213,088,500
1820.	Georges IV..........	46,132,634	1,128,158,500
1830.	Guillaume IV........	47,139,873	1,178,496,825

Admettons d'abord que ce document soit d'une exactitude rigoureuse ; ce qui est douteux. Mon intention cependant n'est pas d'en contester la justesse ; M. Marshall a la réputation de travailler consciencieusement, et je ne suis pas de force à engager une discussion de chiffre avec un tel champion. On voit au premier coup-d'œil que nos charges tendent sans cesse à s'accroître : et je doute fort que ce soit en raison directe de l'accroissement de la population et de la richesse nationale. D'ailleurs ces groupes de chiffres représentent-ils les mille et une contributions prélevées à divers titres sur la propriété ? La taxe des pauvres, qui en 1830 s'est élevée à 8,161,280 l. st.

(204,032,000 f.), la dime payée au clergé, qui ne peut être évaluée à moins de 9,000,000 st. (225,000,000 fr.), les taxes de comté, de ville, de paroisse, dont personne ne connait la somme, figurent-elles dans ce tableau? Non; M. Marshall prend la peine de nous le dire dans sa colonne d'observation. Mais ce n'est pas tout : ces dix à douze millions de prolétaires vivant au jour le jour, alimentés en partie par un travail insuffisant, et en partie par l'aumône, ne doivent pas non plus être compris dans la nomenclature des personnes payant directement l'impôt. Il faudrait encore en distraire les petits propriétaires, dont le revenu suffit à peine pour payer les frais de culture, les utilités du capital engagé, et pour donner à leur famille des moyens d'existence précaire. Que vous restera-t-il alors? 3 ou 400,000 riches propriétaires tout au plus qui paient à eux seuls les trois quarts des contributions imposées sur la propriété foncière.

Faites ce calcul, honnêtes marchands de la cité, cupides spéculateurs de *Threadneedle*, vous connaîtrez la juste valeur de leur richesse, et vous verrez à quels dangers vous vous exposez lorsque vous livrez vos marchandises ou vos écus à ces jeunes gens de famille, dont la fortune n'est, pour ainsi dire, que nominale, et dont la prodigalité précoce a bientôt dévoré la part qui leur reste. Sachez donc que s'il vous arrive quelquefois de rentrer dans vos avances, vous ne le devez la plupart du tems qu'à un honteux compromis qui fait participer vos débiteurs aux faveurs ministérielles : alors, une sinécure, un mariage de raison ou un gouvernement dans l'Inde, viennent réparer à propos le désordre de leurs affaires; alors seulement vous voyez rentrer dans vos caisses les sommes que vous aviez si imprudemment hasardées.

Nous allons présenter ici, comme corollaire de ce raisonnement, le montant de quelques-unes des principales branches de l'impôt somptuaire, d'après le relevé consigné dans l'*Annual Register* de 1830.

NATURE DES IMPOTS.	MONTANT DE L'IMPÔT EN	
	Liv. st.	Francs.
1° Portes et fenêtres	1,185,478	29,636,950
2° Maisons habitées	1,365,825	34,045,625
3° Domestiques	295,122	7,373,050
4° Toitures	397,634	9,940,850
5° Chevaux de luxe	424,606	10,016,150
6° Chiens	186,124	4,666,310
7° Poudre à friser	15,947	398,675
8° Port d'armoiries	54,745	1,368,625
9° Droit sur les combats d'animaux	142,158	3,553,950
10° *Composition duty*	28,093	702,325

Il ne sera peut-être pas sans intérêt d'indiquer ici sur quelles bases sont établies, à Londres, quelques-unes de ces taxes les plus importantes.

1° et 2°. Chaque maison ayant huit croisées est imposée à 16 schelings 6 deniers (20 fr. 65 c.); mais ce droit augmente suivant le nombre de croisées. Ainsi une maison qui a seize croisées paie 3 liv. sterl. 18 schelings 6 deniers (98 fr. 15 c.); et celle qui en a trente-deux paie 10 liv. sterl. 13 schelings 3 deniers (266 fr. 60 c.). Les maisons supportent en outre un droit sur leur valeur locative, qui varie de 1 scheling 6 deniers (1 fr. 90 c.) par livre sterling (25 fr.), à 2 schelings 10 deniers (3 fr. 60 c.) suivant l'importance du loyer; c'est-à-dire de 7 1/2 p. % dans le premier cas, et de 14 dans le second;

3° Cette taxe n'est établie que sur les domestiques mâles; voici dans quelle proportion elle est perçue :

Liv. st.	schel.	Fr.	c.			
1	4	30	»	pour un domestique et par an.		
3	2	77	50	pour deux.	*id.*	*id.*
5	2	142	75	pour trois.	*id.*	*id.*
8	14	217	75	pour quatre.	*id.*	*id.*
12	5	306	25	pour cinq.	*id.*	*id.*
33	5	831	25	pour dix.	*id.*	*id.*

4° La taxe sur les voitures est fixée de la manière suivante : 6 liv. sterl. (150 fr.) pour une voiture à quatre roues, et 3 liv. 5 schelings (81 fr. 25 c.) pour un cabriolet, ou pour toute voiture à deux roues ;

5° Le propriétaire d'un cheval de luxe paie 1 liv. sterl. 8 schelings 9 deniers (36 fr.) par année ; s'il en a dix : 31 liv. sterl. 15 schelings (493 fr. 75 c.) ; et s'il en a vingt : 66 liv. sterl. (1,650 fr. par an).

6° La taxe sur les chiens est de : 1 livre sterl. (25 fr.) par an pour un levrier, et de 14 schelings (17 fr. 75 c.) pour toute autre espèce. Quant aux riches particuliers qui possèdent une meute, ils sont soumis à une taxe annuelle de 36 liv. st. (900 fr.), quel que soit le nombre de chiens qui la composent.

7° Tout individu portant perruque poudrée, ou faisant usage de poudre à friser, est soumis à une taxe de : 1 liv. sterl. 3 schelings 6 deniers (29 fr. 40 c.) par an. Mais par suite des nouvelles habitudes, les produits de cette taxe deviennent tous les ans moins considérables. Il est même probable que dans quelques années il n'y aura que les avocats qui y seront soumis ; à moins qu'il ne s'introduise une nouvelle réforme dans leur costume, car jusqu'à présent ils ne peuvent plaider ni se présenter à la barre sans être porteurs d'une énorme perruque poudrée.

8° Les droits sur les armoiries varient suivant la position sociale de chaque individu. Le maximum est de : 2 liv.

ster. 8 schelings (60 fr.) par an; et le minimum de : 12 schelings (15 fr.). La taxe sur les combats d'animaux se trouve répartie entre les différentes classes de la société.

Industrie.

Nouveau perfectionnement apporté dans l'impression typographique. — Les Belges, non contens de réimprimer par les procédés ordinaires les livres et les recueils produits à grands frais en France pour les vendre ensuite à bas prix en Allemagne, en Suisse, et dans tout le nord de l'Europe, viennent encore d'inventer un procédé plus expéditif et moins coûteux, pour faire des *fac simile* de livres et de journaux français (1). D'après le *London Literary Gazette*, ce procédé, qui a été mis en pratique depuis peu de tems à Bruxelles, consiste à enlever au moyen d'agens chimiques, les caractères qui se trouvent sur la feuille imprimée, et à les transporter ensuite sur une pierre à lithographier. Cette opération se fait avec la plus grande netteté, en sorte que lorsque les caractères ont été transportés du papier sur la pierre, la feuille imprimée reste entièrement blanche. Ensuite, à l'aide d'une composition chimique, analogue sans doute à celle qu'emploient les lithographes, ces caractères sont fixés sur la pierre et remplacent en tous points les types métalliques. La pierre ainsi préparée peut fournir un tirage de 1,500 à 2,000 exemplaires, qui sont, au dire de témoins dignes de foi, aussi parfaits que l'édition originale. Il ne faut qu'une heure environ pour transporter et

(1) Voyez dans le 3e Numéro de la Revue Britannique (nouvelle série), pag. 170, l'évaluation du préjudice que causent à la presse française les réimpressions faites en Belgique.

fixer sur la pierre les caractères qui se trouvent sur la feuille imprimée. Cette opération, comme on voit, a le double avantage de reproduire l'original dans toute sa pureté, et de remplacer, presque sans dépense, la composition, qui entre toujours pour plus de moitié dans les frais d'impression d'un ouvrage ordinaire. Ainsi, grâce à ce nouvel expédient, la défaveur qui pesait sur les contrefaçons belges à cause de leur incorrection cessera d'exister.

Si les épreuves que donne ce tirage sont aussi belles que l'assure la *Gazette*, ce procédé pourrait être avantageusement appliqué en France, non-seulement à la réimpression des ouvrages modernes, mais encore à celle de livres rares et précieux, tels que les Elzévirs, et en général de tous ceux dont l'exécution est difficile ou irréprochable. Il remplacerait aussi avec beaucoup de supériorité les planches stéréotypées ou clychées, qui en outre d'un travail très-long et très-coûteux exigent une mise dehors de capitaux considérables pour le métal conservé. Grâces à ce nouveau procédé, le prix de fabrication des livres qui, en France, semblait avoir atteint le taux le plus bas, diminuerait encore, et le public pourrait se procurer des réimpressions à des prix plus modérés (1). Aussi

(1) Note du Tr. Le *New Montlhy Magazine*, dans son dernier numéro, annonce que c'est M. Mecus Vandermaelen qui est auteur de cette découverte : il ajoute que l'essai en a été fait sur la *Gazette des Tribunaux*, publiée à Paris, et qui est reproduite à Bruxelles avec une légère modification dans le titre. Si ce procédé est peu coûteux, et si le papier n'est pas corrodé par les acides, on pourrait l'employer pour blanchir les papiers déjà imprimés et les faire servir de nouveau à l'impression. Ce serait là un grand avantage pour les éditeurs ; car nous avons vu dans notre avant dernier numéro que seulement un ouvrage sur dix réussissait ; et que les autres neuf étaient vendus à l'épicier ou mis au pilon.

lorsqu'on compare le prix actuel des livres avec ce qu'ils coûtaient avant l'invention de l'imprimerie, on se rend facilement compte de cette instruction généralement répandue, que les progrès des arts tendent tous les jours à propager, et qui, dans les tems anciens, n'était l'apanage que d'un très-petit nombre de privilégiés.

Au moyen-âge les livres manuscrits étaient si rares et si précieux que les donations de livres faites par les papes ou les évêques étaient considérées comme des actes d'une grande générosité. En 690, le roi de Northumberland donna huit cents acres de terre pour un livre qui renfermait l'histoire du monde. La comtesse d'Anjou, à la même époque, donna deux cents moutons et de riches fourrures pour un volume d'homélies. En Hongrie, au commencement du treizième siècle, un moine de l'abbaye de Pechvarad, acheta une Bible à un juif soixante-dix marcs d'argent, somme prodigieuse pour l'époque; car avec huit marcs du même métal on pouvait se procurer un esclave et son fils, un cheval et tous les ustensiles nécessaires à une ferme. En 1270, une Bible latine fut payée à Londres 30 liv.; et cependant la construction des deux arches du pont de Londres ne coûta pas à cette même époque les deux tiers de cette somme. Aujourd'hui il en coûterait à peine 3 ou 4 fr. pour se procurer tous ces ouvrages.

Economie Domestique.

De la construction des lieux d'aisance à Londres et à Paris (1). — La plupart des fosses d'aisance sont surtout

(1) Communiqué par M. Gau, architecte.

à Paris des causes très-graves d'insalubrité. Dans ces derniers tems, on a cru atténuer le mal en adaptant des réservoirs d'eau au-dessus du siége. Ce système, emprunté à nos voisins d'outre-mer, quoique bon en lui-même, n'a fait qu'aggraver le mal : l'eau qui est tombée en abondance dans la fosse, s'est bientôt infiltrée à travers les parois de la maçonnerie, entraînant avec elle des molécules putrides ; le sol des caves et des cours en a été imprégné, et la chaleur a ensuite déterminé des exhalaisons méphytiques très-malsaines. L'eau des puits a en outre été infectée, et l'on peut dire aujourd'hui avec quelque raison qu'il n'y a que les puits qui s'alimentent de la seconde nappe d'eau qui fournissent une eau claire et dégagée de toutes filtrations impures.

Il est vrai qu'à Londres les lieux d'aisance reçoivent une grande quantité d'eau ; mais ce qu'il importait de savoir avant d'introduire ce système à Paris : c'est que les tuyaux de conduite n'aboutissent jamais à une fosse ; ils vont se dégorger dans l'égoût qui se trouve sous la chaussée de chaque rue. En sorte qu'en introduisant dans le siége, une certaine quantité d'eau deux ou trois fois la semaine, les habitations se trouvent exemptes de toute odeur méphytique. Les immenses avantages que présente ce système nous font vivement regretter que dans un moment où l'on a reconnu combien il était important de maintenir dans Paris un état de salubrité parfait, et où les travaux d'égout sont entrepris sur une grande échelle, l'autorité municipale n'ait pas songé à obliger chaque propriétaire à construire, lorsqu'un égout passe dans la rue où est située sa maison, un tuyau de conduite qui desservirait tous les cabinets d'aisance de la maison, qui recevrait aussi les eaux ménagères, et qui viendrait ensuite se

dégorger dans l'égout. Par ce moyen les habitations seraient affranchies de miasmes désagréables et malsains, et la voie publique se trouverait dégagée des eaux ménagères qui contribuent à augmenter et à entretenir la malpropreté des rues. Voici quelles sont les dispositions prises à Londres et dans la plupart des grandes villes du Royaume-Uni :

Dans ce pays, une loi oblige tout propriétaire qui bâtit une maison, de construire en même tems la partie de l'égout principal qui correspond à la longueur de la façade de sa maison, et le petit égout latéral qui y décharge les eaux pluviales et ménagères, et toutes celles qui servent à la propreté de son habitation. Les frais de l'égout principal sont supportés par moitié entre les deux propriétaires riverains. La dépense, ainsi divisée, n'est donc pas une charge bien grande. Si ce système était adopté à Paris, on peut estimer que la dépense qu'auraient à supporter les propriétaires, ne serait pas de mille écus pour une maison dont la construction coûterait environ deux cent mille francs. Mais il faudrait déduire de cette somme : 1° pour les maisons non bâties les frais de construction de la fosse qui devient par-là inutile, et qu'on peut estimer à mille et douze cents francs ; 2° les frais d'entretien et de vidange qui sont très-considérables, depuis surtout qu'on a adopté les siéges à l'anglaise.

On peut donc avancer, si ce système venait à être généralisé, que, d'un côté, la dépense du propriétaire serait à-peu-près balancée par les économies qu'il ferait soit sur la construction, soit sur les frais d'entretien, et que de l'autre la salubrité publique y gagnerait infiniment : plus de vidanges qui occasionent tant d'incommodités aux locataires et aux voisins ; plus de réparations et d'entretien de fosses ; plus de ces dépôts dégoûtants où se déchargent les ma-

tières dont on prépare la poudrette, et qui infectent les quartiers environnans.

On objectera peut-être que ce nouveau procédé infecterait alors la rivière dans laquelle se déchargeraient les égouts.

Cette objection n'est pas fondée : d'après une analyse comparative faite par MM. Thénard et Stallé, les eaux de la Seine puisées au-dessus, et celles puisées au-dessous de Paris, ne diffèrent entre elles que de $\frac{12}{100,000}$ du volume pris pour unité, c'est-à-dire que la différence est tout-à-fait insensible. L'opinion que les eaux de la Seine sont altérées par les égouts, dans la traversée de Paris, est donc erronée, et on ne sera point étonné du résultat de cette analyse si l'on considère :

Que les eaux sortant des égouts sont forcées, par le courant de la rivière, de couler le long de ses bords en présentant d'abord un filet très-étroit qui se purifie à mesure qu'il s'élargit jusqu'à ce qu'il se perde dans la masse entière du fleuve. L'auteur de cet article a examiné avec une attention scrupuleuse, et dans tous les détails, les égouts de Londres ; il s'est convaincu que les matières fécales y sont entièrement dissoutes par l'abondance des eaux de lavage, et que celles-ci, en se précipitant dans la rivière, n'en conservent ni la trace ni même l'odeur. On dira peut-être que la masse d'eau de la Tamise est infiniment plus grande que celle de la Seine ; mais il est juste de remarquer aussi que les immondices que les égoûts y conduisent sont en proportion. Ces craintes d'ailleurs cesseraient d'exister par la mise à exécution du projet de distribution à domicile des eaux de la Seine, qui, ajourné depuis si long-tems, ne doit pas tarder à être réalisé. Tous les ingénieurs sont d'accord d'établir les prises d'eau au-

dessus de Paris, et en amont de l'embouchure de la Marne. Mais alors même que ce projet ne se réalisât pas prochainement, il suffirait, pour donner aux habitans toute espèce de sécurité, de porter un peu plus en avant vers le milieu de la Seine les prises d'eau actuellement existantes.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU NEUVIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



